
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

ÉLEVATIONS DOGMATIQUES

SUR

L'INCARNATION, OU JÉSUS INTIME

LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ, OU DIEU INTIME

LA GRACE ET LA GLOIRE, OU L'ANGE ET L'HOMME INTIMES

1^{ère} SÉRIE

L'INCARNATION,

OU

JÉSUS INTIME

Par M. SAUVÉ, S. — S.

DIRECTEUR ET PROFESSEUR DE DOGME AU GRAND SÉMINAIRE DE DIJON

« Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. » (JOAN., XIV, 6.)

« Notre fin est le royaume des cieux, auquel nous ne pouvons ni ne devons parvenir qu'informés sur le type de l'Homme-Dieu. Il est nécessaire de le connaître, lui, sa vie, ses œuvres et sa route vers la gloire, pour posséder son royaume par ses mérites, transformés en lui-même par la grâce de sa ressemblance.... L'homme aime comme il voit. » (B. ANGELE DE FOLIGNO, Le livre des visions..., Hello, p. 222, 225.)

TOME PREMIER

DIJON

M. CHAMAGNE, Éditeur

9, Rue James Demontry

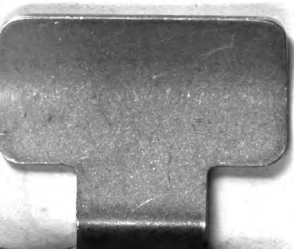
M. RATEL, Libraire

Place S. Jean

ET AU GRAND SÉMINAIRE

1897





A 343/297

L'INCARNATION,
OU
JÉSUS INTIME

BIB. NOVIT
CANTUAR.
S. J.

~~~~~  
**IMPRIMERIE DE CITEAUX ( Côte-d'Or )**  
~~~~~



**BIB. NOVIT.
ANDEGAV.
S. J.**

ÉLÉVATIONS DOGMATIQUES

SUR

L'INCARNATION, OU JÉSUS INTIME

LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ, OU DIEU INTIME.

LA GRACE ET LA GLOIRE, OU L'ANGE ET L'HOMME INTIME.

1^{re} SÉRIE

L'INCARNATION,

OU

JÉSUS INTIME

Par M. SAUVÉ, S. — S.

DIRECTEUR ET PROFESSEUR DE DOGME AU GRAND SÉMINAIRE DE DIJON



« Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. » (JOAN., XIV, 6.)
« Notre fin est le royaume des cieux, auquel nous ne pouvons ni ne devons parvenir qu'informés sur le type de l'Homme-Dieu. Il est nécessaire de le connaître, lui, sa vie, ses œuvres et sa route vers la gloire, pour posséder son royaume par ses mérites, transformés en lui-même par la grâce de sa ressemblance.... L'homme aime comme il voit. » (B. ANGELE DE FOLIGNO, Le livre des visions..., HELLO, p. 222, 225.)

TOME PREMIER

DIJON

M. CHAMAGNE, Éditeur

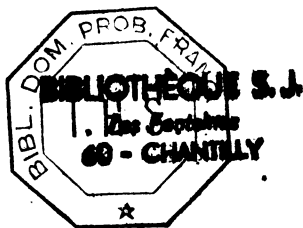
9, Rue James Demonty

M. RATEL, Libraire

Place S. Jean

ET AU GRAND SÉMINAIRE

1897



PREMIER VOLUME

ERRATA

Page	ligne	Au lieu de :	Lisez :
Let. épisc. p. 3		vous avez compris	vous l'avez compris
3	26	et de la Source	et la Source
12	12	soutiendait	soutiendrait
26	26	Du Cardi-	du C.
27	23	Pontif	Pontife
36	1" (m)	tout ce qui lui appar-	tout ce qui appar-
		tient	tient
76	5 et 6	et et	et
83	3	de Divinité	de la Divinité
83	21	je ne ne vis	je ne vis
123	16	faisons cesser	faisons cesser à nos
			yeux
157	3	sensible	semblable
174	25	quinconque	quiconque
178	10	eux âmes	aux âmes
202	24	D'inombrables	D'innombrables
215	17	Sainteté	II. Sainteté
243	4	Jésus est	Jésus, par la grâce,
			est
256	note 3 ^e ligne	l'idée	l'idée
267	27	supprimer infuse	
319	15 lig. des (m)	de Livres	des Livres
325	9	créé	créé
349	17	raisistances	résistances

ÉVÊCHÉ
de
DIJON.

Dijon, le 7 février 1896.

**Lettre de Sa Grandeur Monseigneur OURY,
Évêque de Dijon, à M. SAUVÉ.**

Monsieur le Directeur,

Depuis de longues années déjà, vous initiez les jeunes clercs de notre séminaire à la science de Dieu. Votre vie de prêtre s'est passée jusqu'à ce jour et se continuera probablement dans ce noble labeur : connaître et faire connaître Jésus-Christ. Saint Paul ne mettait pas sa gloire ailleurs, et les âmes vraiment sacerdotales, comme la vôtre, ne sauraient nourrir d'autre ambition.

Pur de toutes les autres, vous avez du moins cette ambition-là. Non content de guider les aspirants au sacerdoce dans les parties les plus mystérieuses du sanctuaire théologique, vous avez profité des rares instants que vous laissez la très consciencieuse préparation de vos cours, pour composer un ouvrage d'une incontestable valeur. Et voici qu'aujourd'hui vous nous offrez ces pages intitulées *Elévations sur l'Incarnation*, pages au cours desquelles vous nous montrez *Jésus intime*, pages non moins instructives qu'édifiantes, et que nous avons lues avec autant d'intérêt que d'émotion parce qu'elles sont sorties tout à la fois de votre intelligence et de votre cœur.

Jésus intime ! quel titre plein de promesses ! Jésus intime, c'est-à-dire Jésus dans les merveilles cachées de son union hypostatique, — de son âme, de son intelligence, de son cœur avec ses souffrances, ses joies, ses infirmités, ses vertus, — de son sacrifice, de son influence sur son Père et sur nous, — de cet Homme-Dieu enfin « *de quo grandis sermo et ininterpretabilis ad dicendum* » dont la parole humaine est insuffisante à décrire toutes les grandeurs.

Cependant il est permis de sonder ces abîmes et c'est ce que vous avez fait, Monsieur le Directeur, avec un amour ardent et un religieux respect.

Jésus intime, — laissez-moi l'ajouter — pour les *intimes de Jésus*. Vos Elévations s'adressent, en effet, plus particulièrement aux prêtres, déjà familiarisés avec la théologie. Ceux-là vous liront avec bonheur, car il leur sera doux, nous en sommes sûr, de pénétrer à votre suite dans les mystères du Verbe incarné, de méditer ses abaissements et ses gloires, et de contempler l'excellence et les prérogatives du Prêtre éternel de qui découle tout sacerdoce.

Est-à-ce dire que vous n'aurez pas d'autres lecteurs ? En aucune façon. J'estime, au contraire, qu'un grand nombre d'âmes éclairées et ferventes, vivant dans le cloître ou dans le monde, puiseront dans votre livre le solide aliment que, la plupart du temps, elles demandent en pure perte à d'autres auteurs.

Et de fait, que de personnes intelligentes ont senti parfois, et sentent encore tous les jours, le vide où leur dévotion se débat vainement et s'alanguit, faute de méditations sérieuses sur les beautés cachées, le sens profond et les applications variées de nos dogmes et des vérités fondamentales de notre religion sainte ! A la vérité, les lectures morales pullulent et les opuscules abondent ; mais souvent dans ces ouvrages le sentiment et l'imagination tiennent la première et la plus large place. Or si l'imagination est essentiellement mobile, le sentiment n'est pas plus stable, de sorte que le fruit de ces sortes de méditations n'est guère durable.

Il importe donc de s'adresser avant tout à l'immuable raison. Plus il y aura de lumière dans notre esprit, plus il y aura de chaleur dans notre cœur, et notre volonté rencontrera dans la doctrine dont vivra notre intelligence, un fondement inébranlable auquel elle pourra s'attacher ou revenir.

Vous avez compris, Monsieur le Directeur, et voilà pourquoi vous avez écrit des *Elévations dogmatiques* ; non pas que vous vous complaisiez uniquement dans les sphères purement spéculatives : non, vous ne manquez jamais, au contraire, d'indiquer la conclusion morale qui s'en dégage, et toujours chez vous, les applications pratiques suivent de près les considérations abstraites.

Aussi je vous félicite et vous remercie bien sincèrement du bel et bon ouvrage que vous allez publier. L'approuver ne serait pas assez ; je le loue hautement, et je recommande très instamment à mes prêtres de l'étudier et de s'en nourrir.

Et maintenant, permettez-moi de vous adresser une requête à mon tour. Par vous, nous connaissons mieux désormais la vie divine de Notre-Seigneur ; mais, de grâce, ne vous arrêtez pas à mi-chemin. Je sais que dans vos cartons dorment des richesses, je veux dire des notes sur la vie divine en Dieu et dans ses créatures. Ayez la charité de les en tirer, et vous aurez doté nos bibliothèques ecclésiastiques du livre le plus complet peut-être et le plus attrayant qui ait paru depuis longtemps sur les mystères intimes de notre foi.

Je sais, hélas ! que votre santé rend ce travail difficile, et qu'il vous faudra, pour le réaliser, opérer un prodige de patience et de ferme volonté. Mais j'aime à croire que, le ciel aidant, vous conduirez votre œuvre à bonne fin. Je le souhaite de grand cœur, et demandant à Dieu de vous bénir, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes affectueux et dévoués sentiments.

† F. HENRI, év. de Dijon.

PRÉFACE.

Rien ne fait plus défaut actuellement que l'instruction religieuse. La piété elle-même, de temps en temps, n'est point assez instruite. Elle ne devrait être que l'épanouissement de la doctrine, et, dans certaines âmes, elle s'y rattache à peine. On a beaucoup parlé, à notre époque, de *morale indépendante*; ne se rencontre-t-il pas, çà et là, des vies spirituelles plus ou moins indépendantes du dogme? N'y a-t-il pas des âmes pieuses en assez grand nombre qui connaissent peu la doctrine? Et parfois n'en trouve-t-on pas qui la connaissent et ne s'en inspirent guère?

1° Voulez-vous bien comprendre à quel point l'instruction peut manquer à des âmes d'ailleurs excellentes? vous n'avez qu'à songer aux principales vérités, qui devraient dominer la vie spirituelle, encore plus que la vie chrétienne, je veux dire la Sainte-Trinité, l'Incarnation, la Grâce, la Gloire, et à voir si l'on se préoccupe beaucoup de méditer ces ravissants mystères.

La doctrine, négligée par bien des âmes pieuses.

Réfléchissez d'abord, un instant, au plus grand de tous les dogmes, au dogme autour duquel tous les autres gravitent, qui est le premier objet de notre foi, de notre espérance, de notre charité; voyez quelle place la Sainte-Trinité devrait tenir dans

notre esprit et dans notre vie, et celle que, de fait, elle y occupe.

La doctrine sur la Ste Trinité, peu connue : d'abord la doctrine sur la Nature divine et ses attributs.
• Ste Catherine de Sienne.

La Sainte-Trinité : c'est d'abord Dieu dans sa Nature, dans ses attributs dont S. Vincent de Paul a dit qu'il ne faudrait que bien en considérer un seul habituellement pour devenir un saint ; — « Dieu, l'Être infini qui ne veut pas être estimé, « traité et servi comme une chose finie * » ; — Dieu, l'Être essentiel, absolument nécessaire, qui peut se passer de tous les êtres et dont aucun être, à aucun moment, ne saurait se passer ; — Dieu, la Vérité qui doit enchanter dans le Ciel, notre intelligence, et dont toutes les vérités qui charment ici-bas et parfois enivrent les savants, ne sont qu'une ombre ; — Dieu, qui n'est pas seulement riche de tous les biens, mais qui est, en personne, le Bien substantiel et vivant, — Dieu, l'unique Trésor du cœur auprès duquel tous les biens les plus précieux ne sont que de la boue ; — Dieu, la Beauté infiniment parfaite, toujours ancienne et toujours aussi jeune et aussi nouvelle ; — Dieu, l'unique Volupté de l'âme ; — Dieu, la Simplicité parfaite et l'Immatérialité même ; la Pureté, la Sainteté ineffables, dont la candeur et l'innocence des enfants, dont la pureté des Anges, des Vierges, de Marie elle-même, n'est qu'une faible image ; — Dieu, la plénitude, sans commencement, sans fin, sans vicissitudes, de la Vie, de la Joie, et qui veut nous communiquer sa vie, sa paix, sa joie éternelles ; — Dieu, Immensité d'être et, aussi, Immensité de science et d'amour au sein de laquelle nous vivons, mieux que dans l'atmosphère qui nous environne ; — Dieu, Créateur, dont la vie, la puissance, la sainteté... toutes les perfections infinies

nous enveloppent, nous pénètrent, nous soutiennent, ont avec nous sans cesse des rapports d'une profondeur et d'une proximité à faire trembler et en même temps si consolantes ; — Dieu, qui, dans les Dialogues de Ste Catherine de Sienne, s'est nommé : « Celui qui agit » et dont l'activité infinie se mêle à toutes nos actions plus intimement que nous-mêmes ; — Dieu, dont la Providence s'occupe avec une attention et un amour extrêmes de tout ce qui nous intéresse, même d'un cheveu qui tombe de notre tête, dit l'Évangile ; — Dieu, de qui nous tenons tout, à chaque instant, et qui doit être notre Fin dernière en toute chose.

II. La Sainte-Trinité : c'est Dieu le Père, — Père du Verbe, notre Père, en qui toutes les perfections et toutes les joies, toutes les tendresses et toutes les caresses de la paternité et de la maternité créées se retrouvent élevées à l'infini ; — Dieu le Père, c'est-à-dire la Fécondité parfaite, unie à la plus parfaite Pureté virginal, qui engendre le Verbe éternel, et produirait dans notre âme des fruits admirables, si elle le voulait ; — Dieu le Père, ou la Racine éternelle dont le Verbe est la Fleur infiniment belle ; — Dieu le Père, ou la Source de la Divinité, de la vie, de la vérité, de la beauté, de la sainteté... du Verbe, et de la source aussi, la source dernière, de toutes les perfections des créatures ; à laquelle tout ce qui nous vivifie, nous charme et nous console devrait nous faire remonter ; — Dieu le Père, c'est-à-dire, le Miroir dans lequel se forme éternellement l'Image infiniment vive et belle de sa substance : le Verbe, qui est en même temps l'idée de toutes les créatures ; — Dieu le Père, ou le Principe suprême de toutes choses,

La doctrine sur Dieu le Père, peu connue.

auquel toute conclusion, tout succès, toute fin obtenue devrait nous faire penser avec amour ; — Dieu le Père, c'est-à-dire le Secret infiniment intéressant de la Divinité dont le Verbe est la Révélation ; — Dieu le Père, c'est-à-dire le Foyer dont le Verbe est la Lumière, et dont l'Esprit-Saint est la Flamme....

III. La Sainte-Trinité : c'est encore Dieu le Verbe, le Fils unique du Père éternel, objet de son amour et de ses complaisances, et qui trouve aussi en lui une joie immense, et qui vient sur la terre pour nous faire partager sa filiation, les joies, les tendresses et les caresses éternelles qu'elle entraîne ; — le Verbe ou l'Efflorescence splendide de la fécondité du Père, son premier Fruit infiniment délicieux ; — le Verbe, ou la Parole, l'Eloquence subsistante, l'Harmonie même, qui enchante Dieu le Père et veut enchanter l'âme ; — le Verbe, ou l'Irradiation vivante et substantielle, « la Lumière infinie de la Lumière » « infinie » qui s'est incarnée pour nous illuminer ; — le Verbe, ou la Face ravissante du Père, dont les physionomies les plus belles, même celles des saints, ne sont qu'une pâle image ; — le Verbe, ou l'Image infiniment vive et expressive du Père, l'ineffable Beauté de sa vérité, de sa sainteté, de toutes ses perfections, qui a pris un visage et un cœur humain pour charmer l'âme dont il est l'Epoux adoré et bien-aimé ; — le Verbe, ou la parfaite Evolution de la vie de son Père, la plénitude de la vie, qui vient apporter sur la terre la vie divine et veut en animer nos âmes.

La doctrine sur Dieu le Verbe, peu connue.

IV. La Sainte-Trinité : c'est aussi Dieu l'Esprit-Saint, ou l'Amour subsistant du Père et du Fils, qui les précipiterait l'un dans l'autre s'ils n'étaient déjà

un seul Dieu par nature ; — L'Esprit-Saint qu'on peut nommer le Cœur de Dieu, comme on a nommé le Verbe la Face du Père ; — L'Esprit-Saint, Feu divin, Torrent de flammes, comme le Verbe est Lumière de Lumière. — L'Esprit-Saint ou le Charme ineffable vivant et personnel du Père pour le Fils et du Fils pour le Père, leur charme aussi à l'égard de nos âmes ; — L'Esprit-Saint, ou l'Attrait infini du Père et du Fils, et en même temps l'attrait par lequel ils s'unissent notre âme, l'onction par laquelle ils la touchent et la consolent ; — L'Esprit-Saint, la Joie, la Jubilation immense que les deux premières Personnes prennent l'une dans l'autre ; — l'Esprit-Saint, leur Lien, leur Unité infiniment intime, et leur lien aussi avec nos âmes ; — l'Esprit-Saint, leur Baiser souverainement tendre et pur ; — L'Esprit-Saint, la Consommation de la vie divine, comme le Verbe en est le Centre ; — L'Esprit-Saint, le Repos du Père et du Fils l'un dans l'autre, la paix aussi et le repos de l'âme...

peu connue.

Il y a là, dans ces divers aspects de la Nature de Dieu, dans cette physionomie spéciale de chaque Personne divine, d'incomparables beautés faites pour ravir les âmes d'admiration et d'amour ; il y a là aussi des vérités d'une importance pratique sans égale. Eh bien ! médite-t-on beaucoup ces vérités ? contemple-t-on beaucoup ces beautés ? est-ce qu'on en parle souvent ? et qui s'avise d'en écrire ? C'est par centaines que l'on pourrait compter les dévotions, assurément belles et édifiantes, sur plusieurs desquelles on médite, on parle, on écrit longuement ; mais parmi ces dévotions, en connaissez-vous qui approchent de la dévotion à la Divinité ? — de la

dévotion au Père ? — de la dévotion au Verbe ? — de la dévotion à l'Esprit-Saint ? — Comment se fait-il que ces quatres dévotions, les plus sanctifiantes, les plus élevées et cependant, nous osons le dire, les plus pratiques, soient si négligées ? D'où vient que tant d'âmes pieuses s'abreuvent à des ruisseaux plus ou moins éloignés, sans presque jamais remonter à la source ? Comment expliquez-vous cette anomalie incroyable ? c'est qu'on les instruit peu sur le plus grand de tous les mystères. La dévotion naîtrait toute seule, dans les cœurs fidèles, à l'égard du mystère adorable et infiniment aimable de la Sainte-Trinité, si ce mystère était prêché, connu et médité.

La doctri-
ne sur le
mystère de
l'Incarna-
tion, assez
peu con-
nue.

Quant à celui de l'Incarnation, qui doit être l'objet de ces Élévations, il est moins négligé sans doute ; mais souvent on ne le connaît, on ne le médite que d'une manière superficielle, ou du moins restreinte. Sur cinq ordres qu'il renferme : l'ordre divin, — l'ordre béatifique, — l'ordre de la grâce, — l'ordre angélique, — l'ordre humain, on ne songe guère qu'au premier et au dernier, et encore ne les connaît-on que d'une manière incomplète. Et ainsi l'on oublie, au grand détriment de la foi, de l'admiration, de l'adoration, de l'amour, une grande partie des magnifiques trésors de gloire, de joie divine, de science, de grâce, cachés en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La doctri-
ne sur le
mystère de
la Grâce et
de la Gloi-
re, peu
connue.

Que dirons-nous du mystère de la vie de Dieu dans l'âme ? — L'âme habitée par Dieu ; — l'âme unie à Dieu ; — l'âme animée par la grâce de Dieu ; — l'âme assimilée à Dieu ; — l'âme temple de Dieu ; — l'âme instrument de Dieu ; — l'âme enfant de Dieu ;

— l'âme amie de Dieu ; — l'âme épouse de Dieu ; — l'âme, dans l'éternité, voyant Dieu dans la lumière de Dieu, participant à l'amour et au bonheur de Dieu !... — Et nous ne parlons pas des sacrements, de leur grâce spéciale, de leur caractère, du sacerdoce ; nous ne parlons pas de l'Eglise intime et de la Communion des Saints... — Ne sont ce pas là des réalités très-rapprochées qui devraient vivement préoccuper notre foi ? en parle-t-on beaucoup ? y réfléchit-on souvent ? va-t-on chercher assez dans ces vérités, si consolantes et si belles, la joie du cœur, la force de l'âme, la direction de la vie ? non, sans doute.

2^o Les conséquences très fâcheuses de cette négligence, nous les verrons tout à l'heure. Mais constatons tout de suite un autre fait qui nous est personnel, à nous prêtres, dont c'est le devoir d'étudier et de méditer, toute notre vie, la Théologie. Parmi nous en est-il qui négligent cette science la plus intéressante et la plus noble de toutes, et qui doit être la grande lumière de la piété comme de la foi ? A ceux-là nous dirions avec une autorité des plus graves et des plus sûres : « Il y a dans la Théologie « un pouvoir sanctifiant que regretteront inutilement « un jour ceux qui la dédaignent ». » Mais pour nous qui l'aimons et qui l'étudions, assez facilement il nous arrive de ne pas nous en inspirer beaucoup dans notre vie spirituelle, ou dans notre direction. On vogue à la Théologie d'un côté, à la piété de l'autre ; et la main droite ne se préoccupe guère de ce que fait la main gauche. Dans une région de l'âme la science de Dieu et des choses de Dieu ; dans une

La doctrine, parfois négligée, même par nous prêtres, au moins pratiquement.

P. Faber
Bethléem,
II, p. 221.

autre région la pratique. Ainsi la piété et la doctrine, deux choses évidemment faites pour s'entendre et pour vivre intimement unies, demeurent-elles plus ou moins isolées ; ainsi tombons-nous plus ou moins dans ce que nous avons appelé la *piété dépendante*.

Et les circonstances amènent assez naturellement cette situation anormale. Il y a tout un travail d'appropriation de la Théologie à l'âme qui ne peut se faire dans les cours. Dans les cours, en effet, on n'a pas le temps, et ce n'est pas le lieu ni l'usage de signaler une foule de points de vue très-riches pour l'esprit, édifiants pour la vie, qui se présentent presque à chaque pas en Théologie.

Et pourtant la Théologie voudrait être étudiée, non seulement avec l'intelligence, mais avec l'âme, avec le cœur. On n'en sait que la moitié à peine, et la moitié la moins élevée, la moins belle et la moins féconde, si l'on n'est pas fidèle à méditer devant Dieu tant de vérités à la fois sublimes et pratiques, dont cette science est remplie. La Théologie bien comprise est « le meilleur aliment de la dévotion » et le meilleur aliment de l'amour divin ; c'est « elle qui l'enflamme le plus promptement, qui le fait brûler le plus longtemps, et qui le fait rayonner le plus de chaleur au dehors. La Théologie est le meilleur aliment de l'amour, jusqu'à ce que l'âme soit élevée à la hauteur de la contemplation mystique, et alors encore, comme pour montrer jusqu'à quel point elle est nécessaire, Dieu verse une science théologique infuse dans l'esprit des ignorants eux-mêmes et de ceux auxquels la jeunesse n'a pas permis encore de faire des études

« sérieuses... Dans un cœur simple et aimant, la
« Théologie brûle comme un feu sacré * . »

* *P. Faber*
le Pré-
cieux
Sang.
p. 112.

Telle est la situation assez commune pour nous, et plus commune encore pour les âmes pieuses. Quel rôle cette situation impose-t-elle au prêtre, s'il veut être digne de la vérité, dont il est établi le docteur et l'apôtre ?

D'abord il doit réagir, pour son propre compte, contre cette tendance à isoler deux choses qui ne se séparent pas dans la pensée de Dieu, et qui ne doivent pas se séparer dans la nôtre : la doctrine et la piété. Il doit se faire des idées de plus en plus complètes sur les attributs de Dieu, — sur le Père, — le Verbe, — l'Esprit-Saint, — sur l'Humanité de Notre-Seigneur, — la Grâce, — la Gloire, — le Sacerdoce, — les Sacrements : ... C'est là tout un monde, un monde supérieur, qui doit nous intéresser extrêmement, monde le plus idéal qui puisse se concevoir et en même temps le plus réel. — C'est là un horizon divin mille fois plus magnifique que ceux de la Nature ; on ne peut tracer au séminaire que les grandes lignes nettes et sûres de cet horizon ; mais nous devons travailler toute notre vie à le rendre plus profond, plus splendide, plus animé. — C'est là un Ciel immense qu'il faut entretenir au-dessus du terre à terre de la pratique. — C'est un idéal, et le plus beau et le plus positif en même temps, qui devrait sans cesse occuper nos pensées, et qui serait si enchanteur, si l'on voulait, et combien fortifiant et consolant ! Et si l'on était rempli de tant de vérités divines, la bouche parlerait de l'abondance du cœur ; et l'on donnerait plus

Nous devons étudier toujours la doctrine et nous en inspirer dans notre vie spirituelle.

facilement à tant de pauvres âmes, de plus en plus dépourvues d'idéal, des échappées sur l'Infini et sur l'éternité. Mais nous ne songeons point ici, directement du moins, aux âmes ordinaires, nous nous préoccupons des âmes pieuses et ferventes, et à leur égard, quel doit être notre rôle ?

Nous ne devons pas seulement exciter, exhorter les âmes pieuses, mais les instruire ou les amener à faire des lectures doctrinales

Nous n'avons point seulement à saisir leur imagination par d'ingénieux tableaux, à les exciter et à les exhorter, nous devons les instruire. « Tant « d'âmes qui ne demandent qu'à grandir et à se dilater, disait le cardinal Pie, languissent et se dessèchent faute de rencontrer le pain solide de la doctrine ; n'est-il pas temps de quitter ces nourritures qui ne nourrissent pas ? » C'est à nous de donner ce pain solide de la doctrine aux âmes qui ne peuvent le trouver toutes seules ; quand à celles qui, plus instruites ou plus intelligentes, peuvent le chercher elles-mêmes, nous devons leur indiquer les ouvrages qui le contiennent.

Autant que possible, il faut d'abord les déprendre des lectures qui n'instruisent pas, de ces livres dont on peut lire parfois dix pages sans en retirer une idée sérieuse. La sensibilité et l'imagination peuvent trouver leur compte à de pareilles lectures ; mais au fond, elles sont une perte de temps, elles ne laissent guère que le vide dans l'esprit et dans le cœur. Et il faut encourager, amener ces âmes aux lectures doctrinales.

Lectures doctrinales et dogmatiques ; il faut les unir dans une sage

Il en est de deux sortes : les lectures morales et les lectures dogmatiques. La sagesse évidemment consiste à les unir dans une proportion à peu près égale. Que les lectures morales prédominent à certaines époques, telles que le temps d'une retraite, soit,

mais en temps ordinaire il est déplorable de s'en contenter. Excès pour excès, mieux vaudrait ne faire que des lectures dogmatiques. En effet toutes les conclusions pratiques qui intéressent la vie spirituelle, vous pouvez les faire sortir des mystères de la Sainte-Trinité, de l'Incarnation, de la Grâce, bien médités ; mais vous aurez beau presser les lectures morales, vous n'en ferez jamais sortir le dogme. Et puis, dans les lectures dogmatiques, vous trouvez des profondeurs toujours nouvelles ; leur charme et leur intérêt est plus austère, il est vrai, mais il ne s'use pas. Si vous voulez au contraire approfondir de plus en plus les auteurs moraux, outre qu'ils se répètent les uns les autres, vous en viendrez facilement à une sorte de subtilité qui aurait peu d'inconvénients en spéculation, mais qui pourrait en avoir beaucoup en pratique. Et puis, si votre piété ne se nourrit que d'excitations et d'exhortations morales, elle pourra tenir bon, sans doute, pendant quelques années ; mais bientôt viendra l'ennui, et peut-être le dégoût et le découragement. Il vaudrait donc mieux, si l'on devait tomber dans un excès, ne faire que des lectures dogmatiques ; malheureusement c'est dans l'excès opposé que l'on tombe souvent.

Il y a, dans la vie spirituelle de beaucoup d'âmes pieuses, une lacune grave et funeste : elles négligent à peu près complètement les lectures dogmatiques. A qui la faute ? d'abord et surtout à nous prêtres ; nous n'avons point assez à cœur de les y encourager, de les y aider. A elles aussi, elles doivent l'avouer. Ces lectures étant plus élevées, il y faut plus d'effort. Tout prêtre en sait quelque chose :

pour peu qu'on ait essayé de composer des instructions dogmatiques, on trouve que c'est un jeu de traiter un sujet moral. Les lectures dogmatiques sont donc réellement plus difficiles, et c'est là une des raisons qui les font négliger. Nous pourrions comparer la vie spirituelle à un banquet. Dans ce banquet, comme dans les autres, si la nature s'écoute, elle laisse les aliments les plus substantiels, elle va tout de suite aux mets qui excitent et flattent davantage le goût, et par lesquels on devrait finir.

Est-il dans l'ordre de vivre d'un pareil régime, de négliger la nourriture qui soutiendait et fortifierait le mieux l'âme ? non ; c'est se priver des consolations et des secours les plus précieux ; c'est s'exposer à de très-graves inconvénients, tels que les dégoûts et les ennuis, c'est vivre dans le faux, ou du moins dans la vérité diminuée. Ceux qui méditent du terre à terre des conclusions pratiques, et des lectures et des méditations morales, ont très-grand tort ; ceux qui ne voient pas autre chose et qui négligent les méditations ou les lectures dogmatiques n'ont pas moins tort ; ils se contentent et prétendent qu'on doit se contenter de la moitié de la vérité, et encore de la moitié la moins belle et la moins élevée.

Pour quel-
les raisons
on ne doit
pas plus
négliger les
lectures
dogmati-
ques que
les lectures
morales.

1° l'idée de
la foi.

1° Sur les inconvénients, le caractère faux ou incomplet de la piété sans dogme, nous en appelons d'abord à l'idée de la foi. La foi est cette lumière supérieure qui nous révèle ici-bas l'ordre surnaturel, et qui éclaire l'espérance, l'amour, la religion, toute vertu chrétienne, et doit diriger toute notre vie. Or, les théologiens n'ont qu'une voix pour nous dire que la foi est tout d'abord spéculative ; c'est là toujours, d'après tout le monde, son caractère domi-

nant. Si donc elle se borne aux vérités pratiques, si elle ne contemple et n'admire pas en Dieu, en Jésus, dans l'âme, tant d'autres vérités qui peuvent provoquer la confiance, l'amour, l'adoration,... elle est évidemment en défaut, elle ne remplit qu'à moitié sa divine fonction ; et, par une conséquence inévitable, l'espérance et l'amour et la religion... n'ont point, elles-mêmes, toute leur ampleur, leur vie, leur essor, leur développement complet (1).

2° Nous en appelons à l'idée du Ciel, dont la foi et la vie surnaturelle d'ici-bas est l'aurore. En quoi consiste le Ciel ? Il consiste, avant tout, dans la vision intuitive de Dieu, et, en Dieu, de tous les mystères qu'ici-bas nous admirons sans les comprendre. C'est avant tout par la contemplation que nous posséderons Dieu, si bien même, que, d'après S. Thomas, cette vision à elle seule sera toute l'essence du bonheur éternel. Du moins est-il certain que notre joie et notre amour béatifiques se mesureront sur elle, ils l'égaleront mais ne la dépasseront pas. Si trop souvent ici-bas l'amour n'égale pas la connaissance mise dans l'âme par Dieu, ou acquise par l'étude et la contemplation, il ne saurait la dépasser, pas plus qu'ils ne la dépassera dans l'éternité.

3° Nous en appelons à l'idée de Dieu, premier objet de la foi et de la vision intuitive, idéal suprême que l'âme doit imiter ici-bas, et dont elle sera, au Ciel, la vive et parfaite image. Est-ce qu'il n'y a pas en Dieu une Lumière infinie, une immense contemplation, en même temps qu'un immense Amour ? N'est-ce pas fausser le mystère de la Très-Sainte-

(1) Nous ferons remarquer aussi que, sur sept dons du Saint-Esprit, quatre concernent l'intelligence.

Trinité que de ne voir qu'Amour en lui ? sans doute, puisque c'est supprimer le Verbe. Comment prétendrions nous vivre d'une vie surnaturelle complète, si la foi en nous est incomplète, elle-même ? Notre amour ne peut être plus parfait que notre foi ; que la lumière dans notre âme soit diminuée, et faible, la charité et toutes les vertus auront les mêmes défauts.

4° l'idée de N.-S. 4° Nous en appelons encore à l'idée que nous devons nous faire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quel sera, dans le Ciel, au-dessous de la Divinité, le premier objet de la vision et de l'amour béatifique ? quel est ici-bas, au-dessous d'elle, l'objet principal et le grand exemplaire de la foi, de la vie spirituelle ? c'est la Sainte-Humanité. Et d'où vient qu'il y avait en elle un amour plus ardent, plus étendu, plus parfait que l'amour de tous les Anges et de tous les Saints ? c'est qu'elle était illuminée d'une lumière plus parfaite que la foi de tous les Saints ici-bas, ou la vision de tous les Bienheureux au Ciel. Comment donc les âmes qui veulent ressembler à Jésus pourraient-elles se contenter de la moitié de la vérité ? Bien plus parfait serait leur amour si elles étaient plus éclairées.

5 l'idée de l'ordre surnaturel. 5° Nous en appelons à l'idée de l'ordre surnaturel que Notre-Seigneur et l'Esprit-Saint ont achevé de révéler aux Apôtres. C'est un fait évident que l'ordre surnaturel comprend une multitude de vérités spéculatives. Or Dieu n'a t'il pas eu un but en révélant ces vérités, par exemple, le mystère de la Sainte-Trinité, dont bien des âmes ne paraissent pas soupçonner l'importance pour la vie spirituelle ? N'a-t-il pas révélé ces vérités spéculatives pour qu'on s'en

occupe, pour qu'on les étudie, qu'on les contemple, qu'on les admire et qu'on les adore? S'il a jeté à profusion dans l'Ecriture et dans la Tradition les dogmes les plus sublimes, comme des diamants sans prix, est-il dans l'ordre que les âmes les plus chères à son cœur négligent ce qu'il y a de plus magnifique dans ces trésors?

6° Nous en appelons à l'idée de l'Eglise, et du développement de la doctrine qui s'est opéré sous son autorité infaillible, grâce aux Pères, aux Docteurs, aux Théologiens. Jésus a-t-il voulu que tant de lumière ait été dégagée, depuis l'âge apostolique, par le travail des savants et la piété des Saints, pour que cette lumière reste captive dans les écoles et dans les livres? ou pour qu'elle illumine, élève, réjouisse, sanctifie les âmes? Où donc sera la plénitude de la vérité, sinon dans les âmes d'élite? Nous ne pouvons pas être des théologiennes, vous diront-elles peut-être; aussi bien n'est-ce pas ce qu'on leur demande: un théologien, c'est celui qui cherche laborieusement, dans les saintes Ecritures, dans la Tradition et dans la raison, les preuves ou les convenances des dogmes, et qui expose ces dogmes et ces preuves sous des formules techniques, et les enchaîne dans un ordre scientifique. Mais les résultats de ces immenses travaux, il faut les exploiter. L'Esprit de Notre-Seigneur les a provoqués dans l'Eglise avant tout pour le profit des âmes qui lui sont le plus chères. Qu'elles laissent aux Théologiens le langage abstrait, les raisonnements, l'érudition, à la bonne heure; mais si elles négligent tant de rayons divins faits pour les éclairer et

6° l'idée de l'Eglise.

pour les enflammer, c'est un grand malheur, un désordre évident.

7^e l'idée de
la vie spi-
rituelle et
de ses trois
phases. Vie
purgative.

7^e Nous en appelons enfin à l'expérience, et à la réflexion sur la nature et les caractères de la vie spirituelle. La vie spirituelle, au commencement, consiste principalement dans la lutte contre les passions ; c'est pour cette raison que ces débuts se nomment la vie purgative. La piété, pendant cette période, est surtout négative ; l'âme y est plus attentive et plus occupée à éviter le péché qu'à aimer Dieu. Quoique la lutte contre les passions soit le caractère dominant des débuts, elle doit évidemment durer toujours, parce que les passions ici-bas ne meurent pas. Or, croyez-vous que, si l'on allait chercher dans une connaissance plus profonde de Dieu, de Jésus et de l'âme, les motifs supérieurs du mépris des passions, et si l'esprit était plus énergiquement saisi par la lumière, croyez-vous que la volonté ne serait pas elle-même plus décidée, plus constante contre les grandes passions ?

Et quant aux âmes détachées du péché, maîtresses des grandes passions, si elles étaient plus habituellement occupées des vérités les plus élevées de la foi, pensez-vous que la lutte contre les petites passions n'irait pas toute seule ou du moins ne serait pas plus aisée ? Ne mépriseraient-elles pas de plus haut tant de petits soucis qui souvent les troublent, si elles vivaient davantage par la pensée dans cette immensité de vie, de sainteté, de puissance, de grandeur, de bonté, d'amour, de paix, de joie, ... qui est l'auguste Trinité ; si elles vivaient davantage aussi dans cette autre immensité de gloire, de grâce, de lumière, d'amour, de zèle, de dévouement

qui s'appelle l'Ame et le Cœur de Notre-Seigneur ? Et si l'on savait mieux quel trésor c'est que la grâce, si l'on était plus convaincu que c'est Dieu vivant dans les âmes, si l'on était plus éclairé sur cette présence ineffable de l'Esprit de Jésus en elles, sur la dignité surhumaine et absolument surnaturelle à laquelle il les appelle ou les élève, on oublierait plus facilement les petits défauts qui, assez souvent, déparent même les personnes pieuses les meilleures ? on aurait surtout horreur de blesser le prochain par des médisances, des railleries, des malveillances, alors que blesser le prochain c'est blesser Dieu qui est là.

Et donnez-moi enfin, dans une âme, une connaissance plus profonde et plus complète du Ciel, du séjour magnifique que nous habiterons, de la fête éternelle réservée à nos yeux, à notre ouïe, à tous nos sens et surtout à notre intelligence et à notre cœur, donnez-moi, en elle, un vif souvenir de cette vie éternelle au sein de la Lumière, de la Joie, de l'Amour infinis. Oh ! alors cette âme saura mépriser résolument les biens et les plaisirs misérables d'ici-bas, elle se prendra à désirer de voir finir son exil, elle supportera courageusement les souffrances et les tribulations. « Une chose « vide résonne quand on la frappe, disait Dieu le Père « à Ste Catherine de Sienne, dans un de ces entre- « tiens qu'il daignait avoir avec elle ; il n'en est pas « de même quand elle est pleine ; quand la mémoire « est pleine de la lumière et de l'intelligence et des « sentiments de l'amour, si elle est frappée par « les tribulations et les plaisirs du monde, l'âme ne « fait entendre ni les cris de la joie ni les cris de

« l'impatience parce qu'elle est pleine de Moi, qui
**Dialog. L.* « suis le Bien véritable.* »

Vie illuminative. On nomme vie illuminative la deuxième période de la piété. L'âme alors tourne le meilleur de son esprit et de son cœur, non plus contre les passions, mais vers la Vérité et la Bonté divine. Bien que l'illumination ait dû commencer dès le début, et doivè se continuer toute la vie, elle est le caractère dominant de cette seconde période.

Les auteurs spirituels donnent les règles de cette illumination, ils y exhortent l'âme ; mais ils lui laissent le soin d'y travailler. Cette illumination malheureusement se fait souvent d'une manière incomplète ; on oublie ou on néglige les vérités les plus importantes de l'ordre surnaturel. On oublie Jésus intime, Dieu intime, l'homme intime, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus substantiel et de plus fécond dans les mystère de notre foi.

Vie unitive. Après l'illumination, l'union. Assez souvent l'on définit la vie unitive dans un sens large ; elle consiste alors dans les dispositions les plus parfaites des vertus théologiques, surtout de la confiance filiale et de l'amour pur. L'union ainsi entendue peut commencer, d'une manière intermittente, avec la pitié elle-même. A plus forte raison peut-elle se produire pendant la période illuminative. Mais elle est le caractère dominant de la troisième phase. C'est l'abandon entier, c'est la complaisance, la bienveillance, la condoléance profonde, c'est la prière ardente et vaste inspirée par l'amour. Or comment tout cela serait-il possible si la foi est peu lumineuse, si l'estime et l'admiration est médiocre ? Dans les affections humaines on connaît trop, souvent on n'estime

guère, et rarement on peut admirer ce qu'on aime; dans l'amour divin, impossible de ne pas estimer et de ne pas admirer l'objet de son amour; mais cette estime et cette admiration sont parfois misérables; c'est que la connaissance de Dieu et du monde surnaturel est, elle-même, bien pauvre. Quand l'esprit n'est pas riche de vérité, comment le cœur serait-il riche d'admiration et d'amour? L'union d'amour avec Dieu se fait dans la lumière; l'amour sous toutes ses formes répond au jour jeté par la foi, l'étude, la contemplation, sur Dieu, et sur toutes les choses divines.

Que si l'on définit l'union dans son sens vrai et rigoureux, l'âme alors est passive, c'est un état infus, et Dieu en fait les frais. Cependant croit-on qu'il ne puisse exploiter, dans son action sur cette âme, les richesses dogmatiques qui sont en elle? Les âmes que Dieu peut préparer et appeler à la vie unitive, à l'union mystique, auraient d'autant plus grand tort de ne pas étudier le dogme, dans la mesure de leur possible, que la vie unitive est précisément le couronnement du dogme, comme l'ascèse est le couronnement de la morale. J'entends bien que Dieu parfois éclaire et s'unit des âmes simples et ignorantes. C'est vrai, et nulle lumière, et nulle union ne vaut celle-là. Et il est de ces âmes humbles et pures qui pénètrent plus avant que les plus savants théologiens dans les mystères divins, et qui sont profondément unies à Dieu. Mais ne voyez-vous pas que cela même est une raison pour vous de rechercher l'instruction? Si Dieu procède ainsi pour quelques âmes privilégiées, par là il avertit les autres de suppléer à cette éducation extraordinaire, par

l'étude, la méditation. La loi générale est que les âmes pieuses soient instruites par les prêtres, ou s'instruisent elles-mêmes, quand elles le peuvent.

Nous devons dire ici un mot de deux moyens d'illumination et d'union particulièrement puissants, et qui n'auront pas toute leur efficacité sans des instructions ou des lectures dogmatiques : nous voulons parler de la sainte Ecriture et de la Liturgie. La sainte Ecriture, c'est le Verbe sous la lettre, comme l'Eucharistie, c'est le Verbe incarné, sous les apparences du pain et du vin. Nous devons donc vénérer, aimer la sainte Ecriture presque à l'égal de l'Eucharistie ; et sa lecture est pour nous comme une nouvelle communion, après celle du corps et du sang de Notre-Seigneur. Point de livre aussi sanctifiant que la Bible. Mais si les âmes les plus simples peuvent la lire avec fruit, cette lecture, et, en particulier celle de S. Jean et de S. Paul éclairera et saisira bien davantage l'esprit et le cœur, si l'on a une connaissance plus complète de la doctrine dogmatique.

La Liturgie aussi pénétrera plus facilement et plus profondément une âme bien fortement instruite. « L'âme, c'est l'Eglise en petit, » a dit le grand promoteur du mouvement liturgique, en France, à notre époque, Dom Guéranger : c'est-à-dire que l'âme en état de grâce est, comme l'Eglise, sainte, belle, aimable, aux yeux de Dieu ; c'est-à-dire aussi qu'elle doit vivre de la vie de l'Eglise, de ses pensées, de ses sentiments. Et il est évident qu'elle pourra s'identifier bien mieux avec elle, qu'elle pourra s'unir bien plus parfaitement à ses admirations, à ses adorations, à ses actions de grâces, à ses prières, à ses

accents de douleur, de pénitence, de zèle, d'amour, en présence des perfections divines, et des mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ, si elle les connaît mieux.

Il nous reste à résoudre des objections faites de deux points de vue opposés, contre les lectures dogmatiques.

N'avons-nous pas entendu reprocher à des livres dogmatiques, tels que sont d'ordinaire les admirables ouvrages du P. Faber, d'introduire la spéculation et même la poésie dans la piété? Etrange objection, en vérité! Quand on voit dépenser tant d'esprit pour relever des réalités misérables ou des fictions non moins misérables, ne devrait-on pas être charmé quand des hommes éminents tels que le P. Faber ou Mg. Gay viennent montrer aux âmes combien la vérité divine et la piété sont aimables et belles, ne devrait-on pas appeler de tous ses vœux le jour où toutes les magnificences et toutes les délicatesses de la poésie seront mises à leur service? On nous affirme que nous sommes à la veille d'une époque théologique, et qu'après les prodigieux travaux consacrés pendant ce siècle aux sciences naturelles, et après tant d'admirables découvertes faites dans le monde des réalités matérielles, les esprits élevés se tourneront vers les réalités supérieures, éternelles, divines. Cela est extrêmement désirable pour la piété non moins que pour la foi. Puisse Dieu nous donner aussi des hommes qui sachent présenter aux âmes, dans toute son ampleur et dans toute sa splendeur, la vérité dogmatique! Ce serait assurément la plus magnifique poésie. Et tandis que la poésie humaine a pour caractère d'idéaliser et de déborder immensé-

ment, d'ordinaire, la réalité ; cette poésie divine, si belle qu'elle fût, loin d'idéaliser la réalité, restera toujours infiniment au-dessous d'elle. Elle n'est jamais qu'une figure bien lointaine qui nous dit comme elle peut des choses admirables que l'œil n'a point vues, que l'intelligence humaine ne saurait concevoir, que notre cœur ne saurait soupçonner, ni désirer, ni admirer, ni aimer sinon d'une manière bien imparfaite et bien indigne.

L'objection la plus sérieuse que l'on puisse faire contre les lectures et les méditations dogmatiques, c'est qu'elles sont plus élevées et par conséquent plus difficiles, et que leur effet paraît plus lent. Dieu nous préserve dans l'œuvre de notre sanctification, dans la piété, de la hâte qu'à notre époque on apporte à toute chose. Pour la lenteur et la sûreté des effets on pourrait comparer les lectures dogmatiques à l'Écriture sainte dont nous parlions tout-à-l'heure. L'Écriture sainte produit moins sensiblement et moins vite son effet sanctifiant que certains autres livres ; mais quand on sait qu'elle est la parole même de Dieu, le moyen de douter que cet effet ne soit plus réel, plus profond et plus durable ? De même en est-il des lectures doctrinales, et en particulier des lectures dogmatiques ; elles sont le principe sûr et fécond de la piété sincère, sérieuse, constante. « La vie spirituelle, a dit le Cardinal Des champs, c'est le fruit de vie sur l'arbre qui le porte, sur l'arbre divin de la vérité dogmatique. » Pour recueillir ce fruit, il faut semer, il faut laisser se développer le germe et grandir l'arbre ; il faut attendre avec patience que les fruits mûrissent. La piété qui ne se résigne pas à ces lenteurs, la piété

sans dogme ressemble aux fruits hâtés ou artificiels ; elle manque de sève, de vie, de véritable saveur, de consolations durables.

Quelles sont du reste les personnes qui craignent et s'exagèrent les difficultés des lectures dogmatiques, et en accusent la lenteur ? assez souvent ce sont celles qui pendant leur enfance ont consacré un temps incalculable aux exercices les plus fastidieux. Chacun sait que les beaux-arts, la musique par exemple, réclament une série d'études préliminaires, très-pénibles, dont on ne comprend bien la raison que plus tard, et sans lesquels on ne fait rien qui vaille. Quand les méditations dogmatiques ne seraient pas récompensées sur-le-champ, le fruit inestimable qu'on en doit retirer dans l'avenir vaudrait la peine qu'on leur consacrerait un temps notable ; mais on ne tarde point à en voir la raison, et les résultats les plus précieux ne se font pas attendre. Ici tout de suite on jouit ; tout de suite on sent grandir en soi l'estime et l'admiration. Et l'admiration, dans la vie spirituelle, est une grande et bien féconde chose. Et le malheur de beaucoup d'âmes pieuses est de ne point assez admirer ce qu'elles aiment.

Qu'on unisse donc les méditations dogmatiques aux méditations pratiques. De même que la morale chrétienne doit sortir des vérités les plus élémentaires du dogme, ainsi la vie spirituelle doit s'inspirer des vérités dogmatiques plus intimes et plus profondes. — Si la piété ne repose pas sur ce fondement du dogme, elle est un édifice peu solide et qui risque bien de n'être pas durable ; — si elle ne se rattache pas à cette racine, elle manquera de sève et de vie ; — si elle ne dérive pas de cette source,

un jour ou l'autre elle se dessèchera ; — si elle ne se nourrit que d'aliments qui flattent la sensibilité, c'est-à-dire, d'excitations et d'exhortations, avec un pareil régime, elle ne saurait vivre longtemps, ou du moins pleinement.

Dans le mystère de l'Incarnation, quand on le médite pour s'édifier, en même temps que pour s'instruire, l'âme peut trouver et le type parfait, et toutes les raisons, et toutes les grâces de son union avec Dieu, c'est-à-dire de sa sainteté et de sa perfection.

C'est précisément pour faciliter cette recherche de toute lumière et de toute grâce en Jésus qu'ont été composées ces Elévations. Nous voudrions y approfondir, autant que nous le pourrons, en vue de la piété, ce dogme du Verbe fait homme ; inviter, aider à entrer, non pas seulement dans le parvis, mais dans le sanctuaire. Rien n'est intéressant et, en réalité, édifiant comme l'Intime de Notre-Seigneur, sinon l'Intime de la Divinité, encore le trouvons-nous en Jésus.

Ces Elévations ont pour objet Jésus intime, non Jésus social ni même Jésus extérieur.

Jésus intime, — non pas Jésus social, ni même Jésus extérieur, ou Jésus dans ses miracles, dans ses paroles, dans sa vie et ses souffrances visibles, quoique tout cela soit si beau, — tel est l'unique objet de ces Elévations.

Or Jésus intime comprend, dans son adorable immensité, quatre mondes : le monde divin, le monde béatifique, le monde angélique, le monde humain. Facilement l'on oublie le second et le troisième ; on peut se faire une idée inexacte ou diminuée du quatrième ; jamais on ne réfléchira trop ni même assez sur le premier. Nous voudrions donner de ces quatre mondes une idée aussi complète qu'il nous sera

possible. Cette connaissance est extrêmement importante en soi ; elle ne l'est pas moins pour bien profiter des méditations morales relatives à Notre-Seigneur.

Les méditations morales sur l'Incarnation ne manquent pas, mais on ne les comprend parfaitement que si l'on a réfléchi à certaines vérités plus profondes, que d'ordinaire elles supposent sans les développer, et qui seront le principal objet de ces Elévations dogmatiques. A quoi il faut ajouter que cette étude de la Sainte-Humanité, centre de l'ordre surnaturel, jette un grand jour sur le mystère supérieur de la vie divine en Dieu, et sur le mystère inférieur de la vie divine ou déforme en nous par la grâce et la gloire.

Quelques-unes de ces Elévations pourront paraître ça et là difficiles ; elles doivent, même alors, intéresser l'âme qui aime Jésus, car elle y est toujours devant son Dieu, son Sauveur, son Maître, qu'elle étudie, contemple, admire, adore et prie, et auquel elle se donne par l'amour, la componction, l'abandon, les résolutions. Dans les méditations morales qui n'ont pas pour objet Dieu, Notre-Seigneur ou les Saints, — et il en faut faire de temps en temps de celles-là, — on se trouve en présence de *quelque chose*, ce qui est excellent quand ce quelque chose s'appelle une obligation, une vertu chrétienne ou sacerdotale ; mais dans leurs endroits même les plus abstraits ces Elévations dogmatiques nous tiennent toujours en présence de *quelqu'un*, et cela est meilleur encore surtout quand ce quelqu'un est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et cette pensée doit nous faire accepter, et même aimer les difficultés

qui se rencontrent inévitablement dans l'étude d'un si grand mystère.

Nous ne divisons pas ces Elevations en plusieurs oraisons, afin que l'ensemble et l'unité de la doctrine dans chaque sujet ressorte davantage; rien de plus facile à chacun que de faire lui-même cette division.

La première de ces Elévations est un aperçu de tout le mystère; et les méditations suivantes en reprennent chaque point pour le développer et l'approfondir. Dans la seconde et la troisième on étudie l'union hypostatique et la personne de Notre-Seigneur; dans la quatrième, son corps adorable; dans la cinquième, son âme ou sa sainteté; dans la sixième, son intelligence ou sa science, et dans les douze suivantes son cœur sacré. Les deux dernières sont consacrées à la Très-Sainte-Vierge et à Saint Joseph, qui font partie intégrante de l'ordre hypostatique.

Ces Elévations procèdent avant tout de la Théologie. Nous nous sommes tout d'abord inspiré de S. Thomas, des Docteurs de Salamanque, de Contenson, Pétau, Thomassin, Franzelin. Nous nous sommes inspiré aussi des meilleurs auteurs spirituels qui ont médité l'Incarnation d'une manière plus doctrinale, plus dogmatique, notamment du Cardinale Bérulle, *De l'Estat et des Grandeurs de Jésus*; de Saint François de Borgia, *la très-sainte Ame de Jésus*; des *Méditations* du P. Bourgoing, des écrits de M. Olier; des *Sermons*, des *Elévations* et des *Méditations* de Bossuet, des *Grandeurs de Jésus-Christ* par le P. d'Argentan, et des ouvrages si beaux et si sûrs du P. Faber et de M^{re} Gay.

Ce que le P. Faber et M^{sr} Gay ont fait pour le dogme plus extérieur, ou pour la morale spirituelle : — en montrer tous les aspects, — et de la manière la plus vive que nous pourrons, — nous avons voulu le faire, dans notre modeste sphère, pour le dogme intime. Si un homme supérieur comme M^{sr} Gay, un homme de génie comme le P. Faber, n'ont pas échappé à certains défauts, nous n'avons pas la prétention d'y échapper nous-même. Ainsi on nous reprochera peut-être d'avoir à leur exemple trop analysé ; mais d'autres n'analysent pas assez. Et puis les moindres aspects de cet horizon si riche de Jésus intime donneront toujours quelque édification.

On pourra nous reprocher encore des termes parfois un peu vifs. Mais une exposition vive rentre précisément dans notre point de vue. Et nous pensons bien n'avoir jamais dépassé la limite de la stricte doctrine orthodoxe.

Est-il du reste besoin de le dire ? nous soumettons sous tous les rapports, sans la moindre réserve, cet ouvrage à l'autorité de l'Église catholique, apostolique et romaine, de son chef le Souverain Pontif, Vicaire infallible de Jésus-Christ. Nous désavouons absolument toute idée, et même toute expression qui ne serait pas parfaitement d'accord avec sa doctrine.

Puissent ces *Élévations* aider nos jeunes gens à étudier devant Dieu, en vue de la piété, le plus beau et le plus important de nos mystères après celui de la Sainte-Trinité ; puissent-elles leur faire mieux connaître l'Intime de Notre-Seigneur, ainsi qu'aux âmes pieuses qui s'appliqueront à les méditer ! Faire connaître Jésus, n'est-ce pas le faire aimer ?

ÉLÉVATIONS DOGMATIQUES SUR L'INCARNATION

OU

JÉSUS INTIME

I

L'INCARNATION, MYSTÈRE D'UNION.

(Aperçu d'ensemble sur Jésus intime).

« L'union, c'est le mot du
« bonheur... l'union est la fin
« de l'amour.

Mgr Gay, *De la vie et des vertus
chrétiennes*, III, p. 338.

L'INCARNATION, MYSTÈRE D'UNION

SOMMAIRE.

- I. **L'incarnation, union physique, personnelle, substantielle du Verbe avec la Sainte-Humanité.**

Combien cette vérité intéresse la piété au point de vue de Dieu, — de Jésus, — des âmes.

- II. **Union d'amour.**

Amour du Verbe pour la Sainte-Humanité. — Amour de la Sainte-Humanité pour le Verbe. — Leur amour pour nous.

- III. **Union sainte.**

Sainteté d'union. — Sainteté de la grâce habituelle, et sainteté d'influence. — Fécondité.

- IV. **Union lumineuse.**

Vision béatifique. — Science infuse ou angélique. — Science humaine.

- V. **Union bienheureuse.**

Le ciel et la terre en Jésus, et dans notre âme.

L'INCARNATION,

MYSTÈRE D'UNION

Par la création, Dieu pose les êtres en eux-mêmes ; L'union.
il aurait pu nous laisser ainsi en nous-mêmes éternellement, mais son amour a trouvé que c'eût été l'exil : nous ne l'aurions connu qu'à travers les créatures, nous ne l'aurions aimé, nous n'aurions joui de lui que de loin. Encore, cet exil devait-il être changé par le péché en un affreux enfer. Dieu nous a pris en pitié. Dès cette vie, par la grâce, il nous ramène sur son cœur ; et un jour, dans le Ciel, il nous ouvrira son sein, il nous initiera à sa lumière, il nous introduira dans sa joie ; nous verrons Dieu dans la lumière de Dieu ; nous aimerons Dieu, non avec notre cœur isolé, si pauvre, mais avec un cœur uni par la vie surnaturelle au cœur de Dieu ; nous serons heureux non d'un bonheur purement créé, humain ou angélique, toujours si restreint, mais d'un bonheur qui sera une participation au bonheur de Dieu même.

Et pour opérer ce retour de la créature vers lui,

pour réaliser ce mystère d'ineffable union, Dieu a conçu et voulu un autre mystère d'union, plus étonnant encore : l'Incarnation. Le Verbe s'est fait chair, il est descendu dans l'abîme de notre néant et de notre misère, il est venu nous chercher à l'extrême opposé de la Sainteté infinie, pour nous rapprocher d'elle, que dis-je ? pour nous réunir à elle à jamais.

Grand Dieu ! l'éternité sera-t-elle assez longue pour adorer, admirer tant d'amour ? Ah ! dès maintenant, recevez l'hommage de toute notre reconnaissance, de notre admiration, de notre joie !

I. L'incarnation est une union physique, substantielle et personnelle entre le Verbe et sa sainte Humanité.

L'Incarnation,
union personnelle et
substantielle.

Dieu avait mis une image de ses perfections dans la Nature, par exemple, une étincelle de sa bonté dans le cœur d'une mère, un reflet de son intelligence dans le talent ou le génie humains et dans les illuminations angéliques, un signe de sa grandeur dans l'immensité des mondes ; mais il n'était pas là en personne.

Plus précieux mille fois le don qu'il a fait de lui-même à ses Saints ! Nous n'admirons plus seulement en eux son image. La vie et la nature divine elles-mêmes leur ont été communiquées. Et pourtant Dieu, dans sa réalité individuelle, dans sa substance, n'est pas là encore. D'aucun ange, d'aucun saint, si saint qu'il soit, on ne peut dire sans blasphème ; il est Dieu.

Mais de vous, ô Jésus, il ne suffit pas de dire que vous êtes l'image splendide de la divinité, un

signe éclatant de ses pensées, le sacrement fécond de ses grâces comme de ses volontés ; que vous êtes déifié, que vous êtes divin bien mieux que tous les Saints, bien mieux que tous les Anges. Il faut croire, et je crois de la foi la plus entière, et avec l'amour le plus ardent, et dans l'adoration la plus profonde, que vous êtes Dieu. La plénitude de la Divinité habite en vous. En vous la Divinité et l'Humanité ne font qu'une personne. Et de là pour nous les conséquences à la fois les plus graves et les plus consolantes.

I. Jésus équivaut donc à Dieu. Lorsqu'il se prosterne et prie, comme lorsqu'il souffre et meurt, c'est bien l'Humanité qui prie, et souffre, et meurt ; mais l'Humanité en lui ne s'appartient plus, elle relève du Verbe ; c'est le Verbe qui seul répond de sa prière, comme de ses actions et de ses souffrances. La prière de Jésus est donc la prière d'un Dieu. Si Dieu créait une créature, a dit Malebranche, mille millions de fois plus parfaite que le plus parfait des Anges, ce ne serait rien auprès de Jésus ; et si cette créature priaient avec ferveur, pendant l'éternité, cette prière éternelle ne serait rien non plus auprès d'un soupir de Jésus, car un soupir de Jésus égale l'Infini. Et ce n'est pas d'un soupir de Jésus que je dispose, il est tout entier à moi, avec son sacrifice, son adoration, sa prière, ses réparations ; et la sainte communion me dit à quel point il m'appartient. Voilà donc de quelles ressources ma religion dispose ! Comment est-ce que j'exploite ce trésor ? Que je suis malheureux si je laisse languir dans mon âme l'adoration, la reconnaissance, la prière, la réparation, l'amour, quand l'Infini est à moi, vient en moi,

Conséquences de cette union au point de vue de Dieu : ressources infinies pour notre religion...

précisément pour adorer, remercier, réparer et aimer avec moi !

Conséquences au point de vue de Jésus : estime souveraine de tout ce qui lui appartient à sa personne...

II. Et de là que conclure encore ? Puisque le Verbe a pris possession immédiatement, complètement de la Sainte-Humanité, de son âme et de toutes ses facultés, de son corps et de tous ses organes, donc, cette sainte Face que les Anges contemplent avec ravissement est la face d'un Dieu ; donc, ces pieds et ces mains et ces plaies, que notre âme dans l'oraison aime à baiser avec tendresse, sont les mains et les pieds, et les plaies d'un Dieu ; donc, une goutte du sang de Notre-Seigneur, — et nous le buvons tout entier, — une parcelle de son corps, — et il nous est donné sans partage dans la sainte communion, — doit nous être chère et précieuse à l'égal de Dieu même, puisque c'est le sang et la chair d'un Dieu.

Donc, nous devons avoir en souveraine estime toute pensée de son intelligence comme toute parole de ses lèvres, chacune de ses actions et de ses souffrances, chacun de ses mystères, parce que tout cela n'est pas seulement surnaturel au premier chef, mais absolument divin.

Et par conséquent enfin, toute question même la plus secondaire qui concerne Jésus, et ses dogmes et ses lois et son Eglise, mérite plus de nous intéresser, de fixer notre attention, de concentrer notre étude que les plus importantes questions qui regardent le monde. Et des probabilités sur Jésus, selon la pensée de S. Thomas, doivent être pour nous plus précieuses que des certitudes sur mille autres objets. Cela est aussi vrai qu'il est vrai que Jésus est Dieu.

Conséquences au point

III. Ce qui n'est pas moins vrai, c'est que tout en Jésus n'a pas seulement un prix infini au yeux de

Dieu, une influence sans bornes sur son cœur ; mais aussi une fécondité inépuisable qui suffirait à sanctifier des mondes. A chacune de ses actions, de ses souffrances et de ses prières, on peut appliquer la parole de S. Paul : « En elle habite la plénitude de la Divinité. » Et quand tout ce qu'a fait ou souffert Jésus est à moi, comment pourrais-je rester pauvre et languissant, comment pourrais-je voir, sans un amer regret, telle journée, telle heure ou telle action vide ou presque vide de sa vertu ?

de vue
des âmes :

Et comment ne puiserais-je pas, avec une grande, une immense confiance, avec d'ardents et vastes desirs, pour moi, pour toutes les âmes qui me sont particulièrement chères, pour toutes les âmes qui luttent sur la terre ou qui souffrent dans le Purgatoire, à cette source infinie de grâces et de satisfactions ?

II. Union d'amour.

Le Verbe est l'Amour même, l'Amour si parfait et si ardent, qu'il produit un Dieu dans le Ciel, le Saint-Esprit, Dieu comme lui, et qu'il produit aussi un Dieu sur la terre : Jésus-Christ.

Quelle rencontre, quelle union que celle du Verbe venant du sein du Père avec son amour infini, et de la Sainte-Humanité, venue, elle, il est vrai, du néant, et du sein de Marie, mais qui lui est néanmoins si parfaitement assortie, et qui, en s'éveillant à l'existence, se trouve dans la personne et sur le cœur d'un Dieu ! Quel ineffable embrassement, quelle

sainte étreinte, quelle donation, quelle effusion mutuelles !

Amour du
Verbe pour
la Ste Hu-
manité.

Aucune créature ne peut soupçonner de quel amour le Verbe aime cette Ame choisie par lui entre des milliers d'autres, et qui doit être le modèle et la source de toute sainteté ; cette Chair si pure, vouée à tant de souffrances, instrument si délicat de son sacrifice ; et qui sera l'aliment de notre âme ici-bas, et le principal ravissement de nos sens dans le Ciel. Il les chérit de cet amour infini dont il s'aime lui-même, car elles font partie de sa Personne : cette âme, cette chair, la Sainte-Humanité, en un mot, c'est lui-même ; et de toutes les lumières et de toutes les grâces qu'il peut répandre en elle, il ne retient rien.

Amour de
la Ste Hu-
manité
pour le
Verbe.

Qui pourrait concevoir encore l'amour de la Sainte-Humanité pour le Verbe ? Sans doute : elle a été prévenue par son choix, surprise, et si j'ose ainsi dire, prise de force par son amour ; mais, dès le premier instant, elle a répondu à ce choix et à cet amour par un amour sans bornes et sans retour. Elle est et demeure en lui presque autant par amour que par grâce et par état.

Le langage humain, même parlé par Dieu, dans le Cantique des cantiques, n'exprime que de bien loin le mystère d'amour, d'abandon et d'union, qui s'accomplit dans le Cœur de Jésus au moment de l'Incarnation. C'est un mariage très pur, vrai, intime et profond, au-delà de tout ce que nous pouvons concevoir.

L'Esprit-Saint lui-même forme ce lien le plus sacré, le plus indissoluble qu'il puisse jamais réaliser. C'est lui aussi qui met dans l'âme très pure et

très forte de Jésus cet amour humble et chaste, si profond et si constant dont elle brûle pour le Verbe. Tout ce qu'il a répandu de sainte dilection, de tendre dévouement dans la double Création angélique et humaine n'est rien à côté de l'amour qu'il répand dans la Sainte-Humanité,

Cet amour l'abîme à l'instant dans l'adoration la plus profonde, dans la reconnaissance et la prière la plus ardente ; et aussi, à la vue de la Sainteté divine outragée et des péchés du monde, dans une componction et une douleur inexprimables, en attendant les humiliations, les souffrances inouïes de sa passion et de sa mort, auxquelles elle s'abandonne, et vers lesquelles elle soupire comme vers le dernier mot de son amour et de son dévouement.

Et que veut nous dire ce mystère d'amour ? Ah ! qu'il nous apprend de grandes choses ! Une des plus touchantes est de songer que par delà cette âme qu'il s'est unie hypostatiquement, il a vu, il a aimé avec tendresse notre âme, il l'a choisie pour se l'unir du lien le plus intime ; il veut non seulement l'adopter, mais l'épouser. Quoi ! notre âme si pauvre, si misérable, peut-être infidèle et souillée, épouse d'un Dieu ! O Verbe ! donnez-moi de répondre enfin à votre incroyable amour. Et donnez-moi aussi de songer qu'il n'est pas sur la terre une seule âme si éloignée de vous qu'elle paraisse, que vous n'aimiez ainsi, et qui ne réclame mes prières et mon zèle.

III. Union sainte et féconde.

I. Une onction qui dure quelques instants consacre à jamais un temple, une âme sacerdotale. Le Verbe

Sainteté
d'union.

ne s'est pas contenté de toucher un instant la Sainte-Humanité, il lui est uni pour l'éternité. Et qu'est-il, sinon la Sainteté même ? En s'unissant personnellement à l'Humanité, il lui applique, et lui donne comme propriété exclusive, inaliénable, la Sainteté infinie (1). Seule au Ciel et sur la terre, dans le temps et dans l'éternité, l'Humanité de Jésus peut dire : la Sainteté de Dieu est la mienne.

Par cette grâce d'union, elle est avec le Verbe le Saint des Saints, la chose sainte par excellence ; et la sainteté des Anges, auprès d'elle, est profane. Tout en elle, et l'âme et le corps, ses facultés, ses pensées, ses actions, ses souffrances, tout est consacré, tout est saint de la Sainteté infinie de Dieu. La plus inaperçue de ses actions ou de ses souffrances n'a pas moins de valeur moralement que le Verbe lui-même ; elle est d'un mérite sans bornes et charme le cœur de Dieu comme les mystères si purs qui s'accomplissent au sein de la Divinité. Et la Sainte-Humanité, par cette grâce d'union, n'est pas moins loin du mal que la Sainteté infinie. Le mal ne peut pas plus l'atteindre qu'il ne peut atteindre le Verbe. L'essence du Verbe repousse nécessairement le mal. L'âme de Jésus ne le repousse pas moins nécessairement, par la sainteté d'union ; elle a par grâce l'inviolabilité absolue que le Verbe a par nature. Quelle solitude, quel sanctuaire occupés par Dieu seul, par son amour et par l'amour des âmes ! Comme tout le créé s'y tait ! Jamais l'œil infiniment délicat de la pureté divine n'y verra passer l'ombre d'une imperfection.

(1) La grâce d'union est une relation avec la Sainteté de Dieu ; la grâce habituelle est une qualité qui modifie l'âme en elle-même.

O Jésus, je ne suis qu'un pauvre pécheur et j'ose paraître devant vous ! Du moins, jamais je ne veux vous visiter ou vous recevoir sans me dire, avec une foi et un respect profonds, que ce n'est pas une petite chose d'avoir affaire au Saint des saints.

II. Mais, ô adorable Humanité ! vous n'êtes pas seulement sainte parce que la Sainteté infinie du Verbe vous appartient et fait de vous le Saint des saints, mais parce qu'elle vous pénètre et, par la grâce, vous vivifie d'une manière plus sublime que notre âme ne vivifie notre corps ou que le principe de vie ne vivifie la boue pour en faire une fleur ; et par cette union déifie votre âme, plus parfaitement que tous les Anges et tous les Saints. Sainteté de la grâce.

Ce n'est pas en vain que l'Esprit de Dieu repose sur vous. Il y répand, et dès le premier instant, la plénitude de ses trésors de grâce, de charité, de toute vertu divine qui convient au Rédempteur, et, du même coup, la plénitude du Sacerdoce.

Je vous salue et vous adore, ô Sainte-Humanité, pleine de grâce !

Pleine de grâces, vous l'êtes, non pas dans un sens dérivé et secondaire, si parfait qu'on le suppose, mais dans un sens absolu et divin.

Et cette plénitude de la grâce n'est pas mise en vous pour y rester captive et solitaire. Après s'être répandue dans toutes vos actions et dans toutes vos souffrances, elle circule sans mesure dans votre divine Mère, et puis, par torrents, dans l'Eglise, jusqu'aux extrémités de l'espace et du temps. Sainteté d'influence, fécondité.

La source de toute grâce est en vous, ô Jésus ! et telle est la richesse de cette source qu'elle pourrait

sanctifier des créations toujours nouvelles sans se tarir ni se diminuer jamais.

Oh ! que cette vie divine qui coule en vous nous intéresse ! C'est d'elle que nous vivons, et que nous vivrons pendant l'éternité. Le sang qui circule dans nos veines est pour nous mille fois moins précieux ; car, cette vie, c'est le sang de notre âme. O Jésus ! que je vous ouvre de plus en plus mon cœur, afin que votre vie s'y répande. Il y a des âmes qui sont, pour ainsi dire, à la source, et je suis de ces âmes....

IV. Union lumineuse.

Science
béatifique.

I. Il ne se pouvait absolument que l'Incarnation ne fût pas une union souverainement lumineuse. Le Verbe est la vraie Lumière, la Lumière même. En s'unissant personnellement à la Sainte-Humanité, il l'illumine d'abord de la vision béatifique, dans la mesure où une créature peut la recevoir et un Dieu la donner. La plénitude de la science céleste est en elle dès le premier instant. Et, si parfaite, et si complète est cette plénitude que la vision des Bienheureux qui vient d'elle ne l'appauvrit pas plus que quelques rayons qu'il envoie à nos yeux n'appauvrissent le soleil. Le Verbe est la vie de son intelligence, comme la lumière est la vie de nos yeux, comme les idées sont la vie de notre esprit ; et dans cette lumière, dans cette idée divine, — car le Verbe est au Ciel l'idée des âmes bienheureuses, — elle voit les profondeurs de la vie divine, et toute chose passée, présente, future. L'incompréhensibilité absolue de la Divinité, seule, borne son regard.

Or, dans cet horizon immense et ravissant que le

Verbe lui révèle, qu'est-ce qui charme surtout l'esprit de Jésus ? c'est Dieu, ce sont ses dogmes et ses lois, c'est l'Eglise, avec sa discipline, son culte, son histoire, ses Saints. Et voilà, ô mon Dieu ! l'élément de l'intelligence chrétienne et sacerdotale, voilà ce que je dois, voilà ce que je veux étudier toute ma vie, avec passion, avec amour et avec zèle.

II. La plénitude de la science angélique a été aussi répandue en Jésus, dès le moment de l'Incarnation. Quand il n'aurait pas eu la science béatifique, le Roi des Anges en savait plus qu'eux tous par sa science infuse, science analogue à celle que Dieu mit dans ces purs esprits en les créant, et qu'il répand aussi dans l'âme humaine quand elle quitte la terre et paraît devant lui. Les illuminations des Prophètes n'étaient qu'une faible aurore de cette science de Jésus ; et les enseignements des Docteurs et de l'Eglise elle-même jusqu'à la fin des siècles, n'en sont qu'un rayonnement, infailible il est vrai, mais incomplet.

Science
infuse.

Par elle, ô saint Ame de mon Dieu ! vous connaissiez l'ordre naturel et l'ordre de la grâce, non seulement dans leurs grandes lignes, mais dans les plus menus détails ; par elle, ô Chef de l'Eglise, Maître de toute créature, Pasteur universel ! par elle, tout être, à quelque époque ou à quelque pays qu'il puisse appartenir, était à nu sous votre regard ; par elle, toute âme humaine, ma pauvre âme à moi, avec tous ses secrets, toutes ses misères, était pour vous à découvert. Oh ! que cela m'humilie, mais aussi me console ! Ainsi, du sein de votre Mère, de la crèche, de Nazareth, du cenacle, de Gethsémani, du Calvaire, vous voyiez mon âme aussi nettement,

et vous l'aimiez aussi tendrement que si elle avait été seule au monde ; et vous lui prépariez des grâces de choix et sans nombre, qu'il ne tient qu'à elle de recevoir sans cesse.

Science
acquise.

III. L'âme de Jésus, illuminée par la vision béatifique et la science angélique, a dû l'être encore, non dès le premier instant, mais peu à peu, comme nous, par les sens, l'expérience, la raison, l'abstraction, l'induction. Avec le temps, elle a acquis la plénitude et la perfection de la science humaine. Aucun génie, aucun savant du passé ou de l'avenir n'aurait rien pu lui apprendre sur les secrets de la terre et des cieux, de la matière, de la vie, de la nature humaine ; et quand même Jésus n'aurait pas été, par impossible, éclairé par les sciences et les idées supérieures des Bienheureux et des Anges, toute science humaine et tout génie pâlirait devant son génie.

Or, vers quoi se portait, de préférence et presque exclusivement, votre science humaine, ô mon Maître adoré ? Elle se plaisait surtout à chercher, à admirer, à aimer Dieu à travers les créatures. Ce qui faisait encore vos délices, ô Jésus ! c'était d'éprouver chaque jour l'amour, la tendresse de votre sainte Mère, et d'admirer ses vertus sublimes ; c'était encore d'expérimenter, par un contact direct avec elles, la foi, la générosité des âmes, leur repentir et leur amour : « *O mulier, magna est fides tua !... Non inveni tantum fidem in Israël....* »

Mais je veux me borner ici à un seul point qui me semble infiniment touchant.

Jésus pouvait tourner sa science humaine vers tant de choses brillantes que le monde admire. Il

pouvait expérimenter la joie, la richesse, la gloire. Tout cela lui revenait de droit. S. Paul ne nous dit-il pas même que tout cela lui fut proposé : *Proposito gaudio sustinuit crucem*? Et qu'a-t-il voulu connaître à fond, par expérience? est-ce la puissance, la gloire et les richesses terrestres? non, c'est la pauvreté, le travail, la faim, la soif, l'obscurité, des humiliations et des souffrances inouïes, en un mot, la croix. Quelle leçon! et quand la comprendrai-je enfin? Je le crois, il n'y a rien de meilleur, de plus sanctifiant, et en définitive de plus fécond que le côté pénible de la vie. La prière elle-même, cette douce et si sainte chose, ne vaut pas mieux que la croix. En vérité, s'il y avait au monde quelque chose de meilleur et de plus utile que de souffrir, Jésus nous l'aurait appris par son exemple et par sa parole.

V. Union bienheureuse toujours ; et souverainement douloureuse ici-bas.

Si l'Esprit-Saint est la Jubilation infinie, il le tient du Verbe en même temps que du Père. De plus, qu'est-ce que le Verbe, sinon le Chant de joie dans lequel le Père se redit à lui-même ses perfections et son bonheur? Puisqu'il est, avec le Père, le principe de la Joie infinie qui est l'Esprit-Saint, puisqu'il enchante si délicieusement son Père, il ne pouvait s'unir à la Sainte-Humanité sans l'enchanter aussi et sans mettre dans son âme, et pour jamais, une extase de bonheur dont rien n'approche. Par le fait même de son Incarnation, il crée le Ciel en elle, un

ciel plus beau et plus délicieux que le ciel des Anges et des Bienheureux, que dis-je ? un ciel dont celui des Anges et des Saints n'est qu'un bien faible rayonnement.

O Sainte-Humanité de mon Dieu, quel monde merveilleux vous êtes ! Dans ce monde, comme dans celui que nous habitons, il y avait, si j'ose ainsi dire, quand vous viviez parmi nous, le ciel et la terre.

Le ciel et
la terre
en
Jésus.

I. Le ciel, c'était la vision de la vie divine, dans une mesure et avec une perfection que les Anges et les Saints ne connaîtront jamais ; c'était, en Dieu, la vision de toute chose, surtout de votre Eglise chérie, des merveilles de sainteté qu'elle devait réaliser ici-bas, des merveilles de gloire qu'elle devait vous offrir dans l'éternité ; c'était l'ineffable amour et l'ineffable joie que cette vision entretenait en vous constamment.

Le ciel que Jésus portait dans son âme a toujours été inaltérable, même quand ses yeux pleuraient, quand sa chair était meurtrie ou volait en lambeaux sous les coups de fouets, quand il jetait un cri de suprême désolation vers son Père, et rendait, dans des angoisses et des souffrances horribles, son dernier soupir.

Mais, par un miracle qui dura trente-trois ans, la vision et la jouissance béatifiques, par l'ordre de Jésus, se tinrent retirées au sommet de son âme. Il ne leur permit qu'une fois, le jour de la Transfiguration, de descendre dans la partie inférieure et dans les sens, et de transfigurer son corps. Et, par moments même, comme dans l'agonie de Geth-

sémani ou du Calvaire, l'extrême cime de l'esprit, seule, en jouissait.

Au-dessous de ce ciel, c'était la région de la souffrance, de la tristesse, du dégoût, de la crainte, c'étaient la pauvreté, l'obscurité, la tentation; c'étaient des humiliations sans nom et des tortures atroces; en un mot c'était la terre, la vallée des larmes et de la douleur.

II. Comme Jésus, nous portons ici-bas dans notre âme, si nous sommes unis à Dieu, le ciel et la terre. Le ciel et la terre en nous.

J'appelle le ciel ce bonheur intime et profond, auprès duquel tous les bonheurs ne méritent pas d'être nommés, de pouvoir se dire : J'aime Dieu, Dieu m'aime et c'est pour toujours ! Rien n'égale cette joie, la seule vraie, la seule solide, la seule durable. Mais elle se réfugie parfois au sommet de l'esprit. A des âmes qui le chérissent tendrement et profondément, Dieu peut ôter par intervalles le sentiment de son amour. Il y a plus, parfois il leur semble qu'elles ne tiennent plus à lui que par un fil imperceptible. De là des craintes et des angoisses désolantes, ou du moins un profond dégoût de tout, même de croire, d'espérer et d'aimer.

Âmes chéries de Dieu et qui ne le sentez plus, vivez de la foi, c'est la vraie vie ; vivez d'amour pur, c'est l'amour parfait. A quelqu'un qui lui demandait : « Si l'on vous ôtait votre confiance en Dieu, que feriez-vous ? » un saint Religieux *, répondait : « Je l'aurais encore. » Oui, âmes ferventes, si, par impossible, l'on vous ôtait votre confiance, il faudrait l'avoir encore ; et si l'on vous ôtait votre amour, il faudrait aimer toujours. Vous n'avez aucun attrait à croire, croyez quand même ; vous n'avez que du dégoût à

* Le P. de Ravignan.

espérer, à aimer, à adorer, espérez, aimez, adorez quand même, sinon par la parole extérieure ou intérieure, du moins avec le langage du cœur.

« Vous criez, Dieu semble sourd, vous frappez il
« n'ouvre pas, vous avez le sentiment qu'il rejette
« vos prières, que vous l'avez enfin lassé, qu'il est
« en colère ou, ce qui est pire, qu'il vous a en dé-
« goût ; c'est une leçon de pur amour qu'il vous
« donne.... Soyez douces à ce Dieu sévère, souriez à
« ce Dieu irrité, jetez-vous dans les bras de ce Dieu
« qui vous repousse ; lutez avec lui comme Jacob
« avec l'Ange, hardiment, persévéramment. Il ne
« vous regarde pas, faites-lui mille tendresses. * »

* Mgr. Gay,
De la vie et
des vertus
chrétiennes,
III, 43.

Ou restez doucement sur son sein, abandonnée à tout ce qu'il voudra faire de vous et en vous. Qu'il mette la lumière, les saintes flammes et les saintes joies de l'amour dans votre cœur, ou qu'il y laisse les ténèbres, le froid et l'insensibilité, dites avec la Sainte Ecriture : « Froids et chaleur, glaces et neiges, lumière et ténèbres, bénissez le Seigneur ! » ou avec l'Imitation : « Si vous voulez que je sois dans les ténèbres, soyez béni, et si vous voulez que je sois dans la lumière, soyez béni. Si vous daignez me consoler, soyez béni ; et si vous voulez que j'éprouve des tribulations, soyez également toujours béni. * »

L. III, ch.
XVII.

La terre, pour notre âme, ce sont donc ces états de dégoût, de sécheresse ou même de crainte et d'angoisse ; ce sont, pour quelques âmes, les peines si crucifiantes de ce que S. Jean de la Croix appelle la *Nuit du Sens*, et les peines de la *Nuit* (1) de l'es-

(1) Quoique la part principale de cet état soit la lumière, S. Jean de la Croix le nomme une *Nuit* parce qu'il implique, au moins par moments, une des plus grandes souffrances de cette vie.

prit, plus crucifiantes encore ; jusque là que « les « gémissements de ces âmes, dit-il, s'échappent par- « fois des lèvres en clameurs véhémentes, en rugis- « sements. » Pour tout le monde, la terre, c'est la monotonie du devoir et de la perfection qui reviennent chaque matin se présenter à nous avec leur austérité et leur sérieux ; c'est le travail à mener courageusement sous l'œil de Dieu, pour Dieu et pour les âmes ; c'est la vie de foi en toute chose, en toute action, en toute peine, en toute joie ; la terre, c'est, un jour ou l'autre, l'infirmité, la maladie et la mort. Donnez-moi, ô Jésus ! d'être décidément bien convaincu que pour nous le ciel définitif, le vrai ciel, n'est pas de ce monde, qu'il n'existe ici-bas qu'en avant-goût et en perspective. J'accepte cette loi de votre sainte volonté ; je l'adore et je veux l'aimer. Et si j'accueille avec reconnaissance, afin de mieux vous servir, les joies que vous me donnez, et dont le pauvre cœur humain a besoin pour se sanctifier et pour faire du bien, je ne veux pas les désirer, je ne veux pas m'y complaire et m'y reposer ; je veux me souvenir que, vous, ô mon Sauveur ! vous, le Fils de Dieu, qui aviez droit à la joie divine sans restriction comme sans mesure, si vous avez joui immensément dans la partie supérieure de votre âme, vous avez souffert aussi, immensément et sans répit, dans la partie inférieure, dans vos sens et dans votre chair adorables. Toute votre vie sur la terre n'a été qu'une croix et un martyre.

Après ce coup d'œil général jeté sur le mystère de l'Incarnation, sur cette union qui est le modèle et le

principe de notre union surnaturelle avec la Divinité, nous allons en reprendre et en contempler à loisir les différents aspects, nous allons nous demander d'abord d'une manière plus approfondie en quoi consiste cette union physique, immédiate, personnelle entre la Sainte-Humanité et le Verbe, puis en étudier les deux termes c'est à-dire, — d'un côté la Divinité, — de l'autre l'Humanité, le corps, l'âme, l'intelligence, le cœur de Jésus ;... méditer comment la Divinité en s'unissant à l'Humanité a mis en elle toutes les perfections de la beauté, de la sainteté, de la science, de l'amour, et aussi, pendant trente-trois ans, de la souffrance.

Qui que vous soyez qui méditez ces pages, vous savez bien que la vie hors de Jésus n'est pas la vie ; vous savez bien que toutes les affections étrangères à l'amour de Jésus sont vaines ; vous savez bien que toute union qui n'est pas fondée sur l'union avec Jésus ne saurait remplir notre âme quand même elle ne la souillerait pas ; vous avez un besoin profond d'aimer et d'être aimé, vous avez besoin d'une affection qui ne trahisse jamais le cœur, d'une union que la mort ne puisse briser ; vous sentez bien que la vie sans ces choses ne mérite pas d'être vécue : il faut donc à tout prix vous éprendre de Jésus et vous unir de plus en plus intimement à lui. Or, « Plus on connaît, plus on aime, » a dit l'admirable Ste Catherine de Sienne qui s'entendait si bien à l'amour de Jésus et à l'union avec lui. Armons-nous donc de courage pour étudier aussi profondément que nous le pourrons les trésors de la Divinité, de la sainteté de la lumière, de l'amour, de la souffrance, du sacrifice, de la vie, de la gloire,... cachés en Jésus : rien ne

mérite mieux de fixer notre attention, puisque nous trouvons en lui toutes les perfections du Ciel et de la terre ; et aucune étude ne saurait être plus utile et plus féconde si l'on y met son cœur en même temps que son intelligence.



ÉLÉVATIONS DOGMATIQUES
SUR L'INCARNATION,
OU
JÉSUS INTIME

II

JÉSUS, HOMME-DIEU.

« Je demeurerai chez vous ;
« je me promènerai au milieu
« de vous. » (LEVIT. XXVI, 12.)

« Dieu ne s'est pas fait ange
« pour l'amour des anges, mais,
« pour l'amour des hommes,
« il s'est fait homme. »
.FABER, *Tout pour Jésus*, p. 333.)

JÉSUS, HOMME-DIEU.

SOMMAIRE.

Toute la théologie de la Très-Sainte Vierge est dans ces deux mots : Marie, Mère de Dieu, Mère d'un Dieu Rédempteur. — Toute la théologie de S. Joseph est dans ces deux titres : S. Joseph, Epoux de la Mère de Dieu, Père nourricier d'un Dieu. — Toute la théologie de Notre-Seigneur est dans ces deux idées : Jésus, Dieu fait homme, Verbe incarné pour souffrir et mourir.

I.

Sens de cette vérité : Jésus est un Homme-Dieu.

Quatre gloires admirables mais secondaires que ce titre suppose, et auxquelles il ne nous est pas permis de nous borner, sous peine d'hérésie. La gloire essentielle que ce titre implique est l'union adorable de la Sainte-Humanité avec le Verbe, — union vraie, physique, substantielle, personnelle ; — union totale ; — union immédiate ; — union exclusive ; — union éternelle ; — dont le Verbe lui-même est le lien.

II.

Conséquences de cette vérité:

I. *A l'égard de Dieu : l'Incarnation est une révélation sublime des perfections divines que la raison pouvait connaître, — et de sa vie intime, qu'elle ne soupçonnait pas.*

II. *A l'égard de la Sainte-Humanité : l'idée d'un Homme-Dieu nous révèle — ses perfections admirables, — les vraies dimensions de ses mystères, — la valeur de son sang, — la puissance de sa prière, — le prix de la vérité qu'elle a manifesté au monde.*

III. *A l'égard de l'homme : l'Incarnation et la Rédemption nous disent ce que vaut la grâce et la gloire.*

IV. *A l'égard du monde : puisque Jésus est un Homme-Dieu, il est la Raison d'être de la Création, — la Cause méritoire de sa durée après le péché, — le vrai Point de vue du monde, — son Centre, — son grand Charme, — son Intérêt suprême, — le Lien qui le rattache à Dieu, — sa Vie, — sa Fin et sa Consommation.*

« Deus meus, Jesus, et omnia. »

JÉSUS, HOMME-DIEU.

Toute la théologie de Notre-Seigneur est dans ces deux mots : Jésus, Dieu fait homme ; Jésus, Verbe incarné pour souffrir et mourir.

Nous ne pouvons ne pas songer ici à deux autres vérités très étroitement liées à celle-là, et qui en sont la préparation, et en seront le couronnement : toute la théologie de la Très-Sainte Vierge est dans ces deux paroles : Marie, Mère de Dieu, Mère d'un Dieu Rédempteur. Toute la théologie de Saint Joseph est aussi dans ces deux titres : Saint Joseph Epoux de la Mère d'un Dieu, Père nourricier d'un Dieu Rédempteur. Après le rapide aperçu que nous venons de donner sur Jésus intime, dans notre première Elevation, donnons un aperçu plus rapide encore de Marie et de Saint Joseph intimes, avant de commencer la seconde et d'approfondir notre grande vérité.

Aussi bien comment pénétrer dans ce Paradis de l'âme et du cœur de Jésus, — comment regarder dans cette Arche, sans jeter un regard d'admiration et d'amour sur les Chérubins qui gardent ce Paradis, — qui couvrent cette Arche ; sans adresser une ardente prière à ces deux confidents et coopéra-

teurs du Verbe incarné, à ces initiateurs incomparables au mystère de sa Rédemption ?

Toute la
théologie
de la
Très-Sainte
Vierge
est dans
ces deux
mots :
Marie,
Mère de
Dieu.

I. Toute la théologie de la Sainte Vierge disions-nous est dans ces deux mots : Marie, Mère de Dieu, Marie Mère d'un Dieu Rédempteur.

Mère de Dieu ! Si la Sainte Vierge était mère d'un million de Créations, dont chacune serait aussi vaste, et peuplée d'un aussi grand nombre d'âmes saintes, d'anges fidèles et glorieux, que le monde présent, sa gloire serait immense ; et nous trouverions tout simple de lui entendre attribuer, même dès l'Immaculée-Conception, autant et plus de grâce que Dieu n'en donna aux Anges de la Création actuelle, et n'en destine à tous nos Saints ensemble.

Ai-je jamais bien songé que d'être la mère d'un million de mondes, si beaux qu'on les suppose, ce n'est rien auprès d'être la Mère de Jésus, parce que des millions de mondes ne sont rien auprès d'un Dieu ?

Par ce seul fait, ô ma Mère ! que vous êtes la Mère de Dieu, votre grâce, votre gloire, votre crédit est hors de pair avec la grâce, la gloire et le crédit de toutes les créatures, de l'Eglise de la terre et de l'Eglise du Ciel.

Marie,
Mère d'un
Dieu
Rédemp-
teur.

Et vos souffrances, ô Très-Sainte Vierge ! ont été aussi hors de toute comparaison avec nos souffrances, parce que vous êtes la Mère d'un Dieu Rédempteur, c'est-à-dire la Mère du Verbe incarné pour souffrir et mourir sur la croix.

Dieu n'a, en fait, voulu l'Incarnation que pour la croix. C'est l'Incarnation ainsi conçue qu'il vous proposa par son Archange. C'est à l'Incarnation pour la Rédemption que vous avez dit : *Fiat !* Et ce *Fiat*

n'as pas été pour vous l'affaire d'un instant, mais de tous les jours ; il a été le fond de votre vie, jusqu'au dernier soupir de Jésus.

Accepter d'être la Mère de Dieu, il n'y avait là que joie et gloire ; mais accepter, et vivre dans cette acceptation, d'être la mère du Verbe incarné, pour que ce Fils, aimé jusqu'à l'adoration, fût immolé, quel abîme de souffrances cela révèle, et quelle union, quelle coopération tout à part, absolument différente de celle des Saints, à la Rédemption !

Vous n'êtes pas venue, comme les Saints, avant ou après la Rédemption, à côté de la Rédemption ; vous êtes, si j'ose ainsi dire, mêlée à la Rédemption même.

Jamais, ni dans la pensée éternelle de Dieu, ni dans la naissance, la vie ou la mort de Jésus, ni dans la sanctification des âmes, ni dans leur glorification, vous n'avez été et ne serez isolée de votre Fils.

Sans votre consentement et votre coopération, nous n'aurions pas eu de Rédempteur ; sans votre consentement et votre coopération, sa Rédemption ne viendrait pas jusqu'à notre âme.

C'est par vous que le Verbe a voulu naître dans mon cœur.

Vous êtes le Chef-d'œuvre de la Rédemption, et la Rédemption, Dieu l'a ainsi voulu, repose tout entière sur vous.

Quand je vous vois, ô la plus humble des créatures ! porter le Verbe incarné, votre Fils, entre vos bras, je songe à un autre mystère, peut-être plus touchant et plus sublime encore ; je me dis que, après être sorti de votre Cœur, Jésus veut, avec son Eglise, et selon toute l'étendue et toutes les applications et

tous les développements du mystère de la Rédemption, reposer à jamais sur vous, sur votre volonté, vos prières.

Ainsi êtes-vous, ô Vierge glorieuse, ô Mère bien-aimée du Sauveur et de tous les hommes ! non seulement la source du Précieux Sang, l'ostensoir admirable qui porte et présente à l'Eglise de la terre et à l'Eglise du Ciel la Sainte Hostie ; mais encore l'universel sacrement de miséricorde qui, par sa prière, son amour et son influence, nous donne sur la terre Jésus Sanctificateur, c'est-à-dire la grâce, et nous donnera dans l'avenir Jésus Glorificateur, c'est-à-dire le bonheur éternel. Pas un degré de sainteté ici-bas ou de gloire dans le Ciel ne nous vient du cœur de Dieu, pas plus que Jésus en personne, sans passer par votre cœur.

Toute la
Théologie
de S.
Joseph est
dans ces
deux mots :
S. Joseph,
Epoux de
Marie,
Père nour-
ricier de
Jésus.

II. Toute la théologie de Saint Joseph est dans ces deux mots : Saint Joseph, Epoux virginal de Marie, Saint Joseph, Père nourricier de Jésus.

Epoux de Marie ! J'ai souvent admiré les relations de S. Gabriel avec la Très-Sainte Vierge, son respect et son dévouement ineffables pour celle dont on peut croire qu'il fut l'Ange Gardien. Mais, est-ce que tout cela ressemble, même de bien loin, aux rapports sublimes qu'impliquent ce titre et ce rôle imposés par Dieu-même au plus pur et au plus humble des hommes : Saint Joseph, Epoux de la Mère du Verbe incarné, de la Reine des Saints et des Anges ? O lien sublime formé par l'Esprit Saint, lien le plus sacré après celui qui réunit la Sainte-Humanité au Verbe ! admirable ressemblance formée aussi par l'Esprit divin entre ces deux âmes ! harmonie parfaite entre ces deux cœurs ! indissoluble alliance de

ces deux virginités plus belles que les astres les plus splendides, qui ne sont unies que pour se garder et se perfectionner mutuellement ! dévouement profond de ces deux vies l'une pour l'autre, dans les souffrances et dans les joies ! grâces, vertus, couronnes admirablement assorties de l'Époux et de l'Épouse ! Mystères ineffables de pureté, d'appartenance mutuelle, d'amour céleste, de respect, d'autorité, de soumission, de sainteté et de gloire incomparables, que nous ne comprendrons qu'au Ciel !

Père nourricier de Jésus ! J'admire encore les relations des Anges avec l'Enfant Jésus, leur allégresse quand ils chantèrent sur son berceau : « Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté, » le respect, le tendre amour avec lequel ils le suivaient et le servaient. Mais comme tout cela pâlit quand je songe, ô Saint vénéré et bien-aimé ! que vous êtes son Père nourricier, le Père, non pas seulement de l'Église, mais d'un Dieu ; le Chef, non pas de la Création, mais du Créateur des mondes ; le Guide, non des sphères célestes, comme S. Thomas pense que le sont les Anges, mais de la Sagesse infinie ; le Dépositaire des deux Trésors les plus chers au cœur du Père ; son Image vivante ; l'Ombre sublime de sa beauté, de son amour, de sa douceur ; le Représentant de sa paternité et de son autorité éternelle ; l'Echo de ses ordres. Saint Joseph, Protecteur et Père de Jésus, de l'Église et de mon âme, jamais je ne veux vous séparer, dans mon amour et ma vénération, de Celle dont Dieu vous a fait l'Époux, ni de son divin Enfant, qui est le vôtre aussi, puisqu'il est né de cette Vierge Immaculée

S. Joseph,
Père nour-
ricier de
Jésus.

qui est votre trésor, puisqu'il est le fruit de cette terre bénie dont vous avez la propriété.

O Mère d'un Dieu Rédempteur ! qui avez virginalement conçu et porté dans votre sein et enfanté le Verbe incarné, et qui avez été associée d'une manière si intime à sa Rédemption ; vous qui avez si souvent contemplé et baisé la face très-pure de votre Divin Enfant de baisers qui vous sanctifiaient, vous qui avez pénétré si avant dans sa très-sainte Ame, dans ses mystères, dans ses joies, dans ses douleurs, révélez-nous Jésus, la beauté de son visage, la sainteté de son Ame, les richesses de son intelligence et de son Cœur. Et vous, témoin si humble et si profond de ces merveilles, donnez-nous un peu de vos lumières, de votre dévouement, de votre amour.

Toute la
théologie
de N.-S.
est dans
ces deux
idées :
Jésus,
Homme-
Dieu ; Jé-
sus, Verbe
fait chair
pour souf-
frir et
mourir.

III. Enfin, toute la théologie de Notre-Seigneur, et celle que l'Église admire ici-bas, et celle plus belle encore qui ravit les Bienheureux au Ciel, est dans ces deux titres sublimes sous lesquels on l'adore : Jésus, Homme-Dieu, Jésus, Verbe fait chair, pour souffrir et mourir.

Jésus, Homme-Dieu : je voudrais mettre mon âme en présence de cette idée, étudier l'union physique, substantielle, personnelle de la Divinité et de l'Humanité en Notre-Seigneur ; en méditer les conséquences générales ; il n'est point de vérités plus graves, plus édifiantes, plus intéressantes, pour peu qu'on ait la foi.

I. Jésus est un Homme-Dieu : sens de cette vérité.

I.

Un Homme-Dieu, est-ce un homme qui est plus près de la Divinité que toutes les créatures, et qui apprécie mieux ce sublime voisinage ?

Un Homme-Dieu, est-ce seulement un homme qui est plus près de Dieu que nous ?

Nous sommes tous près de Dieu ; nous avons Dieu à nos côtés dans la tribulation ou dans la joie ; nous touchons Dieu : oui, toujours, partout, nous touchons l'Amour infini et nous reposons sur lui. Ce serait le Ciel si nous pensions à cette vérité comme y pensaient les Saints ; c'est une des plus grandes forces et une des plus douces joies de la vie que d'y penser comme nous pouvons le faire avec notre faible foi.

La Sainte-Humanité de Notre-Seigneur a été en contact plus intime, plus profond avec Dieu que toutes les créatures. Et jamais aucun homme, aucun ange ne sera pénétré comme elle du respect que ce contact si sacré commande. Est-ce là ce qu'on veut dire, ô Jésus ! quand on vous appelle un Homme-Dieu ?

Veut-on dire encore qu'entre votre âme et la Divinité, outre ce contact, il y avait une union d'amour, une intimité sans pareilles, que jamais le moindre nuage ne troubla ? Veut-on dire que votre âme a été l'Enfant, l'Amie, l'Épouse tendrement chérie de Dieu ?

Est-ce un homme qui est plus aimé de Dieu que toutes les créatures et l'aime davantage ?

Enfant de Dieu, amie de Dieu, épouse de Dieu, tu l'es, toi aussi, par la grâce, âme justifiée. Ah ! si tu savais ton bonheur, quelle confiance tu aurais pour

ce Père, cet Ami céleste, quelle délicatesse pour cet Époux divin dont les délicatesses pour toi sont infinies !

Comment oserais-je, ô Jésus ! parler de l'amour, de la tendresse du Verbe pour votre Humanité, et de votre Humanité pour le Verbe ? L'union sublime de nos âmes avec Dieu par la charité est une image juste mais bien faible de cette union d'amour. Que j'appelle à mon aide, pour l'exprimer, les figures les plus vives du langage humain ; que les Anges me prêtent, pour la concevoir et la célébrer, leurs idées et leur langage, je serai toujours extrêmement loin de la vérité. Mais si, par impossible, je pouvais la comprendre, et si je bornais ma foi à cette première gloire de votre Humanité, je ne serais qu'un odieux hérétique. L'amour et le contact du Verbe et de la nature humaine en vous ne sont point seulement admirables comme dans les Saints, ils sont adorables, et je les adore de tout mon cœur.

II.

Un Homme-Dieu, est-ce un homme en qui la Divinité habite plus parfaitement qu'en aucune créature ?

Un Homme-Dieu, est-ce un homme en qui la Divinité habite mieux qu'en aucune créature ?

Dieu par la grâce demeure en toi, mon âme, tu es habitée par Dieu ! L'Amour infini ne te touche plus seulement par la création, il est en toi d'une manière nouvelle et beaucoup plus merveilleuse par la grâce ; ce n'est ni un ange avec ses illuminations, ni un chérubin avec ses ardeurs, c'est le Créateur des anges et des chérubins, ce sont les trois adorables Personnes de la Sainte-Trinité que tu portes en toi. Tu es leur demeure, leur temple.

Et tout bien de la grâce ou de la gloire que tu peux recevoir, est un don de ces Hôtes adorables. Ah ! si tu savais à quoi cette sublime habitation t'oblige ?

Quand on dit que Notre-Seigneur est un Homme-Dieu, veut-on dire que son âme est ainsi habitée par Dieu mille fois mieux que la nôtre ou même que celle des Saints ; que dis-je ? mille fois mieux que le cœur de la Très-Sainte Vierge, ce Paradis délicieux des trois Personnes divines ?

Veut-on dire qu'en elle réside la plénitude de la Divinité, c'est-à-dire la Divinité selon toutes ses perfections, selon sa vie, sa beauté, son amour, sa puissance, sa sainteté ?

Veut-on dire que toutes ces perfections sont en elle plus à l'aise et y trouvent plus de charmes que dans toutes les créatures, et que cette âme très-sainte exerce bien mieux qu'elles toutes, à l'égard des attributs divins, les devoirs de l'hospitalité, c'est-à-dire du respect, de l'adoration, de la modestie, de l'amour, du dévouement, du sacrifice ?

Ame de Jésus, je crois en effet que vous êtes le domicile préféré des trois Personnes divines, je crois que vous êtes la vraie Arche d'alliance, le Temple par excellence, le vrai Saint des saints ; je crois que vous êtes la cour où la Bonté divine est toujours prête à nous donner audience ; je crois que vous êtes un ciel mille fois plus beau que le ciel des étoiles, mille fois plus saint que le ciel des Anges et des Bienheureux. Tout cela est vrai, et ce que j'en dis ne signifie rien auprès de la vérité. Je suis déjà si loin de comprendre l'habitation de Dieu dans mon âme ! comment comprendrais-je le séjour sanc-

tifiant et béatifiant des perfections divines dans la vôtre? C'est là une gloire qui dépasse déjà de beaucoup la portée de mon intelligence; mais si, par impossible encore, je pouvais la comprendre et si je m'arrêtais là, je ne serais toujours qu'un odieux hérétique. Vous êtes le Temple, le Ciel de la Divinité, mais un temple, un ciel qu'il faut adorer comme elle et aimer du même amour.

III.

Jésus est-il
seulement
un homme
en qui réside
de la plénitude
et la source de
la Grâce et
de la
Gloire ?

Un Homme-Dieu, est-ce un homme dont l'âme est animée par la grâce et la gloire divine avec une perfection sans égale ?

Un âme animée par Dieu, par sa grâce : quelle sublime idée ! Notre raison n'aurait jamais pu soupçonner, mais la foi nous assure qu'une âme, sans se confondre ni se mêler avec Dieu, peut vivre de sa vie. Comme la boue, transformée par le principe de vie, peut devenir une fleur splendide, ainsi une âme transfigurée par la grâce et la gloire, image et participation de la vie divine, devient une fleur céleste qui charme les yeux de Dieu, et dans laquelle il voit un reflet de sa beauté.

Quoi ! mon âme, tu es animée par une vie plus qu'humaine et plus qu'angélique ; et tu peux charmer les yeux de Dieu, et délibérément tu vivrais d'une vie inférieure !

O Jésus ! quand on vous appelle un Homme-Dieu, veut-on dire que votre âme a été et sera à jamais animée par la grâce et la gloire bien plus parfaitement que celles des Saints ; qu'elle a été enrichie, bien plus parfaitement aussi, de ces trésors divins

que la Théologie appelle les vertus surnaturelles et les dons du Saint-Esprit ?

Veut-on dire que votre âme est sainte entre toutes les âmes saintes, glorieuse entre tous les Anges glorifiés, que vous êtes le Saint des saints, le premier des Bienheureux ; bien plus, que vous êtes le Chef des Saints et des Anges, et qu'en vous se trouve la plénitude de la vie divine et comme le réservoir inépuisable d'où dérive toute grâce et toute gloire ?

Oui, tout cela est vrai, tout cela est admirable et déjà me confond. Je ne puis concevoir le moindre degré de cette animation divine, qui place d'emblée une âme au-dessus de tous les êtres créés, puisque aucune créature fût-elle un chérubin n'a le droit d'être ainsi unie à l'Être incréé ; comment donc pourrais-je concevoir et exprimer cette animation de votre âme par la grâce et la gloire, si prodigieuse que tous les Saints en vivent ? Mais si je ne puis la concevoir, du moins je l'adore, et je serais hérétique si je n'allais pas jusque là. La grâce et la gloire, en vous, n'est pas seulement admirable comme dans les Saints ou les Anges, elle est adorable, c'est la grâce et la gloire d'un Dieu.

IV.

Un Homme-Dieu, n'est-ce qu'un homme qui, Jésus n'est-il que le grand Sacrement de la Divinité ; n'est-il qu'un hom-
rempli pour son compte de toute grâce et de toute gloire, est de plus, à notre égard, l'universel Instrument de la Divinité dans l'ordre surnaturel, le grand Sacrement de la sanctification et de la

me en qui glorification des âmes, le souverain Prêtre et le
 Dieu a mis principe du Sacerdoce.
 la plénitude
 et la source
 du Sacer-
 doce ?

J'admire les Sacrements et le Sacerdoce : que quelques gouttes d'eau et quelques mots fassent d'une âme souillée une âme sainte, et changent ainsi un enfer en ciel ; qu'avec quatre paroles un prêtre puisse, d'une petite hostie, faire un Dieu, c'est un prodige sublime. Et les sacrements que j'administre et le sacerdoce que je porte en mon âme sont des réalités bien plus belles que la terre ou le ciel avec son soleil et ses étoiles.

Or, veut-on dire, ô Jésus ! quand on vous appelle un Homme-Dieu, que votre Humanité sainte est le signe le plus expressif de la vie, de l'amour, de la sainteté, de toutes ces perfections divines auxquelles elle vient nous faire participer et que nous sommes appelés à contempler au ciel ?

Veut-on dire qu'elle est un signe qui fait violence à Dieu, exerce sur son cœur une influence irrésistible ?

Veut-on dire que la Puissance et la Bonté infinies se cachent et se plaisent sous ce signe, et que, remplie de la Divinité, votre Humanité en remplit les âmes, qu'elle est le centre et l'organe de toutes les opérations surnaturelles, l'instrument très saint par lequel toute consécration se fait sur tant d'autels chaque jour, par lequel toute absolution se donne, par lequel nos âmes sont nourries, par lequel l'enfant renaît et le moribond est purifié et fortifié, par lequel s'accomplit tout miracle, d'où vient tout mérite, toute vertu, toute sainteté ; d'où rayonne toute lumière qui éclaire les âmes, d'où part toute impulsion qui ébranle les volontés, d'où découle

toute onction qui touche les cœurs, toute joie qui les console ; et qu'ainsi, ô mon Sauveur ! votre Humanité qui, par sa perfection, couronne la Création humaine et angélique, par son autorité gouverne les hommes et les Anges, est aussi la vie surnaturelle du monde, et, par sa grâce, sa gloire, son influence, sanctifie la terre, fait palpiter le Ciel, et un jour transfigurera nos corps et renouvellera même la nature inférieure, qu'elle est le Sacrement par excellence, le type des Sacrements, leur principe, leur centre, leur harmonie, leur fin ?

Veut-on dire enfin que Dieu a mis en elle la plénitude et la source du Sacerdoce, qu'elle a tous les pouvoirs qu'ont jamais eus ou auront jamais les millions de prêtres qui vous ont représenté et vous représenteront sur la terre jusqu'à la fin des siècles.

Jesus n'est-il qu'un homme en qui Dieu a mis la plénitude et la source du Sacerdoce ?

Que ces idées sont belles ! elles éblouissent ma raison et je sais que je suis très loin de les concevoir dans toute leur vérité, puisque je suis bien loin de comprendre le plus humble des sacrements et plus encore mon sacerdoce ; mais si Dieu me donnait de les comprendre parfaitement, et si je m'arrêtais à cette quatrième gloire de Jésus Homme-Dieu, je serais tellement dans le faux que je perdrais la foi. Jésus est un Sacrement qui non seulement contient Dieu, mais qui est Dieu ; Jésus est un Prêtre qui, non seulement adore, mais qu'il faut adorer.

V

Des hérétiques ont admis, comme nous, ces quatre gloires de Jésus Homme-Dieu ; ils ont cru, comme

Ces quatre gloires, bien

qu'admirables, ne sont que secondaires nous, que son Humanité a été aimée par le Verbe d'un amour tout à part, qu'elle a été un Temple très-saint de l'auguste Trinité, que son âme a été animée d'une manière incomparable par la grâce, que son corps et son âme sont le grand Sacrement de la Divinité; mais anathème à qui s'arrêterait là! Toutes ces gloires, quoique sublimes, sont infiniment au-dessous de la gloire propre et essentielle qu'implique le titre d'Homme-Dieu.

Quelle est la gloire principale, essentielle de Jésus Homme Dieu? c'est l'union adorable du Verbe et de la Sainte Humanité. Quelle est cette gloire? c'est l'union adorable et adorée qui rattache à jamais la Sainte-Humanité au Verbe en Jésus, union si parfaite que, sans confusion des natures, des volontés et des facultés divines et humaines, l'homme en Jésus peut dire : Je suis Dieu, et le Verbe peut dire : Je suis homme.

Cette union est, avec celle qui relie le Père, le Fils et l'Esprit-Saint entre eux, et avec celle par laquelle la Divinité vivifie notre âme, met en elle la grâce et la gloire, la plus digne d'être étudiée, la mieux faite pour toucher notre cœur.

Union vraie et personnelle. I. Cette union est vraie, physique, substantielle, personnelle. Le Verbe ne s'est point contenté de descendre parmi nous, comme il descendait dans le Paradis terrestre, sous une forme sensible, pour y avoir avec ses créatures des entretiens familiers; il ne lui a pas suffi d'apparaître, comme souvent il le fit dans l'ancienne loi, et comme il le fait encore quelquefois dans la nouvelle depuis son Ascension, sous des apparences humaines qui lui sont étrangères; il n'est pas non plus dans la Sainte-Humanité comme il est sous les Espèces eucharistiques, puisque les saintes Espèces ne sont pas une partie de sa Personne. Ce n'est pas l'image, le fantôme du Verbe,

que nos yeux ont vu, que nos mains ont touché, c'est le Verbe lui-même. Il a véritablement pris figure et corps. C'est sa face, c'est-à-dire la face de la Beauté suprême, que la Très-Sainte Vierge baisait avec tant de respect et de tendresse ; ce sont les pieds et les mains d'un Dieu qu'elle enveloppait de langes ; ce sont les cris du Verbe qu'elle apaisait par des caresses, comme notre mère apaisait les nôtres. Oui, le Verbe en Personne a eu et conserve à jamais, aussi réellement que nous, un visage et des traits humains ; il a eu des sens comme nous, une voix qui a commencé par bégayer comme la nôtre ; des yeux qui ont pleuré comme les nôtres ; une chair aussi vraie que la nôtre et par laquelle il a souffert plus que nous. C'était par son corps et par son âme que Jésus souffrait, marchait, parlait, priait et agissait humainement ; mais ses pas, ses souffrances, ses actions, ses prières étaient en toute vérité les pas, les souffrances, les actions et les prières d'un Dieu.

Ce n'est donc pas un Thaumaturge, un Prophète, un Saint, un Ange apparu parmi nous, c'est un Dieu, le Verbe en Personne, dont la Judée a entendu les sublimes paroles, dont elle a admiré les innombrables miracles, qu'elle a vu parcourir ses chemins ou traverser ses lacs ; quelle a vu reposant sa tête sur le gazon de ses collines, agenouillé et priant dans ses solitudes, agonisant sur sa montagne des Oliviers, mourant sur son Calvaire.

Et c'est un Dieu aussi que nous possédons dans nos tabernacles, et dont nous mangeons la chair et dont nous buvons le sang !

Que j'aime à réfléchir à cette union personnelle de l'Humanité de Jésus avec le Verbe, union la plus

vraie, la plus sincère, la plus profonde que Dieu ait jamais réalisée. Que je voudrais la mieux connaître ! Alors, je ne serais pas surpris que Ste Thérèse, après une communion où elle avait eu avec Jésus des relations plus intimes, sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Ce n'est pas une petite affaire, et pourtant c'est pour moi l'affaire de tous les jours, que de recevoir dans mon âme le Verbe incarné, son âme et sa chair, son sang, sa Divinité.

Union totale du côté du Verbe.

II. Cette union est totale. Totale d'abord du côté du Verbe. De toutes ses perfections, il n'en est pas une que le Verbe n'ait unie à la Sainte-Humanité, en la prenant sous sa dépendance. Or, quelle perfection lui manque ? Il est Dieu, et Dieu, c'est toute beauté, toute vérité, toute sainteté, tout amour. En lui communiquant sa personnalité, il lui donne toutes les perfections qu'il possède et il les possède toutes.

La plénitude de la Divinité, et par conséquent la plénitude de la vérité, de la beauté, de la sainteté habite dans la Sainte-Humanité, non pas comme dans un temple, mais corporellement, dit S. Paul, c'est-à-dire substantiellement, personnellement.

Cette union si entière est le signe et le gage d'une autre union, pour moi bien précieuse. Pourquoi, ô Verbe ! vous donnez-vous à la Sainte-Humanité ? C'est afin de vous donner par elle à moi. Vous m'êtes uni, si je le veux, d'une union très intime ; vous m'appartenez tout entier et à jamais. Qu'y a-t-il, ô Jésus ! en vous, que vous me refusiez et qui puisse jamais me faire défaut ? Est-ce votre beauté pour me charmer, votre puissance pour me protéger, votre sainteté pour me purifier, votre amour pour m'enflam-

mer, votre âme pour que je l'admire et l'adore, votre sang pour me désaltérer, votre chair pour me nourrir ? Vérité sublime ! rien n'est grand et saint, rien n'est beau, aimable et bon comme Jésus, et rien n'est si bien à moi, rien ne m'appartient, si je le veux, plus irrévocablement.

Cette union est totale aussi du côté de la Sainte-
Humanité. Jamais en Notre-Seigneur la nature Et du côté de la Ste Humanité. humaine ne s'est appartenue un instant. Dès l'incarnation, et pour toujours, elle est au Verbe. Elle est à lui par amour aussi bien que par état. Et c'est un ravissement pour elle de se trouver sous sa dépendance absolue, de s'abdiquer elle-même entièrement pour lui, et de lui donner une liberté pour mériter, un cœur humain pour nous aimer, une voix pour nous parler, des mains pour nous bénir, des pieds pour nous poursuivre, une chair souverainement délicate pour être immolée, le sang le plus pur pour être versé jusqu'à la dernière goutte.

Cette dépendance absolue, ce don si complet de la Sainte-Humanité sont une grande leçon pour moi, et me rappellent que, moi aussi, j'appartiens absolument à Jésus. Je lui appartiens par droit de création, je lui appartiens de plus par droit de conquête. Et je dois me donner à lui par amour, tout entier, à jamais. Puisque tout me vient de lui, il faut que tout aille à lui.

Que je suis heureux, mon Maître, mon Dieu, d'avoir une liberté pour vous l'offrir, un cœur pour m'unir à vous, une intelligence pour m'occuper de vous, une voix pour parler de vous, des sens pour les tourner vers vous ou pour vous les sacrifier,

une chair pour l'abandonner à tout ce que vous jugerez bon de m'envoyer de souffrances dans la vie ou dans la mort, un temps plus ou moins long pour vous servir et vous faire aimer ici-bas, une éternité devant moi pour vous aimer enfin tout de bon et jouir de vous !

Union
immédiate.

III. L'union du Verbe à la Sainte-Humanité est, de plus, immédiate. Le Verbe s'est uni par lui-même et à l'âme et à toutes ses facultés, et au corps et à tous ses organes. Le corps de Jésus n'appartient pas au Verbe parce qu'il appartient à son âme, le sang parce qu'il appartient à son corps, les actes parce qu'ils appartiennent aux facultés ; mais tout en lui, jusqu'à la dernière goutte de sang et à la plus humble pensée, relève immédiatement du Verbe, et c'est pourquoi tout en lui est directement adorable comme la Divinité même.

Ainsi la Divinité du Verbe a-t-elle été appliquée, et pour toujours, à tous ses états, à tous ses mystères, à tous ses actes. De chacun d'eux l'on peut dire avec S. Paul : « La plénitude de la Divinité habite là substantiellement. » De même que notre âme est tout entière dans chaque point de notre corps, ainsi la plénitude de la Divinité et de la sainteté du Verbe réside dans chaque goutte de son sang, dans chacune de ses souffrances ou de ses actions. O Jésus ! comme toute parole, toute action, toute souffrance de vous doit m'intéresser, doit m'être chère et précieuse, puisque tout cela est absolument divin, et, vu l'union immédiate au Verbe, mérite l'adoration comme les mystères mêmes de la vie de Dieu !

Union
exclusive.

IV. L'union du Verbe et de la Sainte-Humanité est exclusive. Le Verbe aurait pu, sans doute, s'il

l'avait voulu, s'incarner dans des millions d'esprits angéliques ou de natures humaines, et chacun de ces anges et de ces hommes l'aurait possédé tout entier, parce que l'Infini peut se donner à plusieurs sans se diviser, et chacun d'eux eût été Dieu.

Par contre, le Père et l'Esprit-Saint auraient pu s'incarner en même temps que le Verbe dans l'unique nature humaine de Jésus.

Mais, tel n'a pas été le plan de l'Incarnation. Le Verbe, et le Verbe seul, s'est fait homme ; et tandis que la nature divine, au sein de la Trinité, appartient aux trois Personnes, la nature humaine, en Jésus, n'appartient qu'au Verbe, et, de toutes les natures créées, elle est la seule qui lui soit unie hypostatiquement. Il n'y a en Dieu qu'une personne qui puisse dire : Je suis homme ; et il n'y a au monde qu'un seul homme qui puisse dire : Je suis Dieu.

Image sublime de l'union, non pas personnelle, mais divine pourtant et exclusive, de notre âme avec la Divinité. La Divinité, étant infinie, peut se donner à tous, et chacun peut l'avoir tout entière ; mais l'âme est finie, elle ne doit se donner qu'à Dieu, ou plutôt, si elle doit se donner aux créatures, du cœur le plus large et le plus généreux, c'est en définitive pour se donner et les donner elles-mêmes à Dieu. « *Una uni*, seule à Dieu seul », voilà ta devise, ô mon âme ! Il faut que tu n'aimes qu'en Jésus, avec Jésus, et pour Jésus ; il faut que tu renonces à toute affection qui ne serait pas consacrée par Jésus. Aussi bien, aimer en Jésus, c'est aimer de la manière la meilleure et la plus durable ; l'affection alors est fondée, non plus sur ce qui passe, mais sur l'Eternel ; non plus sur l'humain, mais sur Dieu.

Union
éternelle.

V. Cette union physique du Verbe avec la nature humaine en Jésus, et cette extase d'amour du Verbe dans la Sainte-Humanité et de la Sainte-Humanité dans le Verbe, est éternelle. Elle commence dès le premier moment de l'Incarnation, et elle durera aussi longtemps qu'ils dureront l'un et l'autre. Le Verbe sera homme tant qu'il sera Dieu ; la Sainte-Humanité ne forme à jamais qu'une seule personne avec lui, elle est à jamais couronnée par sa Divinité ; la mort viendra, il est vrai, pendant trois jours, briser la nature humaine, mais ne brisera pas la personne de Jésus. Alors sa sainte âme sera toujours l'âme d'un Dieu, et c'est comme telle que les Saints, dans les Limbes, l'accueilleront et l'adoreront avec tant de joie. Alors aussi son corps sans vie ne sera pas seulement une relique vénérable au premier chef du Verbe incarné, il sera toujours le corps d'un Dieu. Ce cadavre demeurera toujours uni au Verbe, il sera digne d'être adoré, aussi bien que le Verbe lui-même, et Madeleine, en baisant ses pieds inanimés, baisera les pieds d'un Dieu.

Sublime image encore, et gage adorable de l'union indissoluble de l'Eglise et de ma pauvre âme avec Jésus. Quoi ! mon Dieu, vous êtes à moi, non pas de la manière précaire dont on s'appartient ici-bas l'un à l'autre, mais pour l'éternité. Vous m'assurez, par le fait même de l'Incarnation, type de l'union de la grâce et de l'union de la gloire, que rien au monde, ni le présent, ni l'avenir, ni la vie, ni la mort, rien ne pourra jamais, si je le veux, me séparer de vous. Et cette union actuelle, et ce sublime espoir d'une union éternelle ne me transporte pas ! Ah ! si j'y

pensais mieux, je comprendrais les extases des Saints.

VI. Quel est le lien de cette union ? Ce n'est point un lien fait de tout ce que la Création ou le monde surnaturel ont de plus fort ; ce n'est point seulement l'autorité la plus sacrée, ou la grâce et la gloire la plus parfaite, ou l'amour le plus profond ; c'est le Verbe lui-même, c'est sa Personne adorable. Telle est la chaîne infiniment précieuse et sainte, impossible à briser, qui relie en Jésus la Divinité à l'Humanité. Lien de cette union.

Et Jésus, à son tour, est le lien par lequel Dieu a voulu s'enchaîner la Création et mon âme en particulier. Que jamais je ne me détache de lui ! Que j'aie au contraire m'en rapprochant toujours davantage par vous, ô Jésus ! qui n'êtes pas seulement le Lien, mais la Porte, la Voie, la Lumière, la Vérité, la Vie.

Voilà donc ce que c'est qu'un Dieu fait homme ! Voilà celui que je consacre, que je manie à mon gré, dont je me nourris, dont je nourris les âmes, avec lequel je m'entretiens tous les jours au Tabernacle. Je crois à ces idées adorables ; mais, ô mon Sauveur ! mettez mon cœur et ma vie d'accord avec ma foi, et faites m'en comprendre les conséquences pratiques.

II

Conséquences générales de cette vérité : Jésus est un Homme-Dieu.

Un Dieu fait homme, c'est la vérité capitale. Selon qu'on réfléchit à cette vérité ou qu'on l'oublie, tout

change pour l'esprit, et tout doit changer pour le cœur.

L'Incarnation est une immense lumière, jetée à jamais sur la Divinité, sur la Sainte-Humanité, sur notre âme, sur le monde.

O Jésus ! tous les jours où la liberté et la force m'en sera laissée, je veux ouvrir mon intelligence à cette lumière, en pénétrer mon âme et ma vie.

I. L'Incarnation et la Divinité.

D'abord, que m'apprend l'Incarnation sur Dieu ? Je méditerai plus tard quelles perfections divines éclatent dans ce mystère ; aujourd'hui je ne veux que réfléchir un instant à l'orientation nouvelle et sublime que ce mystère vient donner aux pensées de l'homme.

Pourquoi, ô Verbe ! Parole éternelle du Père, vous êtes-vous fait l'un de nous ? avant tout, pour nous parler, dans notre langage humain, des perfections de Dieu.

Pourquoi, Lumière infinie, issue avant tous les siècles du Père des lumières, vous êtes-vous incarnée ? avant tout, pour nous éclairer sur Dieu. L'étude et la méditation de Dieu doit donc m'intéresser extrêmement. Vous êtes venu nous apprendre sur lui d'admirables nouvelles, ô Jésus ! C'est d'abord la Divinité que votre Evangile et votre Incarnation regardent.

L'Incarnation, révélation nouvelle et plus profonde des

1° Par vous, nous voyons d'une tout autre manière les attributs divins que connaissait déjà la raison.

Quelle révélation par exemple de la Toute-Puis-

sance, que l'Incarnation : faire un Dieu Créature, et une Créature Dieu, faire un Dieu Homme et un Homme Dieu ! Il y faut une plus grande puissance que pour produire des milliers de mondes. Et telle est la Puissance que notre prière implore sans cesse, qui protège l'Eglise et qui protège mon âme, et je n'aurais pas une immense confiance !

attributs
de Dieu
que la rai-
son pouvait
connaître.
Toute-
Puissance.

Je vois aussi la Sagesse infinie d'une manière absolument nouvelle ; je la vois réunir, dans une même Personne, l'extrême de la grandeur, de la force et l'extrême de la petitesse, de la faiblesse, l'extrême de la béatitude et l'extrême de la souffrance ; deux natures en un mot et deux états que sépare l'infini ; et je ne croirais pas fermement que cette Sagesse souveraine saura vaincre tous les obstacles pour le triomphe de son Eglise, pour le salut et la perfection de mon âme !

Sagesse
infinie.

Et conçoit-on plus touchante image, plus ravissante apparition de la Bonté infinie que l'Enfant Jésus ? N'est-ce pas la Miséricorde, l'Amour même, en personne, qui nous sourit et nous invite à la confiance, sous ces traits charmants qui sont vraiment les traits du Verbe, et tâche de nous toucher et de nous attendrir par ces larmes et par ces cris, qui sont, en réalité, les larmes et les cris d'un Dieu.

Bonté,
Miséricor-
de.

Révélation sublime aussi des attributs divins que Jésus en Croix. Aucun livre n'a jamais parlé de Dieu, et, en particulier, de sa sainteté, de sa justice, de sa miséricorde, comme le Crucifix, ce livre adorable que le plus ignorant peut entendre et dont les plus grands docteurs et les plus grands saints n'épuiseront jamais les profondes et touchantes

leçons, et que je veux méditer moi-même, chaque jour de ma vie, plus que tous les autres livres.

Amour.

Surtout, l'Incarnation, est une révélation absolument nouvelle de l'Amour de Dieu. Chose presque incroyable, et pourtant vraie, la philosophie païenne n'a jamais parlé de l'amour de Dieu pour le monde et de l'amour du monde pour Dieu ; et des sophistes, encore aujourd'hui, tout en prétendant croire en Dieu, ne croient pas à son amour ; et ils osent nous dire que la Divinité n'a pas ce qu'il y a de meilleur en nous, qu'elle n'a pas de cœur. Quel démenti l'Incarnation vient donner à ces misérables doctrines !

Le cœur de notre Père céleste s'est ouvert. Est-ce pour nous donner un monde ? non, c'est pour nous donner un Dieu, et nous le donner jusqu'aux anéantissements de l'Incarnation, jusqu'à la mort de la croix, jusqu'aux abaissements de l'Eucharistie, en attendant le don plus parfait et glorieux qu'il veut nous en faire au Ciel.

Le Verbe Incarné, la Sagesse infinie elle-même en est dans l'admiration : *Sic Deus dilexit mundum*
 * Joan III, 16. *ut Filium suum unigenitum daret* * ! Voilà donc jusqu'à quel point Dieu a aimé le monde ! jusqu'à lui donner son Fils unique.

Est-ce au monde seulement qu'il l'a donné ? non, c'est à moi, à moi pauvre pécheur. En baisant mon crucifix, en songeant à tout ce qu'il me rappelle, je dois me dire : « Voilà à quel point Dieu m'a aimé ; voilà à quel point son divin Fils aussi m'a aimé, moi en particulier ! » Et si je pouvais douter de cet amour individuel autant qu'immense, je n'aurais qu'à penser à la communion qui me le donne tout

entier, à moi seul, à moi, aussi bien que s'il n'était qu'à moi. Et quelle est la réponse de mon cœur et de ma vie à tant d'amour ?

2° l'Incarnation, de plus, éclaire à nos yeux ces profondeurs de la vie divine que la raison ne soupçonnait pas, et dont la contemplation fera notre ravissement au Ciel, et dans lesquelles, dès ici-bas, notre âme doit pénétrer et se complaire, autant qu'il lui est possible, par l'adoration, la méditation, l'étude.

L'Incarnation, manifestation du mystère de la Sainte Trinité.

Outre que le Verbe incarné nous a dit de son Père et de l'Esprit-Saint des paroles si lumineuses, le seul fait de l'Incarnation jette un jour sublime sur la vie intime de la Divinité. Quand je pense au secret que Dieu a révélé au monde, dans le temps, par l'Incarnation et par la croix, je me dis : Quel doit donc être son secret éternel !

En admirant la naissance virginale du Verbe, au sein de la plus pure des femmes, mon âme s'élève à une autre naissance virginale, elle aussi, la naissance du Verbe au sein de Dieu. Aussi vrai que j'adore le Fils de Dieu dans les bras de sa très-sainte Mère, j'espère le voir et l'adorer un jour sur le cœur de son Père, dans les splendeurs infinies de sa génération éternelle.

L'Incarnation nous révèle le Verbe, né virginale-ment du Père.

Et cette effusion si riche de lumière dans le monde par les mystères d'un Dieu incarné, d'un Dieu enfant, d'un Dieu mourant sur la croix, nous révèle une autre effusion, infinie, éternelle, de lumière. Nous habiterons, nous vivrons un jour dans cette lumière enivrante que notre raison n'aurait pu soupçonner, où Dieu habite et vit, où habitent et vivent

Lumière de lumière.

les Anges et les Saints. Oh ! quelle fête alors pour notre âme, et cette fête n'aura pas de fin !

Splendeur
infinie du
Père.

Et si la beauté créée du Divin Enfant ou de Jésus en croix est si pénétrante, si elle a charmé et attiré tant d'âmes, que doit être la Beauté incréée du Père, le Verbe !

L'Incarna-
tion nous
révèle l'Es-
prit-Saint,
Amour
personnel
du Père et
du Fils.

Si l'Amour immense de Dieu produit, dans le monde. l'Infini, le Verbe Incarné, il doit être aussi infiniment fécond au sein de la Divinité ; il y produit une Personne divine, l'Esprit-Saint, parfait comme le Père et le Fils. Et si tel est l'amour du Verbe pour la Sainte-Humanité, si, pour mieux dire, telle est l'extase du Verbe dans l'âme de Jésus et de l'âme de Jésus dans le Verbe, quel doit être l'amour du Père et du Verbe, quelle doit être l'extase du Père dans le Fils et du Fils dans le Père ! Saint-Esprit, Amour infini et personnel, Feu divin, Torrent de flammes, embrasez mon cœur. Extase éternelle du Père et du Fils, faites sortir mon âme d'elle-même pour qu'elle n'aime plus que Dieu et en Dieu.

Leur Don
mutuel.

Ce don que Dieu le Père fait de son Fils au monde, cette communication adorable par laquelle le Verbe donne à la Sainte-Humanité sa personne, et, avec sa personne, sa Divinité, sa vie, sa sainteté, tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, nous parlent d'autres communications sublimes qui se passent au sein de la Divinité, et nous disent surtout qu'il y a, en Dieu, un Don infini, personnel, qui s'appelle l'Esprit-Saint. Dieu m'apparaît comme un Etre qui se donne, dans l'éternité ainsi que dans le temps. Don infini du Très-Haut, comme je vous désire, et comme je vous demande de vous communiquer toujours davantage à moi qui suis si pauvre, si dénué, si misérable !

Ce lien hypostatique et cette union, cet embrassement d'amour, qui ne finira jamais, du Verbe et de la Sainte-Humanité proclament et adorent, au sein de Divinité, celui que la Tradition nomme le Lien, l'Union, le Baiser du Père et du Fils. Saint-Esprit, Lien, Unité, Baiser éternel du Père et du Verbe, liez, unissez nos âmes à Dieu, embrassez-les, ô Amour infini ! donnez-leur ces caresses divines mille fois plus tendres que celles de nos mères, qui les purifient, les consolent, les transfigurent, les enflamment d'amour.

Leur Lien,
leur Unité,
leur Baiser
éternel.

Et cette relation, la plus réelle, après celles qui sont en Dieu, par laquelle la Sainte-Humanité appartient et se réfère au Verbe, manifeste et honore les relations éternelles par lesquelles le Père regarde son Verbe et le Verbe regarde son Père....

L'Incarnation révèle
les relations
des Personnes
divines,

Verbe divin, vous ne vivez que par votre Père et pour lui, dans l'éternité comme dans le temps, dans votre Divinité comme dans votre Humanité ; donnez-moi de ne regarder que vous en tous ceux que j'aime et en toutes choses ; et puisque je ne vis que par vous, ô mon Dieu ! que je ne vive que pour vous seul.

Enfin, puisqu'il faut se borner, cette circumincersion, comme parle encore la Tradition, par laquelle le Verbe habite dans la Sainte-Humanité, et la Sainte-Humanité dans le Verbe, me fait penser à une autre circumincersion éternelle, par laquelle les Personnes divines habitent l'une dans l'autre, se pénètrent, se possèdent et se contiennent si bien mutuellement qu'elles n'ont qu'une même vie, une même éternité, une même immensité, en un mot, une même essence. Elle me dit encore une chose

et leur circumincersion.

qui devrait me ravir : c'est qu'il y a entre Dieu et mon âme une compénétration, une sorte de circum-incession qui fait tout le prix de cette vie et qui fera la gloire et le bonheur de l'autre.

II. L'Incarnation et la Sainte-Humanité.

Ce que
l'idée d'un
Dieu fait
homme
nous révèle
sur la Ste
Humanité :
ses perfec-
tions admi-
rables.

1° Cette idée d'un Dieu fait homme nous donne d'abord la mesure des facultés et des perfections de la Sainte-Humanité. Quand on songe que vous êtes ô Jésus! le Verbe incarné et, par conséquent, même comme homme, le Roi des Anges, des Saints, de toute créature, on doit immédiatement conclure que, avec les perfections de la Divinité, vous avez aussi les perfections du monde. Toutes les beautés de l'ordre divin, de l'ordre béatifique, de l'ordre angélique, de l'ordre humain se rencontrent en vous.

Je trouve donc en vous, au suprême degré, tout ce qu'il y a de candeur et de simplicité dans les enfants, tout ce qu'il a de délicatesse dans le cœur des vierges les plus pures, tout ce qu'il y a de force dans les martyrs les plus héroïques, tout ce qu'il y a de gloire et de science dans les docteurs que l'Eglise honore, dans les hommes supérieurs que l'histoire exalte, toutes les lumières et les ardeurs des Anges, tout ce que la terre a de sainteté, tout ce que le Ciel a de joie et de gloire. Et mon cœur, qui admire la candeur, la pureté, la bonté, la force, l'intelligence, et plus encore les dons surnaturels, se laisserait amuser par les créatures, il n'irait pas toujours droit à vous, ô Jésus, à vous en qui se retrouvent toutes les perfections de Dieu et toutes les perfections du monde, tous les dons naturels et

tous les dons surnaturels, tous les charmes du Ciel et de la terre !

2^e Cette idée d'un Dieu fait homme est ce qui donne encore aux mystères de Notre-Seigneur leurs vraies dimensions et leur vraie portée. De là vient que l'esprit y trouve des profondeurs toujours plus insondables, le cœur des charmes inépuisables, chaque siècle des aspects nouveaux, chaque âme des consolations et des grâces à part qui semblent faites pour elle seule.

Les vraies dimensions de ses mystères.

Quand on médite les mystères de Jésus, il faut toujours le voir entouré de son auréole divine. Ce petit Enfant qui pleure, c'est le Tout-Puissant qui veut toucher notre âme. Ce petit Enfant qui dort ou qui se tait, ne pouvant parler encore, c'est l'Activité infinie qui ne languit jamais, c'est le Verbe éternel. Et cet Enfant, devenu plus fort, qui aide la très-Sainte Vierge à entretenir la propreté et l'ordre dans la pauvre maison de Nazareth, c'est le Créateur de l'Univers.

Et ce jeune Ouvrier qui s'applique à tailler, à ajuster du bois avec Saint Joseph, c'est notre Dieu, qui nous gagne notre vie à la sueur de son front.

Ce Docteur, qui parle un langage si simple et si sublime, c'est la Sagesse infinie ; chacune de ses paroles est adorable ; et nous devons l'écouter dans le silence le plus respectueux de l'âme, comme Madeleine agenouillée à ses pieds.

Et ce Martyr de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes, que nous voyons suer du sang à force de dégoût, d'épouvante et d'horreur, et agoniser à Gethsémani, c'est la Béatitude parfaite.

Cet Homme de douleurs, défiguré par les crachats,

les ordures et les plaies, c'est la Beauté éternelle.

Ce Crucifié qui expire entre deux scélérats, c'est la Vie même, c'est la Gloire infinie.

Ce Cadavre, ce Ressuscité, avec quel respect je dois, comme les saintes femmes, baiser ses pieds divins ! Avec quelle foi je dois lui dire comme Madeleine : « Mon Maître ! » et avec S. Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Enfin, je ne dois jamais l'oublier un instant, c'est un Dieu que je possède et que j'adore dans le Tabernacle ; c'est un Dieu que je fais descendre dans mes mains par la consécration, c'est un Dieu dont je me nourris par la communion.

« On ne peut que louer la coutume où sont certaines
« âmes de ne chercher point à entrer dans l'intimité
« de Jésus sans avoir auparavant confessé sa Divi-
« nité, et sans s'être intimement prosternées devant
« elle. Cette vue donne à l'oraison son niveau, elle
« y préserve l'amour de toute indiscretion et le
« défend contre la défaillance* ».

*Mgr. Gay.
Instructions en
forme de
retraite,
p. 369.*

Toutes les familiarités et les tendresses saintes de l'enfant, de l'ami, de l'épouse sont permises et conseillées à l'âme à l'égard du Divin Sauveur ; mais elle ne doit jamais perdre de vue qu'ici le Père, l'Ami, l'Époux est le Créateur et le Maître du monde, l'Infini, l'Éternel, le Dieu trois fois saint, et qu'elle n'est, elle, que sa pauvre et chétive et misérable petite créature ; que Jésus s'appelle : « Celui qui est » et elle « celle qui n'est pas* ».

**Ste Catherine de
Sienne.*

Les relations de l'âme avec Jésus sont un mélange sublime de tout ce que l'amour a de plus familier et le respect de plus religieux ; de tout ce que

la confiance a de plus expansif et l'adoration de plus profond.

3^e Cette idée d'un Homme-Dieu nous dit encore quel est le prix du sang de Jésus.

La valeur
du sang de
Notre-
Seigneur.

Le sang d'un Dieu ! nulle intelligence humaine ou angélique n'aurait jamais pu songer à cette merveille adorable. Le sang d'un Dieu, le sang d'un Dieu rachetant le monde, sanctifiant et abreuvant les âmes !

S'il y avait là, devant vous, seulement une goutte de sang de Jésus-Christ, une goutte de ce sang uni au Verbe, vous devriez l'adorer comme les Saints et les Anges au ciel adorent la Majesté et la Vie divines.

Et votre confiance, en présence de cette goutte de sang du Verbe incarné, devrait être immense, car sa fécondité est absolument inépuisable.

Nous nous sentons écrasés lorsque nous réfléchissons à la Puissance divine, quand nous songeons qu'elle pourrait aller, créant à chaque seconde, pendant des siècles et même pendant l'éternité, des mondes toujours nouveaux, aussi vastes que le nôtre ; ou la Puissance de Dieu peut faire cela, ou elle n'est pas infinie.

Eh bien ! une goutte, une seule goutte du sang de Jésus pourrait à chaque seconde, pendant l'éternité, sanctifier, glorifier un nouveau monde angélique et humain, tel que le nôtre. Cela est aussi vrai qu'il est vrai que Jésus est Dieu.

L'imagination, l'intelligence, la Foi elle-même, à ces pensées, est confondue, ou plutôt elle est ravie et adore. Et quand je songe que je reçois si souvent, non pas une goutte de sang de mon Sauveur, mais

tout son sang ! A quel point m'a-t-il sanctifié jusqu'à ce jour ?

La puissance
de sa
prière.

4^e Cette idée d'un Homme-Dieu nous éclaire encore sur la puissance de la prière de Jésus.

La prière d'un Dieu ! Le Verbe agenouillé, le Verbe, les bras étendus vers le Ciel, cloués à la croix, le Verbe mourant sur le Calvaire ou sacrifié sur l'autel, et priant toujours, toujours, jusqu'à la fin des siècles pour demander ; et pendant l'éternité tout entière pour adorer et remercier ! Ai-je jamais bien réfléchi à ce mystère, et sais-je en profiter ?

Cette prière d'un Dieu descend tous les jours entre mes mains. Par la consécration, je mets en prière, non pas un Saint, non pas l'Eglise de la terre, non pas le Ciel, non pas la Très-Sainte Vierge, mais un Dieu ! La prière d'un Dieu descend dans mon cœur par la sainte communion. Elle demeure tout près de moi, dans le tabernacle ; cent fois le jour, si je le veux, je puis m'emparer d'elle et l'exploiter pour adorer, remercier, demander. Et je n'aurais pas une confiance et des désirs immenses pour moi et pour l'Eglise ? Ayant la prière de Jésus à ma disposition et pour ainsi dire à ma merci, je ne dois douter de rien dans le travail de ma sanctification et de ma perfection ; je ne dois douter de rien pour l'Eglise. Je veux, avec cette prière toute-puissante, travailler au salut du monde entier, je veux visiter les infidèles, les hérétiques, les pécheurs, implorer pour eux la lumière, le pardon ; secourir les moribonds, soutenir les âmes qui chancelent, exciter celles qui languissent, aider à aimer davantage les cœurs fervents ; soulager et délivrer beaucoup de ces âmes si chères à Dieu, qui atten-

dent dans le Purgatoire le moment de le voir. Je ne veux pas mettre d'autres bornes à mes désirs et à mon zèle que le seuil de l'enfer pour lequel il n'y a plus rien à espérer, ou le seuil du Paradis pour lequel il n'y a plus rien à désirer.

5° l'Incarnation vient nous apprendre enfin le prix Le prix de
la vérité
révélée.
de la vérité révélée.

Pourquoi le verbe s'est-il incarné ? pour rendre témoignage à la vérité : « C'est pour cela que je suis né, dit Notre-Seigneur à Pilate, c'est pour cela que je suis venu en ce monde. » Oui, le Verbe, Témoignage éternel, vivant et personnel de la vérité du Père, vient ici-bas pour en être le témoin devant les hommes. C'est donc qu'elle est extrêmement précieuse et mérite au plus haut degré mon attention. Je comprends qu'elle ne soit pas la grande préoccupation de ceux qui ne connaissent point Jésus ; mais pour moi qui le connais, pour moi qui suis son prêtre, comment ne serait-ce pas une des grandes affaires de la vie que de méditer, d'étudier la vérité qu'il nous a révélée et de la communiquer aux âmes ?

Aussi bien, qu'est-elle cette vérité à laquelle il est venu rendre témoignage ? Est-ce que je ne dois pas voir dans toute proposition certaine, et, à plus forte raison, dans toute proposition de foi que je rencontre dans mes études ou mes méditations sacerdotales, un rayonnement de Jésus et de son Père ? Et lors même que je n'ai devant moi que des probabilités, puisque le monde est de feu pour des opinions scientifiques, historiques, plus ou moins étrangères, du moins dans sa pensée, au Verbe incarné et à la Divinité, comment des probabilités qui regardent

Jésus et Dieu ne m'intéresseraient-elles pas vivement ? Du reste, souvent c'est en présence de Jésus lui-même, en présence de celui qui a dit : « Je suis la Vérité, » que je me trouve. La plupart des idées dont j'ai à m'occuper dans mes études ou mes méditations sont nécessaires et ont été conçues et parlées éternellement au sein de Dieu, dans cet acte essentiel par lequel le Père engendre son Verbe, elles sont le Verbe, non plus sous les espèces du pain et du vin, mais sous celles de la parole. Les méditer et les étudier, ce doit être pour moi comme une continuation de la communion que j'ai faite le matin, et j'y dois apporter la même avidité, le même respect. S'il y a l'Eucharistie du corps de Jésus-Christ, il y a aussi l'Eucharistie de sa vérité ; elle réclame le même amour, elle a droit au même honneur : *Par cultus et honor utrique.*

III. L'Incarnation et l'homme.

L'Incarnation et la Rédemption nous disent ce que vaut la grâce et la gloire de l'homme.

Un Dieu qui s'incarne, qui souffre et meurt sur la croix ! les Anges ont été stupéfaits d'une pareille démarche projetée par le Verbe éternel, et cette vue, d'après beaucoup de théologiens, fut le scandale des démons, comme plus tard elle devait être le scandale des Juifs et la dérision des païens.

Pourquoi donc l'Incarnation, les travaux de Nazareth, les humiliations ? les tortures et la mort horribles de la croix ? Y allait-il de la vie de Dieu, y allait-il au moins du salut des Anges ? non, mais il y allait du salut de l'homme, créature misérable, pécheur.

La grâce des Anges n'a peut-être demandé à Dieu

qu'un acte d'amour, ou, si elle vient de l'Incarnation, du moins ne vient-elle pas de l'Incarnation douloureuse; ou ne dit pas que Jésus soit mort pour les Anges, tandis qu'il est de foi qu'il est mort pour nous.

Ame fidèle, regarde donc ton Sauveur, dans sa vie et dans sa mort, et vois ce que la grâce et la gloire qu'il te destine a coûté à son cœur d'actes d'amour, de larmes à ses yeux, de souffrances à sa chair si délicate et si pure, de tourments à son âme. Oui, ce trésor lui a coûté bien cher, cette drachme perdue lui a demandé bien des recherches; au prix de quels sacrifices et de quels travaux il a retrouvé cette brebis égarée, recouvré cet enfant prodigue qui s'appelle l'homme pécheur! Le fils aîné qui n'a jamais quitté la maison de son père, c'est l'Ange; l'enfant prodigue, c'est l'homme, et pour le retrouver et lui rendre la vie, il n'a pas fallu moins que l'Incarnation aboutissant à la croix. Vois donc, ô prêtre, ce que valent les âmes, et dis s'il ne faut pas être un saint et un apôtre!

IV. L'Incarnation et le monde.

I. Le Verbe Incarné est la Raison d'être du monde. Dans la conception sublime du Docteur Angélique et de beaucoup de théologiens, Dieu n'a jamais songé à créer le monde que pour Jésus immolé sur la croix, dans l'Eucharistie, dans le Ciel, et pour les merveilleux effets de ce divin sacrifice. A tout le moins, faut-il croire, avec les autres théologiens que s'il n'a pas créé le monde pour la Rédemption, il l'a créé pour L'Incarnation. Il est impossible, en

Jésus, Raison d'être du monde.

effet, que songeant de toute éternité au Verbe fait homme, il ait jamais pu penser à autre chose, sinon pour lui.

C'est en vue de Jésus qu'il a tiré du néant le ciel et la terre. C'est en vue de Jésus, sinon par ses mérites, qu'il a sanctifié et glorifié les Anges. Jésus a été la première et la grande pensée de Dieu. Il faut qu'il soit, pour moi aussi, toujours, la grande et la première pensée.

Jésus, Cause méritoire de sa durée après le péché.

II. Jésus est pour le monde, dans l'état présent, la Raison de subsister ; il est la cause méritoire de sa permanence. Après le péché, le temps avait-il encore le droit de durer ? le monde de vivre ? chacun de nous de voir le jour ? ce droit nous a été rendu par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ce n'est pas seulement l'Eglise, les Sacrements, le Sacerdoce, toute grâce surnaturelle sur la terre, et la gloire dans l'éternité, que nous lui devons ; c'est la vie, c'est chaque heure de temps qui nous est donnée, c'est notre âme, notre corps, tout ce qu'il y a de bon en nous.

O Jésus ! si j'avais une foi plus vive, un cœur plus délicat, mille choses qui me viennent de vous sans que j'y songe exciteraient mon amour. Une fleur ou une voix qui me charme, le ciel, la nature qui m'environne, toute chose innocente qui me sourit, m'élèverait vers vous, ô Jésus crucifié ! je vous rendrais grâce des biens naturels comme des biens divins, de tout délassement qui m'est accordé, de toute sympathie que je rencontre, de tout service, si petit qu'il soit, qui m'est rendu, du pain que je mange, du sommeil qui répare mes forces,

de la nuit qui m'incline au recueillement, au repos, du jour qui m'invite au travail, à la prière, au zèle. Oui, chaque journée nouvelle m'apparaîtrait comme un bienfait extrêmement précieux, qui vous a coûté tout votre sang et qu'il faut commencer, continuer et finir par l'amour.

III. Jésus est le vrai Point de vue du monde. O mon âme! c'est près de la crèche, c'est à Nazareth, c'est au pied de la croix, qu'il faut te placer pour bien juger de tout, de la joie ou de la souffrance, de l'obscurité, du travail, de la vie et de la mort, du temps et de l'éternité.

Jésus, vrai
Point de
vue du
monde.

Bien des hommes apprécient la vie d'un autre point de vue; ce n'est pas le point de vue de Dieu, ils sont dans le faux.

Cette Incarnation, surtout obscure, silencieuse, laborieuse et souffrante, que me dit-elle ? elle me dit que les succès extérieurs, les résultats palpables ne sont pas tout et qu'ils ne doivent pas être ma principale préoccupation; elle me dit que l'accomplissement de la volonté de Dieu, le travail humble et obscur, sous l'œil de Dieu, l'oubli, la souffrance, sont choses très-bonnes, très-aimables et très-fécondes, puisque Jésus les a tant aimées.

Et puisque sur trente-trois ans, il en a consacré trente exclusivement à son Père, à la Très-Sainte-Vierge, à Saint Joseph, à l'apostolat intime de la prière, c'est donc que la part de Dieu, de la Très-Sainte Vierge, de Saint Joseph, de l'apostolat du désir, de la demande, de l'adoration doit être largement faite dans ma vie.

Et puisque, en somme, la croix et la prière sont

les deux choses du monde que le Verbe incarné à préférées, elles sont donc les meilleures.

Jésus, Centre du monde.

IV. Jésus est le Centre du monde. Du moment qu'un Dieu vient résider dans sa Création, qu'il veut y avoir sa part et sa place, qu'il veut faire partie du monde, évidemment il en est le centre; il est le point fixe autour duquel tout doit graviter, et où mes pensées, mes préoccupations, mon amour et mon cœur doivent revenir sans cesse, comme l'aiguille, qu'on peut inquiéter et agiter plus ou moins, tend et revient toujours au pôle.

Jésus, Charme du monde.

V. Jésus est le grand Charme du monde. Qu'est-ce qui séduit et attire notre âme ? C'est la vie, la lumière, la vérité, la beauté, la bonté, l'affection. Mais la vie ou la beauté ou l'affection des créatures, qu'est-elle auprès de celle d'un Dieu ? Ce qui nous charme encore, c'est la joie et la paix. Voilà ce que la tentation nous promet et ce qu'elle ne peut nous donner ; mais vous, Jésus, vous nous promettez ces biens dans toute leur perfection et vous nous les donnez dès ici-bas dans la mesure où notre cœur les désire et s'ouvre à vous pour les recevoir ; et, dans l'éternité, vous nous en comblerez au delà de toutes nos aspirations et de toutes nos espérances, parce que vous êtes, vous-même, la Joie et la Paix en personne.

Jésus, Intérêt suprême du monde.

VI. Jésus est le grand Intérêt du monde. L'incarnation d'un Dieu, c'est là un fait d'une gravité dont rien n'approche ; les plus grands événements n'ont d'importance définitive qu'autant qu'ils regardent celui-là. Jésus, par cela seul qu'il est le Verbe fait homme, est l'intérêt suprême du passé, du présent et de l'avenir. Sans Jésus l'histoire est un chaos,

le présent n'a pas de sens et l'avenir n'est que ténèbres. Sans vous, ô notre Dieu et notre Rédempteur ! que signifie la vie ? N'est-elle pas sans portée et sans valeur ? Mais quand on vous connaît, tout s'illumine et se transfigure, et les plus petites choses ont une portée immense, puisque par elles on peut servir les intérêts d'un Dieu, on peut vous plaire, vous aimer et mériter de vous aimer toujours plus parfaitement au Ciel.

VII. Jésus est le Lien du monde avec Dieu. Dieu n'a pas tiré du néant le monde, l'homme et l'Ange pour les tenir à distance, pour jouir et être admiré et aimé de son œuvre, isolée de lui. Mais il a voulu se l'attacher à jamais. Par quel lien ? par son Fils. Le Verbe est venu, et demeure pour l'éternité, au cœur de la Création ; et comme si cela ne suffisait pas, il vient, par l'Eucharistie, au cœur de chacun de nous, de sorte que, non seulement le monde, mais chaque âme peut s'unir à Dieu, jusqu'à vivre de sa vie, en même temps qu'elle peut répondre à son amour par l'Amour infini venu en elle.

Jésus, Lien
du monde
avec Dieu.

VIII. Jésus, en effet, est la Vie du monde. Le monde était animé d'une merveilleuse manière par la vie créée ; le Verbe, en s'incarnant, est venu l'animer d'une vie nouvelle, d'une vie auprès de laquelle la vie humaine ou angélique n'est qu'une mort, il est venu l'animer de la vie même de Dieu. La Vie divine en personne est parmi nous. « Je suis la Vie, a-t-il dit », « Je suis venu pour que les hommes aient la vie, et aussi abondamment qu'ils le voudront. »

Jésus, Vie
du Monde.

Cette vie, la reçoit qui veut ; toute âme peut puiser à cette source. A ce banquet les estropiés, les boiteux, les aveugles sont invités ; ce Pain descendu du

Ciel, ce breuvage divin ne se refuse à personne. Je crois, ô Jésus ! que vous êtes souverainement nécessaire au monde et en particulier à mon âme. « Si
 « nous étudions nos âmes, leurs besoins présents et
 « leurs espérances éternelles, leur vie, leur force,
 « leur santé et leur maladies, nous reconnaitrons
 « que l'Incarnation leur est aussi nécessaire, aussi
 « indispensable à toutes les heures du jour que le
 « froid et la chaleur, l'air et la lumière le sont à notre
 « subsistance naturelle. Nous vivons et nous nous
 « mouvons dans l'Incarnation ; par elle, nous sommes ce que nous sommes * ».

* *P. Faber.*
Le Saint
Sacre-
ment, t. II,
 p. 121.

Jésus, Fin
 et Consom-
 mation du
 monde.

IX. Jésus est la Fin, et il sera la Consommation du monde. On ne pourrait supposer que le Fils de Dieu fait homme ne fût le sommet, la couronne, la gloire de la Création. Tout genou fléchira un jour devant sa royauté, toute langue confessera, bon gré malgré, que sa gloire, sa dignité, sa puissance est égale à celle du Père. Les damnés eux-mêmes devront reconnaître éternellement que celui dont ils ne voulurent pas pour Sauveur demeure, même comme homme, leur Maître et leur Juge ; et c'est aussi la sainte et adorable Humanité de Notre-Seigneur qui doit initier les élus à la vue, à l'amour et au bonheur de Dieu ; c'est elle qui glorifiera leurs corps, c'est elle qui transfigurera le Ciel et la terre.

Ainsi, ô Jésus ! du moment qu'on vous adore comme le Verbe incarné, on doit voir en vous la raison, le centre, le fondement, le sommet, la fin de la Création. C'est en vous, par vous, pour vous que votre Père a conçu et voulu toutes choses ; c'est donc aussi d'après vous, c'est, si j'ose ainsi dire,

à travers le mystère de votre Incarnation que mon esprit doit tout juger, s'il tient à la vérité. Et si mon âme veut la paix, c'est en vous seul qu'elle doit chercher tout ce qu'elle désire. Puisque je vous sais Dieu parfait et Homme parfait, qu'y a-t-il au Ciel et sur la terre que je puisse souhaiter et que je ne trouve en vous, élevé à la suprême perfection ? Vous êtes ma Nourriture et mon Breuvage. Vous êtes la Lumière qui charme mes yeux. Vous êtes le Parfum qui embaume ma vie. Vous êtes la seule Volupté qui ne trompe jamais le cœur. Vos intérêts et votre gloire forment tout mon horizon, au delà duquel il ne peut rien y avoir que mal ou vanité. Vous êtes le seul Gain que je convoite, le seul Trésor dont je sois avare. Vous êtes le Livre qui me passionne, par-dessus tous les autres. Vous êtes mon Refuge dans les dangers, ma Force dans le combat, mon Repos et ma Paix après le travail et la lutte. Vous êtes ma Solitude vaste et enchantée, ma Société la meilleure, où je ne trouve jamais d'amertume ni d'ennui. Vous êtes le Médecin qui connaît et veut guérir tous mes maux. Vous êtes le Pasteur qui garde et guide mon âme, comme une brebis bien-aimée. Vous êtes le Roi pour l'honneur duquel je verserais mon sang. Vous êtes l'Ami pour qui je n'ai pas de réserves ni de secrets. Vous êtes pour moi plus qu'un frère, une sœur, un père, une mère ; vous êtes l'Epoux que mon âme adore et chérit avec tendresse. Vous êtes mon Tout : *Deus meus et omnia* ! Qu'il avait bien compris ces choses votre admirable amant, S. François d'Assise ! Le

soir, sur le mont Alverne, il s'agenouillait tourné vers l'Orient, en méditant ces paroles : *Deus meus et omnia* ! Et quand le soleil se levait à l'horizon, il le trouvait encore absorbé et ravi dans la pensée qui doit dominer mon âme et inspirer ma vie : Jésus est mon Tout ! *Deus meus, Jesus, et omnia* !



ÉLEVATIONS DOGMATIQUES

SUR L'INCARNATION,

OU

JÉSUS INTIME.



III

JÉSUS, HOMME-VERBE.

« Le Verbe s'est fait chair et il a
« habité parmi nous. »

« Le Verbe était Dieu. »

JOANN. *Evang.* 1, 14.

« Oh ! si nous pouvions avoir
« une dévotion spéciale à la per-
« sonne du Verbe éternel, si nous
« pouvions lire toutes les mer-
« veilles que l'Eglise nous rap-
« porte à son sujet, et ensuite
« méditer et faire des actes
« d'amour sur ce que nous avons
« lu ? C'est la véritable méthode
« pour augmenter notre dévotion
« envers sa sainte humanité, pour
« apprendre à veiller auprès de
« son berceau, à pleurer auprès de
« sa croix, à prier devant son
« tabernacle, à se réfugier dans
« son Cœur Sacré. »

P. FABER. *Tout pour Jésus*, 226.

JÉSUS, HOMME-VERBE.

SOMMAIRE.

Pourquoi est-ce le Verbe, et le Verbe seul, qui s'est incarné ? Sur cette vérité de foi, trois réflexions qui, au premier abord, peuvent paraître abstraites, mais qui en réalité sont des plus intéressantes pour l'esprit et des plus utiles pour la vie, que nous puissions méditer : — puisque c'est le Verbe qui s'est incarné, toutes les perfections spéciales du Verbe appartiennent personnellement à Jésus ; — puisque le Verbe est Dieu, toutes les perfections de la Divinité, en tant qu'elles sont propres au Verbe, appartiennent personnellement à Jésus ; — bien que le Père et le Saint-Esprit ne se soient pas incarnés, ils sont néanmoins en Jésus.

I

Puisque Jésus est le Verbe incarné, toutes les perfections spéciales du Verbe lui appartiennent personnellement.

- I. *Le Verbe est le Fils de Dieu : — 1° Jésus est donc le Fils de Dieu incarné ; — 2° il*

vient nous révéler son ineffable génération ; — 3° il vient nous faire partager sa filiation, les tendresses, les caresses éternelles de son Père. — L'âme enfant de Dieu.

II. *Puisque le Verbe est la « Lumière infinie de la Lumière infinie » ; — Jésus est la Lumière en personne, lumière dans sa Divinité, lumière dans son Humanité. — Il est la joie de l'âme ici-bas et dans le Ciel.*

III. *Puisque le Verbe est la Science infinie du Père, Jésus est la Science en personne. — Comment il veut remédier au dérèglement de notre désir de savoir ; — satisfaire ce qu'il a de bon ; — rendre plus sensible et plus proche cette vérité si sanctifiante : Dieu me voit.*

IV. *Le Verbe est la Parole infinie du Père. Jésus est cette Parole incarnée. — Caractères de cette Parole. — S'il faut l'écouter.*

V. *Le Verbe, ou Jésus, est la Sagesse infinie du Père. — Caractères de cette Sagesse. — L'âme disciple de Jésus.*

VI. *Le Verbe, ou Jésus, Image parfaite et vivante du Père. — L'âme image de Jésus, et, par lui, de son Père céleste.*

VII. *Le Verbe, ou Jésus, Beauté du Père. — Pourquoi cette Beauté s'est incarnée. — L'âme épouse du Verbe.*

VIII. *Le Verbe, ou Jésus, Extase du Père. — Il vient provoquer l'extase de la Création, de l'âme.*

- IX. *Le Verbe, ou Jésus, Vie infinie du Père. — Il vient nous donner la vie divine.*
- X. *Le Verbe, ou Jésus, Centre de la vie divine. — Modèle, comme Dieu et comme homme, de la dévotion au Père et à l'Esprit-Saint.*

II.

Puisque Jésus est le Verbe incarné et que le Verbe est Dieu, la Nature divine et toutes ses perfections appartiennent personnellement à Jésus.

Oubli fâcheux d'un principe théologique qui pourrait être très-fécond dans la vie spirituelle : — Chaque Personne divine, et par conséquent le Verbe, ou Jésus, possède, d'une manière aussi spéciale et réelle que mystérieuse, la Nature divine et toutes ses perfections. — Jésus est donc, en personne,

- I. *l'Être premier dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel.*
- II. *La Cause suprême à laquelle toute chose devrait nous faire remonter.*
- III. *l'Être essentiel et nécessaire, qui peut se passer de tous les êtres, et dont je ne puis me passer un seul instant.*
- IV. *l'Être infini, qui ne veut pas être traité comme une chose finie ;*
- V. *l'Être infini en grandeur et en majesté, qui commande l'adoration, l'anéantissement ;*
- VI. *l'Être infini en durée ;*
- VII. *l'Être infini en immensité ;*
- VIII. *l'infinie Sainteté ;*

- IX. *l'infinie Justice ;*
- X. *l'infinie Bonté ;*
- XI. *l'infini Amour ;*
- XII. *l'infinie Miséricorde ;*
- XIII. *l'infinie Puissance ;*
- XIV. *la Joie infinie ;*
- XV. *l'Amabilité infinie ;*
- XVI. *Jésus, Créateur ;*
- XVII. *Jésus nous conserve ;*
- XVIII. *Jésus concourt à tous nos actes ;*
- XIX. *Jésus, Providence ;*
- XX. *Jésus, notre Fin dernière.*

III.

Bien que le Père et l'Esprit-Saint ne se soient pas incarnés, ils sont réellement en Jésus.

L'Incarnation est leur chef-d'œuvre comme celui du Verbe, et réclame toujours leur présence ; — identité de nature avec le Verbe qui les rend inséparables de Jésus ; — amour infini qui suffirait à les réunir.

Ainsi trouvons-nous en Jésus toutes les perfections du Verbe, et tous les trésors de la Divinité qui lui appartiennent ; — et le Père et l'Esprit-Saint ; — tout ce qui peut ravir notre cœur.

JÉSUS, HOMME-VERBE.

Jésus n'est pas seulement un Dieu fait homme, un Homme-Dieu ; il est le Verbe incarné, il est l'Homme-Verbe.

Pourquoi donc est-ce le Verbe qui s'est incarné, et non pas la Nature divine, ou le Père, ou l'Esprit-Saint ? Nous savons que la Nature divine aurait pu s'incarner, comme elle a créé le monde et le gouverne. Nous savons aussi que le Père ou l'Esprit-Saint auraient pu s'incarner de même que le Verbe ; mais c'est le Verbe et le Verbe seul qui s'est fait homme.

Pourquoi est-ce le le Verbe, et le Verbe seul, qui s'est incarné ?

Il y a, sans nul doute, à ce choix de la seconde Personne divine, des raisons très profondes, et la théologie n'a pas été sans en soupçonner quelque chose. Si la Nature divine se fût incarnée seule, l'Incarnation eût été trop abstraite et elle ne nous aurait pas initiés, par le fait, au mystère adorable et souverainement aimable de la Trinité. Quant au Père, puisqu'il n'y a point pour lui de naissance dans l'éternité, il ne lui convenait pas de naître dans le temps. Il ne convenait pas davantage à l'Esprit-Saint de naître parmi nous, puisque, s'il procède du Père et du Fils, sa procession n'est pas une naissance.

Mais laissons ces considérations trop élevées ; arrêtons-nous au choix divin tel que la foi nous le révèle ; considérons le fait de l'Incarnation tel que Dieu l'a voulu. Le Verbe et le Verbe seul s'est fait homme ; c'est une vérité de foi. Pour bien réfléchir à cette vérité, nous la considérerons sous trois points de vue.

1° — Puisque c'est le Verbe qui s'est incarné, toutes les propriétés spéciales du Verbe appartiennent à Jésus personnellement. 2° — Puisque le Verbe est Dieu, toutes les perfections de la Nature divine appartiennent donc personnellement à Jésus. 3° — Bien que le Père et l'Esprit-Saint ne se soient pas incarnés, ils sont cependant réellement présents en Jésus.

Au premier abord, ces trois réflexions peuvent paraître abstraites ; au fond, nous doutons qu'il soit possible d'en méditer de plus admirables pour l'esprit et de plus fécondes pour la vie.

I.

Le Verbe s'est incarné comme Verbe ; — toutes les propriétés spéciales du Verbe appartiennent donc personnellement à Jésus.

I. — Qu'est-ce que le Verbe ? c'est le Fils unique et éternel de Dieu.

Le Verbe est le Fils de Dieu ; Jésus est donc le Fils de Dieu incarné.

1° Voilà donc, ô Jésus ! le premier titre sous lequel je dois vous admirer, vous adorer, vous aimer. Je puis dans l'oraison vous contempler comme Fils de Dieu, et dans le sein de votre Père, et dans la crèche, et sur la croix, et dans l'Eucharistie, et

dans le Ciel, partout, toujours, dans votre Humanité, comme dans votre Divinité, dans toutes vos actions, dans toutes vos souffrances, dans tous vos mystères. Mais il y a plusieurs états de votre Divinité et de votre Humanité, où je dois me plaire davantage à adorer ce premier caractère de votre Personne.

Je puis me transporter par la foi dans l'éternité, et là vous contempler naissant à jamais Fils parfait et infiniment aimant de votre Père parfait. Dans ce jour qui n'a pas de matin, ni de soir, ni de vicissitudes, ni de lendemain, j'entends votre Père qui vous dit avec des complaisances infinies : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. » — *Ps. II. 7.*

Je puis l'entendre vous redire cette parole au moment de l'Incarnation : votre filiation éternelle alors s'est étendue à votre Humanité, à son âme, à son corps, à tout son être. Et, dans toutes vos actions, dans toutes vos souffrances, dans tous les mystères de votre vie et de votre mort, c'est vraiment au Fils de Dieu que j'ai affaire et que s'unit mon âme.

— Je puis l'entendre vous répéter cette parole, — et avec quelles complaisances et quelles caresses ineffables ! — au moment de la Résurrection : votre filiation jusque là n'éclatait pas au dehors, elle ne béatifiait qu'une partie de votre être, et maintenant elle glorifie tout en vous, jusqu'à vos sens, jusqu'à votre corps, d'une gloire incomparable. — Cette parole, il vous la redit encore chaque jour, lorsque vous renaissiez sur l'autel ; l'acte consécrateur n'est-il pas comme une génération ? Et c'est réellement vous, le Fils de Dieu, que mon âme reçoit dans la communion, c'est de vous qu'elle se nourrit. — Et dans le Ciel, au milieu des Anges et des

** C. f. L. de Léon : Des Noms de Jésus-Christ. III. Ch. XIII.* Saints glorifiés, mieux qu'au Thabor, vous apparaissez avec une splendeur incomparable et éternelle, ce que vous êtes en effet, le Fils bien-aimé en qui il met ses infinies complaisances.*

Il vient nous révéler sa filiation divine. 2° — Voilà donc votre premier titre, ô Jésus ! vous êtes le Fils éternel de Dieu. Et pourquoi venez-vous parmi les hommes ? vous venez avant tout nous révéler cette filiation ineffable que nous ne soupçonnions pas : vous venez nous dire qu'il y a dans le sein de Dieu une paternité infiniment parfaite, dont la paternité créée n'est qu'une ombre ; des tendresses auprès desquelles celles des mères ne sont que langueur. Vous venez nous apprendre que vous êtes le Fruit éternel de cette fécondité, l'objet de ces tendresses infinies ; qu'entre votre Père et vous, il y a un amour immense, vivant, parfait, personnel comme vous et votre Père, l'Esprit-Saint.

Il vient nous faire partager sa filiation et l'amour de son Père. 3° — Mais quelle autre merveille ! Vous venez nous faire partager votre filiation, les tendresses et les caresses de votre Père. Vous venez donner à l'homme ce caractère de fils de Dieu qui vous est propre ; vous venez faire du monde une famille plus belle que la famille humaine ou que ces familles célestes qu'on appelle les chœurs des Anges ; vous venez en faire une famille divine.

Par elle-même la création n'est pas une filiation ; le mouvement de Dieu vers nous n'était pas nécessairement un mouvement d'amour paternel. On pourrait concevoir un monde où Dieu ne serait que le Maître absolu de ses créatures. Grâce à Jésus, tout autre est l'attitude de Dieu à notre égard.

D'abord, nous savons que, en vue de son Incarnation, la grâce ou la filiation divine ne fut point sè-

parée de la création dans l'état d'innocence ; nous savons que l'âme d'Adam fut sanctifiée en sortant du néant. Le cœur de Dieu ne put tarder un instant à lui communiquer sa vie. Et, sans le péché originel, toute âme, au premier moment de son existence, serait, comme le fut notre premier père, enfant de Dieu.

Le péché originel, il est vrai, a déconcerté ce plan de l'Amour infini ; nous naissons tous enfants de colère, enfants du démon ; mais votre Rédemption, mon Sauveur, a réparé cet affreux malheur. Grâce à votre mort, la vie divine ne se fait pas longtemps attendre pour nous, elle peut nous être rendue tout de suite par le baptême. Le baptême est une régénération : il refait ce que devait faire la création.

Et, par vos sacrements et par vous-même, vous développez tous les jours cette vie divine en nous ; et la gloire céleste et la résurrection bienheureuse, nous l'espérons fermement, la fera éclater dans tout notre être, au yeux du Ciel entier, pendant l'éternité.

Voilà ce que vous serez un jour, âme justifiée, voilà ce que vous êtes dès maintenant, grâce à Jésus, sans qu'il y paraisse encore, * vous êtes en vérité, l'enfant de Dieu ; vous ne l'êtes pas seulement par une adoption extérieure et stérile comme l'adoption humaine ; l'adoption humaine ne transforme pas la personne adoptée ; mais l'adoption divine vous transfigure : elle met en vous bien mieux qu'une vie créée, si précieuse et si belle qu'on puisse la supposer ; elle met en vous, par la grâce, la vie même de votre Père céleste.

* Joann.
1 Ep. ^{III}
12.

Oui, par l'adoption divine, vous êtes plus parfaitement son enfant que nous ne sommes enfants de notre père et de notre mère par la naissance naturelle. Nous ne recevons pas de nos parents ce qu'il y a de meilleur en nous ; ils ne nous donnent pas notre âme. Dieu nous donne par la sanctification et la glorification ce qu'il y a de meilleur dans notre âme, il nous donne l'âme de notre âme. Et quelle est-elle, cette âme de notre âme ? c'est une communication de la vie de Dieu. De nous communiquer toute sa substance, toutes ses perfections, c'était chose impossible, cela ne se peut qu'à l'égard de son Fils unique et éternel ; à notre égard du moins, sa paternité ira jusqu'aux limites de la perfection possible : l'âme ne sera pas Dieu, mais elle sera déifiée ; elle participera à sa vie.

Ah ! si cette idée de la paternité de Dieu à l'égard de mon âme était plus vive, comme elle calmerait mes inquiétudes, dissiperait mes tristesses, pénétrerait mon cœur d'un profond respect et en même temps du plus tendre amour et de la plus entière confiance à l'égard de mon Père du Ciel ! Quel désir elle allumerait en moi d'aller à lui, d'être enfin dans ses bras, sur son cœur ; et quel oubli de moi-même elle m'inspirerait ! Je ne vivrais plus que pour lui.

Comme Verbe, ô Jésus ! vous n'êtes que relation à l'égard de votre Père. Le regarder, penser à lui, vous référer à lui, le révéler ; être sa Louange, sa Splendeur, sa Gloire, sa Beauté, voilà votre vie, voilà votre personnalité. Et votre Sainte-Humanité est entrée aussi parfaitement que possible dans ces relations filiales ! Si mon âme, elle aussi, veut ré-

pondre à sa divine naissance, alors penser à Dieu, lui parler, le louer, le glorifier, le faire connaître et aimer, vivre pour lui, telle sera mon unique ambition, mon unique joie, mon seul intérêt, mon seul bien ici-bas.

II. — « *Dieu est lumière* * » et le Verbe est *Lumière de lumière*. Vous êtes donc, ô Jésus ! la Lumière même incarnée. Vous êtes Lumière par votre Divinité, vous l'êtes aussi par votre Humanité : votre Humanité est entrée dans cet état du Verbe comme en celui de Fils de Dieu ; elle est, elle aussi, « lumière de lumière. »

Jésus, la
Lumière
infinie in-
carnée.
* 1. Joann.
1, 5.

Voilà un nouveau caractère plein de charmes sous lequel je puis vous considérer, vous admirer, vous aimer. Quelles bonnes oraisons ne pourrais-je pas faire, si je vous contemplais et vous adorais à loisir comme Lumière dans votre berceau, en Égypte, à Nazareth, dans vos enseignements, dans vos miracles, sur la croix, dans tous les mystères de votre vie et de votre mort, dans l'Eucharistie, dans le Ciel ! Avec les leçons les plus précieuses, mon âme trouverait la joie la plus pénétrante dans cette contemplation.

Rien n'est joyeux en effet comme la lumière. La lumière matérielle est le grand charme de l'univers. Plus belle encore est la lumière intime du talent, du génie. Plus belles, la science et les illuminations des Anges et les vues des Saints dans leurs extases, et surtout la lumière de la gloire céleste. Que dirons-nous des splendeurs de votre sainte Ame, ô Jésus ! et de la lumière substantielle et personnelle de votre Divinité ? Quand cette lumière de votre Ame et de votre Divinité, ainsi que la gloire éclatante de

vosre corps, se révélera, ce sera le ciel pour notre âme et pour nos sens ; et vous venez ici-bas pour y créer un ciel anticipé, le ciel de la foi.

O mon Dieu ! que mon âme, en qui vous avez mis cette lumière divine, aille de clarté en clarté ; dissipez ses ténèbres, ses illusions, ses mensonges, ses vanités ; montrez-lui de plus en plus le tout de votre Père, des âmes, du Ciel, et le néant du reste. Qu'illuminée par vous, elle rayonne autour d'elle : l'âme chrétienne, et surtout l'âme sacerdotale, doit, comme votre Humanité et comme votre Divinité, être lumière de lumière, par ses paroles et par sa vie.

Jésus, la
Science in-
finie du
Père.

III. — Le Verbe est la Science vivante et substantielle du Père. Et cette Science infinie s'est incarnée en Notre-Seigneur. Que vient-elle faire parmi nous ? elle a plusieurs grandes missions à remplir.

Il vient
mortifier ce
que notre
désir de sa-
voir a de
dérégulé.

1° — Elle vient mortifier notre désir immodéré de savoir. Pas de désir plus fécond, s'il n'avait pas été si profondément dérégulé par le péché originel. Mais depuis le jour où, sur la foi du démon, nos premiers parents ont prétendu à la science de Dieu, ce désir a enfanté des erreurs et des crimes sans nombre. Les fautes de vanité, de curiosité, de dissipation qu'il m'a fait commettre à moi-même, Dieu seul pourrait les compter ; et comme je dois m'en humilier devant lui ! Jésus vient remédier à ce dérèglement, d'abord en se taisant. Son silence nous instruit autant que sa parole. Tous les trésors de la science béatifique, angélique et humaine sont en lui, et il garde le silence ! Bien plus, il est la Science infinie en personne. La Science infinie en lui s'est faite enfant. Pendant quelques années elle ne peut que balbutier. Et pendant trente ans elle ne dira presque rien. Et

quand elle parlera, au lieu de flatter notre vanité, elle nous révélera des vérités très-précieuses, il est vrai, pour la foi humble et simple, mais écrasantes pour la raison superbe; elle nous donnera des leçons qui déconcertent la sagesse humaine : « Bien-
« heureux les pauvres, dira-t-elle; bienheureux
« ceux qui souffrent, qui pleurent, qui se sacrifient
« pour Dieu. » Voilà ce qu'elle enseignera dans ses discours, voilà ce qu'elle criera en mourant sur la croix.

2° — En même temps que Jésus mortifie ce que notre désir de savoir a de déréglé, il sait d'une divine manière satisfaire ce qu'il a de bon ! D'abord notre raison, rassurée par lui, a repris son essor. Et au delà des choses déjà magnifiques qu'elle découvre naturellement, grâce à la sûreté qu'il lui a rendue, il lui ouvre des perspectives surnaturelles. Les mystères qu'il lui révèle la scandalisent quand elle est orgueilleuse, mais ils l'enchantent quand elle est humble, Elle y découvre des profondeurs toujours plus belles dès ici-bas; et ce n'est rien pourtant auprès des charmes ineffables qu'elle y trouvera dans le Ciel, quand elle les contempera à découvert.

Il vient satisfaire ce que notre désir de savoir a de bon.

3° — Jésus, Science infinie du Père, vient parmi nous pour remplir une mission qui intéresse et touche davantage encore beaucoup d'âmes. Il vient rendre concrète, sensible, prochaine, cette vérité capitale qui a prévenu des péchés sans nombre, converti tant de pécheurs et fait tant de saints : « Dieu me voit. » Cette vérité aussi simple que féconde était presque oubliée du monde entier. Et même actuellement, à combien de chrétiens ne pourrait-on pas appliquer le mot du curé d'Ars : « Nous

Il vient rendre sensible cette vérité : « Dieu me voit. »

« n'avons qu'une foi éloignée de trois cents lieues de
 « son objet, comme si le bon Dieu était de l'autre
 * *Esprit.* « côté des mers. » * Notre-Seigneur vient rapprocher
 P. 295. Dieu de nous. Il vient mettre plus à notre portée,
 sa présence, son regard. Nous l'avons au milieu de
 nous, lui, la Science, la Vision du Père incarnée.
 Il est dans le tabernacle, cet OEil de Dieu, auquel
 pas une pensée, pas un désir, pas un repli de
 mon esprit et de mon cœur ne saurait échapper,
 et qu'un amour immense accompagne. Jésus, comme
 Verbe, par sa science infinie, Jésus, comme homme,
 par sa science créée, infuse et béatifique qui con-
 naît tout, me voit partout, toujours, et son cœur,
 comme son regard me suit sans cesse avec un indi-
 cible amour. Pour moi, se renouvelle la scène si
 touchante du divin Maître regardant avec tendresse
 ce jeune homme qu'il appelle à être son disciple :
 * *Marc.* x, *Jesus intuitus eum, dilexit eum.* * Et la scène plus
 21. touchante encore du Sauveur regardant S. Pierre :
 * *Joann.* *Conversus Dominus respexit Petrum.* * Ce regard
 XIII, 21. aimant de Jésus devrait percer mon cœur.

Jésus est la
 Parole du
 Père.

IV. — Le Verbe est la Parole infinie, vivante,
 substantielle, qui dit au Père tout ce qu'il a, tout ce
 qu'il est, tout ce qu'il peut, tout ce qu'il sait, tout
 ce qu'il aime. Jésus est en personne cette Parole.
 Et il vient nous dire à nous-mêmes combien son
 Père est aimable, saint, parfait.... Il vient nous dire
 ce que nous sommes, d'où nous venons, où nous
 allons, ce qui nous intéresse le plus, tout ce qui
 peut nous rendre vraiment heureux, tout ce qui
 peut nous sanctifier. Et toutes ces choses, il nous
 les dit d'une manière infaillible, car il est la Vérité
 même ; * il nous les dit d'une manière efficace, car

* *Joann.*
 XIV, 6.

il est la Parole vive, plus pénétrante que le glaive, qui va jusqu'au plus intime de l'âme *. Il nous les dit par les mystères de sa Sainte-Humanité. Il nous les dit par son Eglise qui ne fait que propager sa parole et sa sainteté dans le monde. Il nous les dit par ses saintes Ecritures qui sont son écho divin. Il nous les dit par la vie de ses Saints. Il nous les dit encore, et d'une manière plus persuasive, quand il parle intimement à notre âme. Mais pour l'entendre je dois l'écouter, je dois faire silence, je dois tenir mon âme dans le recueillement, je dois être humble et simple, je dois renoncer au mensonge, à la vanité, à l'erreur, je dois être avide de ses divines leçons. Grave sujet d'examen pour mon âme ! Vous avez, ô Jésus ! tant de choses à m'apprendre, et si je ne vous écoute pas, ô mon unique Maître ! je reste dans les ténèbres, dans l'ignorance de vos vues et de vos volontés adorables sur moi ; et tout ce que je puis savoir n'est que vanité.

Hebr. IV, 12.

V. — Jésus est la Sagesse infinie en personne. Les saintes Ecritures nous ont tracé un admirable tableau de cette Sagesse divine *. Rien de plus précieux ; elle est le trésor éternel du Père et le trésor infini de l'âme. Rien de plus sublime et de plus glorieux ; et en même temps, rien de plus tendre, de plus aimant, de plus familier à l'égard des hommes : elle se joue dans le monde, ses délices sont d'être avec nous ; elle prodigue ses caresses à l'âme. Et l'âme fervente ne trouve point d'ennui dans sa compagnie, mais la joie et un contentement profond.

Jésus est la Sagesse incarnée.

Prov. VIII, IX Sap. VII, VIII.

Cette Sagesse s'est incarnée ; elle a séjourné et séjournera parmi nous jusqu'à la fin des siècles. Et

ses leçons sont aussi graves que variées. Si nous voulons entendre les plus importantes, nous n'avons qu'à regarder la crèche, l'atelier de Nazareth, la croix, le tabernacle, tout cela parle, dit S. Bernard, tout cela nous crie que l'humilité, le silence, la souffrance, le sacrifice sont des biens inestimables, puisque la Sagesse infinie les a choisis pour son partage. Outre ces leçons de sacrifice, quels enseignements et quels exemples d'amour, de dévouement, de zèle à l'égard des hommes ne donne-t-elle pas aussi, surtout dans sa vie publique, à l'âme apostolique, à l'âme sacerdotale !

Jésus,
Image de
Dieu son
Père.

VI. — Le Verbe est l'Image vivante, substantielle, parfaite, de la bonté, de la vérité, de la sainteté, de tous les attributs de son Père : *Emanatio quædam est claritatis omnipotentis Dei sincera ; imago bonitatis illius*. * Il est sa visibilité ; il est la physionomie, — et combien expressive ! — qui le révèle.

* Sap. VII,
25, 26.

Et pourquoi s'est-il incarné ? pour que son Humanité fût, à son tour, l'expression très-parfaite, par sa grâce, par ses vertus, par sa gloire, de cette Image éternelle ; pour que la Création, ayant dans son sein le Verbe incarné, pût se modeler sur lui, vivre de lui et ainsi présenter au Père, une reproduction admirablement belle de ses perfections ; pour que l'âme soit elle-même, à l'exemple et sous l'influence du Verbe incarné, une image de plus en plus fidèle, vive, aimante de son Père céleste. Oui, vous devez être, âme sainte, dans votre vie intérieure et dans votre vie extérieure, « une ressemblance lumineuse » de l'Humanité de Notre-Seigneur, et, par elle, du Verbe lui-même, et, par le Verbe, du Père céleste. *Estote perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfec-*

* S. Bernard.

tus est *. Grave sujet d'examen et de résolutions ! A * *Math. v, 48.*
 quelle élévation de pensées et d'aspirations, cette destinée oblige !

VII. — Le Verbe est la Beauté infiniment splendide du Père. Et qu'est-ce que Jésus, sinon cette Beauté incarnée ? Et pourquoi la Beauté infinie vient-elle parmi nous ? Pourquoi prend-elle les traits d'un enfant, la figure d'un homme ? Pourquoi se condamne-t-elle au travail, à la souffrance, à la mort ? C'est qu'elle veut conquérir l'âme. Elle travaillera plus longtemps que Jacob ne travailla pour mériter Rachel ; elle souffrira pendant trente-trois ans ; elle mourra dans un supplice horrible ; et elle veut demeurer sur la terre jusqu'à la fin des siècles, pour charmer, gagner, s'unir, d'une union plus intime et plus profonde que toutes les unions dont nous avons l'idée, et pour couronner d'une gloire divine pendant l'éternité, notre âme misérable, souillée peut-être de bien des fautes, revenue peut-être bien des fois de l'enfer.

« Oui, même coupable de tous les péchés, descendue au dernier degré de la misère, toute âme, dit S. Bernard, * peut, sans trembler, faire un traité d'alliance avec Dieu, et, sans craindre, porter avec le Roi des Anges, le joug suave de l'amour. »

L'âme,
épouse du
Verbe.
* *Serm.*
83, *in*
Cant.

Et que lui demande-t-il ce Roi des Anges ? Il est l'Honneur, remarque S. Bernard dans le même discours, il est la Grandeur ; mais il a voulu s'appeler l'Amour, * et, par là, il apprend à l'âme ce qu'il attend d'elle ; il n'attend d'elle que l'amour, et s'il a droit au respect, à l'adoration, il ne se complait parfaitement dans ce respect et cette adoration,

* *1. Joann.*
iv, 16.

qu'autant que tout cela est amour. Que l'âme ne se désole donc pas de sa pauvreté, qu'elle se contente d'aimer. Quand même elle serait pauvre de tous les autres biens, elle peut toujours être riche de l'unique bien que Jésus réclame d'elle : l'amour ; qu'elle se livre à l'amour, à l'admiration, à la reconnaissance, en songeant qu'elle est, ici-bas, l'épouse bien-aimée, et qu'elle sera, dans l'éternité, l'épouse ravie, bienheureuse, admirablement belle et riche et glorieuse du Verbe.

Jésus, Ex-
tase du
Père.

VIII. — Dans l'extase des Saints, l'intelligence sort d'elle-même pour contempler la beauté qui la ravit ; le cœur sort aussi de lui-même pour l'aimer. Image la plus sublime peut-être, après l'Incarnation, de la vie de Dieu. En Dieu, il y a une extase de contemplation, et cette Extase vivante, personnelle, s'appelle le Verbe ; il y a une extase d'amour et cette Extase d'amour, vivante et personnelle aussi, est l'Esprit-Saint.

De toute éternité, le Père est sorti, pour ainsi dire, de sa personnalité pour produire celle de son Verbe par la contemplation de son être, de sa bonté, de sa beauté, de sa vie... infinies. Et cette Extase, semble-t-il, ne lui a pas suffi ; il a voulu venir parmi nous, descendre dans sa Création. Son Fils s'est incarné. Jésus est l'Extase du Père, dans le temps comme dans l'éternité. Et pourquoi Dieu est-il ainsi sorti de sa majesté, de son opulence, de sa sainteté infinies ? C'est pour que la Création, pour que l'âme provoquée par cette extase divine, sorte à son tour de son néant, de sa pauvreté, de ses péchés, par la contemplation, l'admiration, l'adoration, l'amour de son Père. Un jour, dans le Ciel,

cette extase de contemplation et d'amour sera parfaite et bienheureuse ; il faut qu'ici-bas, elle devienne tous les jours plus réelle par l'union de nos pensées et de notre cœur avec Dieu.

IX. — Le Verbe est la Vie : *In ipso Vita erat.* * Il est l'Epanouissement infini de l'être de son Père, de sa sainteté, de sa beauté.... Et c'est pourquoi Jésus s'est défini la Vie même, la Vie en personne : *Ego sum Vita.* * La vie ! nous l'admirons dans la Nature, dans les orateurs, les poètes, les conquérants,... dans tous les hommes de caractère, de talent, de génie. Nous l'admirerions bien plus encore dans les Anges, s'il nous était donné de voir leur prodigieuse activité. Elevez la vie à l'infini, voilà le Verbe, voilà Jésus.

Jésus, la Vie du Père incarnée.

* *Joann.* 1, 4.

* *Ibid.* XIV, 6.

Et pourquoi, ô Vie éternelle et infinie ! êtes-vous venue parmi nous ? Vous, l'Epanouissement immense de votre Père, dans l'éternité, vous êtes venu pour vous épanouir d'une incomparable manière dans votre Sainte-Humanité par la gloire, la grâce, tous les trésors de la sainteté et tous les trésors de la science ; vous êtes venu pour vous épanouir dans votre Création et en particulier dans mon âme :

Veni ut vitam habeant et abundantius habeant. * Oui, vous voulez que mon âme vive, et vive tous les jours davantage, d'une vie bien plus parfaite que la vie sublime du génie ou la vie angélique, de votre vie à vous que vous daignez lui communiquer. Et cette vie dont rien n'approche peut aller, à chaque heure, augmentant à votre contact incessant, Verbe éternel et immense, au contact incessant de la grâce qui continuellement rayonne de

* *Joann.* x, 10.

votre Sainte-Humanité, au contact fréquent de votre chair et de votre sang dans la communion.

Jésus, l'Ordre en personne.

X. — Vous êtes, ô Verbe, ô Jésus ! l'Harmonie vivante, personnelle, des attributs de votre Père. Et que prétendez-vous en venant parmi nous ? rétablir toutes choses dans un ordre divin. La Création transfigurée par la grâce devait être une harmonie parfaite ; mais le péché a profondément troublé l'ordre entre le Ciel et nous, entre les âmes, et dans l'âme entre les diverses facultés. Sans vous que serait le monde, que serait mon cœur ? un enfer anticipé. Le péché, c'est-à-dire l'enfer, a passé dans mon âme ; il aurait pu s'y éterniser ; mon âme eut été un temple désaffecté de votre présence, privé de votre vie, de votre amour, abandonné pour toujours aux démons, où l'horreur et le désordre auraient à jamais habité. Voilà pourquoi, vous qui êtes l'Ordre en personne, vous êtes venu sur la terre, voilà pourquoi vous venez dans mon âme. Et, au lieu de l'enfer en moi, c'est vous que je possède et, je l'espère, pour toujours.

Jésus, Centre de la vie divine.

XI. — Dieu s'est ouvert par le centre ; c'est le Verbe qui s'est incarné. Vous êtes, ô Verbe ! le Centre de la vie divine. Vous regardez le Père comme votre principe, vous regardez l'Esprit-Saint comme votre terme, et vous vivez de ce double regard. Et ainsi êtes-vous le type éternel de notre dévotion envers le Père et l'Esprit-Saint.

Et votre Humanité est entrée dans ces dispositions. Et l'admirable dévotion qu'elle a elle-même pour le Père et l'Esprit-Saint est le modèle créé et le principe de la dévotion qu'on a jamais eue et qu'on aura jamais envers eux.

Mais si vous venez nous enseigner la dévotion à votre Père et à votre divin Esprit, n'avez-vous pas, vous-même, tous les droits, et comme Dieu et comme homme, à notre culte le plus tendre et le plus profond ?

Nous venons d'étudier des traits qui doivent provoquer dans notre âme cette dévotion envers Notre-Seigneur, il en est bien d'autres à méditer.

II.

Le Verbe s'est incarné comme Dieu : — la Nature divine et toutes ses perfections, en tant qu'elles sont propres au Verbe, appartiennent donc personnellement à Jésus.

D'où vient que les trois dévotions que nous avons nommées tout à l'heure, la dévotion au Père, la dévotion au Verbe, la dévotion à l'Esprit-Saint et celle aussi que nous devons à la Nature divine et à ses perfections, sont si négligées ? D'où vient que tant d'âmes se nourrissent de dévotions secondaires et songent si peu à ces dévotions, les meilleures, les plus sanctifiantes de toutes. Il y a plus d'une raison à cette lacune à peine croyable de la piété chrétienne. Parmi ces raisons nous voulons en signaler une qui trouve ici son application ; c'est l'inintelligence ou l'oubli d'un principe important et très-fécond de la théologie. Ce principe trop oublié ou peu compris dans ses conséquences, le voici : la Nature divine et ses perfections d'un côté, et les Personnes divines de l'autre ne sont pas réellement distinctes ; il est de foi que chaque personne est Dieu

Oubli facile de ce principe théologique, que la Nature divine et ses perfections et ses opérations extérieures appartiennent aussi bien à chaque personne que si elles n'appartenaient qu'à elle seule.

et possède la Nature divine et ses perfections tout entières. La Nature divine et ses perfections lui appartiennent aussi bien que si elles n'appartenaient qu'à elle seule. Et c'est même cette manière spéciale et opposée de posséder la Nature et les perfections infinies qui fait que chaque personne diffère des autres. Il est certain aussi que les œuvres extérieures de la Divinité, la création, la sanctification, la glorification, bien qu'elles s'accomplissent par la Nature divine et ses attributs, appartiennent néanmoins en définitive aux Personnes, et à chaque Personne en particulier, au Verbe par exemple, comme si elles n'appartenaient qu'à lui. Que suit-il de ce principe ?

Conséquences de cet oubli. 1° On isole la Nature divine et ses perfections des Personnes, et l'on n'attribue pas à chacune d'elles la création, etc., etc.

1° — Quand nous pensons à la Nature divine et à ses perfections, — et nous y pensons beaucoup moins qu'il ne faudrait ; et aucune pensée ne devrait nous être plus familière et ne serait plus consolante et plus fortifiante, — souvent nous les isolons des adorables Personnes.

De même qu'en regardant le monde facilement l'on oublie les attributs divins, qui, sans se confondre avec lui, le soutiennent et se cachent sous ce signe éclatant, de même en songeant aux attributs divins trop facilement nous oublions les Personnes qui se cachent sous ces attributs et qui ne font qu'une même chose avec eux. Ainsi la Nature divine et ses perfections ont-elles trop l'air d'une abstraction ; il semble que ce ne soit pas *quelqu'un*. Et cependant notre cœur a besoin de se trouver en présence de *quelqu'un* pour adorer et surtout pour aimer.

Et lorsque nous réfléchissons à la création, au concours, à la providence, à la sanctification, à la

glorification, souvent-il nous arrive de considérer aussi ces merveilles comme des abstractions au lieu de penser qu'elles ne sont pas autre chose que le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint, nous créant et nous conservant et veillant sur nous, nous sanctifiant et nous béatifiant.

2° — Et, par contre, nous nous accoutumons aussi à isoler les Personnes de la Nature divine et de ses perfections et à les reléguer dans notre pensée et notre dévotion à l'arrière-plan, comme si elles n'étaient pas imbibées pour ainsi dire dans la Nature divine et dans ses perfections infinies, comme si elles n'étaient pas ces perfections mêmes sous des physionomies opposées, réellement distinctes, vivantes et subsistantes.

2° On isole les Personnes de la Nature divine.

Faisons cesser cette anomalie pour le Verbe, appliquons ce principe trop oublié à Notre-Seigneur, comme l'Incarnation nous invite à le faire. La Nature et les perfections et les œuvres divines lui appartiennent tout entières d'une manière mystérieuse, il est vrai, mais spéciale et propre. Le Verbe ne s'est pas seulement incarné comme Verbe, mais comme Dieu et avec l'apanage infiniment riche de toutes les perfections de la Divinité.

Et de là des conséquences admirablement belles et fécondes. Jésus est donc en personne l'Être premier, éternel, immense ; il est donc la Toute-Puissance, la Sainteté, la Bonté, l'Amour infini.... Il est toute perfection divine descendue parmi nous, revêtue d'une chair semblable à la nôtre, unie à une âme comme la nôtre, et dans cette chair et dans cette âme se cachant sur la terre pendant trente-trois ans ; puis dans le cours des siècles se faisant notre nour-

riture, notre viatique ; et enfin, dans le Ciel, pendant l'éternité, se faisant notre joie. Voilà ce que nous ne méditerons jamais assez.

Jésus est en
personne
l'Être pre-
mier.

I. — Puisque le Verbe, puisque Jésus est Dieu, il est donc l'Être premier, L'Être premier pour exister, l'Être premier pour connaître et pour agir, l'Être premier pour aimer et faire le bien ; il est le premier en tout. Rien de bon ne s'accomplit sans qu'il ait dans ce bien le premier rôle ; il a toutes les bonnes et saintes initiatives : il prévient toujours sa créature : « Son cœur si tendre et si étendu fait « toutes les avances et il ne nous demande que de « l'adorer par un saint amour. » *

* Bossuet,
Tom.
xi, p. 155.

Et vous, ô Sainte-Humanité ! ne participez-vous pas à cet attribut du Verbe ? N'avez-vous pas avec lui, toutes les saintes initiatives ? Votre science nous prévient pour nous connaître, votre cœur pour nous aimer. Vous êtes avec le Verbe l'être premier dans la pensée et le cœur du Père. Soyez avec lui l'être premier dans ma pensée et mon amour, quand je m'éveille, toutes les fois que dans le cours du jour, je reviens à moi, aux heures de la piété et du travail, des délassements eux-mêmes, l'être premier partout, toujours.

Jésus est en
personne la
Cause Su-
prême.

II. — Jésus est en personne la Cause suprême. On aime à remonter aux sources, sources des fleuves, sources de la pensée et de l'amour.... On cherche dans tous les ordres la loi qui domine toutes les autres. Ne l'oublions pas, Dieu le Verbe, Jésus est la Cause supérieure à toutes les causes. Et si nous avons une foi vive, si même nous étions parfaitement raisonnables, il n'est rien dans le monde qui ne pût nous faire penser à lui. Que vous considériez un astre dans le ciel, ou sur la terre une petite

fleur, un insecte, si vous aviez beaucoup de foi, tout vous rappellerait Jésus, parce que tout rappelle Dieu et que Jésus est Dieu.

Et vous, ô divine Humanité de Jésus ! vous êtes, sous le Verbe et dans sa Personne, la cause suprême de tout bien surnaturel. Il n'est même, depuis le péché, aucun bien naturel dont nous ne soyons redevables à vos mérites. Les Saints avaient raison de remonter à vous à propos de tout. Mais ce sont surtout les biens de l'ordre surnaturel qui doivent nous rappeler votre souvenir : depuis les sacrifices héroïques des martyrs, et les vertus admirables des vierges, des confesseurs, et les illuminations des docteurs,... jusqu'à la plus humble grâce surnaturelle, tout descend de vous.

III. — Jésus est en personne l'Être essentiel, l'Être nécessaire qui peut se passer de tout les êtres, mais dont aucun être ne peut se passer, à aucun moment. Il est l'Être substantiel, infiniment opulent, l'unique trésor du cœur promis aux âmes détachées des misérables biens d'ici-bas.

Jésus est en
personne
l'Être es-
sentiel et
nécessaire.

Et vous, ô adorable Humanité de mon Dieu ! ne participez-vous pas encore à ce caractère ? N'êtes-vous pas, avec le Verbe, l'être souverainement riche, l'être en qui j'ai la vie, le mouvement, l'être surnaturel ; qui peut se passer de moi, mais dont je ne saurais me passer, sous peine d'une pauvreté, d'une misère et d'un malheur éternels.

O Jésus ! que ma dépendance absolue, radicale, continuelle, éternelle, de votre Divinité, et de votre Humanité me réjouit ! J'en suis ravi quand j'y pense ; faites-moi donc la grâce d'y penser souvent,

d'en prendre davantage conscience, et d'y conformer mes pensées, mes sentiments, ma vie.

Jésus est
l'Etre infini
* Dial. de
Ste Catherine
de Sienne, T.
I, p. 240.

IV. — « Moi, le Dieu infini, je veux être servi « par vous d'une manière infinie, et vous n'avez « d'infini que le désir et l'élan de votre âme. » *

Voilà ce que vous êtes, ô Jésus ! l'Etre infini. Est-ce que souvent je ne vous traite pas comme une chose finie ? Ai je envers vous ces désirs sans bornes, ces élans, ces abandons sans réserve que votre infinité réclame ? Et vous avez, ô Verbe divin ! communiqué votre personnalité infinie, votre dignité, votre sainteté infinie à votre Humanité. Et, bien qu'elle reste finie en elle-même, sa grâce, sa gloire immense suffirait à charmer mon âme pendant l'éternité. Et je dois l'aimer et l'adorer comme je vous aime et vous adore vous-même.

Jésus est
l'Infini en
grandeur.

V. — Vous êtes, ô Verbe divin ! l'Infini en grandeur, en dignité, en majesté. Vous êtes, ô Jésus ! la Grandeur même ; vous êtes cette Majesté devant laquelle les Puissances du Ciel sont saisies d'un saint tremblement, et devant laquelle mon âme doit aimer à s'anéantir. Quel est mon respect, quelles sont mes adorations devant votre Divinité, devant votre Humanité, devant votre corps, votre sang, votre âme, qui participent à votre dignité infinie ? Si votre Humanité, Verbe divin, remarque S. Bernard, se plaît parmi les lis, elle marche sur les astres. Si elle a vécu humblement parmi nous, elle est assise avec le Verbe à la droite du Père. Vous êtes ô Jésus ! comme homme aussi bien que comme Dieu, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs.

VI. — Le Verbe est l'Infini en durée. Le petit Enfant de Bethléem qui n'a, comme homme, que

quelques jours, est donc, en vérité, l'Eternel. Il possède, ou plutôt il est en personne, sans commencement ni fin, ni vicissitude possible, la plénitude de l'Être et de toute perfection. Il est l'éternité de la vérité, l'éternité de la vie, l'éternité de l'amour et de la joie.

Jésus est
l'Infini en
durée.

Et son Humanité est entrée, par l'Incarnation, pour jamais, dans cette éternité de joie, de vie et d'amour ; elle participe personnellement, dans une mesure pour nous immense, et sans fin et sans vicissitude, à cette plénitude de toute perfection.

Et vous nous appelez, ô Jésus ! à entrer à notre tour, non pas personnellement, mais réellement dans votre éternité de lumière, de joie et d'amour ; et cette perspective ne soulève pas mon âme ; et je puis languir et me décourager avec de pareilles espérances !

VII. — Jésus est l'Infini en étendue, ou plutôt il est infini par une immensité qui est au-dessus et en dehors de toutes les étendues possibles. Il est la Toute-Présence, parce qu'il est présent partout et parce qu'il est présent à toute chose, à mon âme en particulier, selon toutes ses perfections, selon son être, selon sa science, selon son amour, selon sa justice et sa sainteté infinies. Oh ! comme l'immensité divine de Jésus devient plus saisissante, quand on la considère ainsi comme une immensité de vie ; comme une immensité de lumière, comme une immensité de sainteté et surtout comme une immensité d'amour dans laquelle nous vivons et nous nous mouvons !

Jésus est
l'Être im-
mense.

Et, quoique l'Humanité de Notre-Seigneur soit limitée dans son être, elle participe cependant à cet

adorable attribut du Verbe par l'immensité de sa science à laquelle rien n'échappe, par l'immensité de son amour qui embrasse toutes les âmes, par l'immensité de son action et de son influence qui peut les atteindre et les sanctifier et les béatifier toutes. Et voilà dans quel élément je suis appelé à vivre dans le Ciel, et dans lequel, sans en avoir conscience, je vis réellement dès ici-bas !

Jésus est
l'Infini en
sainteté.

VIII. — Jésus est la « souveraine et l'éternelle « Pureté ». * Il est la Sainteté même, il est la Sainteté qui ne pactise avec aucune erreur, aucun mensonge, aucune faute. Vous avez, ô Jésus ! une horreur extrême du mal, et un amour infini du bien, ou plutôt, vous êtes, en personne, l'horreur et l'antithèse du mal et l'amour du bien. Et cette sainteté infinie, Verbe divin, vous l'avez communiquée, dans l'Incarnation, en même temps que votre personnalité, à votre Humanité par la relation qu'on appelle sainteté ou grâce d'union. Et cette Humanité est ainsi consacrée substantiellement par la Pureté même.

Jésus est
l'Infini en
Justice.

Et votre Sainteté remplit le Ciel, l'Enfer et la terre, et mon âme. Je vis partout et toujours sous son regard. Bien mieux, je vis au sein même de la Pureté infinie, et sous les yeux de votre Humanité très-sainte qui, du haut du Ciel, voit toutes mes pensées, toutes mes préoccupations et toutes mes actions. Que penser du péché commis sous l'œil infiniment délicat de la Sainteté de Jésus, au milieu de la Sainteté infinie, que penser même d'une imperfection déliée ?

IX. Jésus est la Justice parfaite, infinie. Il n'a rien à voir avec ce Dieu faible et indulgent à l'erreur

et au mal, que certains esprits se sont fait. Il ne saurait supporter ni laisser impuni le plus petit mensonge, le péché le plus véniel. Il se nierait lui-même s'il ne punissait pas de l'Enfer le pécheur impénitent, qui s'est définitivement refusé à l'aimer. Et l'éternité passerait avant qu'une âme qui l'aime, pût, avec la plus légère tache, jouir de lui. Et sa pureté est telle que l'âme qui voit en soi une pareille tache, au sortir de cette vie, accepte les tourments du Purgatoire où elle va se purifier, comme le plus grand des bienfaits, et qu'elle se précipiterait en mille enfers, dit Ste Catherine de Gênes, plutôt que de s'unir en cet état à la Sainteté divine, et les trouverait plus doux.

X. — Quoique Jésus soit la Sainteté et la Justice infinie, il n'en est pas moins la Bonté même. Rien ne peut nous donner l'idée du besoin qu'a son cœur divin de se communiquer au monde et à notre âme. Et son cœur humain est digne par sa bonté du cœur divin auquel il est uni hypostatiquement. Jésus est bon jusqu'à nous donner non pas le monde, — ce don ne serait rien pour sa bonté, — mais jusqu'à se donner lui-même, lui un Dieu, jusqu'à se donner dans la crèche où il s'abandonne à moi, sur la croix où il meurt pour moi, dans l'Eucharistie où il me donne sa chair, son âme, sa Divinité, pour aliment, dans le Ciel où il veut être ma joie éternelle, ineffable.

Jésus est
la Bonté
même.

XI. — Jésus est l'Amour infini.

1° L'amour est d'abord un mouvement. Ne parlons pas de la Vie infinie de Jésus dans la Divinité, mais seulement de la manifestation qu'il nous en a faite. Quel mouvement que celui du Verbe vers

Jésus est
l'Amour in-
fini. —
L'Amour
est un mou-

vement
vers l'objet
aimé.

nous ! Il part de tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus grand, de plus saint, et vient à tout ce qu'il y a de plus petit et de plus misérable. En étudiant l'immensité du ciel, des savants sont, à bon droit, émerveillés de l'intelligence et de la puissance qu'ils y voient éclater. Mais quand ils reviennent à la terre, ils se scandalisent de l'Incarnation, de la crèche, de la croix, du tabernacle. Est-ce possible que Dieu, si grand dans le ciel, descende en personne sur notre petite planète et se fasse lui-même si petit ? C'est qu'il n'ont pas réfléchi à l'amour, à l'amour d'un Dieu. Développer les mondes dans l'immensité du ciel, voilà l'inclination et le mouvement de l'Intelligence et de la Puissance infinies ; mais l'inclination et le mouvement de l'Amour divin, c'est de s'abaisser, c'est de condescendre à notre petitesse et à notre misère, c'est de venir sur notre pauvre terre, dans une crèche, sur la croix, dans une petite hostie, dans une âme peut-être bien coupable, mais humble et repentante, et de s'unir à elle.

L'amour,
c'est
l'union.

2° — L'amour, c'est l'union. S. Denys l'a défini « une vertu divine qui unit les choses les plus opposées. » L'union de Jésus dans sa Divinité et dans son Humanité avec notre âme qui lui est si opposée, est d'une vérité, d'une intimité, d'une profondeur que nous n'aurions jamais pu rêver. Il se fait notre prêtre, notre victime, notre aliment, notre vie, ici-bas, et dans l'éternité par sa Divinité la lumière de notre âme, et par son Humanité le ravissement de nos sens.

Jésus est la
Miséri-
corde infi-
nie.

XII. — Jésus est la Miséricorde infinie. La miséricorde, c'est la bonté envers les misérables, c'est l'amour des pécheurs, c'est donc la bonté, l'amour

sous sa forme la plus touchante. Vous qui avez dit : « Bienheureux les miséricordieux, » vous êtes, ô Jésus ! le Miséricordieux par excellence ; vous l'êtes et par votre cœur divin et par votre cœur créé. Plus un être est faible, pauvre, misérable, je le sais par expérience, plus il semble que vous ayez de sympathie pour lui. Vous êtes, ô mon Sauveur ! l'Amour qui pardonne et qui pardonne toujours à qui est humble et repentant. Vous êtes le Père des miséricordes, et vos miséricordes sont plus grandes que tous les péchés ; vous êtes le Dieu des consolations, et vos consolations sont plus nombreuses et plus efficaces que toutes nos tristesses. *

* S. Bernard,
Serm. v, in
Nativ.

XIII. — Et vous êtes la Puissance infinie : pour votre bonté, votre miséricorde, votre amour, il n'est pas d'obstacle invincible, soit dans la vie de l'Eglise, soit dans celle de mon âme. Et votre Toute-Puissance est infiniment secourable. Et si je vous connaissais bien, toutes les difficultés possibles, au lieu de me déconcerter, surexciteraient ma confiance, ma prière, mon courage. Quoi, je vous ai près de moi, je vous possède dans mon cœur, ô Dieu infiniment puissant et infiniment secourable ! et j'hésite, et je doute, et je me déssole, tandis que je devrais surabonder, pour moi et pour l'Eglise, de confiance et de joie !

Jésus est la
Puissance
infinie.

XIV. — Car vous êtes aussi, ô Jésus ! la Joie infinie : vous êtes la Joie en Personne. Les joies humaines ou angéliques, les joies même de Marie, ne sont que des ombres de votre joie. Puisque vous êtes la Joie immense, je vis donc au sein d'un océan de joie. Et si je vous aime, rien ne doit troubler mon bonheur, que le péché. Et si je le veux, jamais je ne

Jésus est la
Joie infinie.

sortirai de votre joie, jamais je ne cesserai de sentir ici-bas le rayonnement de votre cœur divin, centre de la joie infinie, ni de votre cœur créé, source du bonheur du Ciel et des vraies joies de la terre.

Jésus est
l'Amabilité
infinie.

XV. — Et parce que vous êtes, ô mon Dieu ! la Bonté, la Sainteté, la Beauté, l'Amour même, vous êtes infiniment aimable. Et les amabilités créées ne sont rien auprès de la vôtre. Un jour ou l'autre, elles nous font défaut, à moins qu'elles ne tiennent à la vôtre. Je trouve en vous, et au delà de tous mes rêves possibles, tout ce que je dois aimer, tout ce qui est vrai, tout ce qui est pur, tout ce qui est saint, tout ce qui est beau, tout ce qui peut charmer, tout ce qui doit embraser mon âme, inspirer la vie sainte, les vertus divines.

Puisque vous êtes toute perfection ; par le mystère de votre Incarnation, j'ai en vous, près de moi, le motif de la charité, et aussi de la foi et de l'espérance, et le modèle et le motif suprême des vertus morales. J'ai en vous, près de moi, la Vérité infinie, motif de ma foi ; la Bonté et la Puissance infiniment secourables, motif de mon espérance ; l'Amabilité infinie, motif de mon amour pour vous et pour les âmes ; j'ai en vous, près de moi, la règle parfaite et la raison suprême de la piété, de l'obéissance, de la vérité, de la prudence, de la force, de la patience, de la persévérance, de la pureté, de l'humilité, de la douceur, ... de toute vertu surnaturelle.

Jésus est le
Créateur.

XVI. — Et Jésus est le Créateur de toutes choses. Rien autour de moi, ni le ciel ni la terre, ni les Anges ni les hommes, rien qui ne vienne de lui. Et ce qu'il m'importe de méditer davantage, c'est qu'il est mon Créateur à moi : je tiens de lui, mon

corps, mon âme, ma vie, mes sens, mon intelligence, ma volonté. Il a sur moi des droits aussi profonds qu'universels ; chacun de ses attributs, Sagesse, Puissance, Bonté, Amour... est entré dans l'acte créateur, et s'est acquis des droits absolus sur tout mon être.

J'appartiens donc, ô Jésus ! et je m'abandonne sans réserve à votre Sagesse, à votre Puissance, à votre Sainteté, à votre Bonté, à votre Amour.... J'appartiens aussi et je m'abandonne entièrement à votre Sainte-Humanité. Vous n'avez rien créé qu'en vue d'elle. Je suis redevable à son sacrifice de tout bien naturel et de tout bien divin.

XVII. — L'enfant, après avoir reçu la vie de son père et de sa mère, s'en détache un jour ou l'autre, pour mener une vie indépendante. Impossible, ô Jésus ! de me détacher de vous. Dès lors que j'existe, je ne puis cesser de vous toucher, de reposer sur vous, je suis en vous comme dans mon élément, je vis au sein de votre Puissance, de votre Bonté, de votre Amour, mieux que l'enfant au sein de sa mère ; je sens, je vois, je veux, j'aime par vous. Chaque heure de ma vie n'est que votre création prolongée. Chaque heure de ma vie redouble donc ma dette d'adoration, de reconnaissance, d'amour, à l'égard de votre Divinité, ainsi qu'à l'égard de votre Humanité, puisqu'elle est la raison de tout bien naturel, et, sous votre Divinité, le principe de tout bien surnaturel. Si votre amour divin cessait un instant à mon égard, je n'existerais plus ; si votre cœur créé cessait de battre pour moi, je ne serais plus rien dans l'ordre surnaturel.

Jésus nous
conserve.

Jésus con-
court à tous
nos actes.

• *Dial. Ste
Cath. de
Sienna, I,
p. 114.*

XVIII. — Dieu s'est nommé « Celui qui agit. » *
Jamais en effet, il ne cesse d'agir. Pas un de nos actes,
pas même une de nos pensées ou un de nos désirs
où il ne se mêle plus intimement et plus profondé-
ment que nous-mêmes. Nous lui devons d'agir comme
d'exister. Nous lui devons le bon et le saint usage
de nos facultés comme nos facultés mêmes. Nous ne
vivons donc dans l'ordre naturel que par une influ-
ence continuelle de la Divinité de Notre-Seigneur ;
et nous ne faisons d'actes surnaturels que par une
communion, la plupart du temps lointaine, invisible,
mais réelle à son Humanité. Ainsi l'influence de sa
Divinité et de son Humanité est elle-même notre
élément bien mieux que la Nature qui nous enve-
loppe. Elle est comme un sanctuaire dans lequel
chaque action, chaque pensée devrait être une ado-
ration. « Tous nos actes s'accomplissent moins sur
« la terre et dans l'air que dans le sein de son Omni-
« présence. » *

• *P. Faber,
Le Créa-
teur et la
créature,
p. 84.*

Jésus, Pro-
vidence.

XIX. — Et votre création et votre concours, ô
mon Dieu ! ne se produisent pas à l'aveugle : la
Sagesse et l'Amour infinis les dirigent. Cette direc-
tion souverainement sage et aimante de votre action
sur le monde et sur chacune de vos créatures, c'est
votre Providence. Un passereau ne saurait tomber
du ciel, ni un cheveu de notre tête, sans que
votre Providence le veuille ou le permette ; vous
gouvernez l'univers avec une attention extrême,
et en même temps « vous êtes penché sur une
« seule âme, avec tout l'amour, tous les soins et
« toutes les délicatesses d'une mère ». Tout ce qui
touche cette âme vous intéresse bien plus qu'elle
même. Pas la plus petite joie ou la moindre tristesse

• *Idem
Béthl. I,
175.*

ou la moindre tentation ne m'arrivent sans que votre Sagesse et votre Amour infinis y assistent. Et si j'avais plus de foi, je vous verrais dans les plus petits incidents de ma vie. De même qu'une petite hostie consacrée me cache et me révèle la présence de votre Corps et de votre Divinité, de même les plus petites choses, croix ou consolations, me révéleraient votre Sagesse et votre Amour qui viennent à moi et provoquent sans cesse et de toute manière mon amour.

XX. — Rien de ce qu'il y a de bon dans le monde et en chacun de nous, qui ne vienne de vous, ô Jésus ! Notre existence a la vôtre pour cause, notre durée vient de votre éternité. Notre science est un rayonnement de votre lumière. Notre cœur n'aime que sous l'influence du vôtre. Nous tenons de vous, j'aime à me le redire, non seulement nos facultés mais aussi leur activité, nous ne pouvons user de vos dons avec indépendance, et nous vous sommes redevables de leur bon ou de leur saint usage aussi bien que de ces dons eux-mêmes. Il n'y a pas à discuter, mon Dieu, sur vos droits ; rien de plus radical, de plus profond, de plus universel. Je me réjouis extrêmement de cette dépendance absolue autant qu'inévitable. Mais puisque tout me vient de vous, il faut que tout remonte à vous. Nul instant de ma vie dont je ne vous doive l'hommage ; nulle action qui ne soit à vous bien plus qu'à moi-même ; point de joie ni de souffrance qui ne doive m'unir à vous.

Jésus, notre
Fin dernière.

III.

Bien que le Père et l'Esprit-Saint ne se soient pas incarnés, ils sont néanmoins réellement en Jésus.

Le Père et l'Esprit-Saint sont en Jésus. Il est de foi que le Verbe seul s'est fait homme. Croire que le Père et l'Esprit-Saint se sont incarnés serait une hérésie. Et pourtant, bien qu'ils ne se soient incarnés ni directement ni indirectement, ils ne peuvent être étrangers à l'Incarnation ; ils n'étaient point absents de la crèche ni de la croix, ils ne sont point absents du tabernacle, ils sont en Jésus d'une manière aussi réelle que mystérieuse, et à plusieurs titres, quand même, par impossible, ils n'y seraient pas déjà par leur immensité.

Parce que l'Incarnation est l'œuvre des Personnes divines.

I. — L'Incarnation, comme état, n'appartient, il est vrai, qu'au Verbe; mais, comme œuvre, elle appartient au Père et au Saint-Esprit aussi bien qu'au Verbe. De même que la création, la sanctification, la glorification est leur œuvre à tous les trois ensemble, de même l'Incarnation est leur chef-d'œuvre commun. Si aucun être, pas plus un insecte qu'un astre ou une âme ou un ange, ne peut subsister un instant sinon sous l'influence des trois Personnes divines, à plus forte raison leur devons-nous, et pendant l'éternité, ce chef-d'œuvre de leur sagesse, de leur puissance, de leur amour, l'Incarnation. Déjà, je le vois, partout où je trouve Jésus, je trouve avec lui le Père et l'Esprit-Saint, ses adorables collaborateurs.

II. — Et ils sont encore inséparables de lui, par l'identité de nature et la circumincession. Si la distinction des trois Personnes divines est infiniment réelle, leur unité d'essence ne l'est pas moins. C'est une chose ineffable que la variété divine, et l'unité divine l'est autant. Elle est telle que les trois Personnes, infiniment distinctes, ne sont toutes les trois qu'un seul Dieu. Chacune d'elles, par exemple le Verbe, est aux deux autres comme une demeure, admirablement sainte et belle, dans laquelle elles résident et circulent éternellement. Comment donc séparer, dans mon adoration et dans mon amour, Dieu le Père et Dieu l'Esprit-Saint de Dieu le Verbe, de Jésus ? Lorsque je suis devant vous, mon Sauveur, ou que je vous reçois dans mon âme, j'ai affaire à votre Père et à votre divin Esprit en même temps qu'à vous-même. Réellement je reçois avec vous votre Père, source de tout bien ; je reçois votre Esprit, l'Amour infini qui ne demande qu'à me purifier et à m'embraser.

Parce que
le Père et
l'Esprit-
Saint n'ont
qu'une na-
ture avec
le Verbe.

III. — Et si, par impossible, l'unité de nature n'attirait pas le Père et l'Esprit-Saint partout où est Jésus, ils y viendraient par amour. Qu'est l'amitié la plus vraie ou l'amour le plus profond et le plus tendre, comparé à l'amour des Personnes divines ?... Il est immense, il est infini, il est tel qu'il les précipiterait à jamais l'une dans l'autre, si la loi nécessaire de l'être divin déjà ne les unissait.

Par amour.

O société ineffable où l'amour est égal à l'intimité, à l'union, à l'unité ; et où l'intimité, l'union, l'unité sont infiniment parfaites !

Nous trou-
vons donc
tout bien
en Jésus.

Voilà donc ce qu'est l'Humanité de Notre-Seigneur. Elle est le signe, le tabernacle, l'instrument personnel du Verbe. Elle est aussi le signe, le tabernacle, le sacrement, non pas personnel, mais réel du Père et de l'Esprit-Saint. — Ce petit Enfant de Bethléem, ce pauvre ouvrier de Nazareth, ce supplicié défiguré, méconnaissable, cloué à la Croix, c'est, en personne, la Science infinie, la Lumière, la Sagesse, la Beauté infinie.... En lui personnellement réside la plénitude immense de l'être, de la vie, de la sainteté, de la justice, de la puissance, de la bonté, de la joie, de l'activité créatrice ; en lui toutes les vigilances et toutes les tendresses de la Providence. — Et avec lui nécessairement je possède aussi Dieu le Père, l'origine, la source de la vie, de la lumière, de l'Amour, de tout bien,... et l'Esprit-Saint, l'Amour, le Charme, l'Attrait, la Joie, le Repos infinis. Quel ciel que votre Humanité, ô Jésus ! Il n'est rien de vrai, de pur, de beau et d'aimable, de bon, de saint, de précieux, de joyeux, que je ne trouve en elle.

ÉLÉVATIONS DOGMATIQUES

SUR L'INCARNATION,

OU

JÉSUS INTIME.



IV

LE CORPS DE JÉSUS.

« Salut, ô vrai Corps né de la
« Vierge Marie, corps qui véritablement a souffert, a été immolé
« sur la croix pour les hommes. »

(*Ant. de l'Église*).

« Fête du Corps de Jésus-Christ. »

(*Missel rom.*).

« Lorsque Dieu voulut donner
« une nourriture à notre âme pour
« la soutenir dans le pèlerinage de
« la vie il promena ses regards sur
« la création, et ne trouva rien qui
« fût digne d'elle. Alors il se replia
« sur lui-même et résolut de se
« donner.... La nourriture de
« l'Âme, c'est le Corps et le Sang
« d'un Dieu. »

(*Vie du curé d'Ars*, II, p. 565).

« La mère dit à son enfant :
« Tiens, mange. » Le prêtre vous
« dit : « Voici le corps de Jésus-
« Christ; qu'il vous garde, et vous
« conduise à la vie éternelle. Oh !
« belles paroles ! »

(*ibid.* 2, 432).

« Les corps des Saints brillent
« ront au ciel comme de beaux
« diamants, comme des globes
« d'amour ! » *Ibid.* 428.

LE CORPS DE JÉSUS.

SOMMAIRE.

La piété qui négligerait la dévotion au Corps de Jésus serait une piété étrangère et même opposée au plan de Dieu, — à la direction de l'Eglise, — à la pensée des Saints.... Toute la doctrine relative au Corps de Notre-Seigneur est dans la réponse à cette question : pourquoi le Verbe a-t-il pris un corps?

I.

Le Verbe a pris un corps afin que sa Divinité et sa très-sainte Ame eussent un Temple... digne d'elles.

1° *Le Corps de Jésus, temple divin, — très-saint, — animé.*

2° *Le Corps de Jésus, autel idéal.*

3° *Le Corps de Jésus, vase sacré par excellence.*

4° *Le Corps de Jésus, ostensor admirable.*
— *Le corps du chrétien et du prêtre.*

II.

Le Verbe a pris un corps afin de nous révéler la beauté de son âme et de sa Divinité.

Beauté de N.-S., de sa parole, de tout son extérieur et surtout de sa très-sainte face ; — beauté universelle ; — parfaitement rendue ; — progressive et relative dans son développement ; progressive et relative dans sa manifestation pendant sa vie terrestre, et dans le cours des siècles ; — inépuisable pour l'admiration.

Nous avons un corps pour révéler notre âme et, par elle, Dieu.

III.

Le Verbe a pris un corps pour nous donner l'exemple de toutes les vertus extérieures.

- I. *A l'égard de la Divinité, le Verbe incarné est le modèle du respect avec lequel nous devons parler d'elle, ou lui parler dans la prière.*
- II. *A l'égard des hommes, il est le modèle du respect, — de la vérité et de la justice, — de la bonté.*
- III. *A l'égard des choses temporelles, il nous apprend à aimer les unes : le silence, — le travail, — la souffrance physique ; — à mépriser les autres : les biens et avantages extérieurs et les plaisirs des sens.*

IV.

Le Verbe s'est incarné pour souffrir et s'immoler.

Le Corps de Jésus destiné à la souffrance et à la mort. — Le Corps de Jésus organisé par Dieu même pour la souffrance. — Le Corps de Jésus aimé du Verbe et de sa sainte âme, et plus aimable pour nous à cause de cette destination à la souffrance.

V.

Le Verbe s'est incarné pour que le Corps de Jésus fût le Sacrement suprême, universel.

Propriétés naturelles de la matière, admirables. — Ses propriétés et ses destinées surnaturelles, plus admirables encore. — Le Corps de Jésus, Chef-d'œuvre de puissance et d'efficacité surnaturelles ; — Laboratoire de Dieu ; — Instrument de tout miracle ; — Sacrement de toute grâce et de toute gloire.

VI.

Le Verbe s'est incarné pour que les hommes puissent se nourrir de son Corps et de son sang et, par eux, de sa sainte âme et de sa Divinité.

Ineffable invention de l'amour divin ; nous devons manger le Verbe incarné : « Celui qui

me mange vivra par moi. » — Nous devons manger la chair de Jésus, innocente, mortifiée, martyrisée. — Nous devons nous nourrir, par elle, de l'âme de Jésus, c'est-à-dire de toute vertu ; et du Verbe, de la Divinité de Jésus, c'est-à-dire de toute perfection.

VII.

Le Verbe s'est incarné pour que son Corps soit dans l'éternité le principal ravissement de nos sens.

Le Corps glorieux de Jésus, vu dans une lumière créée, ravissait sur la terre l'âme des Saints ; combien plus il la ravit, vu en Dieu, dès maintenant dans le Ciel ! — Après la résurrection, les sens eux-mêmes le verront, jouiront de lui ; — charme inexprimable d'un corps vivifié par l'âme la plus belle et la plus sainte qui se puisse concevoir, uni personnellement au Verbe, signe parfait de toutes les perfections divines.

O Jésus, je ne vous laisserai pas aller sans que vous m'ayez béni ! « Non dimittam te nisi benedixeris mihi. »

LE CORPS DE JÉSUS.

Presque sur le point de méditer sur le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur, sur ses infirmités et ses souffrances, il nous sera utile, et il doit nous être bien doux de contempler à loisir son Corps adorable.

Nous nous efforçons tous les jours de pénétrer par l'oraison, avec une admiration et un amour croissants, dans sa très-sainte Ame et dans sa Divinité ; mais nous ne devons pas oublier d'adorer et d'étudier sa chair virginale. Unie naturellement à son âme, elle a été associée de la manière la plus intime à ses travaux et à ses souffrances. Unie personnellement au Verbe, elle a été pour lui l'instrument de son sacrifice et de notre rédemption.

Elle est, de plus, pour nous un moyen providentiel de connaître l'âme de notre Sauveur et sa Divinité.

La dévotion qui prétendrait, d'ordinaire, aller à la Divinité sans passer par la Sainte-Humanité, qui négligerait la méditation de ses mystères, même extérieurs, qui se détournerait des infirmités physiques de son enfance et de sa vie publique, des horreurs sanglantes de sa passion, serait une dévo-

La piété qui négligerait de contempler et de vénérer le Corps de Jésus serait une piété fausse,

étrangère, et même contraire au plan de Dieu, à la direction de l'Eglise, à la pensée des Saints.

Il est évident d'abord que le Corps de Jésus tient dans le plan divin une place extrêmement importante, essentielle. Qu'est-ce, en effet, que l'Incarnation sinon l'union personnelle et immédiate, en Notre-Seigneur, du corps, aussi bien que de l'âme, avec le Verbe ? Et en quoi a consisté son sacrifice et la Rédemption, sinon dans la séparation violente, par la mort, de son corps et de son âme ? Supprimez par la pensée le corps de Jésus, l'idée de l'Incarnation a disparu. Adieu les ravissants mystères du Verbe demeurant pendant neuf mois dans le sein d'une Vierge, naissant dans une crèche, fuyant en Egypte, travaillant comme un pauvre ouvrier à Nazareth, enseignant les foules, agonisant à Gethsémani et sur sur le Calvaire ; adieu les mystères de la Résurrection, de l'Ascension et de l'Eucharistie. Adieu la plupart de ces dévotions, si douces et si belles, à l'Incarnation, qui se comptent sans exagération par centaines. Il n'y a plus également de Mère de Dieu et de Mère des hommes. Il n'y a plus enfin d'Eglise, puisque le Corps de Jésus, son centre et sa vie, lui fait défaut.

à la direction de l'Eglise,

Avons-nous bien remarqué quelle place le Corps de Notre-Seigneur occupe aussi dans la pensée de l'Eglise ? C'est sa chair, en même temps que son âme et sa Divinité, que l'Eglise offre sur l'autel et qu'elle honore dans le tabernacle. La Fête du Saint Sacrement est pour elle la Fête du Corps de Jésus, plus encore que celle de son âme et de sa Divinité : *Solemnitas Corporis Christi*. Il est fort peu de fêtes

dans l'année liturgique où le Corps de Jésus n'entre comme élément essentiel et immédiat. Voyez les fêtes de Noël et de l'Epiphanie, les fêtes de la Passion, des Cinq-Plaies, du Précieux Sang,... les fêtes de Pâques et de l'Ascension : le Corps de Notre-Seigneur y figure toujours au premier plan. Voyez enfin la plus touchante peut-être des fêtes chrétiennes, je veux dire la Fête du Sacré-Cœur : c'est d'abord le cœur matériel uni au Verbe qu'elle célèbre, et, sous ce symbole, l'amour immense de Jésus.

En somme, presque jamais l'Eglise ne nous met en présence d'une vertu ou d'un mystère purement spirituel. Il y a là pour l'âme une direction infaillible. Voulons-nous être parfaits ? pénétrons-nous de la pensée de l'Eglise et vivons de sa vie.

Il est bien remarquable enfin que jamais les Saints, même dans les états les plus élevés de l'union avec Dieu, n'ont négligé la contemplation du Corps de Notre-Seigneur. Pour n'en citer qu'un seul : S. Jean de la Croix, un des Docteurs mystiques les plus sublimes, après avoir exalté le plus haut degré d'oraison que puisse atteindre une âme, c'est-à-dire la contemplation en dehors de toute image et de toute forme, s'empresse d'ajouter cette réserve : « Cette étude qui consiste à oublier et à rejeter toutes les connaissances et les images, ne doit jamais s'appliquer à la Sainte-Humanité du Christ. Sans doute, il peut arriver dans une profonde contemplation, et un très-pur regard de la Divinité, que l'âme n'ait pas un souvenir actuel de cette adorable Humanité ; car Dieu lui-même tient alors de sa main l'esprit captivé par cette connaissance toute surnaturelle. Mais sous aucun

à la pensée
des Saints.

« rapport il ne convient de s'étudier à l'oublier ; la
 « vue et la considération pleine d'amour de cette
 « Sainte-Humanité portent l'âme au bien, et lui
 « servent de moyen pour s'élever d'un vol rapide
 « jusqu'aux plus hauts sommets de l'union. Il y a
 « des choses visibles et corporelles qui font obstacle
 « à Dieu, il faut les mettre en oubli ; mais comment
 « pourrait-on leur assimiler le Verbe fait chair pour
 « notre Rédemption, lui qui est la Voie, la Vérité, la
 « Vie, et le guide dans tous les sentiers du bien ?* »

* *Montée
 du Carmel,*
 L. III, 1.

Ainsi la contemplation et le culte du Corps de Jésus nous font-ils entrer dans la pensée de Dieu, dans la pensée de la vie de l'Eglise et des Saints ; et nous éloignent de la détestable hérésie qui, sous prétexte de respect envers le Saint-Sacrement, a trop bien réussi à diminuer parmi nous la dévotion au Corps de Notre-Seigneur, et par là même, — car toutes les dévotions se tiennent, — la dévotion aux Sacrements, « reliques sacrées de l'Incarnation », prolongements sensibles de Jésus, la dévotion au Pape, représentant visible de Jésus, la dévotion à l'Eglise, corps mystique et développement de Jésus dans le monde ; et qui, par une conséquence toute naturelle, a combattu avec tant de haine la dévotion au Sacré-Cœur.

Du reste, nous donnons si facilement dans notre vie une part exagérée, ou même prépondérante, à notre corps et à tout ce qui le touche, qu'il nous est utile de tourner souvent et très-explicitement nos pensées et nos préoccupations vers le Corps de Notre-Seigneur, mille fois plus intéressant que le nôtre.

Voulons-nous avoir toute la doctrine dogmatique,

morale et spirituelle sur ce sujet très-grave, et où la pratique peut trouver largement son compte, nous n'avons qu'à bien réfléchir à cette question : pourquoi le Verbe a-t-il pris un corps, pourquoi s'est-il fait chair ?

I. Le Verbe a pris un corps, afin que sa très-sainte Ame et sa Divinité eussent un temple digne d'elles.

I. Le Corps de Jésus est un temple.

Qu'est-ce qu'un temple ? c'est la maison de Dieu. La maison de Dieu ! mot sublime. Le Ciel, la Divinité habitant sur la terre ! Mais le monde entier n'est-il pas la maison de Dieu ? pourquoi des temples ? c'est que le démon, par le péché originel, a souillé même la Création inférieure et s'est comme emparé d'elle. Dieu n'y prend plus ses complaisances ; s'il y demeure, c'est comme à regret. Son cœur n'y est plus, si j'ose ainsi dire, pour y écouter volontiers nos prières.

Le Corps
de Jésus est
un temple.

De là ces onctions multipliées, ces sublimes prières employées dans l'ancienne et dans la nouvelle loi, pour purifier, enlever au pouvoir du démon, et consacrer un temple.

Mais le tabernacle mosaïque, malgré sa divine origine, le temple de Salomon, malgré sa dédicace si solennelle et ses richesses, et nos plus magnifiques églises ne sont qu'une ombre pâle du temple trois fois saint, divin, qui s'appelle le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ah ! les rationalistes ont prétendu que nos sanc-

tuaires étaient indignes de la Divinité, qu'il valait mieux l'adorer sous le ciel que d'enfermer son culte dans une étroite enceinte.

Temple ab-
solumment
divin.

Mais voici un temple plus précieux et plus grand que le monde, plus saint que le Ciel, absolument divin, le Corps de l'Enfant Jésus, construit par l'Esprit-Saint lui-même, avec la chair de la plus pure des Vierges. Cette chair de Jésus-Enfant, si délicate qu'un rien semble pouvoir la froisser, est remplie de la gloire de la Divinité, bien mieux que le ciel et la terre. En elle réside l'âme la plus sainte, et le Verbe en personne. « Cette frêle enveloppe d'enfant, « blanche, légère et molle comme les flocons de « neige que le vent de l'hiver a chassés, pendant la « froide nuit, et étendus comme un tapis au pied des « murs de Bethléem, renferme en ce moment, « comme si elle était faite d'un rocher dur comme « le diamant, les feux de la lumière béatifique, l'effrayant océan de la puissante vision, l'effort gigantesque des choses divines qui se jouent et vivent « dans son âme. Une Personne toute-puissante et « infinie habite dans ces murs blancs de marbre de « chair, et sa merveilleuse présence ne les fait pas « même frémir. » *

*P. Faber,
Bethléem,
II, 126.

Temple
très-saint.

Et ce temple est si saint que jamais il ne sera troublé par le plus petit désordre. Jamais il n'y aura dans les sens de Notre-Seigneur aucun de ces mouvements désordonnés des passions qui si souvent en nous, par suite du péché, préviennent et contrarient la raison. Sans doute, pendant son enfance il pleure et crie, toute sa vie il souffre extrêmement. Nous le voyons plus tard, abandonner par moments son âme à celles de nos passions qui

n'étaient pas indignes de sa sainteté, à l'enthousiasme, à la colère, à la crainte, à la tristesse ; mais ces larmes, ces souffrances, ces angoisses, ces craintes, acceptées et voulues par l'amour libre dont son âme est embrasée, loin de troubler ce temple divin, sont de magnifiques hommages rendus au Père.

Et ce temple n'est pas mort et sans voix, comme le sont par eux-mêmes les nôtres ; c'est un temple vivant, un temple parlant, un temple animé, animé sans cesse par l'adoration la plus parfaite, la prière la plus ardente, l'amour jusqu'au suprême degré de l'héroïsme, jusqu'à l'immolation et au sacrifice. Jamais ce sanctuaire n'a été sans louange. Le culte divin y fut inauguré dès le premier moment de l'Incarnation, et pendant la Sainte Enfance il y fut aussi parfait qu'il devait jamais l'être. « Chacun des actes
« les plus minutieux de l'Enfant Jésus, soit qu'il
« dormit, qu'il s'éveillât, qu'il pleurât, qu'il sourit,
« qu'il prit le sein, qu'on l'habillât ou le déshabillât,
« qu'on le lavât, était fait à chaque fois avec le
« plein usage de la raison et sous l'empire de la
« grâce, pour la gloire du Père. Ainsi la Sainte
« Enfance était une continuelle fonction célébrée
« dans le temple de cette bienheureuse Humanité,
« en l'honneur du Père éternel. Prêtre, sacrifice,
« ornements sacerdotaux, cloches, encens, fleurs,
« ministres angéliques, tout était là ; et l'auguste
« cérémonie ne souffrait pas d'interruption ; le céré-
« monial changeait, la fonction ne cessait pas. Elle
« passait d'une beauté à une autre, d'une splendeur
« à une autre, d'un mystère à un autre, et cepen-
« dant restait harmonieusement une. Elle pouvait
« transporter la scène de Bethléem au désert, de

Temple
toujours
animé.

• *P. Faber, Bethléem, II, p. 278.* « l'Égypte à Nazareth ; mais la magnifique adoration du Père ne s'arrêtait pas. »

Et cette scène divine est toujours actuelle. Bien que sous une autre forme et avec un autre cérémonial, elle se continue éternellement dans le Ciel ; et sur la terre elle se renouvelle tous les jours sur mille et mille autels.

Est-il difficile, ô mon Sauveur ! d'y prendre part ? il n'y a rien pour moi de plus aisé. Je puis unir mon culte à votre culte quand j'assiste au saint Sacrifice, et plus intimement encore quand je le célèbre, quand je communie, et aussi quand je vous visite dans votre tabernacle. Je le puis même à chaque moment et de partout, il suffit pour cela d'une pensée, d'un soupir, et votre oblation devient la mienne.

Et si, du Corps de Jésus, nous revenons au nôtre, nous savons que, lui aussi, est un temple, le temple d'une âme sanctifiée, d'une âme sacerdotale, et de la Divinité. Nous avons été consacrés aussi bien que nos églises, et même beaucoup mieux qu'elles, par le baptême, par la confirmation, peut-être par des milliers d'absolutions, des milliers de communions, par les ordinations. Oh ! comme ce temple de Dieu, que nous sommes, doit être saint et recueilli, comme les passions doivent y être tenues en silence et en respect, comme il doit être animé par la prière, l'amour, le sacrifice !

II. *Le Corps de Jésus est un autel.*

Le Corps de Jésus est un autel. « L'univers est un temple et la terre est l'autel : » La poésie humaine a-t-elle jamais eu d'idée plus su-

blime que celle-là ? non, peut-être. Et pourtant cette idée est misérable auprès de celle que la foi nous donne. Quand la terre ou un astre mille fois plus beau serait un autel, quand même on pourrait immoler sur cet autel une victime bien plus précieuse et plus noble que les Anges, ce ne serait rien auprès de la réalité : notre autel, et notre victime aussi, c'est le Corps de Jésus, le Corps d'un Dieu !

Il vérifie admirablement la conception que la tradition et la liturgie de l'Eglise nous donne d'un autel. « Un autel, a dit un Père, c'est le siège de « Dieu, le laboratoire du grand sacrifice. » Or, où donc la Divinité réside-t-elle comme dans la chair de Jésus ? Et la chair de Jésus n'est-elle pas aussi le laboratoire, l'instrument de la Rédemption ?

Dans la cérémonie, en bien des points sublime, de de la consécration de ses autels, l'Eglise en fait par sept fois l'aspersion, avec l'eau grégorienne, en mémoire des sept effusions principales du sang de Notre-Seigneur. La réalité à laquelle elle songe en accomplissant ce rit, c'est le Corps de Jésus d'où le sang a coulé par sept fois, et, dans la dernière effusion, jusqu'à la dernière goutte.

Ce qui frappe aussi dans cette auguste cérémonie, c'est de voir l'Eglise multiplier les onctions sur l'autel qu'elle consacre. Que prétend-elle nous rappeler par là ? que le Corps de Notre-Seigneur a reçu une onction divine dans l'Incarnation. Cette onction, c'est la plénitude de la Grâce et de la Gloire.

Nous voyons encore l'Evêque consécrateur prodiguer à tel point les signes de croix que, pour la consécration d'un autel isolé, le nombre en va

presque à deux cents.. C'est que le Corps de Jésus a été marqué du signe de la croix; que dis-je? n'est-il pas la vraie Croix, la Croix vivante, la Croix en personne, la Croix immortelle qui brillera éternellement dans les cieux, tandis que nos croix de bois ne sont que pour la terre.

Enfin, en brûlant de l'encens aux cinq endroits marqués du signe de la croix, l'Evêque accomplit ce que la liturgie appelle l'illumination et l'embrasement des autels. Cette illumination, cet embrasement des autels, qu'est-il, ô Jésus! qu'un magnifique symbole de vos cinq plaies qui brillent, dit l'Eglise, comme des astres, et qui sont et seront à jamais des foyers de lumière, des foyers d'amour, et des foyers de gloire?

Corps de Jésus, autel divin, vous me rappelez que le corps du chrétien et du prêtre est aussi un autel consacré. Il l'avait bien compris, ce prêtre martyr qui, à défaut d'autel matériel, consacrait le le Corps et le sang de Notre-Seigneur sur sa poitrine.

III. *Le corps de Jésus est un vase sacré.*

Le Corps de
Jésus, vase
sacré.

Une des plus belles paroles que la Tradition ait dites au sujet des Sacrements, c'est quand elle les a nommés « des vases précieux qui contiennent le sang et les mérites de Notre-Seigneur. » Oui, cette parole est bien vraie et bien belle, mais n'est-elle pas aussi vraie et bien plus belle encore, quand on l'applique au Corps de Jésus? Ah! voilà le Vase Sacré par excellence, mille fois plus riche que l'or ou les pierreries de nos vases sacrés, plus

exquis que le calice des fleurs, que la corolle des lis, plus pur que la lumière, plus précieux que tous les trésors du ciel et de la terre.

Et que contient ce vase absolument divin ? Il est le calice où coule le Précieux Sang ; il contient de plus l'âme de Notre-Seigneur, c'est-à-dire toute grâce, toute gloire ; il contient le Verbe, la Vie infinie, il contient la plénitude de la Divinité.

Et, chose admirable, il contient si bien l'âme et la Divinité de Jésus que celui qui les cherche ailleurs ne les trouvera point, sinon par une exception miséricordieuse que Dieu veut bien faire, nous l'espérons, en faveur des hommes droits qui, de bonne foi, ignoreraient Jésus (1).

Pour une âme délicate (2) c'est une grande chose que de toucher un calice, un ciboire, surtout quand il renferme les saintes Espèces ; et quelle sainte émotion pour le sous-diacre et le diacre quand pour la première fois il y porte la main ! Et mes mains et mes lèvres touchent si souvent ce ciboire, ce calice adorable, le Corps de Jésus !

(1) Il en est de la foi explicite à l'Incarnation comme de la réception du baptême d'eau. Celui qui ne peut recevoir le baptême peut être sauvé par l'acte surnaturel de contrition ou de charité parfaite ou par le martyre, qui en impliquent le vœu. De même, plus probablement, l'infidèle qui, de bonne foi, ignorerait l'Incarnation, pourrait être sauvé par un acte surnaturel de contrition ou de charité parfaite, et par la disposition à croire ce mystère qu'implique la foi en Dieu principe et rémunérateur surnaturel. *

(2) « Elevé au sous-diaconat, S. Philippe de Néri ne pouvait toucher un calice sans tressaillir de joie ; aussi ne se rassasiait-il pas de le couvrir de ses baisers et de ses plus tendres caresses. » *Vie trad. des Boll.* p. 126.

* *Salman-
ticenses,
De fide,
p. 331.*

Oublierais-je que mon corps, à moi aussi, est un vase sacré qui contient une âme sacerdotale, la vie divine, souvent la Sainte-Humanité de Jésus, toujours l'auguste Trinité ! O mon Dieu, comme je vous demande la pureté la plus parfaite, un respect constant de cette chair consacrée par le baptême, la confirmation, le sacerdoce, et si souvent par le contact de votre Humanité, continuellement par celui de votre Divinité !

IV. *Le Corps de Notre-Seigneur est un ostensor.*

Le Corps de
Jésus,
ostensor.

Un ostensor splendide qui, dès ici-bas, rayonne aux yeux de la foi, et dans le Ciel ravira les yeux glorifiés des Saints. Il est l'ostensor de sa très-sainte âme, de sa gloire, de son amour, de ses mystères, de ses perfections divines.

Et le corps du chrétien et du prêtre est, lui aussi, un ostensor de Dieu, de Jésus. La Trinité habitant en lui, Jésus vivant en lui, doivent rayonner dans ses paroles, ses traits, son attitude, ses actions, sa vie.

Je veux m'arrêter à ce dernier rôle du Corps de Notre-Seigneur ; je veux méditer comment il est un signe parfait de son âme et de sa Divinité ; ce point de vue mérite d'être étudié à part et bien à loisir.

II. **Le Verbe a pris un corps pour que la très-sainte Ame de Jésus et sa Divinité pût nous parler et se manifester à nous.**

Beauté de
de N.-S.
Beauté de
sa parole.

I. — « Il n'y a de beau que Dieu, et, après Dieu, « ce qu'il y a de plus beau, c'est l'âme, et après l'âme, la pensée ; et après la pensée, la parole. Or

« donc, plus une âme est semblable à Dieu, plus
 « une pensée est semblable à une âme, et plus
 « une parole est sensible à une pensée, plus tout cela
 « est beau. * »

* Joubert,
Pensées,
 p. 38.

Je dois donc bien aimer les saintes Ecritures et surtout votre Evangile, ô Jésus ! Chaque mot tombé de votre bouche doit être pour moi un trésor : votre parole ressemble si bien à votre pensée, votre pensée à votre âme, votre âme au Verbe, et le Verbe au Père ! Oh ! que tout cela est ravissant !

Ce qui doit me ravir plus encore que votre parole, ô Jésus ! c'est la beauté de tout votre extérieur et surtout de votre sainte Face. On a dit que rien qu'en contemplant le visage du Divin Enfant on pourrait faire oraison jusqu'à la fin du monde. Celui que cette parole étonnerait n'aurait pas réfléchi à ce que doit être la face d'un Dieu, la face de la Beauté infinie, un corps uni hypostatiquement à la Lumière, à l'Harmonie en personne.

Oui, la Beauté suprême s'est faite homme, la Lumière éternelle s'est incarnée dans un corps comme le nôtre, l'Harmonie infinie a voulu avoir comme nous une voix pour nous parler, la Splendeur substantielle du Père a pris une figure humaine pour nous ravir.

Quel visage le Verbe a-t-il dû se choisir ? Que son front devait être beau et majestueux ; que ses traits devaient être gracieux, ses yeux purs et profonds ! que son sourire était charmant ; combien douce et forte, et pénétrante était sa voix ; combien belles aussi devaient être ses larmes ; comme toute son attitude était simple, noble, sacerdotale, divine !

Beauté uni-
verselle.

II. — Toute vérité, toute grâce, toute perfection rayonnait en Jésus enfant, adolescent, homme fait.

Aux yeux de son Père céleste et de sa Mère si clairvoyante, son visage traduisait son âme et toutes ses perfections, sa Divinité et tous ses attributs. Et ainsi toutes les beautés les plus exquises du Ciel et de la terre, toutes les beautés créées et toutes les beautés divines venaient s'y réfléchir.

Et il fallait qu'aucun charme véritable ne lui manquât, pas même cette ineffable sympathie que donnent la souffrance et le sacrifice. Est-il rien de si beau qu'un martyr tout radieux, comme un S. Ignace ou une Ste Agnès, d'amour pour Dieu et d'horreur pour le mal ? Et cette beauté, ô Jésus ! vous l'avez eue et au suprême degré.

Et vous ne me permettez pas seulement, ô mon Sauveur ! d'admirer votre beauté, vous me permettez d'appliquer mes lèvres sur vos mains et vos pieds percés de plaies, sur la blessure de votre côté, de me reposer sur votre cœur ; que dis-je ? comme un pauvre enfant blessé, malade, lépreux, que sa mère ne repousse pas, vous ne me défendez pas de baiser avec un profond respect, avec un amour filial, votre visage, votre front adorable, pour que ce contact purifie mon âme !

Beauté
admirable-
ment
rendue.

III. — Et de toutes les beautés de l'âme de Jésus et du Verbe, son visage était le réflecteur parfait ; il était le signe, parfait aussi, de tous les attributs de la Divinité. Que sont les créatures ? des signes de Dieu. La nature proclame surtout sa vie et ses attributs extérieurs ; l'ordre surnaturel manifeste davantage sa vie et ses attributs intimes ; la physionomie de l'Enfant Jésus, si semblable au Verbe, cette Physio-

nomie éternelle et substantielle du Père, révélait toutes les beautés divines ; elle les révélait bien mieux que les plus beaux spectacles de la terre, que l'étendue et la puissance de l'océan ou l'immensité et l'éclat des cieux, bien mieux que le visage pourtant si expressif et si transparent des Saints, bien mieux que toute l'Eglise militante et que l'Eglise triomphante.

Dans chaque ordre, Dieu a fait un chef-d'œuvre qui l'emporte sur tout le reste : Lucifer parmi les Anges, Marie parmi les pures créatures ; et bien au-dessus de Lucifer et de la Très-Sainte Vierge elle-même, l'Ame de Notre-Seigneur dans l'ordre spirituel, son Corps dans l'ordre matériel.

Le Corps de Jésus, son visage, voilà le signe sensible par excellence de la Divinité, type de tous les autres. De même que les Anges ont été créés et sanctifiés et que toutes les âmes sont justifiées sur le type de son âme, nos corps seront glorifiés et ils ont été créés sur le type de son Corps. Adam et Eve dont la beauté, même physique, fut sans doute admirable, étaient des ombres de Jésus. En formant de ses mains leurs corps, Dieu voyait les traits de son Fils et les prenait pour modèle. Il les voyait aussi en donnant l'existence à chaque nouveau saint et même à chaque homme de l'ancien monde ; il les voyait surtout quand il créa Marie, Marie si semblable par le corps et par l'âme à Jésus.

IV. — Enfin, de tout ce qu'il y avait de plus exquis dans la chair virginale de Marie, la chair divinement belle de Jésus fut formée par le plus grand des miracles. Chef-d'œuvre immédiat de l'Esprit-Saint, merveille d'organisation dès le premier instant, le

Beauté progressive dans son développement sur la terre.

Corps du Verbe fait homme, après quelque temps, apparut aux yeux ravis de sa Mère. Qu'y a-t-il dans la Création qu'on pût lui comparer ? La fleur la plus exquise a-t-elle rien qui approche du visage du divin Enfant ? Il est la Fleur annoncée par le prophète Isaïe, née sous l'action divine, de la Tige immaculée de Jessé, la Très-Sainte Vierge Marie. Elle ira s'épanouissant de jour en jour, cette Fleur divine ; et quand sa beauté virginale aura atteint, aux regards de Marie et aux regards de Dieu, sa suprême perfection, alors elle sera mutilée, coupée, broyée d'une horrible manière, mais elle se relèvera aussitôt pour reprendre à jamais sa vie qui vivifie la terre, son éclat qui ravit le Ciel.

Avec quelle admiration, quel amour, Marie a suivi, et notre âme aussi doit étudier, après elle, le progrès de la beauté du Divin Enfant ! Elle vit sa face si délicate et si pure, « tous les jours, à toute heure, « à chaque instant, pendant des années. Elle la vit « s'élargir, se développer, s'agrandir, dépouiller et « prendre l'expression successive des différents âges « de la vie humaine. Elle la vit, dans l'ignorance « apparente de l'enfance, dans les charmes parti- « culiers de la jeunesse, dans la sérénité pensive de « l'âge mûr ; elle la vit dans le ravissement de la « contemplation divine, dans la tendresse indulgente « de l'amour, dans l'éclat d'une sagesse toute céleste, « dans l'ardeur d'une juste indignation, dans la « douloureuse gravité d'une tristesse profonde, aux « moments de la violence, de l'opprobre, de la peine « physique et de l'agonie mentale. Chacune de ces « phases n'était pour Marie rien moins qu'une révé- « lation. Elle faisait presque tout ce qu'elle voulait

« de cette face divine. Elle pouvait la presser contre
 « la siennedans toute la liberté de l'amour maternel.
 « Elle pouvait couvrir de baisers les lèvres qui doi-
 « vent prononcer la sentence de tous les hommes.
 « Elle pouvait la contempler à loisir, pendant le
 « sommeil ou la veille, jusqu'à ce qu'elle l'eût ap-
 « prise par cœur. Lorsque l'Eternel avait faim, cette
 « petite face cherchait son sein et elle s'y reposait.
 « Marie essuyait les larmes qui découlaient sur
 « les joues enfantines de la Béatitude incréée. Bien
 « des fois, elle lava cette face dans l'eau de la fon-
 « taine, et le Précieux Sang venait la couvrir, attiré
 « par la fraîcheur de l'eau ou par le doux frottement
 « de la main maternelle, et il la rendait dix fois plus
 « belle. Un jour, elle devait reposer, pâle, souillée
 « de sang et sans vie, sur ses genoux, pendant que,
 « pour la dernière fois, tous les services qu'elle lui
 « rendait autrefois à Bethléem, si tristement dépla-
 « cés, devaient se renouveler sur le Calvaire. » *

* *P. Faber.*
Bethléem I,
 p. 140, 141.

Ainsi, ô Très-Sainte Vierge ! avez-vous assisté, attentive et ravie, au progrès de la beauté de Jésus, vous ne vous accoutumiez pas à ce spectacle si intéressant pour votre cœur ; souverainement clairvoyante, parce que vous étiez très-pure et très-aimante, vous y trouviez des charmes toujours nouveaux.

L'âme pure, et qui aime le Divin Enfant, se complait comme vous, à le contempler dans ses différents mystères. Nul spectacle ne l'intéresse autant que celui-là. La vue de Jésus, n'est-ce pas le Ciel ? Elle ne peut se permettre à son égard toutes vos saintes familiarités, toutes vos attitudes, mais du moins peut-elle l'étudier, l'admirer et l'aimer. Si je

m'ennuie parfois à regarder Jésus, à contempler sa sainte face, et la sainte âme et la Divinité qu'elle me révèle, c'est que je ne suis point assez aimant ni assez pur. Mettez, ô Vierge Marie ! la pureté et l'amour dans mon cœur, afin que mon plus grand bonheur soit de me trouver en présence de votre Fils, le plus beau des enfants des hommes.

Beauté
progressive
et relative
dans sa
manifestation.

Progressive dans son développement, la beauté de Jésus fut progressive aussi et relative dans sa manifestation. Les âmes qui la contemplaient de plus près, ne la saisissaient pas également. La Très-Sainte Vierge l'a sans doute toujours mieux comprise que S. Joseph, bien mieux que les Apôtres même au Thabor, et pour la comparer elle-même à elle-même, elle l'a beaucoup mieux comprise au Calvaire qu'à Nazareth ou à Bethléem.

On ne pouvait, il est vrai, approcher de Jésus, sans être touché. « Son visage était si beau, a dit « la Très-Sainte Vierge à Ste Brigitte, que personne « ne le regardait sans être consolé, eût-il la douleur dans l'âme. Les justes éprouvaient une consolation spirituelle, les méchants étaient allégés « de la tristesse du siècle, tout le temps qu'ils « avaient les yeux fixés sur lui. Aussi les affligés « avaient-ils coutume de dire : Allons vers le Fils « de Marie, pour être au moins soulagés un moment. » * Rien dans la beauté de Jésus qui flattât les sens ou la raison orgueilleuse. C'était une beauté supérieure, transcendante, digne du Souverain Prêtre, digne de celui qui est la couronne des Vierges, digne d'un Dieu. Elle se révélait à la raison humble, aux âmes droites et pures : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. »

* Rével.
IV, 70.

Telle était la loi, quand Jésus vivait sur la terre ; c'est encore la loi pour les âmes qui au cours des siècles le contemplent dans l'oraison. Nous la découvrons de mieux en mieux, cette ineffable beauté, nous en serons de plus en plus charmés, à mesure que notre âme deviendra plus humble, plus simple, plus pure, plus aimante ; et dans le Ciel elle nous ravira selon que sur la terre nous l'aurons étudiée, aimée et fait aimer.

V. — Mais ceux-là mêmes qui la verront le mieux dans l'éternité n'auront jamais fini de l'admirer. A l'encontre des beautés créées qui trompent toujours ceux qu'elles séduisent, et ne sauraient leur donner autant qu'elles leur promettent, la beauté de Jésus ne trompe personne et ne lassera jamais. Après des millions de siècles, les Saints la trouveront toujours plus ravissante ; ses charmes sont inépuisables ; qu'est-ce en effet que la Face de Jésus sinon le miroir parfait de tous les mystères de son cœur, de son âme, le miroir parfait du Verbe lui-même et de tous les attributs ou mystères divins, et cela n'est-il pas indéfini, insondable ?

Pourrais-je laisser ce sujet de la beauté de Jésus sans réfléchir aux vues de Dieu sur notre parole, notre extérieur, en un mot notre corps ?

Pourquoi nos corps ? pour révéler nos âmes, et, par elles, la Divinité. Heureuses les âmes, et toute âme sacerdotale doit être de celles-là, qui par leur extérieur, leur parole, leurs démarches, leur attitude, leurs relations, ne veulent jamais que révéler Dieu, révéler Jésus vivant en elles.

Beauté
inépuisable.

III. Pourquoi le Verbe a-t-il pris un corps ? c'est afin que nous ayons sous les yeux l'idéal de la vie et des vertus extérieures.

Vous avez souvent admiré comment une mère sait se faire enfant dans son langage, dans son sourire, dans ses attitudes et toute sa vie, avec son enfant. Ainsi a fait le Verbe à notre égard. Il n'a point voulu s'unir hypostatiquement à un pur esprit ; il n'a pas voulu pratiquer seulement les vertus invisibles et sublimes que pratiquèrent les Anges dans leur rapide épreuve ; il s'est fait homme, il a pris un corps, pour nous donner à jamais le modèle de toutes les vertus humaines, aussi bien des vertus extérieures que des vertus intimes.

De parcourir toute la vie *extérieure* de Notre-Seigneur est chose très-utile à l'âme chrétienne, et ce doit être une de nos occupations favorites dans l'oraison. Nous ne pouvons ici qu'en méditer quelques traits, à l'égard de Dieu, des hommes et des choses de la terre.

I.

A l'égard de la Divinité, le Verbe est venu nous apprendre le respect, en parlant d'elle et en lui parlant dans la prière.

Le Verbe a pris un corps et s'est rendu visible pour nous apprendre à parler de Dieu aux hommes, et à parler à Dieu dans la prière, avec un respect profond.

Comment il parle de son Père dans l'éternité, le mystère de la Sainte Trinité nous permet de le soupçonner, puisque nous voyons une Personne divine, l'Esprit-Saint, surgir de cet entretien ravissant, ou plutôt de l'amour infini qu'il provoque. Sur la terre,

il ne prononçait le nom de son Père et celui du Saint-Esprit, et il ne parlait d'eux qu'avec une profonde religion ; et il nous a appris par là, à nous créatures et pécheurs misérables, à révéler le nom trois fois saint de la Divinité, à ne pas apprécier légèrement ses conduites cachées, ses jugements redoutables.

Il nous a montré aussi comment on se tient devant elle dans la prière. La Judée vit ce sublime mystère d'un Dieu agenouillé devant un Dieu, en attendant qu'elle pût le voir sacrifié, sur une croix, à sa gloire.

Jésus en prière, Jésus enfant, s'agenouillant devant son Père ! sujet aussi touchant qu'oublié. Quelle est la sainte âme qui avait une dévotion spéciale au Divin Enfant se mettant à genoux pour la première fois ?... Voyez encore Jésus en prière au désert, Jésus prosterné au Jardin des Oliviers. Voyez de quelle vive et chaste crainte son Humanité si pure est saisie devant la Sainteté et la Majesté infinie. Dans le silence et le recueillement le plus parfait, elle s'abîme jusqu'aux dernières profondeurs de son néant. Mille fois moins saint le tremblement des Anges dans le Ciel, ou la vénération si tendre, et en même temps si respectueuse, de Marie dans la prière

Je veux vous imiter, ô mon Maître ! dans ce respect profond pour votre Père. Je veux avoir devant lui, sans doute, la familiarité simple et naïve d'un enfant, là est la perfection de l'amour. Mais loin de moi le sans- façon, les attitudes molles, légères, que facilement se permet une foi médiocre.

Jamais il ne faut traiter la Divinité d'une manière banale. Rien n'est bon et affable comme elle, rien

ne doit comme elle ouvrir l'âme à la confiance ; mais, en même temps, rien n'est si respectable et si imposant. Devant la Divinité, le sans-gêne est absurde et odieux. Hélas ! ne m'y suis-je pas souvent laissé aller ? Et n'ai-je pas, souvent aussi, mal prié dans l'oraison, au saint sacrifice, devant le tabernacle, faute de m'être saisi de la présence de Dieu par un bon acte de foi et de recueillement, faute de ce respect extérieur qui réagit sur l'âme, réveille en elle la religion, attire sur elle la grâce. Je veux désormais veiller avec soin et constamment à faire prier mes sens. Aussi bien, Dieu a-t-il droit à leur prière tout autant qu'à celle de mon cœur.

II.

A l'égard
des hom-
mes, le
Verbe, en
s'incar-
nant, est
venu nous
apprendre
le respect...

I. Que vous me donniez, ô Jésus ! l'exemple du respect à l'égard de votre Père, je le comprends, mais que vous soyez un modèle de respect à l'égard de l'homme, de l'homme néant et péché, voilà ce que je trouve bien surprenant et ce qui me semblerait impossible.

Pourtant, rien n'est plus vrai. Même comme Dieu, vous nous traitez avec respect, votre conduite providentielle nous dirige avec de grands égards. Ce respect divin envers vos créatures m'est bon à méditer, et me donne des âmes une idée sublime.

Vous avez voulu le rendre-sensible, ce respect des hommes, en vous incarnant et en vivant parmi nous.

Je vous vois respecter non seulement votre Très-Sainte Mère et S. Joseph, et vos Apôtres, mais aussi les petits et les misérables de toute sorte, qui se présentent à vous : les lépreux, les aveugles, les enfants, les publicains, cette pauvre Samaritaine, si dédai-

gnée des Juifs que vos disciples s'étonnent de vous voir lui adresser la parole, la pécheresse Madeleine, plus méprisée encore des pharisiens.

C'est que dans les âmes vous voyez votre Père. Oubliant tout le reste, vous ne considérez en elles que la vie divine à laquelle, si bas qu'elles soient tombées, — tant qu'elles ne sont pas tombées en Enfer, — elles demeurent appelées.

Je veux voir, moi aussi, Dieu dans le prochain ; je ne veux, en lui, considérer que vous, ô Jésus ! car vous êtes encore sur la terre. Vous êtes dans le Pape votre Vicaire par votre autorité, vous êtes dans l'Eglise par votre vie, vous êtes dans le prêtre par votre caractère, vous êtes dans le pauvre, dans le malade, dans l'orphelin, dans tous les misérables, par votre amour, par votre grâce, par votre Esprit que vous leur donnez ou que vous leur destinez. Quand j'ai affaire à eux, c'est à vous que j'ai affaire. En les respectant, c'est vous que je respecte.

Je dois vous voir dans le pécheur lui-même ; et quand une âme, souillée par bien des fautes, se présente à moi, je veux la respecter comme Véronique essuyant votre Face défigurée. Oui, cette âme, si coupable soit-elle, est appelée à vivre de votre vie, à être couronnée de votre gloire. C'est une reine à qui vous destinez le plus beau des royaumes, le Ciel.

II. A l'égard des hommes, que vient nous ^{La vérité.} apprendre encore le Verbe incarné ? il vient nous apprendre à être justes et vrais dans nos paroles et dans notre vie. Témoin éternel de la vérité de son Père, le Fils de Dieu s'est fait homme pour être son Témoin temporel. Il est, comme Verbe, l'Expression

substantielle de sa pensée infinie, la Candeur parfaite de sa lumière éternelle ; et son Humanité est à son tour l'expression et la candeur du Verbe. A quel point l'être tout entier de cette Humanité, si limpide et si pure, traduisait bien le Verbe, vous seul, ô mon Dieu ! vous pouvez le comprendre. Mais ce qui saisit, ce qui ravit d'admiration, pour peu qu'on se rappelle votre vie, c'est votre simplicité, votre droiture, votre sincérité dans les louanges ou les reproches, votre vérité dans les actions, les démarches, la vie, les souffrances, la mort, votre horreur extrême du mensonge, de l'hypocrisie, de la duplicité. Même comme homme, vous êtes la vérité, la simplicité idéale. Et vous nous avez montré par votre exemple que la parole et la vie nous sont données pour rendre témoignage à la vérité. Ce témoignage dû à la vérité, vous le lui avez rendu, non-seulement en présence des petits et des faibles, mais aussi en face des puissants et des orgueilleux. Pour elle vous avez versé votre sang. Vous êtes le Témoin, le Martyr par excellence. Votre mort, comme votre vie, est une éternelle et éclatante protestation contre le monde et sa fausseté.

Qu'est-ce que le monde ? l'école du mensonge, de la dissimulation, de la flatterie, de la médisance, de la calomnie, de la perfidie, de tout ce qui est factice, exagéré, hypocrite.

Votre Evangile, au contraire, votre vie, votre mort, ô mon Maître ! est l'école de la simplicité, de la vérité, de la droiture et de la justice.

Avec la prudence et la discrétion, donnez à tous ceux qui vous aiment, donnez-moi la simplicité du cœur, des paroles et de la vie, l'horreur du men-

songe, de la médisance et de la calomnie, de la flatterie, de la lâcheté, de la plus légère hypocrisie. Donnez-moi de ne jamais trahir ma pensée, et, à plus forte raison, de ne jamais trahir la vôtre ni celle de votre Père. Donnez-moi, tout en étant prudent et modeste, de parler toujours un langage franc, vrai, juste, chrétien. Heureux si vous m'appeliez à être un jour le témoin, le martyr de votre vérité en versant mon sang pour elle. Au moins, veux-je l'aimer, avoir pour elle un culte religieux, l'étudier avec soin, la contempler avec foi, afin de la communiquer autour de moi. Je veux être son apôtre, son témoin, sinon par la mort, au moins par ma parole et par ma vie ; ce n'est pas pour rien que je suis votre disciple et votre prêtre, et que mes lèvres et mon cœur ont été consacrés par vous qui êtes la Vérité même.

La bonté.

III. Ce que par-dessus tout j'admire dans la vie extérieure de Notre-Seigneur, c'est sa bonté. Nous devrions être ravis de voir comment la Bonté infinie de Dieu éclate dans le monde : la terre est pleine de sa miséricorde, l'univers n'est qu'un grand et vivant témoignage de son amour. Qu'il est bienfaisant, ce Dieu si grand et si puissant ! Qu'il est communicatif et qu'il est patient ! Comment peut-il laisser tant de crimes monstrueux se commettre, sans écraser les coupables, et quel mystère étonnant et touchant que celui des trois Personnes divines attendant parfois vingt ans, cinquante ans, à la porte d'une âme coupable ou tiède !

Ces mystères de bonté et de patience divine que nous ne remarquons point assez, le Verbe a pris un

corps pour les rendre palpables dans sa vie, dans sa mort, dans l'Eucharistie.

Qu'est-ce que Jésus, sinon la Bonté même de Dieu apparue parmi nous ? Quoi de bon comme le Divin Enfant ? Quelle bonté en Jésus à Nazareth, pendant son ministère public, soit qu'il prêche les foules ou guérisse les malades, ou forme ses disciples ; quelle bonté sur son visage souffrant ou expirant ! Quelle adorable patience dans le Saint Sacrement, et dans sa conduite providentielle en notre âme !

Il faut que le chrétien et le prêtre soient bons comme lui.

Heureux celui dont la bonté est non seulement réelle et surnaturelle, mais avenante, expansive et joyeuse. Un joyeux, c'est comme un soleil qui épanouit les cœurs et répand le bonheur et le bien autour de lui. Que de péchés il peut prévenir, que d'idées fausses il peut redresser, que de tristesses et de chagrins il console, que de maux il guérit, que d'âmes il peut sauver !

Du moins dépend-il de nous, en contemplant et en priant notre Sauveur si bon, de nous faire une âme bonne et bienveillante, et d'acquérir aussi une bonté extérieure réelle et vraie ; cette bonté sans fadeur, douce et forte, qui donne tant de puissance sur les âmes ; cette bonté bienveillante qui bannit la dureté de la conversation et de la vie comme de l'esprit et du cœur ; cette bonté bienfaisante qui communique à ceux qui l'approchent, le courage, le bonheur, la sainteté ; cette bonté attentive et particulière qui se donne toute à tous, qui s'intéresse à chacun comme si elle n'avait à s'occuper que de lui ;

cette bonté patiente et de longue haleine qui ne se décourage jamais, qui sait attendre le moment des âmes et le moment de la grâce; cette bonté généreuse qui fait que l'on s'oublie en se sacrifiant, et qu'on double les services rendus, par la forme qu'on leur donne et la bonne grâce avec laquelle on les rend.

III.

A l'égard des choses humaines et temporelles, que vient m'apprendre le Verbe incarné? il vient m'apprendre à aimer les unes : surtout le silence, le travail, la croix. Il vient m'apprendre à mépriser les autres : les avantages et les biens extérieurs et les plaisirs des sens.

I. C'est quelque chose de bien surprenant, a dit Bossuet, que le grand silence de Dieu au milieu des événements humains. Non seulement Dieu se tait, mais il semble s'appliquer à se cacher : *Deus absconditus*. Le Verbe
est venu
nous
apprendre
à aimer le
silence.

L'exemple de la Divinité devrait suffire à nous inspirer l'amour du silence, de l'obscurité, de la vie cachée ; mais cet exemple n'est pas compris. Et le Verbe s'est incarné pour nous le faire comprendre.

La Beauté, la Sagesse infinie a pris un corps ; sans doute que c'est tout d'abord pour se montrer au monde? Non, c'est pour se cacher. Le Verbe, la Parole éternelle a pris une voix ; c'est d'abord pour nous parler? Non, c'est avant tout pour se taire. Tous les trésors de la science divine, de la science béatifique, de la science angélique et bientôt

de la science humaine, sont en Jésus; et Jésus garde le silence ! Il se tait d'abord absolument dans le sein de Marie; il se tait pendant sa première enfance, excepté pour pleurer et pour crier. Même quand il saura parler, — le Verbe a voulu apprendre à parler ! — il se taira pendant bien des années. C'était sans doute une vie silencieuse que la vie de Nazareth; de temps en temps seulement quelques mots d'une simplicité divine interrompaient ce silence.

Oh ! que ce silence est bon à méditer pour moi ! Qu'il m'est bon aussi de méditer l'Eucharistie comme prolongement, jusqu'à la fin des siècles, de cet adorable mystère du Verbe éternel qui se tait, de la Lumière infinie qui se voile, d'un Dieu qui se cache.

Et, en songeant que le Verbe a choisi le silence, aimé l'obscurité, recherché la solitude, je serais fâché d'être ignoré, d'être oublié ! et quand la charité ne me presse pas de parler, je ne me résignerais pas à me taire, à garder dans mon âme mes pauvres petits trésors de science et d'expérience, je n'aimerais pas le silence extérieur, la solitude, la retraite, afin d'y trouver ce silence de l'âme, sans lequel il n'y a pas de sainteté ! C'est qu'alors, ô mon Maître ! je ne vous aimerais pas vous-même.

Le travail.

II. Une autre loi de la sainteté que notre nature déchue n'aime pas, dont parfois elle a horreur, c'est celle du travail. Nous n'aurions pourtant qu'à songer à Dieu pour aimer le travail. Quel Travailleur que Dieu ! C'est grâce à son activité qui ne se repose ni le jour ni la nuit, que nous avons la vie, le mouvement, l'être. Le Verbe, en s'incarnant, nous a rendu sensible cet exemple divin ; et il a consacré dans

sa personne le travail même le plus humble ; il a mis son empreinte sur les durs instruments de l'ouvrier. Il a voulu être lui-même ouvrier, avant d'être prédicateur et thaumaturge, avant de se montrer victime, prêtre et roi.

L'esprit humain est confondu en voyant le Verbe éternel s'appliquer pendant son enfance, avec une humble et pauvre femme, à balayer la petite maison de Nazareth, à y entretenir l'ordre et la propreté ; puis, pendant vingt ans, occuper sa sagesse infinie et les trésors de sa science à tailler du bois, sous les ordres d'un artisan ; et enfin consacrer trois ans de son existence terrestre aux travaux, plus relevés selon le monde, mais au fond si durs, de l'enseignement et de l'apostolat.

Qui oserait se plaindre maintenant de la loi du travail ? Le pauvre peut bénir son rude labeur en se rappelant qu'il a été partagé par son Dieu ; le riche doit rougir, s'il mène une vie oisive. Et moi, je dois aimer d'amour l'étude laborieuse de Dieu, de sa parole, des lois et des dogmes qu'ils a révélés, de son Eglise, de son culte, de ses saints.... Je veux aimer aussi à me dépenser pour préparer la vérité, et la communiquer aux âmes, et par elle les sanctifier.

III. En prenant une âme semblable à la nôtre et en la soumettant à des douleurs inouïes, le Verbe nous a appris à estimer les croix intimes. En s'unissant un corps qui ne fut jamais sans doute un instant sans souffrir, et qui, au temps de la Passion, subit d'affreux tourments, il nous a enseigné le prix de la croix extérieure.

La
souffrance
physique.

Vous avez pendant trente-trois ans, ô Jésus ! en-

duré sans relâche des douleurs morales dont nous ne pouvons pas même soupçonner la profondeur. Vous ne nous laissez pas non plus un seul jour ni même une heure, sans chagrins et sans peines intimes, plus ou moins vives. Soyez béni de nous donner ainsi part à votre calice invisible. Et si vous permettez souvent que nous soyons plus ou moins longtemps sans souffrances physiques, un jour ou l'autre votre Providence nous envoie des croix extérieures. Heureux, mille fois heureux celui qui souffre continuellement dans son corps, aussi bien que dans son âme, et qui croit que cet état est une des bénédictions les plus précieuses que vous puissiez nous accorder pour nous détacher de la terre et nous unir à vous !

IV

Parmi les choses temporelles, le Verbe est venu nous apprendre à mépriser surtout les vanités et les biens extérieurs.

Qu'est-ce que le Verbe est venu nous apprendre à mépriser, parmi tant de choses extérieures qui nous tentent ou nous séduisent ? précisément celles que le monde estime et recherche davantage : les vanités extérieures et les plaisirs des sens.

I. S. Thomas d'Aquin et Ste Thérèse avaient de la Divinité une idée tellement forte, qu'ils n'étaient jamais tentés de ce défaut bien commun et bien petit en même temps : la vanité. Quinconque a un souvenir bien vif de la Sainte-Humanité de Notre-Seigneur, je ne sais non plus comment il pourrait délibérément se complaire dans ses biens extérieurs, ses vêtements, sa beauté. La B. Marie des Anges, pendant son enfance, n'était pas sans se préoccuper de sa chevelure et de ses traits charmants. Un jour

qu'elle voulait se regarder dans une glace, au lieu d'y voir son visage, ce fut la Face de Jésus, défigurée par le sang, les larmes, les blessures et la couronne d'épines qui s'offrit à ses yeux. Elle fut guérie pour jamais de sa vanité. Il ne tient qu'à moi d'avoir la vision de Jésus voilant sa beauté divine sous les traits d'un enfant, de Jésus enveloppé de langes et couché sur la paille dans une étable, puis à Nazareth, logé, vêtu en pauvre ouvrier ; puis flagellé, couvert de crachats et d'ordures et déchiré de plaies, ... je n'ai qu'à le contempler avec amour dans l'oraison. Alors je mépriserai aisément toutes ces futilités et ces attraits extérieurs auxquels le monde accorde tant d'attention, d'importance et d'intérêt ; je me réjouirai d'être pauvre, si Dieu me donne avec son Fils ce trait de ressemblance ; et je serai toujours humble, simple et modeste.

II. Et je mépriserai aussi les plaisirs des sens, en songeant que la couche de Jésus était bien pauvre et bien dure à Bethléem, qu'elle fut pauvre et dure aussi à Nazareth, pauvre et dure pendant sa vie publique : alors, c'était souvent, sans doute, le gazon ou la pierre, en attendant la couche plus dure de la croix. Je mépriserai les plaisirs des sens, en me rappelant que la nourriture de Celui qui nourrit l'univers était bien humble et bien frugale, quand il ne s'en privait pas complètement comme au désert, en attendant que sur la croix, on l'abreuât de fiel. Et qui dira, ô Jésus ! votre pureté ?... « O Marie ! « s'écriait Sainte Magdeleine de Pazzi, je vois sortir « de vos yeux la splendeur de la pureté. » * O Jésus !

Et les plaisirs des sens.

• Œuvres, Tome 1, p. 85.

quelle grâce de pureté se dégage de vos yeux pleins de larmes, de votre front couronné d'épines, de

vosre sainte Face, défigurée par le sang et les blessures, de tout vosre Corps qui n'est qu'une plaie ; de vos mains et de vos pieds percés de clous, de vosre cœur ouvert par la lance. On devient pur, rien qu'en vous regardant, ô Verbe virginal, Amant divin de la chasteté, Couronne des Vierges !

Il m'est bien doux, ô mon Maître adoré ! de chercher ainsi en vous la raison la meilleure et la plus simple, le motif le plus touchant de toute vertu, soit extérieure, soit intime. Je trouve dans vosre vie et vosre mort des leçons et des grâces pour toutes mes actions et pour tous mes états : la prière, les relations avec les hommes, le silence, le travail, le sommeil, l'action, la parole, et tout particulièrement pour la souffrance.

IV. Pourquoi encore le Verbe s'est-il incarné ? pour souffrir et s'immoler.

Le Corps
de Jésus,
destiné à la
souffrance
et à la
mort.

Quelques saints ont eu, sur l'Incarnation, des hardiesses de langage qui nous paraissent étranges, mais qui doivent plutôt nous édifier extrêmement, et qui éclairent d'un jour sublime l'élément le plus mystérieux de l'existence humaine, la douleur et la mort. Ils ont dit que le Verbe ne voyant pas dans le Ciel la livrée de la souffrance, et la trouvant pourtant si belle, est venu la chercher sur la terre et s'est fait homme, afin de pouvoir la porter.

De s'unir hypostatiquement à une âme plus belle et plus pure que les Anges, afin qu'elle honorât la Majesté divine par des souffrances morales inouïes, n'a pas suffi au Verbe. Il a voulu éprouver la souffrance qui nous est propre, avoir en lui, dans sa

Personne, tout ce qu'il y a de plus éloigné de la Béatitude infinie : la douleur physique et la mort et, par elles, sauver le monde.

Est-ce assez pour nous convaincre que non seulement la souffrance de l'âme, mais la souffrance physique, l'immolation, la mort est bonne pour nous, puisqu'il l'a jugée bonne pour lui ?

Il a donc pris un corps, et, après l'avoir prosterné bien des fois devant son Père dans la prière, après l'avoir mortifié par le travail et les jeûnes, après l'avoir dévoué aux hommes par les fatigues de l'apostolat, il en est enfin venu au but suprême de l'Incarnation.

Quel est-il ce but suprême ? l'immolation, et l'immolation dans des souffrances et des humiliations affreuses. Oui, si le Verbe s'est incarné, c'est en définitive pour que le corps d'un Dieu fût saturé de tourments aussi bien que son âme, c'est pour que la face d'un Dieu fût couverte de crachats, et la tête d'un Dieu couronnée d'épines, et les yeux d'un Dieu remplis de larmes, et la chair d'un Dieu torturée par une passion et une mort horribles, c'est pour que le sang d'un Dieu coulât jusqu'à la dernière goutte : le salut du monde par la mort d'un Dieu sur la croix, voilà le terme suprême ici-bas de l'Incarnation.

Quelles idées que celles-là ! Qu'ai-je à objecter à ces vues et à ce choix du Verbe ? Jamais vues ne furent plus réfléchies, jamais choix ne fut plus éclairé. C'est la Sagesse éternelle qui a conçu ce plan et qui a fait ce choix. Tu n'as, ô mon âme ! qu'à te taire, à croire, à adorer. Rien de ce qui t'émeut si vivement dans la passion et la mort de ton Dieu ne s'est fait sans la volonté du Verbe et

même de sa très-sainte Ame. Toute la malice des démons et des hommes n'aurait pu porter la plus petite atteinte à sa chair divine, s'il n'avait voulu le permettre par amour pour nous.

C'est surtout pour souffrir et mourir que le Verbe a pris un corps. Et pourquoi ai-je un corps moi-même ? c'est sans doute pour qu'il soit le temple de la Divinité, c'est afin que par lui je puisse la révéler aux hommes, c'est pour que je le prosterne devant elle, c'est pour que je le dévoue eux-mêmes, mais c'est aussi et j'oserais dire que dans l'état présent c'est par-dessus tout pour que je souffre et que je meure en union avec Jésus souffrant et mourant, et que, par mon sacrifice uni au sien, j'honore son Père et lui témoigne mon amour. Quand donc je souffre, après les premiers étonnements ou les premières révoltes des sens, je dois ranimer ma foi et me dire : Voilà le meilleur moyen pour moi de ressembler à mon bon Maître ; et si je me vois mourir, j'unirai mon agonie à son agonie, avec la conviction qu'il n'est rien de plus grand, de plus saint, de plus fécond pour mon âme et pour l'Eglise et pour la gloire de Dieu, que la mort chrétienne et sacerdotale.

Et pour me rappeler ces grandes leçons d'immolation, je n'ai pas besoin de me reporter au Calvaire, je n'ai qu'à songer à l'Eucharistie qui perpétue jusqu'à la fin des siècles toute la réalité, sauf la souffrance, de son sacrifice sur la Croix.

Le Corps
de Jésus,
organisé
par Dieu
pour la
souffrance.

II. Le Corps de Jésus, choisi par Dieu pour l'immolation, parmi tant d'autres qui se présentaient à sa pensée éternelle, a été aussi, quand vint le moment de l'incarnation, organisé par son action spé-

ciale, pour souffrir sans mesure. Quand Dieu choisit, quand Dieu construit lui-même un instrument, il sait bien l'adapter à sa fin : *Corpus aptasti mihi*. Aussi la chair du Verbe Rédempteur fut-elle d'une délicatesse exquise, d'une extrême susceptibilité à la souffrance, et en même temps d'une puissance extraordinaire pour la supporter. Y eut-il jamais un corps aussi sensible et aussi difficile à briser, et accablé de plus grandes souffrances et tourmenté d'une plus horrible manière ?

III. Et si le Verbe, comme sa très-sainte Ame, a tant aimé ce Corps divin, c'est parce qu'il voyait en lui l'instrument parfait du sacrifice par lequel il devait sauver le monde. Cela doit aussi redoubler mon amour pour Notre-Seigneur et en particulier pour Jésus Enfant. Comme il devient plus ravissant à mes yeux quand je songe au Calvaire ! La pensée de la Passion plane déjà sur tous les mystères de la sainte Enfance et leur donne un caractère inexprimablement touchant : le front de l'Enfant Dieu me charme davantage quand je le vois d'avance couronné d'épines ; vos mains, ô petit Jésus ! sont plus belles à mes yeux, vos pieds me paraissent plus dignes de recevoir mes baisers d'adoration et d'amour quand je songe qu'ils doivent être percés de plaies ; le sang qui coule dans vos veines et colore vos joues me semble déjà digne d'une dévotion spéciale quand je songe qu'il est impatient de couler pour mon salut ! Comme les battements encore faibles de votre cœur d'enfant doivent mieux retentir dans mon âme quand je pense que ce Cœur sacré doit tressaillir pour la dernière fois ici-bas sur une croix, et qu'il doit y être percé d'une lance !

Aimé par
le Verbe et
sa sainte
Ame, et
plus aimable
pour
nous, à
cause de
cette
destina-
tion.

Hélas ! tant de pauvres âmes aiment leur corps comme un instrument de jouissance ! Celles-là seules sont dans le vrai qui l'aiment comme un moyen de vous imiter et de vous plaire, par les mortifications qu'elles savent s'imposer, par les souffrances et la mort acceptées en union avec vous.

V. Pourquoi le Verbe s'est-il incarné ? pour que son Corps fût le Sacrement universel de la sanctification et de la glorification des âmes.

Après avoir été l'instrument de la rédemption du monde, le Corps de Jésus demeure l'instrument de toutes ses applications, et par conséquent de notre sanctification et de notre glorification. Rôle sublime, qui doit nous intéresser vivement.

On étudie et on exalte avec transport, à notre époque, les propriétés naturelles des corps, qui nous apparaissent de plus en plus prodigieuses, et l'on a raison.

Propriétés
naturelles
de la
matière,
admirables.

Propriétés
surnaturel-
les des
choses
matérielles,
plus admi-
rables
encore.

Et nous, chrétiens et prêtres, nous n'étudierions pas avec intérêt, avec passion, leurs propriétés et leurs destinées surnaturelles, infiniment plus prodigieuses ! N'est-il pas admirable de songer quelle puissance Dieu donne aux choses matérielles, par exemple à sa parole dans les saintes Ecritures, et aux reliques des Saints ; de songer que l'Eglise peut communiquer à quelques gouttes d'eau, en les bénissant, la vertu de chasser les démons, ces puissances formidables, capables si Dieu le leur permettait, de se jouer du monde entier, comme le vent se joue d'une plume ; de songer que Notre-Seigneur met dans quelques paroles que prononce le prêtre, le

pouvoir d'opérer un changement plus miraculeux que la création du monde ; de songer qu'il a destiné les éléments les plus communs, l'huile, l'eau, le pain, le vin, à produire des effets divins, ou même à devenir le Corps et le Sang d'un Dieu ; de songer encore aux flammes du Purgatoire qui peuvent épurer des âmes, aux flammes de l'Enfer qui vengent la Sainteté et la Justice infinie, même sur de purs esprits ; de songer à l'Eglise qui, par la voix de ses papes, de ses évêques et de ses prêtres, par les écrits de ses Saints, par les soupirs et les chants de ses vierges, par les travaux de ses missionnaires, par l'immolation de ses martyrs, a transformé, et tous les jours sanctifie encore le monde ; de songer enfin aux glorieuses destinées des corps des Saints, à leur gloire, si ravissante que quelques rayons de cette gloire mettaient, sur le Thabor, les Apôtres hors d'eux-mêmes.

Or, quel est le centre et, pour ainsi dire, le cœur de tout ce système plus prodigieux que le système des mondes physiques ou des hiérarchies des Anges ; quel est le principe de l'efficacité des Sacrements, de l'influence sanctifiante de l'Eglise ? c'est le Corps de Jésus.

Après avoir été l'instrument de la Rédemption du monde, il est, disions-nous, l'instrument de toutes ses applications. Tel est le plan divin. La vie et l'avenir surnaturel du genre humain, aux premiers jours du monde, furent attachés à un fruit, à l'arbre de la vie. Maintenant c'est du Corps de Jésus qu'ils dépendent.

Ah ! j'admire que la matière puisse devenir une

Le Corps de Jésus, chef-d'œuvre de puissance et d'efficacité surnaturelle, Laboratoire de Dieu, Instrument de tout miracle, Sacrement de toute grâce et de toute gloire.

fleur, j'admire beaucoup plus encore qu'elle puisse devenir un homme. Mais que voici bien mieux ! La matière a été transformée en Dieu, elle est devenue le Corps du Verbe ; et le Corps du Verbe, depuis son immolation sur la croix, est l'instrument qui sanctifie la terre et béatifie le Ciel, opère tout miracle.

Ici-bas sa puissance miraculeuse a souvent éclaté ; il guérissait l'hémoroïsse par la vertu qui s'échappait de lui ; par son contact, il rendait la vue aux aveugles, la santé aux lépreux ; par sa voix, il ressuscitait les morts. Mais, maintenant son efficacité n'a plus de bornes ni d'intermittences. Quoiqu'il ne soit pas partout par sa substance, il peut, par le contact de sa vertu, atteindre les âmes sur tous les points de l'espace et du temps. Pas de distance pour son influence, pas de limites à son rayonnement. Pendant qu'il agit moralement sur la Divinité et intercède auprès d'elle pour nous par ses plaies glorieuses, il agit physiquement sur les âmes d'après le Docteur angélique, au Ciel pour les béatifier, dans le Purgatoire pour les purifier, sur la terre pour les sanctifier. Et, puisque son rôle envers nous doit nous intéresser davantage, songeons bien qu'aucune grâce ne saurait nous venir que par son influence.

C'est sa vertu, ne l'oublions pas, qui, même en dehors des Sacrements, va porter la lumière dans l'âme des infidèles, trouble le pécheur par des remords salutaires et le convertit, pénètre le cœur du moribond d'une componction qui le sauve, réveille les cœurs tièdes dans leurs langueurs, enflamme les cœurs fervents de nouvelles ardeurs.

C'est encore sa vertu sacramentelle qui donne à nos Sacrements leur fécondité. C'est elle qui par le Baptême régénère les âmes, et par la Confirmation les virilise. C'est elle qui les nourrit par l'Eucharistie, qui les relève par la Pénitence, qui marque les élus du sanctuaire d'un caractère divin et les enrichit d'une grâce incomparable ; qui donne au Mariage sa sainteté, à l'Extrême-Onction son efficacité suprême pour préparer l'âme au redoutable passage, et, quand Dieu le juge utile, la puissance de guérir le corps.

C'est à elle aussi que l'Eglise doit son unité, sa catholicité, sa sainteté, ses miracles, ses victoires toujours réelles sous des défaites apparentes, en attendant que cette merveilleuse puissance, d'un souffle de la bouche de Jésus, mette fin au règne de l'Antéchrist, rassemble les hommes autour du souverain Juge, et, par la sentence définitive, introduise les élus dans le Ciel et précipite les damnés dans l'Enfer.

Ainsi le Corps sacré de Jésus n'est étranger à quoi que ce soit dans l'ordre surnaturel.

Il est, si j'ose ainsi parler, le Laboratoire de Dieu, l'Instrument de tout miracle, le grand et universel Sacrement, c'est-à-dire le signe de toute grâce, le prisme divin qui nous transmet, en les diversifiant selon les âmes, tous les rayons partis du cœur de Dieu, et le principe de toute communication que Dieu veut faire de sa vie aux hommes.

O Corps de Jésus ! c'est par vous que me viennent tous les biens divins ; c'est par vous que m'est donnée sa sainte Ame et les grâces qu'elle contient ; et le Verbe, et tous les trésors de la Divinité. Vous

recevoir par la communion sacramentelle, désirer de vous recevoir par la communion spirituelle, me préparer à vous recevoir par toutes mes actions, voilà donc le fond de la vie chrétienne.

De plus, je dois, moi prêtre, songer que, si le Verbe a pris un corps pour communiquer la vie divine, j'ai un corps moi-même pour l'aider à rayonner dans les âmes. Par le sacerdoce, j'entre réellement dans la causalité, dans l'efficacité des Sacrements, et du plus grand de tous les Sacrements qui est le Corps divin de Jésus ; ma parole devient sa parole pour consacrer ou pour absoudre, ma main remplace ou plutôt continue sa main ; et ce pieux jeune prêtre qui baisait avec respect ses mains consacrées par l'ordination, n'avait pas tort. Donnez-moi, ô Jésus ! de comprendre ce rôle sublime et de n'user de ma parole, de mes yeux, de mes mains, de mon corps en un mot, que pour vous servir et seconder votre action.

VI. Pourquoi le Verbe s'est-il incarné ? pour que les hommes puissent se nourrir de son Corps et, par lui, de sa très-sainte Ame et de sa Divinité.

Avoir parmi nous un temple digne de lui, se révéler à nous par le signe incomparable de son Corps, l'immoler pour nous, en faire le principe et l'instrument de toutes les grâces dont il nous comble, ce n'est point le dernier mot de l'amour du Verbe. Il veut que sa chair adorable soit, de plus, et veut être lui-même, par elle, notre nourriture. Le cœur et l'amour humains sont ici absolument déconcertés ; jamais ils n'auraient pu rêver rien de pareil.

« Comme votre Père s'insinue en vous de toute éternité, Verbe divin, en sorte qu'il vous remplit tout et qu'il est tout en vous : ainsi, ô mon Jésus ! vous vous insinuez en moi, et vous faites une même chose avec moi, par une intime pénétration de tout moi-même. »*

* *Journée chrét. de M. Olier*, p. 102.

Et comment s'accomplit cette merveille ? Vous l'avez dit vous-même, dans une parole que je n'admire pas assez. « De même que mon Père qui m'a envoyé est vivant, et que je vis par lui, de même celui qui me mange vit *par moi*. * » Mon Père est la source de la vie ; il me communique sa vie et je la communique moi-même à celui qui me mange.

* *S. Jean*, vi, 58.

Celui qui me mange : *Qui manducat me !* quelle parole, ô mon Sauveur mille fois plus aimant et plus tendre qu'une mère ! — car, jamais une mère ne pourrait, même en rêve, parler ainsi à son enfant. — *Qui manducat me !* Oui, je puis vous manger, et vous manger tout entier : votre Divinité, votre sainte Ame, votre Corps et votre Sang.

Celui qui me mange vivra par moi. — Nous mangeons Jésus !...

Qui manducat me ! Je n'ai pas seulement dans mon calice quelques gouttes de ce Sang infiniment précieux, comme les Anges lorsqu'ils adoraient avec un profond respect la sueur de sang qui coulait à terre pendant votre Agonie au Jardin des Oliviers, ou les gouttes de sang que vous répandiez sur votre route en allant au Calvaire ; c'est tout le torrent de votre Sang divin que je reçois dans mon âme.

Qui manducat me ! Je n'ai pas seulement tout votre Corps uni au Verbe, comme la Très-Sainte Vierge quand elle vous reçut inanimé dans ses bras, à la descente de la croix.

Qui manducat me ! Je n'ai pas seulement votre

sainte Ame avec le Verbe, comme les Saints dans les Limbes, pendant les trois jours de votre sépulture. Non, j'ai votre Corps avec votre Ame, avec votre Divinité : voilà ce que je mange, ce que je puis manger tous les jours ! *Qui manducat me !*

Et des millions d'âmes peuvent se nourrir aussi, comme moi, de votre chair très-pure, si prodigue d'elle-même, de votre sainte Ame et de ses vertus, de votre Divinité et de ses perfections ; et si Dieu le voulait, des millions d'autres mondes pourraient aussi se nourrir de cet aliment prodigieux, et chaque âme l'aurait tout entier : *Qui manducat me !*

Mais il faut que je m'arrête un peu à cette pensée, à ce dogme ineffable et à ses conséquences.

Nous
mangeons
et buvons
le Corps et
le Sang de
Jésus.

Je me nourris de votre chair immaculée, innocente, virginale, mortifiée, martyrisée, et je n'aimerais pas la pureté, et je n'estimerai pas la mortification et la souffrance !

Nous
mangeons
la sainte
Ame de
Jésus et
toute vertu
divine.

En me nourrissant de votre chair, je me nourris aussi de votre Ame, c'est-à-dire je me nourris de la plénitude de la sainteté et de la vie divines ; je me nourris de toute vertu surnaturelle, je me nourris de charité, de zèle, de religion, de force, de patience, de pureté, de modestie, d'humilité, de douceur ;... et si je suis bien pauvre de ces vertus, et si je me résigne à ma médiocrité, et si je n'aspire pas sans cesse à vivre moins imparfaitement de votre vie, quelle dérision, et comme je trahis vos vues et vos désirs sur mon âme dans l'Eucharistie !

Nous
mangeons
le Verbe,
la Divinité
de Jésus,
toute
perfection.

En me nourrissant de votre Chair et de votre Ame, je me nourris aussi de votre Divinité ; je me nourris de la Puissance et de la Bonté infinies, et je ne serais pas homme de confiance ! Je me nourris de la

Lumière et de la Vérité infinies, et je ne mépriserais pas tout ce qui est vain, tout ce qui est faux ; je me nourris de l'Eternité, et je ne serais pas détaché de tout ce qui passe ; je me nourris de la Sainteté même, et je n'aurais pas une horreur extrême du mal !...

O Jésus, mon Aliment divin ! de quoi peut avoir besoin mon âme, qu'elle ne le trouve en vous ? Elle a tant besoin d'amour, de dévouement, de zèle, et vous êtes l'Amour même. Elle a besoin de consolation, de joie, de courage, et elle se nourrit de vous, qui êtes la Joie, la Paix, la Force en personne. Elle veut prier et se sacrifier et elle se nourrit de vous, ô sainte Hostie toujours immolée, toujours priante et adorante !...

VII. Pourquoi le Verbe s'est-il incarné ? c'est afin que dans le Ciel son Corps soit le principal ravissement de nos sens.

Nos sens sont faits pour le Ciel, comme notre intelligence et notre cœur. Dieu leur réserve une fête magnifique et éternelle. Tout ce qu'il y a de pur en nous, après la résurrection, entrera dans l'exaltation, l'extase, l'ivresse, et en même temps se reposera dans la paix la plus profonde.... Et le principal objet de ce bonheur, à la fois si vif et si pacifiant, de nos sens, sera l'Humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ glorifiée.

Après être apparue un instant à l'âme, au moment de son jugement, et l'avoir consolée dans le Purgatoire, elle la ravit au Ciel, par la vision béatifique, même avant la résurrection.

Le Corps glorieux de Jésus, vu dans une lumière infuse ou

créée, a
ravi, sur la
terre, l'âme
des Saints,
combien
plus il la
ravit, vu
en Dieu,
dès
maintenant
dans le
Ciel.

Plusieurs Saints ont vu, dans une lumière qui n'était point encore la vision béatifique, le Corps glorieux de Jésus. La beauté de son visage était telle que Ste Thérèse « manquait de termes pour en « parler ; que tout ce qu'il y a de plus beau sur la « terre ne pouvait plus la toucher et occuper sa « pensée, et n'excitait que son dégoût. » — « C'était « une beauté, dit la B. Angèle de Foligno, à faire « mourir la parole humaine. » Il lui en restait « une « joie immense, une lumière sublime, une délecta- « tion indicible et continuelle, une illustration « éblouissante, au delà de tous les éblouissements. »

Voilà comment la Sainte-Humanité, vue dans une lumière qui n'était certainement point la lumière béatifique, ravissait ici-bas l'âme des Saints. Que sera-ce, quand au Ciel, notre âme la verra en Dieu !

Après la
résurrec-
tion les
sens eux-
mêmes le
verront,
jouiront
de lui.

Mais, après la résurrection, les sens eux-mêmes participeront à ce bonheur de l'âme ; il leur sera donné de voir, à leur manière, la gloire de Jésus. S'il doit leur être si doux de contempler Marie, les Saints, brillants comme des étoiles, avez-vous songé quel charme ils trouveront à contempler Jésus, à voir son Corps, autrefois défiguré par les plaies, immolé sur la croix, désormais impassible, immortel, pénétré, transfiguré par la gloire ? quels charmes ils trouveront à voir ce Corps spiritualisé, angélisé, ce Corps plus agile que la lumière, rapide comme l'imagination et la pensée, ce Corps rayonnant de cette ineffable beauté qui sera comme un rejaillissement du Verbe, lumineux d'une lumière auprès de laquelle la lumière d'ici-bas est laide et sale ?

Tandis que le Verbe sera le Luminaire et le Charme de notre âme, son Corps sera le Luminaire de nos yeux, le Charme de nos sens. Un Corps vivifié par la plus belle Ame qui se puisse concevoir, et uni personnellement au Verbe, qui peut en soupçonner la beauté ?

Nous ne saurons que dans l'éternité ce que l'Ame
 « de Notre-Seigneur, sacrée par l'alliance hyposta- Charme inexprima-
 « tique avec la Nature divine,... portant dans sa ble d'un
 « substance et ses facultés le sceau vivant et person- corps
 « nel du Verbe de Dieu, peut déployer de ressources vivifié par
 « pour ordonner, sculpter, décorer de toute manière, l'âme la
 « les matériaux de premier choix soumis à son plus belle
 « action. et la plus
 « sainte qui
 « se puisse
 « concevoir :

« Toutes les sublimités, toutes les délicatesses,
 « tous les rayonnements, toutes les poésies, toutes
 « les richesses de cette âme, épousée hypostatique-
 « ment par le Fils consubstantiel de Dieu, tous les
 « miracles sans pareils de sa sainteté, de sa vision
 « intuitive, de son amour, son Corps en sera le tra-
 « ducteur infaillible. N'y eut-il donc en Jésus-Christ,
 « pour agent ordonnateur et moteur de son Corps que
 « son Ame, la moitié inférieure de son Humanité
 « serait, par cela seul, l'élément principal de la fête
 « oculaire des Bienheureux. »

« Mais, dans le Sauveur, le Corps, tout aussi bien d'un corps
 « que l'âme, tient au Verbe par une conjonction per- uni
 « sonnelle. Son Corps est vraiment le Corps de personnel-
 « Dieu (1). » lement au
 « Verbe.

(1) *La Fête oculaire dans le Ciel*, p. 169, 170. Ce volume et les six autres que M. Brinqant curé de Vauxbuin (Aisne) a publiés sur la Fête du Ciel sont, à notre avis, un des livres de théologie spirituelle les plus remarquables de notre temps.

« Un corps dont l'âme est liée personnelle-
 « ment à la Force infinie, à la Lumière infinie, à
 « l'Harmonie infinie, à la Dilection infinie, à la Joie
 « infinie ;... un corps qui sert d'organe ou d'inter-
 « prête aux pensées, aux vœux, aux opérations de
 « l'Etre essentiellement sage, bon, actif et saint, ce
 « corps rigoureusement divinisé est celui du Christ. »

* *Ibid.*
168.

« Toute la plénitude de la Divinité l'a envahi,
 « s'est infusée et repose en lui : *In ipso inhabitat*
 « *omnis plenitudo Divinitatis corporaliter* *, la Di-
 « vinité se l'est associée, par suite d'une opération
 « semblable à celle qui marie ensemble les deux
 « parties de notre composé humain. Ainsi, chez le
 « Sauveur, les yeux, la bouche, le front, la poitrine,
 « le cœur, les veines, les nerfs, les os, les mains, les
 « pieds, les dernières particules, les moindres vibra-
 « tions du corps sont sous l'empire immédiat et
 « absolu du Verbe, qui en est le premier organi-
 « sateur et directeur. »

* *Coloss.* II,
9.

d'un corps
 signe
 parfait de
 toutes les
 perfections
 divines.

« Par conséquent, outre que Jésus-Christ, comme
 « type et chef de la création considérée au triple
 « point de vue de la nature, de la grâce et de la
 « gloire, résume et exprime éminemment, dans la
 « partie inférieure de son Humanité, les agréments,
 « les splendeurs, les harmonies du Cosmos physique,
 « présent et futur, les qualités glorieuses des corps
 « de ses amis ; outre qu'il exprime aussi les excél-
 « lences de son âme divine, il exprime, de plus, au
 « vif, et avec une fidélité somptueuse, les adorables
 « attributs de la Divinité, ... il manifeste dans tous ses
 « membres, dans tous ses sens, dans toutes les fibres
 « de son être corporel, la beauté de la Trinité tout-
 « entière ; et, en effet, le Père et le Saint-Esprit,

« sans être unis personnellement comme le Fils, à
 « l'Humanité du Christ, y résident et y font sentir
 « leur vertu, par manière de concomitance, parce
 « que les Trois Personnes divines sont inséparables. »

« Dès lors, conçoive qui le peut l'air de majesté,
 « le signe de force et de souveraineté, le resplendis-
 « sement de sainteté, le rayonnement d'intelligence,
 « l'intensité de vie, l'expression de tendresse, de
 « paix et de béatitude, les magnificences de toute
 « sorte, l'originalité suprême, en un mot l'idéal de
 « la Beauté incarnée offert en spectacle aux yeux
 « des élus ressuscités dans leur chair, par un corps
 « que la Divinité étreint jusqu'à se le personnifier !
 « En vérité, le Corps de Jésus-Christ communie en
 « quelque sorte à l'infinité des perfections de sa na-
 « ture divine. En le voyant, c'est l'Être increé lui-
 « même, rendu perceptible à notre organe oculaire,
 « par l'intermédiaire de son propre corps, que ver-
 « ra ce même organe. Le Tout-Puissant ne peut
 « produire un ouvrage matériel supérieur à celui-là.
 « Comment, en effet, lui serait-il possible de faire
 « plus pour un corps que d'en faire le sien ? ».

« Le Corps de l'Homme-Dieu est donc un composé
 « d'enchantements inénarrables. » Il béatifiera nos
 sens par des splendeurs et des harmonies qu'il ne
 nous est pas donné de soupçonner ici-bas. « Et
 « après des millions de siècles, les Saints, loin de
 « se fatiguer de ces beautés, y trouveront toujours
 « un nouveau charme, en y découvrant d'autres su-
 « jets de surprise » * aussi pacifiante qu'enivrante.

* *Ibid.*
 171, 172.

*Non
dimittam
te nisi
benedixe-
ris mihi.*

O Verbe incarné ! je vous possède, je vous touche, je vous tiens, bien mieux qu'autrefois le patriarche Jacob, dans la lutte mystérieuse qu'il eut avec vous. Je vous tiens, non pas sous une forme sensible empruntée, étrangère à votre personne, comme celle sous laquelle vous vous cachiez alors, mais je possède votre Corps lui-même, un corps qui est aussi bien votre Corps que mon corps est le mien. Je vous tiens et ne vous laisserai par aller sans que vous m'ayez béni.

Vous êtes, ô Jésus ! par votre Chair très-pure unie personnellement au Verbe, un Temple absolument divin ; faites-moi la grâce d'aller bien des fois chaque jour, au moins par la pensée, me recueillir près de ce Saint des Saints sans cesse animé par la prière, afin d'unir mes adorations et mes supplications aux vôtres.

Vous êtes aussi, par votre Corps, un Autel sacré entre tous : que cet Autel soit le centre de mon cœur et fasse ses délices ; *Altaria tua, Domine virtutum !* * Que je sois surtout heureux, quand, à l'heure du saint Sacrifice, je m'en approche de si près. En pliant le genou devant l'autel de pierre et en le baisant, en baisant aussi la patène d'or, je veux le faire avec un souverain respect et un grand amour, car je sais bien que ce baiser d'adoration et d'amour s'adresse à vous, Autel divin, Vase sacré par excellence.

Et puis, vous vous êtes incarné encore, ô mon Dieu ! pour d'autres fins non moins saintes, pour nous parler, nous révéler votre beauté.... Parole adorable de Jésus, enchantez-moi, Face si belle de mon Sauveur, ravissez-moi. Front de Jésus, couronné

* Ps 83.

d'épines, soyez pour moi mille fois plus aimable que le front de ma mère, et plus vénérable que le front des Saints. Regards de Jésus, tournez-vous vers moi, comme vers Pierre, convertissez-moi et changez mes yeux en sources de larmes, pour pleurer mes péchés. Mains si belles et si pures de Jésus, bénissez-moi.

Vie et vertus et mystères extérieurs de mon Sauveur, transformez ma vie. Religion de Jésus, pénétrez mon âme et mes sens eux-mêmes dans la prière. Respect et bonté de Jésus pour les hommes, régnez dans mes paroles et dans ma vie, ainsi que dans mon âme. Travail de Jésus, divinisez mon travail. Silence de Jésus, recueillez-moi. Sommeil de Jésus, sanctifiez mon sommeil.... Pauvreté et obscurité et mortification de Jésus, détachez-moi des biens et des plaisirs de la terre. Pureté de Jésus, purifiez-moi.

O Corps de Jésus, immolé sur la Croix pour le salut du monde, soyez mon salut !

« Sang de Jésus enivrez-moi. Eau du côté de
« Jésus, purifiez-moi. Passion de Jésus, fortifiez-
« moi. O mon bon Jésus ! exaucez-moi. Dans vos
« Plaies, cachez-moi. Ne permettez pas que rien ne
« me sépare de vous. » *

S. Ignace.

Humanité de Jésus, Instrument de la Rédemption, de la Sanctification, de la Glorification, sanctifiez-moi sans cesse, et un jour glorifiez-moi.

Jésus, Aliment adorable, dont je me nourris si souvent, transformez-moi en vous.

Corps glorieux de mon Dieu, dans l'éternité, ravissez mes sens.

Et vous, ô Sacré Cœur! en qui se résument toutes les fins et toutes les perfections de l'Incarnation, ayez pitié de moi.

* Gen.
xxxii, 26.

*Non dimittam te nisi benedixeris mihi **



ÉLEVATIONS DOGMATIQUES

SUR L'INCARNATION,

OU

JÉSUS INTIME.

V

L'ÂME DE JÉSUS,

OU SA SAINTETÉ.

« Le Saint qui naîtra de vous
« s'appellera le Fils de Dieu. »

Luc, I, 35.

« Vous êtes seul saint, ô Jésus-
« Christ ! »

Hymn angel.

« Il a été saint, saint, saint à
« Dieu. »

Pascal, Pensées, art. 17, 1.

L'ÂME DE JÉSUS,

OU

SA SAINTETÉ.



SOMMAIRE.

L'amour vrai et tendre des créatures, des pécheurs, — l'horreur du péché, — l'union au Bien ; — trois caractères de la sainteté qui éclatent — dans les Saints, — en Dieu, — dans l'Humanité de N.-S. Nous ne nous arrêtons pas spécialement à la sainteté divine de Jésus, qui lui est commune avec le Père et l'Esprit-Saint, mais seulement à la sainteté de son Humanité ; ses différentes sortes de sainteté.

I.

Sainteté d'union.

D'où vient-elle ? du Verbe. — Sa nature : elle est une relation comme l'Incarnation elle-même ; une réalité de l'ordre moral extrêmement précieuse. — Sa perfection et sa mesure : elle est infinie. — Son étendue : elle s'étend au corps aussi bien qu'à l'âme. Conséquences de cette doctrine. — Ses effets dans la Ste-Humanité : elle l'établit dans un

éloignement naturel infini, et dans une horreur morale extrême du mal ; — elle la rend souverainement agréable au Père ; — elle entraîne un amour et une intimité ineffables entre elle et les trois Personnes divines. — Ses effets à notre égard : à l'égard des âmes ici-bas, à l'égard des élus dans le Ciel, à l'égard des damnés.

II.

Sainteté habituelle de la Grâce et de la Gloire.

D'où vient-elle ? de la Sainte Trinité, non du Verbe ou de l'Esprit-Saint en particulier. — Sa nature : elle n'est pas une relation comme la sainteté d'union, mais une réalité physique, vitale. — Sa mesure : plénitude parfaite dès l'incarnation, quoique absolument finie ; — plénitude si parfaite dès l'origine qu'il n'y a pas eu pour elle de progrès ; — plénitude si féconde que toute grâce et toute gloire, au moins pour les hommes, en fait, vient d'elle, — et qu'elle pourrait sanctifier et béatifier indéfiniment des mondes toujours nouveaux. — Son origine et sa durée : la grâce et la gloire ont existé dans leur plénitude en N.-S. dès l'incarnation ; la grâce a cessé à sa mort, la gloire durera toujours. — Son étendue : elle s'étend à l'âme et aux facultés qui connaissent et qui aiment ; non au corps. — Ses effets dans l'âme de N.-S. : elle est le principe immédiat de son éloignement et de son horreur du mal, du mérite, des charmes ineffables qu'elle a aux yeux du Père. — Ses effets à notre égard :

elle est le principe immédiat de notre sanctification et de notre glorification.

III.

Sainteté actuelle ou des actes.

Pureté absolue des actions de N.-S.. Trois plénitudes se sont rencontrées en chacune d'elles : la plénitude de la grâce habituelle, — la plénitude de la grâce actuelle, — la plénitude de la générosité.

IV.

Sainteté des vertus acquises ou humaines.

Différence essentielle des vertus acquises et des vertus infuses. — Pourquoi Jésus a voulu avoir les vertus acquises. — Leur importance dans la vie spirituelle.

V.

Sainteté idéale ou d'exemple.

Jésus notre idéal : — idéal divin et humain ; — idéal particulier ; — idéal universel ; — idéal vivant ; — idéal charmant ; — idéal accessible et encourageant ; — idéal de notre gloire comme de notre grâce.

V.

Sainteté capitale ou d'influence.

Quelle idée il faut s'en faire : toute grâce et toute gloire, au moins celle qui est donnée aux hommes, a

été méritée, est consentie, est produite, même physiquement d'après le Docteur angélique, par la Ste-Humanité unie au Verbe : Jésus, Centre des âmes. — Jésus, notre Atmosphère. — Jésus, notre Soleil. — Jésus, notre Aliment. — Jésus, la Vigne dont nous sommes les branches. — Jésus, Cœur de l'Eglise. — Jésus, Ame de notre Ame.

C'est dans la Ste-Humanité « que nous avons la vie, le mouvement, l'être » surnaturels.

L'AME DE JÉSUS, OU SA SAINTETÉ.

I. Rien sur la terre n'est bon, tendre et dévoué, et en même temps pur et opposé au mal comme les Saints (1).

Ils aiment les pécheurs d'un amour profond ; ils prient, ils se dévouent et sont prêts à verser leur sang pour eux ; mais comme ils veillent à ne pas contracter les maladies qu'ils guérissent ! ils passent, immaculés, au milieu des souillures qu'ils purifient. Leur horreur de tout ce qui est faux, de tout ce qui est mal, est extrême, jusque là qu'ils sont toujours dans la disposition de plutôt mourir que de consentir délibérément à la moindre faute. Ils tiennent leur cœur en haut, constamment uni à Dieu, le Bien suprême.

II. Image touchante et vive de la Sainteté infinie : elle se mêle aussi intimement que possible à ses créatures, et pourtant, rien ne saurait se concevoir de plus éloigné qu'elle de leurs imperfections, de leurs erreurs, de leurs péchés.

Son infatigable activité s'occupe de chacune d'el-

(1) La sainteté peut se définir : l'éloignement du mal et l'union au bien.

L'amour
vrai et
tendre des
créatures,
des
pécheurs,
— l'horreur
du péché,
— l'union
au bien ;
trois
caractères
qui éclatent
— dans
les Saints ;

dans la
Divinité ;

les avec un soin extrême ; elle veille au mouvement de l'insecte ou de l'atome comme à la marche des astres ; elle est aussi attentive à nos plus secrètes pensées qu'aux plus grands événements, elle nous est plus intime que nous ne le sommes à nous-mêmes ; et cependant elle demeure toujours dans un adorable et indicible isolement des choses créées.

Sans cesse elle entend et accueille les transports d'amour, de reconnaissance et d'adoration des âmes bienheureuses et des légions angéliques qui peuplent le Ciel ; et son ineffable solitude n'en est point troublée.

Elle reçoit tous les jours dans son sein des milliers d'âmes pures qui sortent des flammes du Purgatoire ou de notre misérable monde. En se dévoilant à elles elle les ravit d'un bonheur inexprimable ; et sa paix demeure toujours égale.

L'Incarnation a transporté dans le sein de la Divinité, non pas seulement pour qu'elle y repose à jamais, mais pour que nous l'adorions comme elle et avec elle, l'Humanité de Notre-Seigneur ; et ce fait, plus grave que toutes les créations possibles, n'a pas introduit le plus petit changement dans sa vie.

D'inombrables péchés se commettent chaque jour. Les pécheurs lui doivent ces pensées, ces désirs, ces paroles, ces actions qu'ils retournent contre elle ; mais, en se mêlant, sur mille et mille points du monde, à leur activité égarée et perverse, elle garde son horreur absolue du mal, et demeure toujours infiniment étrangère à toute souillure.

Ste Thérèse a vu les âmes tomber dans l'abîme éternel comme tombent les feuilles par un vent d'automne. La Sainteté infinie est encore là. C'est

pour la fuir que ces âmes sans amour et sans repentir se précipitent dans leur séjour d'horreur, et, si elles le pouvaient, dans le néant, mais le moyen de lui échapper ? C'est elle qui soutient dans l'existence l'Enfer qui la maudit et la blasphème ; et ces malédictions et ces blasphèmes ne sauraient altérer son bonheur.

Si mon âme, ô Sainteté infinie ! au lieu de vous fuir et de vous résister comme ces damnés, répond à votre amour et s'abandonne à votre action, peu à peu vous la purifierez davantage, vous l'élèverez au-dessus du monde et d'elle-même. Rien ne me console et ne me fortifie comme d'espérer qu'un jour je serai, grâce à vous, et comme vous, absolument pur de toute faute, dégagé de toute imperfection, délivré de toute erreur, uni pour jamais au Vrai et au Bien. Oui, bientôt, comme disait Ste Catherine de Sienne, « Plus de monde, plus de péché. »

Ah ! c'est pour nous rapprocher peu à peu de cet état sublime vers lequel toute âme délicate doit soupirer sans cesse, ô mon Dieu ! que vous vous mêlez si intimement à vos créatures ; vous voulez qu'elles soient pures, vraies et bonnes comme vous ; comme vous fixées et à jamais heureuses dans la Vérité et le Bien. Car c'est là le terme, la consommation de la sainteté, en Dieu et dans les créatures. Que cette union au Vrai, au Bien est parfaite en Dieu ! Rien ne peut l'en distraire, rien n'en saurait troubler un instant l'inexprimable bonheur. Je serai témoin et je jouirai un jour, je l'espère fermement, de cette union du Père et du Fils dans le Saint-Esprit. Je serai admis dans cette ineffable intimité, j'entrerais dans cette joie immense. Cette paix éternelle et im-

muable me sera communiquée. Je serai à jamais saisi et ravi par cette étreinte, cet embrassement délicieux que vous vous donnez l'un à l'autre, ô Père, ô Verbe, dans l'Esprit-Saint !

En attendant, que j'aime à penser, mon Dieu, à votre sainteté, à cet attribut qui vous est si cher, par lequel vous vous êtes nommé tant de fois dans les saintes Ecritures, que l'Eglise du Ciel célèbre avec transport, et qui fait, d'une manière toute particulière, l'admiration de l'Eglise de la terre.

dans la
ste-Huma-
nité.

III. J'admire aussi et j'adore dans votre Sainte-Humanité, ô Jésus ! l'amour le plus tendre pour les pécheurs, l'horreur la plus vive pour le péché, l'union la plus parfaite avec votre Père

Il semble, ô Verbe divin ! que vous trouviez des charmes dans notre monde pourtant si plein de malice, de fausseté, d'illusions, de lâchetés. Vous mettez vos délices à demeurer parmi les enfants des hommes, de préférence, semble-t-il, aux Anges immaculés et si saints. Et pour mieux vous approcher de nous, mieux vous mêler à nous, vous vous êtes fait l'un de nous. Pendant trente-trois ans, je vous vois partager nos faiblesses, nos infirmités, nos travaux ; je vous vois même subir nos tentations, nos souffrances, nos humiliations et une mort atroces. Oui, vous, le Saint des saints, vous consentez à ce que Satan vous tente, et même vous touche de son contact indigne. Vous consentez à ce que Judas vous baise, à ce que des misérables vous crachent au visage, vous soufflètent, vous flagellent et vous crucifient. Vous consentez à être la victime du plus odieux des crimes, le déicide ; mais c'est pour tirer de ce crime l'holocauste le plus agréable à Dieu et

le plus fécond pour les hommes, qui se puisse concevoir.

Et, après avoir aimé les hommes jusqu'à la mort de la croix, vous voulez rester à jamais au milieu d'eux. Et chaque jour vous descendez dans une multitude d'âmes, souvent bien pauvres et bien tièdes, parfois souillées ; mais leurs langueurs, leurs maladies, leurs souillures mêmes ne sauraient porter la moindre atteinte à votre sainteté. Et quand vous êtes contraint de venir dans un cœur sacrilège, vous ne perdez jamais votre horreur extrême du mal, vous y demeurez toujours ineffablement uni à votre Père.

Ainsi devons-nous adorer en Jésus la sainteté parfaite, toute sainteté possible. Outre la sainteté divine qu'il possède comme Verbe, il a, comme homme, la sainteté d'union, — la sainteté de la grâce et de la gloire, — la sainteté actuelle ou des actes, — la sainteté des vertus acquises, — la sainteté idéale ou d'exemple, — la sainteté capitale ou d'influence : sujet de méditation ou de contemplation bien élevé sans doute, mais souverainement intéressant pour nous, si nous aimons Jésus.

I. Sainteté d'union.

I. D'où vient la Sainteté d'union ? elle vient du Verbe. En s'unissant personnellement à la nature humaine le Verbe ne pouvait faire qu'elle fût éternelle, immense, toute-puissante comme lui ; mais s'il ne pouvait lui donner son Eternité, son Immensité, sa Toute-Puissance, son Intelligence infinie, il pouvait du moins lui communiquer, et il lui com-

Nous ne nous arrêtons pas spécialement à la sainteté divine de Jésus, qui lui est commune avec le Père et l'Esprit-Saint ; mais seulement à la sainteté de son Humanité. Ses différentes sortes de sainteté. D'où vient la sainteté d'union ? du Verbe.

muniqua en réalité, par le fait même de l'union hypostatique, sa Sainteté, en même temps que sa Personnalité et sa Divinité. La Sainteté infinie, voilà donc le magnifique apanage que l'Humanité de Notre-Seigneur a reçu en partage au moment où elle est sortie du néant et du cœur de Marie. La dot la plus légitime appartient moins parfaitement à l'épouse, le trésor le mieux acquis est moins à son maître que la Sainteté divine n'est à elle. Le Verbe possède cette Sainteté infinie par essence ; la nature humaine de Notre-Seigneur la possède par grâce, par le don irrévocable que lui en fait le Verbe en s'unissant à elle. Cette part, la meilleure qui puisse se concevoir, ne lui sera jamais ôtée ; elle lui appartient pour l'éternité ; on ne peut pas plus la lui enlever qu'on ne peut la séparer elle-même du Verbe. Elle sera sainte de la Sainteté du Verbe, aussi longtemps qu'elle dépendra de sa Personnalité, c'est-à-dire éternellement, sans retour comme sans restriction.

Tel est donc le principe de la grâce d'union. Le Verbe lui-même, par sa sainteté ineffable, est le Chérubin qui veille à la porte de ce Paradis, mille fois plus beau que le Paradis terrestre, et qui empêche à jamais le mal d'y pénétrer. Il est le Parfum dont la Sainte-Humanité est embaumée ; le Vêtement dont, comme un autre Jacob, elle est parée. Il est l'Onction de ce Temple et de cet Autel sacrés entre tous, l'Or divin dont ils sont enrichis, le Prix infini de cette Victime, la dignité et le Caractère sacerdotal supérieur de ce Prêtre adorable.

Sa nature : II. En quoi la Sainteté d'union consiste-t-elle ?
 elle est une Tandis que la grâce habituelle et la gloire sont une
 relation réalité physique, une qualité divine qui transforme
 comme

l'Âme de Jésus intrinsèquement, la grâce d'union est une réalité morale qui, sans modifier en elle-même son Humanité, la relève infiniment. Elle est l'intime et éternelle relation qui l'unit, dans le Verbe, à la Sainteté infinie. Par cette grâce le Verbe et la nature humaine qu'il a prise sont à jamais solidaires. Il répond d'elle sur son honneur; et, de son côté, elle ne peut pas être un instant indigne de lui. La Sainteté infinie est comme la sphère morale dans laquelle elle est entrée pour toujours, par le fait de l'incarnation, où elle se meut et vit, et dont elle ne peut pas plus sortir, pour tomber dans l'erreur, le désordre et le mal, qu'elle ne peut échapper à la personnalité du Fils de Dieu.

l'Incarnation ; une réalité de l'ordre moral, extrêmement précieuse, unique.

Les choses précieuses en elles-mêmes le sont plus encore lorsqu'elles sont rares. La grâce d'union n'est pas seulement rare, elle est unique. Nous voyons la multiplicité et la variété éclater dans la Nature, et mieux encore dans le monde de la grâce et de la gloire. Mais l'ordre de la Sainteté d'union ne comprend que Jésus. Cette grâce est solitaire et incommunicable. Il n'y a qu'un homme qui puisse dire : Je suis saint de la Sainteté même de Dieu, je suis le Saint des saints. Et cet homme, ô mon Sauveur ! c'est vous. Et le Ciel entier serait là, et descendrait en moi, que je devrais être moins respectueux. moins pénétré de joie et d'amour qu'aux heures mille fois bénies où je vous visite et vous adore dans votre tabernacle, où je vous immole sur l'autel, et vous reçois dans mon cœur, ô Âme, ô corps, ô Sang de mon Dieu ! car vous êtes infiniment saints.

III. Telle est en effet la perfection et la mesure Sa perfection

et sa
mesure :
elle est
infinie.

de la sainteté d'union. Les théologiens n'hésitent point à nous dire que, par elle, l'Humanité de Notre-Seigneur est infiniment sainte, comme ils disent que ses actions humaines et ses souffrances sont infiniment méritoires. Leur enseignement, écho de la pensée de l'Eglise, me suffit et il ne m'étonne pas. La Divinité, remarque le P. Petau, en traitant la question qui nous occupe, la Divinité, existant par elle-même, est, par conséquent, infinie ; rien ne peut lui imposer des bornes. Ainsi, ô Jésus ! puisque vous êtes saint par vous-même, et non par une grâce précaire et d'emprunt, votre sainteté d'union est sans limites. Rien n'a pu la restreindre. Le Verbe a communiqué à votre Humanité sa Sainteté infinie, comme il lui a communiqué sa Personnalité infinie, et sa dignité infinie. En vertu de cette sainteté d'union, vous n'êtes pas seulement innocent, vous êtes l'Innocence même, vous n'êtes pas seulement pur et saint, vous êtes le Saint des saints, vous êtes la Pureté, la Sainteté même. Faites que je n'oublie jamais cette vérité si grave, quand je parais devant vous.

• Son
étendue :
elle s'étend
au corps
aussi bien
qu'à l'âme :
conséquences
de cette
doctrine.

IV. Et jusqu'où s'étend la Sainteté d'union ? La sainteté de la grâce habituelle ne s'étend qu'à l'âme et aux facultés de l'âme qui peuvent connaître et aimer. La grâce d'union, au contraire, s'étend à toute l'Humanité de Jésus. Tout en elle se trouve, pour toujours, en relation avec la Sainteté du Verbe en même temps qu'avec sa Personnalité. Cette vérité a des conséquences bien édifiantes. Non seulement l'âme de Notre-Seigneur, son intelligence et toutes ses pensées ; sa liberté et tous ses actes ; mais son corps lui-même et toutes ses souffrances et tous ses

mouvements étaient infiniment saints. De l'acte le plus ordinaire de sa vie, par exemple de l'acte par lequel, à Nazareth, il coupait et ajustait un morceau de bois, je dois croire qu'il plaisait souverainement à Dieu et qu'il était infiniment méritoire. Chaque mot qui tombait de sa bouche, était aussi infiniment saint, et rempli pour l'oreille du Père de charmes ineffables ; une seule de ses paroles suffisait à guérir les lépreux, à purifier Madeleine, et eût suffi à sanctifier l'Enfer si l'Enfer voulait se repentir et aimer. Chaque contact de son corps était infiniment saint. Comme ce contact a consacré et sanctifié sa divine Mère ! et sa chair, tous les jours, touche mes mains, mes lèvres, mon cœur ! Chacune de ses démarches était infiniment sainte ; et le Ciel, si précieux qu'il soit, était plus que gagné pour tous les hommes par un seul de ses pas ; et il en a tant fait pour moi, et il n'a pas encore, de fait, gagné mon âme ! Chaque goutte de son sang est infiniment sainte ; et je le bois tout entier chaque jour. Chacune de ses souffrances ou de ses joies était infiniment sainte, et pourrait sanctifier les joies ou les souffrances du monde entier ; et combien y a-t-il eu de joies et de souffrances dans ma vie qui n'ont pas été surnaturelles ? Je sais encore que tous ses mystères sont infiniment saints ; combien donc doivent-ils m'intéresser, me pénétrer d'amour, me combler de grâces ! Et comme aussi chaque vérité sortie de son Cœur trois fois saint doit m'être précieuse et chère !

V. Que produit en Jésus cette sainteté d'union ? Elle établit d'abord son Humanité à une distance infinie du péché, aussi loin de toute erreur, et de

Ses effets
dans la
Ste-Huma-
nité de

N.-S. : elle tout désordre que le Verbe lui-même. Elle en fait l'établit dans un éloignement naturel infini du mal. l'antithèse absolue et adorable de tout ce qui est faux et de tout ce qui est mal. Lorsque la boue que nous foulons aux pieds pourra salir un rayon de soleil, quand la boue plus vile encore de nos péchés pourra souiller les Anges qui nous assistent, quand le mal pourra pénétrer dans le Ciel, dans le sein de Dieu, alors, mais alors seulement, il atteindra l'Humanité de Notre-Seigneur. Si la vision et l'amour béatifique bannissent nécessairement le péché de la cité céleste, la grâce d'union le bannit plus nécessairement encore du Cœur de Jésus. Si le moindre nuage ne peut absolument traverser un instant la Sainteté divine, l'ombre la plus légère ne saurait davantage passer dans l'âme de Notre-Seigneur. C'est au nom de la Sainteté du Verbe qu'elle repousse toute erreur et tout mal. La Sainte-Humanité est absolument immaculée et inviolable comme le Verbe lui-même. Seulement, tandis que le Verbe est immaculé et inviolable par nature, elle l'est, elle, par grâce, par cette grâce que nous appelons la Sainteté d'union.

Ah ! Jésus, si mon âme s'attachait plus fortement à votre âme très-sainte, vous l'emporteriez, dès cette vie, comme un aigle divin, loin, bien loin du péché. Elle vivrait dans ce monde comme y vivent les Saints, et, si j'ose ainsi dire, comme un ange en exil. Ses pensées et ses désirs seraient avec vous dans le Ciel, fixés en Dieu. Du moins, je vous en supplie, élevez de plus en plus mon cœur vers le Ciel. Que votre chair et votre sang très-purs, comme je vous le demande chaque jour après la communion, en s'unissant et en adhérant à mon âme,

y mettent une horreur toujours plus vive de tout ce qui est mal.

Etrangère et extrêmement opposée au péché par grâce, la Sainte-Humanité ne l'était pas moins par ses dispositions. La sainteté morale, en elle, répondait parfaitement à la sainteté d'état. Elle était d'une sensibilité inexprimable à l'offense de Dieu. Le soleil le plus ardent, éclatant dans son plein midi, blesse moins l'œil le plus délicat que le plus petit péché ne la blessait. Tout ce que l'Esprit-Saint a mis de pureté et d'horreur du mal dans les cœurs les plus innocents ou les plus repentants n'approche pas de l'horreur du Cœur de Jésus pour toute erreur et pour tout désordre. Ce fut même là un des grands principes de ses souffrances. On rapporte que l'angélique S. Louis de Gonzague, s'évanouit un jour aux pieds de son confesseur en accusant une faute bien légère. Et l'on a vu une admirable vierge tomber aussi comme inanimée en entendant prononcer une parole inconvenante. Je sais aussi qu'une faute vénielle, non encore expiée, suffit à torturer l'âme du Purgatoire. O Jésus ! Jésus, Saint des saints, que penser de vos souffrances, puisque la vision de chacun de nos péchés et de tous les péchés du monde était partout, et sans cesse, présente comme un soleil dévorant aux yeux si délicats de votre âme très-pure !

Elle
l'établit
dans une
horreur
morale
extrême du
mal.

O mon maître ! si j'étais plus saint moi-même, combien les crimes de la terre me feraient souffrir, combien mes fautes à moi, surtout, me feraient pleurer ! mon âme ressentirait quelque chose de votre horreur du péché ; elle frémirait à la vue de tant de mal, comme celle de votre apôtre en pré-

sence d'Athènes idolâtre; mes yeux verseraient, comme ceux du Prophète royal, des torrents de pleurs à la vue des péchés du monde. Et je gémirais plus encore sur moi-même; et j'aurais horreur de la plus petite faute. Hélas! et quelle douleur me donnent tant de crimes dont est, chaque jour, souillée la terre? quel besoin d'expiation en ressent mon âme? quel désir de voir finir son exil? quelle délicatesse pour éviter tout ce qui vous contriste? Ah! Jésus, mettez en mon cœur, avec cette délicatesse des Saints, la disposition à laquelle vous tenez le plus, celle dont l'absence nuit davantage aux âmes, empêche davantage leur progrès : la componction.

Elle la
rend
souveraine-
ment
agréable
au Père.

Cette grâce d'union, comme une onction divine, consacre l'Humanité de Notre-Seigneur, et la rend souverainement agréable au Père. Il oublie, pour ainsi dire, qu'elle est une créature et voit en elle, comme dans le Verbe, son Fils, son Fils unique et bien-aimé. Aussi bien, n'y a-t-il pas en Jésus deux filiations, mais seulement la filiation éternelle que le Verbe a communiquée à la Sainte-Humanité en même temps que sa Personnalité. Et, bien que l'amour effectif du Père à l'égard de la Sainte-Humanité soit nécessairement fini, son amour de complaisance ne distingue pas entre elle et le Verbe. C'est d'elle comme du Verbe qu'il a dit au Thabor : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » Et c'est la Sainteté du Verbe, dont il la voit parée, qui lui donne tant de charmes à ses yeux. C'est par elle aussi, en dernière analyse, que tout en Jésus est d'un prix infini, que toutes ses actions et toutes ses souffrances ont un mérite sans bornes. Enfin, c'est elle qui inspire au Fils pour son Père et au Père pour son Fils

ce respect profond qui rend toute puissante et infailible la prière de notre unique Médiateur.

Par suite enfin de cette grâce d'union, une ineffable intimité s'est établie pour jamais entre la sainte Âme de Jésus et le Verbe, le Père et l'Esprit-Saint ! A quoi comparer cette intimité ? La comparerons-nous à l'intimité de l'Épouse la plus pure, Marie, avec l'Époux le plus profondément aimé et vénéré, S. Joseph ? La comparerons-nous à l'intimité de l'Enfant le plus aimant, Jésus, avec la Mère la plus tendre, Marie ; à l'intimité de l'Ami le plus vrai, Jésus, avec son meilleur ami S. Lazare ou S. Jean ; à l'intimité de la créature la plus chérie, la Très-Sainte Vierge, avec son Créateur ? Ce sont ces intimités, ce sont ces amours, et incomparablement mieux. Et, à vrai dire, tout terme de comparaison nous fait ici défaut. Nous n'avons rien dans le monde de la nature ni dans le monde de la grâce, de semblable à cet amour à part, qui n'exclut aucun de ces amours et qui les dépasse tous immensément. Dans le Cœur trois fois saint de Jésus, dans cet ineffable sanctuaire, dont jamais n'approcha l'ombre même du mal, où toutes les créatures font silence, que l'adoration, la prière, le sacrifice animent, où Dieu se complaît comme en lui-même, se passent des échanges de joie et d'amour dont Jésus et son Père, et l'Esprit Saint qui les inspire, seuls ont le secret, et que Marie elle-même, Marie si sainte et si clairvoyante ne saurait comprendre.

Et c'est dans ce Saint des saints que je suis introduit par la communion, non pas une fois dans la vie, comme Moïse sur les sommets du Sinaï ; non pas une fois l'année, comme le Grand-Prêtre dans le

Elle entraîne un amour et une intimité ineffables entre elle et les Personnes divines.

Saint des saints de l'ancienne loi, mais tous les jours. Oh ! à cette heure, une heure du Ciel en vérité, comme je dois m'unir de toute mon âme aux devoirs mystérieux que l'Humanité-Sainte rend au Verbe, au Père et à l'Esprit-Saint, et aux retours ineffables d'amour, de tendresse par lesquels les trois adorables Personnes y répondent !

Ses
effets à
notre
égard ; à
l'égard des
âmes ici-
bas.

VI. Ses effets à notre égard. Bien que cette Sainteté d'union soit incommunicable, elle est cependant très-féconde pour les hommes. Jésus ne reste pas dans cet isolement divin. Sainte pour elle-même et pour Dieu, son Humanité l'est aussi pour nous. Chose admirable, c'est même précisément par sa sainteté qui l'éloigne de nous plus qu'aucune autre perfection, qu'elle s'unit à nous. Et cette sainteté, qui doit nous pénétrer de tant de respect et d'admiration, doit aussi nous inspirer une immense confiance. C'est dans le sanctuaire, dans l'ineffable solitude de la Sainteté d'union, dans l'intimité qu'elle entraîne entre l'Ame de Notre-Seigneur et les trois Personnes divines, qu'a été conçu le plan de notre sanctification et de notre bonheur éternel. C'est de là qu'émanent l'Eglise, l'Eucharistie avec le Sacerdoce et tous les Sacrements, et toutes les grâces.

A l'égard
des Saints
dans le ciel.

C'est de là encore que doit venir toute la gloire et tout le bonheur des Saints.

A l'égard
des
damnés.

Mais, il faut le dire aussi, et en trembler, c'est la Sainteté de Jésus qui, à la mort, juge et condamne les âmes endurcies ; c'est elle qui fait, en définitive, qu'après avoir épuisé ses grâces sur des cœurs qui se refusent à l'aimer, Jésus se retire et les abandonne à jamais. Mon Sauveur, je vous en supplie, préservez-moi de cet horrible malheur. Où irai-je

loin de vous, ô Saint des saints ! Et pour condamner et éloigner ces âmes sans amour, vous n'avez point besoin, ô Sainte-Humanité ! de déployer votre puissance. La Sainteté divine devenue la vôtre, suffit à les repousser, à les bannir du Ciel. Elles s'en vont loin de vous, ne pouvant supporter tant de pureté. L'Enfer n'est rien auprès du supplice qu'il y aurait pour elles, impures, fausses et désordonnées, à s'unir dans cet état à vous, la Pureté même. Ainsi, votre Sainteté qui attire et ravit les élus, repousse et tourmente à jamais les damnés ; elle est ce chaos ou espace immense qui les sépare de vous et qu'il n'est donné à personne de franchir ; et cette séparation sans retour, cet abandon éternel, par vous, d'âmes pour lesquelles vous êtes mort est encore très-saint, et je l'adore en tremblant.

Sainteté habituelle de la Grâce et de la Gloire.

Il est certain que la plénitude de la grâce et la plénitude de la gloire ont été versées dans l'Âme de Jésus au premier moment de l'Incarnation. Dès lors, l'Esprit-Saint, source de toute grâce et de toute gloire, est et demeure à jamais sur elle et en elle. Il la comble de grâce pour la vie, et de gloire pour l'éternité.

I. Est-ce donc à dire que cette effusion vienne de l'Esprit-Saint tout seul ? On la lui attribue, parce qu'elle est un ouvrage d'amour et que l'Esprit-Saint est l'Amour même ; mais elle n'est pas son œuvre exclusive. On ne peut pas davantage admettre qu'elle soit l'œuvre particulière du Verbe. La grâce d'union, D'où vient-elle ? de la Sainte-Trinité, non du Verbe ou de l'Esprit-Saint en particulier.

il est bien vrai, ne vient que de lui. C'est lui seul qui, en communiquant à la nature humaine sa Personnalité lui a donné pour dot la Sainteté infinie. Il en est autrement de la grâce et de la gloire ; elles viennent de la Sainte Trinité tout entière. Ce sont les trois Personnes divines qui, en commun et en unité de nature, créent et sanctifient, et béatifient les âmes. La Sainte Trinité, voilà donc l'adorable Ouvrier qui t'a faite, ô mon âme ! et qui te sanctifie et qui sans cesse travaille en toi. Et chaque point de ce travail est si beau que je n'en pourrais supporter la vue sans mourir de bonheur. Ah ! si je ne lui opposais pas d'obstacle ! La Sainte-Humanité ne lui en opposa aucun. Et même, d'après le Docteur Angélique, en sortant du néant, appuyée sur son Bien-Aimé, je veux dire aidée de la grâce actuelle la plus abondante, elle se disposa au don divin, comme l'Ange au moment de sa création, comme l'homme adulte en revenant à Dieu ; elle vint, pour ainsi parler, à la rencontre de la Grâce et de la Gloire qui, dès lors, l'enrichirent de tous leurs trésors. L'Âme de Notre-Seigneur est le chef-d'œuvre naturel de la Sainte Trinité ; sa sanctification est, avec le fait même de l'Incarnation, son chef-d'œuvre surnaturel.

II. Ce qu'est la grâce et la gloire. Beaucoup d'âmes même pieuses connaissent bien peu la Sainteté d'union. Cependant, sauf l'union hypostatique, il n'y a point au monde de réalité aussi intéressante, puisqu'elle est pour la Sainte-Humanité la possession éternelle, exclusive, de la Sainteté infinie. Étudier la nature de la grâce habituelle et de la gloire en Notre-Seigneur est chose bien faite pour inspirer

Sa nature : elle n'est pas une relation comme la Sainteté d'union, mais une réalité physique, vitale.

une plus grande estime de cette Sainteté d'union ; car la grâce et la gloire, si merveilleuses qu'elles soient en Notre Seigneur, n'en sont pourtant que les suites. Par ces admirables conséquences, jugez du principe ; par ces fruits divins, jugez de l'arbre. La Sainteté d'union les appelle et les entraîne après elle dans toute leur perfection. L'une et l'autre l'accompagnent naturellement comme la lumière accompagne le soleil : *sicut splendor solem*. Posez le soleil dans le ciel : la lumière et la splendeur rayonnent autour de lui ; ainsi, dit S. Thomas, posez la grâce d'union dans l'âme de Jésus : la plénitude de la grâce, des vertus et des dons surnaturels et de la gloire arrivent à sa suite.

Quelle est donc, entre deux choses si étroitement liées, la différence principale ? Par la grâce d'union, la Sainteté de Dieu n'a envers l'Humanité de Notre-Seigneur qu'un rôle extérieur, pour ainsi dire ; elle l'environne, la possède, la protège, la place à jamais hors des atteintes du mal comme le Verbe lui-même ; la rend comme lui souverainement agréable aux yeux du Père. Par la grâce sanctifiante et la gloire, elle prend un rôle plus intime. Elle ne l'enveloppe plus seulement, comme une sphère sacrée dont elle ne peut plus sortir ; elle ne la touche pas seulement, comme Jésus a touché et consacré la croix, comme l'onction du Pontife touche et consacre un temple ; elle n'est plus seulement en elle comme la sainte Hostie est dans le ciboire ou le Précieux Sang dans le Calice ; elle ne lui est pas seulement liée comme les Espèces eucharistiques sont liées au Corps et au Sang de Jésus ; non, mais par la grâce et

la gloire, comme un cachet vivant, elle la marque de sa splendide empreinte; comme le feu transforme le fer embrasé, elle la transfigure mieux que les Saints, mieux que les Anges.

Sa
mesure :
plénitude
parfaite
dès l'incar-
nation,
bien que
absolument
finie.

III. — Sa mesure. Au plus humble degré la grâce ou la gloire est d'un prix inestimable. Vivre dès ici-bas, non pas de la vie d'un homme de génie ou de la vie d'un Ange, ou de quelque autre vie créée mille fois plus parfaite, mais de la vie de Dieu ; au Ciel connaître dans la lumière de Dieu ; aimer d'un cœur uni au cœur de Dieu, entrer dans sa joie, voilà ce qu'est la vie surnaturelle en nous. Même au degré le plus imparfait, elle place une âme au-dessus de toutes les créatures possibles, puisqu'elle la transporte, pour ainsi dire, en Dieu.

Quelle fut, dès l'incarnation, la mesure de la grâce et de la gloire dans l'âme de Notre-Seigneur ? celle même de l'amour du Père pour son Fils. En songeant à cet amour immense, quelques théologiens ont cru, à tort, que la sainteté habituelle de Jésus était infinie ; d'autres ont pensé qu'elle a du moins épuisé toutes les capacités de son âme ; le plus grand nombre, tout en la croyant absolument finie, puisque l'âme de Jésus est finie elle-même, la regardent comme pratiquement immense, c'est-à-dire que les termes de comparaison nous manquent pour en parler, tant elle est parfaite.

Plénitude
si parfaite
dès
l'origine,
qu'il n'y a
pas eu pour
elle de
progrès.

Elle a même été si parfaite dès l'incarnation qu'il n'y a jamais eu pour elle de progrès, tandis qu'il y a eu à tout moment progrès pour celle de la Très-Sainte Vierge, et qu'il doit y avoir, pour la nôtre aussi, développement de jour en jour, d'heure en heure.

Cette plénitude de grâce et de gloire que nous adorons en Jésus est comme un idéal sublime, placé devant nous, qui nous invite à augmenter en nous la grâce ici-bas, et à multiplier nos titres à la gloire éternelle par chacune de nos actions. Y ai-je jamais bien songé ? par chacune de mes actions, si humble qu'elle soit, je puis, — et le secours de Dieu ne me fait jamais défaut pour cela, — gagner un degré de grâce, c'est-à-dire un bien infiniment supérieur à ces milliards que le monde adore, à ce génie et à cette gloire qui ont tant de prestige et de prix à ses yeux. Par la plus humble action, je puis aussi gagner un nouveau titre à la gloire céleste. Quoi ! pour tout sacrifice, si petit qu'il soit, pour toute prière, pour toute action sainte, même la plus humble, pendant l'éternité, si je le veux, je verrai mieux mon Dieu, je jouirai plus parfaitement de lui et, ce qui devrait me toucher par-dessus tout, je l'aimerai davantage et je ressemblerai de moins loin par l'amour et le bonheur à mon Maître adoré et bien-aimé ! Et ce sublime espoir ne soulève pas mon âme ! Et je puis délibérément refuser quelque chose à celui qui récompense ainsi l'amour !

Voilà donc la mesure et la perfection admirable de votre grâce et de votre gloire dès l'incarnation, « O la plus belle de toutes les âmes humaines, que
« votre union avec le Verbe éternel a rendue bien-
« heureuse et en même temps capable de faire re-
« jaillir sur les autres le bonheur dont vous jouis-
« sez ! Vous êtes pleine de grâce, non point comme
« votre Mère ou toute autre créature, mais dans un
« sens absolu et divin. Oui, vous êtes pleine de
« grâce, parce que vous êtes pleine de toutes les ver-

« tus et de tous les dons de la grâce qui ne sont pas
 « incompatibles avec l'excès de votre élévation. Vous
 « êtes pleine de grâce, parce que vous êtes pleine
 « de la Divinité ; parce que vous êtes la source de
 « toute grâce ; parce qu'en vous l'intensité et les
 « effets de la grâce habituelle sont poussés, en quel-
 « que sorte, jusqu'à l'infini ; vous êtes pleine de grâce,
 « à cause de l'abondance, de l'exubérance et de la
 « fécondité de chacune des grâces qui se trouvent en

P. Faber : « vous. »

*Le Saint
 Sacrem.
 t. II, p. 163.*

Cette exubérance et cette fécondité de la grâce et de la gloire de Jésus est en réalité universelle ; et ses effets, si la volonté de Dieu le permettait, pourraient s'étendre à l'infini.

Plénitude
 si féconde
 qu'en fait
 toute gloire
 vient d'elle,
 au moins
 pour les
 hommes.

En fait, disons-nous, son efficacité est universelle. Tout ce qu'il y a de sainteté au Ciel et sur la terre vient d'elle. — Pas un rayon qui ne parte de ce soleil ; — pas une ardeur divine qui ne vienne de ce foyer ; — pas une goutte de joie céleste qui ne dérive de cette source. C'est de cette plénitude que nous recevons, que nous pouvons recevoir toute grâce. « Et en nous sanctifiant, en sanctifiant des
 « âmes toujours nouvelles, l'abîme n'en éprouve
 « aucune diminution. Par sept routes royales dont
 « le dessin gigantesque est tracé avec magnificence,
 « la grâce sacramentelle coule à toute heure en
 « ruisseaux, ou pour mieux dire, en déluge d'amour
 « et inonde le monde ; d'innombrables canaux déri-
 « vent en outre dans mille directions, les eaux de
 « cette mer de lumière, et cependant l'océan inté-
 « rieur ne baisse pas. »

** Id. Bethl.
 t. II, p. 109.*

Et qu'elle
 pourrait

Il y a plus, l'Ame de Notre-Seigneur pourrait pendant l'éternité communiquer la vie divine sans

jamais s'appauvrir. Elle ne perd pas en sanctifiant et en glorifiant, comme l'océan qui arrose la terre, ou comme une source qui s'épanche, ou comme le soleil qui rayonne. Elle ne sanctifie et ne glorifie pas par diminution, mais par influence et par action. Sanctifier, c'est sa vie, et glorifier, c'est son ravissement.

O sainte Âme de Jésus, si je vous laissais rayonner librement dans mon âme, comme vous iriez la transformant sans cesse ici-bas, de quel bonheur vous l'enivreriez, de quel amour vous l'embraseriez au Ciel !

IV. — Temps de son apparition et sa durée. Les grands événements profanes intéressent vivement notre curiosité. Et pourtant, que sont-ils, à vrai dire, comparés à la vie intime de mon Sauveur ? L'histoire de la grâce et de la gloire dans son âme doit m'intéresser plus qu'aucune autre histoire, plus même que l'histoire pourtant si belle de son Eglise.

Nous avons vu qu'elles dérivent toutes deux de la Sainteté d'union ; cependant elles en sont absolument contemporaines ; elles datent comme elle du premier moment de l'Incarnation. La dignité d'Homme-Dieu voulait que Notre-Seigneur jouît dès lors de la plénitude de la vie divine. Il était du reste, dès ce moment, le Chef de l'Eglise de la terre et de l'Eglise du Ciel, et il dut avoir tout de suite *grâce d'état*, si j'ose ainsi dire, à l'égard de l'Eglise militante, par la plénitude de la grâce habituelle, des vertus et des dons surnaturels ; *grâce d'état* à l'égard de l'Eglise triomphante, par la plénitude de la vision béatifique.

sanctifier et
béatifier
indéfini-
ment des
mondes
toujours
nouveaux.

Origine et
durée de
la grâce
et de la
gloire
dans la
Ste-Huma-
nité ; elles
ont existé
dans leur
plénitude
dès
l'incarna-
tion. La
grâce a
cessé à la
mort de
N.-S. ; sa
gloire
durera
toujours.

Il a, il est vrai, — et que cela est touchant à penser ! — retardé par amour pour les hommes l'apparition de sa gloire à nos yeux ; il en a même ajourné la jouissance jusqu'à sa Résurrection pour la partie inférieure de son âme et pour son corps ; mais il ne pouvait tarder d'en posséder la plénitude au sommet de son âme. L'honneur du Verbe ne l'eût pas permis, et son amour pour la Sainte-Humanité ne l'eût pas souffert. La grâce et la gloire furent donc dès l'origine parfaites en elle ; mais comme la grâce n'était que pour cette vie, elle a cessé à sa mort, tandis que sa gloire doit durer toujours.

Etendue de
la sainteté
habituelle :
elle s'étend
à l'âme et
à ses
facultés,
non au
corps.

V. — Et quelle était leur étendue ? La Sainteté du Verbe, comme sa Personnalité et sa Dignité, nous l'avons déjà remarqué, tombe sur toute l'Humanité de Notre-Seigneur ; et par conséquent la Sainteté d'union, s'étend au corps aussi bien qu'à l'âme. La sainteté accidentelle, au contraire, ne s'étend pas au corps, mais seulement à l'âme. Dès l'incarnation, la vie divine en a illuminé la cime, d'une vision béatifique et d'une gloire plus sublimes que celles du Ciel tout entier ; elle en a transfiguré la substance par une grâce habituelle sans pareille ; elle s'est épanouie dans ses puissances par toutes les vertus et tous les dons surnaturels qui peuvent convenir au Verbe incarné, et dans une mesure digne de lui.

Elle s'est emparée de l'intelligence, non pour y mettre la Foi, puisque la sainte Ame de Notre-Seigneur, dès le premier instant, voyait Dieu, mais pour y répandre toutes les lumières de la Prudence. Elle s'est emparée aussi de la volonté, non pour y

produire l'Espérance, puisqu'elle a tout de suite joui de Dieu, mais pour l'enflammer de cette immense charité qui doit embrasser avec tant de tendresse et d'énergie, Dieu, les Anges et les hommes, pour y répandre aussi, non pas la pénitence, puisque Notre-Seigneur ne pouvait pécher, mais la Religion la plus profonde, la Justice la plus parfaite. Elle est descendue dans les facultés inférieures elles-mêmes, pour leur communiquer toutes les énergies de la Force, de la Magnanimité et de la Patience; toutes les délicatesses de la Pureté; toutes les perfections de la Douceur, de l'Humilité et de la Modestie.

Enfin, tous les Dons du Saint-Esprit qui ont jamais éclaté, et qui éclateront jusqu'à la fin des siècles dans la vie héroïque des Saints, sauf le Don de crainte en tant qu'il supposerait le péché possible, vous les avez possédés tout de suite, ô très-sainte Ame de mon Dieu! dans toute leur perfection. Oh! que je vous admire, Ame incomparable, riche de toutes les gloires et de toutes les joies du Ciel, pleine de toutes les vertus et de tous les dons divins! Mais je ne veux pas seulement vous admirer, je veux m'enrichir sans cesse à votre contact. Pourquoi ces trésors sont-ils en vous? pour que vous les déversiez en nous. Et la mesure où vous voulez nous les communiquer est celle de nos désirs. Donnez donc à mon âme une sainte avidité; agrandissez mon cœur pour qu'il s'ouvre plus largement à vos effusions.

VI. — Que fait la grâce sanctifiante dans l'âme de Jésus? C'est par elle que la Sainteté d'union la tient à jamais si éloignée du mal et lui en inspire une inexprimable horreur. C'est par elle encore qu'elle déifie ses actes. L'union hypostatique et la

Ses effets
dans
l'âme de
N.-S. : elle
est le
principe
immédiat

de son
éloigne-
ment et de
son horreur
du mal, du
mérite et
des
charmes
ineffables
qu'elle a
aux yeux
du Père.

grâce d'union suffisaient à leur donner une dignité infinie, mais sans les transformer, sans les déifier en eux-mêmes ; c'est la grâce sanctifiante qui opère cette transformation. C'est par elle que l'âme de Notre-Seigneur, comme la nôtre, est greffée, pour ainsi dire, sur la Nature divine, et par conséquent porte des fruits divins. Quelle sublime vie que la vie chrétienne ! Sans être unie comme celle de Jésus personnellement au Verbe, notre âme est cependant entée sur Notre-Seigneur et par lui sur la Divinité ; une sève surnaturelle coule en nous, elle se répand, si nous le voulons, dans toutes nos actions et dans toutes nos souffrances, comme la sève de l'arbre coule dans ses fleurs et dans ses fruits.

Un autre effet de la grâce et de la gloire dans l'âme de Jésus, c'est de la transfigurer, de la rendre extrêmement agréable aux yeux de Dieu. L'Écriture sainte nous la représente comme la Fleur sur laquelle l'Esprit du Seigneur repose et qu'il orne de tous ses dons, Fleur admirable, Fleur splendide, Fleur unique. L'ordre naturel a des fleurs si charmantes et si variées ! L'ordre de la grâce et de la gloire en compte d'infiniment plus belles et plus variées encore ; l'ordre de l'union hypostatique n'en a qu'une seule, mais belle à ravir le Ciel et la terre et Dieu lui-même. C'est la Fleur sortie de Marie la tige de Jessé, Fleur qui ressemble parfaitement et qui est à jamais unie au Verbe, cette autre Fleur infiniment belle, sortie avant tous les siècles de la Racine et de la Source de toute vérité ! de toute beauté de toute vie. O Fleur du Père ! Fleur de Marie, Jésus, je vous admire, je vous adore.... Embaumez mon âme ; que

tous les charmes du Ciel et de la terre ne soient rien pour moi ; que votre beauté se révèle de plus en plus à moi, comme elle allait se révélant de jour en jour aux yeux des hommes, tandis qu'aux yeux de votre Père, dès le moment de l'Incarnation, son éclat fut aussi doux, aussi parfait qu'il devait jamais l'être.

VII. — Effets de la grâce et de la gloire de Notre-Seigneur à notre égard. « De même que l'eau d'une « source, s'avamment dirigée dans les diverses parties « d'un jardin y a toutes sortes d'effets différents selon « les différentes plantes qu'elle y arrose ; de même « que pour sa part elle donne la sève à la racine, la « vigueur à la tige, la santé au feuillage et le par- « fum à la fleur, et la saveur au fruit, à tout enfin « son bien propre et sa beauté particulière, de même « aussi la grâce de Jésus, coulant incessamment « dans toutes les parties de ce jardin de Dieu, qui est « l'Eglise, elle y vivifie tout ce qu'elle touche ; don- « nant la sagesse aux pontifes, la science aux doc- « teurs, le courage aux apôtres, la patience triom- « phante aux martyrs, la chasteté aux vierges, enfin « toute vertu à chacun selon sa vocation, sa grâce et « sa fidélité à la grâce. Et c'est ainsi qu'ayant puri- « fié les pécheurs, elle abreuve les justes et les fait « croître en leur justice, jusqu'à cette perfection que « S. Paul appelle si bien la plénitude de l'âge de « Jésus-Christ ». Et quand cet âge est venu pour

Ses effets
à notre
égard :
elle est le
principe
immédiat
de notre
sanctifica-
tion et de
notre
glorifica-
tion.

*Mgr Gay,
Confer.
M. chr.
rés. 614.*

une âme, — et il vient presque à chaque instant pour
quelqu'une, — c'est la gloire de Jésus qui l'illu-
mine et la béatifie. Et c'est sous son influence que
le Ciel va s'enrichissant tous les jours de ces astres
si beaux et si variés qui se nomment les Saints.

III. Sainteté actuelle ou des actes.

Pureté
absolue de
toutes les
actions de
N.-S.

L'Immaculée-Conception est un ravissant mystère, plus beau que la création de la lumière ou que celle des Anges ; et c'est à juste titre que sa définition compte parmi les plus belles fêtes qu'ait vues l'Eglise. Et pourtant, si saint qu'il soit, il l'est beaucoup moins que la plus humble action de Jésus.

Son Ame était en toutes choses, même dans les plus ordinaires, plus étrangère au mal que l'âme angélique de Marie dans ce mystère d'ineffable pureté, puisque chacune de ses actions était sainte de la Sainteté infinie. Vous n'avez jamais eu, ô mon Maître ! la plus légère imperfection à regretter. Et moi, est-il une action où je n'aie pas à regretter quelque chose ? est-il une heure sur laquelle je n'aie pas à pleurer ? Jamais vous n'avez soustrait à votre Père une joie, une gloire qu'il vous fût possible de lui donner. Et moi, combien de fois, même en faisant le bien, ai-je contristé son amour par ma langueur !

Trois
plénitudes
se sont
rencon-
trées en
chacune
d'elles.

Encore cette virginité parfaite de la sainte Ame de Jésus, ce dégagement absolu de tout mal et de toute vanité, n'étaient-ils pas le côté le plus admirable de ses actions. Et il m'importe davantage de méditer quelle grâce et quelle générosité animait chacune d'elles.

Plénitude
de la
grâce
habituelle.

D'abord, la grâce sanctifiante qui était en elle y passait tout entière. Cette plénitude de la vie divine, qu'elle avait reçue dès l'origine, ne resta jamais un instant oisive. Elle ne pouvait sans doute être augmentée, mais elle pouvait être, et elle était sans cesse exploitée par elle d'une manière parfaite. De

ce chef, les plus humbles choses de sa vie étaient, on peut le dire, gigantesques, si nous les comparons aux souffrances les plus héroïques des Saints; et les diverses actions qui composaient cette admirable vie ne charmaient pas moins Dieu par leur nombre et leur variété que par leur perfection.

D'ailleurs sur chacune d'elle venait aussi se concentrer la plénitude de la grâce actuelle. On ne saurait admettre dans la Sainte-Humanité de grâce actuelle excitante. Pourquoi, en effet, la grâce actuelle excitante? C'est que notre foi n'est point toujours en éveil, c'est que souvent notre volonté languit. Il faut alors qu'une lumière et une inspiration divines nous éclairent et nous raniment. Pour l'Âme de Jésus rien de pareil; car sa ferveur ne languissait jamais. Que pouvait donc être en elle la grâce actuelle? c'était la plénitude de la lumière pratique éclairant chaque action; c'était la plénitude du secours divin, aidant sa liberté, dont la générosité fut toujours absolue.

Plénitude
de la
grâce
actuelle.

A cette plénitude de la grâce habituelle venant du fond de son âme, à la plénitude de la grâce actuelle qui tombait du Ciel sur chacune des actions de Notre-Seigneur, répondait une troisième plénitude, celle d'une générosité qui ne connut jamais ni la plus petite hésitation, ni la moindre réserve. De même que Dieu mit tout son être et toutes ses perfections dans l'acte par lequel il créa une fourmi, aussi bien que dans la création du monde ou dans celle des Anges, de même Notre-Seigneur mettait tout son cœur dans le travail obscur de Nazareth, aussi bien que dans l'institution de l'Eucharistie, ou dans sa mort, ou dans la création de la Papauté....

Plénitude
de la
générosité.

La plus fugitive de ses pensées, la plus humble de ses actions était l'essor vers son Père et vers nous de toute son Ame, de tout son être. De lui seul et de sa Très-Sainte Mère, on peut dire qu'ils ont aimé sans cesse de toute leur âme, de tout leur cœur, de toutes leurs forces. Mais ce don de toute leur volonté, cet épanouissement de toute leur grâce, qui sont allés croissant en perfection dans Marie à chaque instant, en Jésus, au contraire, ont été aussi parfaits au moment de l'incarnation qu'au moment de sa mort. Comme j'admire et comme je voudrais imiter de moins loin cette plénitude de générosité, cette réponse admirable du Cœur de Notre-Seigneur, en toute chose, aux grâces divines ! Ces grâces étaient merveilleuses ; aucune créature ne saurait concevoir ce que le Ciel en versait sur chaque instant de la vie d'un Homme-Dieu. Mais, ô mon Sauveur ! si je songeais davantage à la plénitude de grâces que l'Esprit-Saint répand sur chaque journée, sur chaque heure de ma vie !... Une âme sacerdotale en reçoit plus dans le cours d'une semaine, surtout aux jours de fêtes ou de retraite, que telle peuplade du centre de l'Afrique ou telle ville du Thibet durant une année. Hélas ! ô mon Dieu ! ayez pitié de moi ! Donnez-moi de répondre moins mal à tant de lumière, à tant d'amour.

IV. Sainteté des vertus acquises.

De ces actes, faits toujours avec une souveraine énergie, naissaient dans l'Ame de Notre-Seigneur les vertus acquises. Notre bon Maître a voulu avoir avec nous, parmi tant d'autres traits de ressemblance,

celui de croître comme nous en vertu et en science humaines, en même temps qu'il grandissait en taille et en force, et avançait en âge.

On sait que les vertus infuses ne sont pas seulement des facilités, mais des *facultés* divines qui nous donnent de pouvoir faire des actes de charité, de force, d'humilité,... surnaturelles, comme dans l'ordre naturel l'intelligence nous donne de pouvoir penser, et la volonté de pouvoir agir librement. Sans elles ou sans la grâce actuelle, qui peut transitoirement les suppléer, l'homme est autant, et même plus incapable de produire un acte de charité, de force, d'humilité ou de toute autre vertu divine, que l'animal ne l'est de faire acte de raison ou de liberté. Elles sont comme les *puissances* de l'homme surnaturel.

Différence
essentielle
entre les
vertus
acquises
et les
vertus
infuses.

Ces vertus infuses, évidemment, ne pouvaient croître en Notre-Seigneur. Elles furent parfaites en lui, aussi bien que la grâce dont elles sont les corollaires, dès l'incarnation.

Ce qui, d'après le Docteur Angélique, allait se développant dans son âme, par les actes, c'étaient les vertus acquises. On sait qu'elles se forment dans l'âme juste par l'exercice même des vertus divines. Ce sont elles qui nous donnent cette inclination et cette facilité pour le bien dont nous avons conscience. Elles diminuent les obstacles que notre nature misérable oppose au travail surnaturel et insensible de Dieu dans notre âme. Grâce à elles, des actes qui autrefois nous coûtaient extrêmement ne nous répugnent plus, ou même sont accomplis avec aisance, et parfois avec joie.

Il convenait que Jésus eût ces vertus acquises. Ce

Pourquoi N.-S. a voulu avoir les vertus acquises. n'est pas sans doute qu'il se trouvât en lui le moindre obstacle au bien ; mais en se faisant homme le Fils de Dieu a voulu que ses facultés humaines y fussent inclinées positivement, par des vertus semblables aux nôtres. Il a voulu être homme dans toute la vérité, possible pour lui, de ce mot. .

Leur importance dans la vie spirituelle. Cette doctrine du Docteur angélique est bien faite pour nous inspirer une très haute estime des vertus acquises, et pour nous engager à les cultiver avec le plus grand soin.

Le fait est que toute négligence réfléchie à leur endroit, tout laisser-aller délibéré de l'âme dans la prière ou dans l'accomplissement de quelque autre devoir, ou dans la poursuite de la perfection, est un triple malheur. On perd un trésor dont nous ne saurons parfaitement le prix qu'au Ciel, en n'exploitant pas pleinement la grâce divine. De plus, on se prive d'ordinaire pour l'avenir d'une grâce que l'Esprit-Saint contristé ne donnera pas, et qu'il eût donnée si on avait été fidèle. Enfin, on diminue l'inclination acquise au bien, et l'on énerve une volonté déjà trop inclinée par la nature déchue vers le mal. Je vous en prie, par votre ferveur admirable, préservez-moi, ô Jésus ! de toute mollesse délibérée dans mes pensées et dans mon amour. C'est assez des faiblesses qui échappent à ma fragilité, à ma profonde misère.

V. Sainteté idéale ou d'exemple.

Jésus notre idéal : idéal divin, Se peut-il que nous ayons le même idéal de vie que Dieu ? Oui, et il ne nous est pas loisible d'en choisir un autre moins élevé. Vois, ô mon âme, quelle est ta dignité, vois si noblesse t'oblige !

Or, quel est l'idéal de la Divinité ? c'est le Verbe, Idéal vivant, splendide, infini, personnel dans lequel elle se contemple et jouit de son ineffable beauté.

Quel est notre idéal, à nous ? c'est aussi le Verbe. Nous devons lui ressembler pour ressembler au Père.

Idéal de Dieu, Idéal des Anges, Idéal des hommes en général, il est l'Idéal de chacun de nous en particulier. Pensée sublime ! Le Verbe divin est la forme de ma sainteté, à moi, comme il est la forme de la sainteté du Père. C'est en lui que Dieu a conçu ma vie, ma vocation, mon sacerdoce, mon ministère, chacune de mes actions et de mes souffrances, ma mort, mon avenir éternel ; et répondre à cette idée que Dieu s'est faite de moi dans son Verbe, telle est pour moi la perfection ici-bas, et ce sera aussi la gloire dans l'éternité.

Mais cet Idéal sublime dépassait absolument la portée de la raison humaine, et il était même trop haut placé pour la foi. Aussi s'est-il abaissé. Il s'est fait homme, petit enfant, esclave ; il a voulu connaître les faiblesses de nos premières années, nos travaux, nos fatigues, la pauvreté, l'obscurité, le silence, la faim, la soif, la souffrance et la mort. De toutes nos infirmités, il n'en est qu'une seule qu'il n'ait pu expérimenter : le péché, et certains désordres moraux que le péché entraîne. Ne pouvant prendre en lui cette infirmité, il en a pris la ressemblance et porté la peine. et humain.

Je n'ai donc point à monter au Ciel pour y chercher la pensée de Dieu sur moi, je n'ai, ô Jésus ! qu'à vous contempler. Vous êtes l'Idéal complet, dans lequel je trouve le mien. Il semble que vous Idéal particulier.

ayez voulu poser, ô modèle adorable ! sous tous les jours qui pouvaient intéresser notre perfection ou notre salut, afin que, dans toutes les conditions et dans toutes les situations providentielles, dans tous les états extérieurs ou intimes, on n'eût qu'à vous regarder et à vous imiter.

Idéal
complet.

Vous êtes, ainsi, l'Idéal universel. Depuis l'enfant jusqu'au Souverain Pontife, depuis la carmélite jusqu'à l'homme d'état ou au soldat ; depuis les Apôtres, les Martyrs, les Docteurs, jusqu'au plus modeste d'entre nous, chacun trouve en vous le type de sa perfection, la lumière de sa vie.

Et vous êtes l'Idéal de toute vertu, de toute action, comme de toute condition, l'Idéal de la Charité et de la Justice, de l'Humilité et de la Magnanimité, de la Prudence et de la Force, de la Douceur, de la Pureté, de la Modestie, du Dévouement, de la Mortification, du Zèle ; du silence et de la parole, de la prière et du travail, de la joie et de la souffrance ; l'Idéal, en un mot de la vie et de la mort.

Idéal
vivant.

Et vous n'avez rien à voir, ô mon Modèle adorable ! avec les règles abstraites et sans vie que les philosophes anciens traçaient à leurs disciples. Vous êtes une Règle vivante, qui s'est expliquée et commentée elle-même, dans les Saintes Ecritures, et surtout dans l'admirable Discours après la Cène, ce testament de votre doctrine comme de votre amour ; une Règle qui s'explique et se commente encore, par les écrits et les exemples si variés et si pénétrants des Saints, par les enseignements de votre Eglise, et par ces paroles intimes que chacun de nous peut entendre dans son âme, quand il veut vous écouter ; car vous n'êtes pas un Idéal lointain et passé, mais

par votre Esprit, vous demeurez en nous, pour nous parler, nous éclairer, nous exciter, nous diriger, instant par instant, dans la copie que nous avons tous à faire, en cette vie, de vos vertus.

Et quel Idéal charmant vous êtes ! Vous avez ravi les Anges ; vous ravissez, de siècle en siècle, les âmes les plus belles, les plus pures, les plus tendres et les plus profondes. Ah ! Jésus, quand ravirez-vous ma pauvre âme, indigne de vous connaître et de vous aimer, ou plutôt, quand se laissera-t-elle ravir par vous ?

Idéal
charmant.

Et vous êtes l'Idéal le plus accessible et le plus encourageant. C'est un caractère bien remarquable de vos Saints, d'être si parfaits, et en même temps si bons et si indulgents. Mais qui a ce caractère comme vous ? ô mon bon Maître ! Le petit enfant vous contemple sans crainte, avec confiance et joie ; et le pauvre pécheur qui, pendant une longue vie, vous a oublié ou même outragé, n'est pas découragé en vous regardant à son dernier moment, et en vous demandant grâce ; il sait qu'il n'a qu'une parole d'amour et de repentir à vous dire, pour être pardonné.

Idéal
accessible
et
encourageant.

Enfin, si votre vie est le modèle de toute vie sainte, votre grâce l'exemplaire de toute grâce ; votre gloire est aussi le type de toute gloire, votre bonheur l'idéal et la source de tout bonheur céleste.

Idéal de
notre gloire
comme
de notre
grâce.

Sans doute que pas deux Anges ne se ressemblent dans le Ciel, pas plus que dans l'épreuve ; sans doute, aussi, que la gloire de chaque âme bienheureuse est comme un astre qui a sa lumière et sa grandeur à part.

Votre gloire, ô Jésus ! est l'exemplaire de toutes .

ces gloires diverses. Elle est aussi le type de la gloire de votre Très-Sainte Mère. Peut-être est-elle reproduite tout entière en elle, sur une moindre échelle. Pourquoi la sainteté de cette Vierge admirable, à laquelle vous ressembliez si bien physiquement et moralement, ne serait-elle pas comme un résumé très complet, mais admirablement fidèle de votre grâce créée et de votre gloire ? *

* *P. Faber,*
Bethléem,
II, p. 116.

Ainsi êtes-vous, ô Jésus ! le type parfait de votre Eglise militante et triomphante, la synthèse admirable dans laquelle se réunissent et éclatent éternellement tous les caractères spéciaux ou individuels qui distinguent les Anges et les Saints.

Et votre Père pourra contempler éternellement, non seulement dans son sein, mais au dehors, une parfaite image de lui-même, en vous, dans votre Mère, dans les Saints et les Anges. Nous ressemblerons à votre Sainte-Humanité, et par elle au Verbe, et par le Verbe au Père ; et ainsi sera accompli votre parole : « Soyez parfaits, comme votre Père est parfait. »

O Divin Exemple de toute vertu, Idéal de toute perfection et de toute gloire, nous voulons vous avoir constamment dans l'esprit par la contemplation, la méditation et l'étude ; dans le cœur, par l'adoration, l'admiration, l'amour, l'attention et la générosité à vous imiter ! Il nous est impossible ici-bas de soupçonner la surnaturelle transformation qui s'accomplit en nous, par cette étude quotidienne, et cette application continuelle à reproduire en nous les vertus de Jésus. Notre travail ressemble à l'art si curieux par lequel on retrace sur la toile un tableau splendide n'ayant sous les yeux qu'un des-

sin presque informe et des fils qui paraissent grossièrement mêlés. C'est ainsi que notre âme travaille pendant cette vie ; elle ne voit, si j'ose ainsi dire, que l'envers de son œuvre. Dieu et le Ciel seuls en voient l'endroit. Que nous importe ? pourvu que nous aimions toujours davantage et que nous ressemblions de mieux en mieux à notre Modèle adoré.

VI. Sainteté capitale ou d'influence

Ai-je achevé ce magnifique sujet de la Sainteté de Jésus ? non ; et ce qui m'en reste à méditer est peut-être ce qui me touche de plus près.

Pourquoi l'Âme de Notre-Seigneur est-elle si sainte ? c'est sans doute afin que par sa beauté elle charme Dieu ; c'est afin que par sa perfection elle nous soit un idéal aussi complet que ravissant ; mais c'est aussi pour qu'elle puisse sanctifier et glorifier nos âmes. Assurément les trésors de la grâce et de la gloire n'ont pas été mis en elle pour y rester solitaires. Saint pour son Père et pour lui-même, nous l'avons déjà remarqué, Jésus est saint aussi pour nous. Jésus est, même comme homme, la raison ou la source de toute sainteté. Qu'est-ce à dire ? Cela signifie que la grâce et la gloire ne furent données aux Anges qu'en vue de Jésus ; cela signifie aussi qu'aucun degré de grâce ou de gloire ne sera donné aux hommes, qui n'ait été mérité par Jésus, et qui ne doive être consenti par lui. Cela veut dire enfin que l'Esprit divin appartient à la Sainte-Humanité en même temps qu'au Verbe, et qu'après avoir, en union avec le Verbe, mérité, demandé sa mission dans l'âme sainte et dans l'âme glorieuse, elle est

Idee qu'il faut se faire de la Sainteté capitale ou d'influence.

Toute grâce et toute gloire, — au moins celle qui est donnée aux hommes, — a été méritée et est

onsentie
et est
produite,
même
physique-
ment,
d'après le
Docteur
angélique,
par la
Ste-Huma-
nité unie au
Verbe.

l'instrument du travail de sanctification qu'il accomplit ici-bas en nous, et sera aussi l'instrument de notre glorification et de notre bonheur dans l'éternité. Et son action ne s'exerce pas seulement à l'extérieur des âmes. Ce n'est que par le dehors, nous le savons, que Satan peut s'emparer d'elles et les gouverner. Le gouvernement de l'Eglise, contre-partie visible de celui de Satan, ne les atteint pas autrement. Mais la royauté de Notre-Seigneur est d'une tout autre nature; elle est extérieure sans doute, mais elle est surtout intime. Et les mille secours, extrêmement précieux, enseignements de l'Eglise, sacrements, exemples des Saints, dont elle nous prévient et nous environne, si estimables et si nécessaires qu'ils soient, resteraient stériles sans son influence invisible. La Sainte-Humanité est constamment à l'œuvre, par sa sainteté, par le contact de sa puissance, comme parlent les théologiens, *contactu virtutis*, sur mille et mille points du monde. Qu'il doit nous être doux et qu'il nous est bon de réfléchir à son merveilleux travail, à sa lumière qui rayonne au fond des âmes, à son action qui les sollicite, à son onction qui les touche, à la vie qui circule de son Cœur dans le nôtre, à son divin Esprit qui s'épanche d'elle en nous comme d'une source intarissable!

La Tradition a employé pour exprimer cette influence, bien des symboles, tous plus intéressants ou plus charmants les uns que les autres. Nous allons en méditer quelques-uns.

I. *Jésus est le Centre, l'élément de notre vie.*

On a nommé Dieu « le Lieu des âmes ». Belle parole qui dans l'ordre surnaturel est vraie de l'Humanité de Notre-Seigneur comme de sa Divinité. Oui, Jésus, même comme homme, est le Lieu de nos âmes. Son adorable Humanité a le Verbe pour centre, et elle est le nôtre. Elle gravite autour de la Vie infinie du Verbe, et nous gravitons autour d'elle. Malheur à l'âme qui sort de son orbite par le péché, et qui se trouve surprise dans cet état. C'est alors l'égarement, l'exil, le désordre éternels. C'est l'existence sans fin hors de son élément, dans le faux, dans le mal, dans les ténèbres, dans la souffrance, dans la mort.

Jésus est
le centre,
l'élément
de notre
vie.

Que jamais je ne m'écarte de vous, ô Jésus ! Puissé-je, au contraire, me rapprocher toujours davantage de votre sainte et bien-aimée Humanité, centre de nos âmes.

II. *Jésus est l'Atmosphère des âmes.*

« Regardez d'abord avec attention ce qu'est notre
« atmosphère, et dites si ce qu'elle est à votre corps
« Jésus ne l'est pas très exactement à votre âme.
« L'atmosphère est un intermédiaire entre vous et
« le ciel. Elle sert de moyen au soleil pour vous
« éclairer, aux étoiles pour vous apparaître, à la ro-
« sée pour vous rafraîchir, à toutes les influences
« d'en-haut pour s'exercer sur vous. Elle est en
« même temps si limpide et si transparente que,
« tout en étant parfaitement réelle, elle semble
« n'être rien. Qui la voit, l'atmosphère ? Qui l'en-

Jésus est
l'atmos-
phère des
âmes.

« tend ? Qui la sent ? Elle transmet tout ce qu'elle
 « reçoit : les rayons, les sons, les parfums, les
 « courants qui s'y forment, les souffles qui la tra-
 « versent ; et c'est par là qu'elle devient sensible ;
 « mais on dirait qu'elle n'a pas de vie propre. Sa
 « vie, c'est de servir : de servir le ciel et de servir
 « les hommes, mettant le ciel à même de faire aux
 « hommes tout le bien qu'il leur veut. Et cependant,
 « en soi, cette atmosphère est quelque chose de mer-
 « veilleux et d'excellent ; rien n'est plus savamment
 « composé. » De plus, elle est partout, elle est à
 tous et toujours. « Toujours, partout, le jour, la
 « nuit, au printemps, dans l'hiver, pour ceux du
 « nord et pour ceux du midi, il y a l'atmosphère.
 « Elle reçoit, et le premier vagissement de l'enfant
 « et le dernier soupir du vieillard. En somme, elle
 « est toujours présente, toujours bienfaisante, tou-
 « jours livrée, toujours prodiguée. Et notre vie dé-
 « pend d'elle : altérez-la, raréfiez-la ; l'angoisse
 « commence, la douleur naît, la maladie accourt ;
 « supprimez-la, tout meurt. * »

* Mgr Gay, «
*Conféren-
 ces aux
 Mères
 chrétienn-
 es*, t. I,
 p. 292,
 293.

Que voilà bien le symbole de la Sainte-Humanité de Notre-Seigneur ! C'est par elle que l'amour divin nous est apparu et nous a vivifiés, et continuellement exerce sur nous ses saintes influences. C'est par elle que descendent en nos cœurs l'onction et les consolations spirituelles qui sont comme la rosée du Ciel ; c'est par elle que la voix de Dieu s'est fait entendre aux hommes et parle encore à nos âmes. C'est en elle que nous avons commencé de respirer à la vie divine ; c'est en elle que nous continuons à vivre de cette vie, et c'est en elle que nous espérons mourir. Par elle, notre âme est sainte

ici-bas, et sera bienheureuse dans l'éternité. C'est elle qui fait tressaillir le Ciel d'allégresse, et c'est aussi par sa vertu que nos corps rayonneront de gloire.

Hors de Jésus, en cette vie et dans l'autre, l'âme est hors de son élément ; c'est l'enfer inconscient sur la terre ; c'est, dans l'autre monde, l'enfer conscient avec ses angoisses et son agonie inexprimables et sans fin.

Ah ! ne sortons pas de cette Atmosphère sainte et céleste. Si l'homme extérieur doit respirer l'air corrompu et délétère du monde, que l'homme intérieur ne connaisse et n'implore et ne respire que Jésus.

« Hors de cette atmosphère divine que l'amour inflé-
 « ni et la croix nous ont faite, et où le baptême nous
 « a posés, il n'y a pour nous ni lumière, ni vie, ni
 « sécurité, ni paix, ni joie, ni ciel, ni Dieu. »

III. *Jésus est la Lumière des âmes.*

Dieu a prodigué dans la Création les êtres qui rayonnent. Les fleurs, les lis, par exemple, rayonnent de beauté et de parfums ; les étoiles, le soleil, rayonnent de lumière ; le talent, le génie rayonnent de prestige ; les anges aussi rayonnent de lumières plus parfaites. Quelles âmes rayonnantes que les âmes des Saints !

Jésus est le
 soleil des
 âmes.

L'Humanité de Notre-Seigneur est, après la Divinité, l'Être rayonnant par excellence. Ici-bas, elle rayonne la grâce, la charité, l'humilité, la bonté, la force, toute vertu. Au Ciel, elle rayonnera la gloire et la joie.

Elle est le Soleil de l'ordre surnaturel. Malheur aux démons et aux damnés qui se sont détournés

d'elle. Pour eux, plus de lumière, plus d'espérance, plus de vie.

Quant à nous, tant que dure notre exil, ce Soleil divin demeure caché sous la nue : autrefois sous la nue des infirmités, des humiliations, des souffrances et de la mort ; maintenant sous celle des Espèces eucharistiques. Mais, bien qu'il n'éclate point encore à nos yeux, nous savons que toute vraie lumière, toute vraie joie, toute vraie vie nous vient de lui. Et c'est de lui aussi que nous viendra, au Ciel, la vision, l'amour, la gloire, le bonheur éternels. O Jésus ! Lumière adorable, auprès de laquelle la lumière qui brille à nos yeux est si grossière, et la lumière de la raison si faible et si stérile, je vous ouvre mon âme ; éclairez, purifiez et emflammez-moi.

IV. *La Sainte-Humanité est notre Aliment.*

La Ste-Hu-
manité est
notre
aliment.

Il ne vous a pas suffi, ô Jésus ! bien que ce nom et ce rôle fussent déjà si touchants, de vous nommer, et d'être pour nous le Bon Pasteur, qui connaît ses brebis et les appelle chacune par son nom, et qui les aime au point de donner sa vie pour elles, et qui les conduit à la nourriture dont elles ont besoin. Vous voulez être vous-même cette nourriture ; votre corps devient notre pain ; il s'assimile nos âmes pour les assimiler à votre âme, et, par elle, à la Divinité.

* *Evang.
Joann.*
vi, 56.

« Je suis le Pain vivant, avez-vous dit ; ma chair « est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. » J'ai entendu bien souvent ces incroyables paroles, et il me semble que j'y réfléchis pour la première fois. Quoi, le pain que je dois manger de temps en temps sous peine de mort, et

que je suis invité à manger tous les jours, c'est Jésus lui-même, un Pain céleste, un Pain divin, un Pain qui est Dieu ! Ce n'est point seulement de tout ce que le Ciel et la terre ont de plus exquis, que je dois me nourrir ; le nectar et l'ambrosie, toutes les fictions des poètes, tous les rêves possibles du cœur humain sont ici infiniment dépassés. Je dois vivre d'un aliment absolument divin.

Chose admirable encore : l'aliment, d'ordinaire, est inerte, insensible, indifférent à être mangé ou à ne l'être pas ; la faim, la soif sont dans le convive ; ici, par un mystère de l'amour divin, les rôles se trouvent intervertis ; c'est l'Aliment qui a faim et soif, une faim, une soif inexprimables ; et c'est le convive qui trop souvent est indifférent et sans désir. Indifférente et sans désir, hélas ! ne l'es-tu pas, ô mon âme ! si tu compares ta faim à celle de Jésus ! O Pain vivant, augmentez mon désir de me nourrir de vous ! Vous n'avez point besoin de mon âme et vous avez faim d'elle ! Elle a tant besoin de votre grâce, de votre vie, de votre joie, de votre paix, de votre gloire, et elle n'aurait pas faim et soif de vous !

V. La Sainte-Humanité est la Vigne véritable et nous en sommes les branches.

Entre cette Vigne divine et notre âme, même vie, même sève, mêmes fruits : idée sublime que le Cœur de Notre-Seigneur nous a révélée, la veille même de sa mort. J'espère, ô Jésus ! que mon âme vous est unie comme le rameau au cep ; mais elle

La
Ste-Huma-
nité est la
Vigne
véritable,
et nous en
sommes
les
branches.

ne vit point assez de votre vie, la sève qui me vient de vous ne coule point pleinement en elle. Voici qu'elle s'abandonne entièrement à votre influence et à l'action de votre Père ; qu'il l'émonde par la souffrance, s'il le veut, et dans la mesure où il le voudra ; pourvu qu'elle soit riche de ces fleurs et de ces fruits surnaturels qui le charment, elle sera contente.

Mais ce n'est point assez pour une âme choisie par vous entre beaucoup d'âmes, pour une âme consacrée, d'être féconde pour son compte, il faut qu'elle répande autour d'elle la vie qu'elle tient de vous. Vous pourriez, ô Cep divin ! vous provigner à l'infini, vous avez de la sève pour des millions de mondes, et vous ne demandez qu'à la communiquer toujours davantage ; et c'est par les prières, les souffrances ou les travaux des âmes apostoliques qui peuvent se rencontrer partout, mais qui doivent se trouver surtout dans le sacerdoce, que vous voulez vous étendre et multiplier vos fruits divins.

VI. *Jésus est le Cœur de l'Eglise de la terre et du Ciel.*

Jésus est le
cœur de
l'Eglise
de la
terre
et du
ciel.

Ce Cœur du monde surnaturel a deux mouvements. Par l'un il envoie à Dieu le Père une gloire immense. Par l'autre il béatifie le Ciel, soulage le Purgatoire, communique sur la terre, à qui veut la recevoir, la vie divine. Rien, sinon la mort, n'arrête les battements du cœur de l'homme. Le gouvernement de l'Univers n'arrête pas non plus ni ne diminue les battements du Cœur à jamais vivant de Jésus. Pour ce Cœur sacré dont l'amour est la vie, c'est respirer que de béatifier ou de sanctifier. O mon âme ! peux-

tu songer à ces choses et rester froide et languissante ?

VII. *Jésus, Âme de notre âme.*

Jésus est l'âme de notre âme : *Anima animæ*, dit Contenson. Son Esprit, Amour infini, qu'il respire et qu'il envoie comme Verbe, et qu'il a mérité et demandé comme Homme et dont la Sainte-Humanité est le signe et l'instrument, est notre Esprit aussi à nous, voilà l'âme de notre âme. C'est à lui qu'elle doit le mouvement et l'être surnaturel. Par son union ineffable avec elle, par la communication qu'il lui fait de la grâce, il est le principe de sa sainteté, de sa beauté, de sa prière, de sa consolation, de son onction ici-bas, et il sera à jamais dans le Ciel le principe de sa vision, de son amour, de sa jouissance béatifiques, de sa gloire.

Comment
Jésus est
l'Âme de
notre âme.

Ainsi, par votre sainteté, ô Jésus ! êtes-vous tout pour mon âme dans l'ordre surnaturel. Vous êtes le Saint des saints qu'elle adore ; vous êtes l'Idéal ravissant qu'elle admire et qu'elle veut imiter. Il n'est aucun bien, aucun espoir qu'elle ne doive à vos mérites. De plus, c'est sur vous qu'elle repose, c'est en vous qu'elle respire et vit de la vie surnaturelle. L'admirable mot de S. Paul : « nous « avons en Dieu, la vie, le mouvement et l'être, »* regarde l'ordre naturel. D'après cette parole de foi, la nature porte immédiatement sur la Divinité. C'est la Création et l'influence divine qui l'ont produite ou la soutiennent et la dirigent. Mais chose merveilleuse ! La Sagesse et la Bonté infi-

C'est dans
la Ste-Hu-
manité
« que nous
avons la
vie, le
mouve-
ment,
l'être »
surnatu-
rels.

* Act.
xvii, 28.

nies ont voulu que l'ordre de la grâce et de la gloire, qui l'emporte sur l'ordre de la nature de toute la hauteur du ciel, ne reposât pas immédiatement sur la Divinité mais sur la Sainte-Humanité, sur le petit Enfant de Béthléem, sur Jésus en croix, sur l'Hostie et le Précieux-Sang, sur Jésus glorieux. C'est dans la Sainte-Humanité que nous avons la vie, le mouvement et l'être divins : *In ipsa vivimus et movemur et sumus.*

O adorable Humanité de Jésus ! puisque c'est vous qui, par votre influence, êtes ma vie surnaturelle, et qui êtes aussi mon sacerdoce, et qui devez être ma gloire éternelle, que mon bras se dessèche et que ma langue s'attache à mon palais, si jamais dans cet exil, je vous oublie un seul jour, ou même délibérément une heure !

ÉLEVATIONS DOGMATIQUES SUR L'INCARNATION,

OU

JÉSUS INTIME.

VI

L'INTELLIGENCE DE JÉSUS.

OU SA SCIENCE.

« En lui sont cachés tous les
« trésors de la sagesse et de la
« science. »

coloss, II, 3.

« Malheur à la science qui ne se
« tourne pas à aimer. »

Bossuet.

« Ils ont uni à la lumière d'une
« vie sainte la lumière surnaturelle
« de la science qui leur a fait con-
« naître davantage ma Vérité; et
« plus on connaît, plus on aime;
« plus on aime, plus on reçoit.
« Votre mérite est mesuré sur la
« mesure de l'amour. »

(*STE. CATH. DE SIENNE, Dial. t. 2, p. 57.*)

« Connaissance de Dieu ! O joie
« des joies, Seigneur ! c'est elle qui
« précède, l'amour vient après.
« l'amour transformateur ! Qui
« connaît dans la vérité, celui-là
« aime dans le feu. »

B. ANGELE DE FOLIGNO, *Le Livre des
visions et instructions, Hello, p. 234.*

L'INTELLIGENCE DE JÉSUS,

OU SA SCIENCE.

SOMMAIRE.

Portée de cette Élévation.

I. Science divine.

Puisque c'est le Verbe, comme Verbe, qui s'est fait homme; 1° Jésus est la Science divine en personne, qui ne nous perd jamais de vue, — qui s'occupe et s'entretient de nous avec une attention infinie, — qui ne nous connaît que pour nous aimer; 2° Jésus est la Lumière incarnée, qui veut avant tout nous éclairer; 3° Jésus est la Beauté éternelle, venue ici-bas pour nous ravir.

II. Science béatifique.

Puisque la Sainte-Humanité ne fait qu'une personne avec le Verbe, — puisqu'elle est la raison de toute joie, même naturelle, et la source du bonheur des élus, — puisqu'elle est plus aimée du Verbe que tous les Anges et tous les Saints ensemble, elle a dû jouir, dès l'incarnation, de la vision béatifique, mieux que le Ciel entier. Dès lors elle a vu, dans la perfection, — Dieu, et, — en Dieu, la Création

naturelle, — la Création surnaturelle, — l'Union hypostatique, — la Passion et la Rédemption. Cette vue donnait à Dieu le Père une infinité de gloire, à la Sainte-Humanité une immensité de joie; — mais elle n'explique ni son mérite ni ses souffrances.

III. Science infuse ou angélique.

Cette science des Anges, — de l'âme séparée du corps, — des damnés, — des âmes du Purgatoire, — des Saints dans leurs visions, la Ste-Humanité a dû l'avoir dès le premier instant dans sa perfection. Pourquoi il faut admettre en elle une science infuse, — surnaturelle, — universelle, — simultanée, — qui pouvait user de l'imagination et du raisonnement, bien qu'elle en fût naturellement affranchie, — qui connaissait les choses en elles-mêmes, et à fond. Cette science surnaturelle explique la profondeur et le caractère individuel de son amour méritoire aussitôt après l'incarnation, — la profondeur et la continuité de ses souffrances intérieures, — la continuité et l'étendue de son mérite, — la continuité de sa prière méritoire, — la perfection de ses vertus et de ses actes méritoires, — la fécondité de ses mystères. — Elle est enfin la vie de l'Eglise de la terre.

IV. Science humaine.

L'intelligence et les sens de Notre-Seigneur sont le chef-d'œuvre de la Création. — Ils n'ont dû se développer que peu à peu, ainsi que sa science humaine. Si l'on ne réfléchit pas bien sérieusement à ce côté naturel et progressif des facultés et de la

science de Jésus, on saisit mal — son Enfance, — certains traits particulièrement intéressants de son Enfance, — son sommeil, — ses occupations ordinaires, — ses retraites au désert ou sur les montagnes, — ses affections humaines, — ses vertus acquises, — ses passions humaines : admiration, enthousiasme, crainte proprement dite. — Ce côté expérimental explique en outre, une partie essentielle de ses souffrances extérieures, et nous donne, plusieurs leçons bien pratiques et bien importantes.

L'idéal de l'intelligence et de la science est en Jésus. — Il nous conduit à un idéal meilleur encore.

L'INTELLIGENCE DE JÉSUS, OU SA SCIENCE.

Qui n'a pas des idées justes et complètes sur la science de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne saisira pas, ou saisira mal la plupart de ses mystères et beaucoup de traits de sa vie.

Portée de
cette
élévation.

Ces idées justes et complètes, Dieu les donne lui-même à des âmes éminentes. Pour nous, c'est à la théologie et surtout au Docteur angélique que nous allons les demander.

On peut distinguer quatre mondes intellectuels, profondément différents : le monde intellectuel in-créé, c'est-à-dire la Science divine ; le monde intellectuel des âmes et des Anges glorifiés, c'est-à-dire la vision béatifique ; le monde intellectuel des Anges dans l'épreuve, de certains Saints favorisés ici-bas de lumières supérieures, des âmes du Purgatoire ou des damnés, c'est-à-dire la science infuse ; le monde intellectuel humain ou la science acquise par les sens, la conscience et la raison. Jésus, dans son adorable immensité, a réuni ces quatre mondes, les trois derniers dans leur perfection.

I. La Science divine.

Le Père ou l'Esprit-Saint, ou la Nature divine seule, aurait pu s'incarner aussi bien que le Verbe. Les trois Personnes divines auraient pu s'in-

Puisque
c'est le
Verbe,
comme

Verbe, qui s'est fait homme, carner ensemble ; mais ce n'est pas le Père qui s'est incarné ni l'Esprit-Saint ni la Nature divine ni les trois Personnes ensemble ; c'est le Verbe seul, et le Verbe, précisément comme Verbe.

Ce point de doctrine qui, au premier abord, ne semble pas pratique, intéresse en réalité très-vivement la piété, si l'on veut y réfléchir.

Jésus est la
Science
divine en
personne
qui ne nous
perd jamais
de vue ;

I. — Qu'est-ce, en effet, que le Verbe, comme Verbe ?

Le Verbe est la Science personnelle du Père, science infiniment parfaite comme le principe dont elle émane.

Par conséquent, ô petit Enfant ! qui dormez dans la Crèche ou qui reposez dans les bras de votre sainte Mère, vous êtes la Vision éternelle en personne. Comment donc essaierais-je de me dérober à vos yeux ? Si je monte au Ciel, votre science en est la lumière ; si je descends aux Enfers, je l'y rencontre encore ; et si je m'enfuis aux extrémités de la terre, elle m'y accompagne et m'y a prévenu ; elle compte tous mes pas, elle voit jusqu'à mes plus secrètes pensées, elle apprécie toutes mes actions, juge toutes mes intentions. Partout, toujours, je suis sous votre regard divin, qui me pénètre mille fois mieux que je ne me pénètre moi-même. Et j'essaierais de n'être pas sincère et loyal avec vous ! Je vous ouvre mon âme, ô Jésus ! voyez et prenez en pitié sa misère profonde.

Le Verbe, selon la belle pensée de S. Ambroise, n'est pas l'image muette du Père, sa science silencieuse et abstraite. Il est la Science souverainement active et vivante, qui s'entretient éternellement, avec une attention infinie, de l'objet qu'elle

contemple, c'est-à-dire des perfections divines, du monde et de moi, pauvre petite créature et misérable pécheur.

qui
s'occupe et
s'entretient
de nous
avec une
attention
infinie ;

Il n'y a peut-être pas de désir plus profond dans l'homme que celui d'occuper une place dans la pensée des autres hommes. « Nous voulons, a dit « Pascal, vivre dans l'idée des autres, d'une vie imaginaire. » La vanité s'impose pour cela mille sacrifices ; et surtout l'ambition ne recule devant rien, quand elle espère arriver à la gloire. « Que de peines, s'écriait Alexandre, il faut se donner pour faire « parler les Athéniens ! » Cette soif si vive, souvent trompée du côté des hommes, est satisfaite du côté de Dieu au delà de tous nos désirs et de toutes nos espérances.

Nous vivons, non pas d'une vie imaginaire, mais d'une vie réelle dans l'idée de Dieu. Nous avons, de toute éternité, occupé une place dans sa pensée. Comment est-ce, en effet, que le Père produit son Verbe ? c'est en se connaissant lui-même, et en connaissant du même coup, en soi, toute créature possible. L'idée de chacun de nous, de notre vocation, de notre ministère, des grâces que Dieu veut nous accorder sur la terre, de la gloire dont il veut nous couronner au ciel est donc entrée dans l'acte par lequel le Père a conçu et produit son Verbe.

Pensée douce à ravir et grave à faire trembler : il a été question de moi non pas dans les conversations de mon père ou de ma mère ou des autres hommes ou des Anges, mais dans l'éternelle conversation du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint. De toute éternité, ces adorables Personnes se sont entretenues de moi,

se sont fait leurs confidences sur l'heure de mon apparition ici-bas, sur la durée de ma vie, sur toutes ses circonstances, sur mon caractère, sur ma vocation, sur mon sacerdoce, sur mon ministère, sur mon avenir éternel.

Et ces confidences se continuent et se continueront à jamais, avec une attention infinie, car l'attention de Dieu, en s'appliquant à chaque être ne se divise pas. Et c'est en vous, ô Jésus ! que se tient ce divin colloque, pour moi souverainement touchant et grave.

qui ne
nous
connaît que
pour nous
aimer.

Et cet entretien est-il indifférent et sans amour ? oh ! mille fois non. La Science divine est aussi aimante qu'elle est pénétrante et attentive. « Malheur à la science, disait Bossuet, qui ne se tourne pas à aimer ! » La vôtre, ô Verbe ! s'est tournée à aimer de toute éternité. Et tel est l'amour dont elle vous embrase l'un pour l'autre, votre Père et vous, que cet amour, au sein de la Divinité, produit l'Infini : l'Esprit-Saint. Vous n'avez non plus connu le monde que pour l'aimer, et l'aimer à l'excès, et votre amour, de ce côté encore, est allé jusqu'à l'infini, il a produit un Dieu incarné : Jésus. Oui, il nous a donné un Dieu qui est des nôtres, un Dieu qui est à nous, qui est à moi. A moi Jésus enfant, à moi Jésus mourant sur la croix, à moi Jésus dans l'Eucharistie, à moi comme s'il n'était qu'à moi. Vous n'avez donc, grand Dieu, pensé à moi de toute éternité, que pour m'aimer et vous donner à moi tout entier !

Anathème à l'âme chrétienne, à l'âme religieuse ou sacerdotale qui pourrait méditer ces choses et ne pas se sentir pressée de répondre par l'attention, un

respect profond, un souvenir fréquent, à ce regard de Jésus sans cesse fixé sur elle ; par une très-haute idée de sa vocation et de sa perfection, à ce colloque éternel du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint sur son compte ; par un amour toujours croissant, à l'amour particulier et immense dont Jésus l'environne. O mon Sauveur ! puisque vous ne m'avez connu que pour me chérir, moi je ne veux vous connaître aussi que pour vous admirer, je ne veux vous étudier que pour vous aimer toujours davantage, et vous faire aimer.

II. — Qu'est-ce encore que le Verbe, comme Verbe ?

Le Verbe est la Lumière infinie : *Lumen de Lumine*. Vous êtes donc, ô Enfant de Bethléem, ô Jésus mourant sur la Croix ! la Lumière incarnée. Et vous venez précisément, et avant tout, pour éclairer le monde. Et vous ne pouvez pas plus retenir votre éclat que le soleil ne peut retenir ses rayons. Et mon âme reste dans l'obscurité ou dans la langueur ! C'est donc qu'elle n'est point assez recueillie, point assez affamée de lumière et de vie. Donnez-lui de vous écouter, ô Parole éternelle, de se laisser pénétrer par vous, ô Lumière incarnée !

Jésus est la
Lumière
incarnée
qui veut
avant tout
nous
éclairer.

O mon Maître ! il est des heures où le jour se fait en nous sur certaines vérités d'une manière si nouvelle et si vive que l'on croit les voir pour la première fois. Renouvelez souvent ces illuminations dans mon âme : vous avez tant de grandes choses à lui dire, des révélations si précieuses, et peut-être des reproches graves à lui faire ou des consolations bien douces à lui donner. Parlez, ô Verbe ! votre serviteur écoute ; Lumière divine, brillez dans mon âme, consolez mon cœur, transfigurez ma vie.

Jésus est la
Beauté
éternelle,
apparue
ici-bas
pour nous
ravir.

III. — Qu'êtes-vous encore, ô Jésus ! dans l'ordre intellectuel ? Les philosophes ont défini la beauté : cette splendeur des choses dont la contemplation charme l'esprit. Et vous êtes, ô Verbe ! la Splendeur infinie de votre Père, c'est-à-dire du Vrai et du Bien éternel. Vous êtes son Image infiniment vive, délicate, expressive. Oui, j'admire et j'adore en vous, ô Jésus ! la Beauté, et si j'ose ainsi dire, le Sourire incarné de votre Père ; et si je savais lire comme la Très-Sainte Vierge dans vos traits et dans vos yeux si doux, si mystérieux et si profonds, j'y verrais, ô Divin Enfant ! mille fois mieux que dans toutes les splendeurs du ciel et de la terre, un reflet et une apparition vivante de cette beauté, de ce sourire de votre Père, qui sera la principale joie du Ciel. O Jésus ! Beauté infinie, venue parmi nous pour nous ravir, ravissez mon âme, soyez le charme de ma vie, la souveraine admiration et la grande passion de mon cœur. Et que votre amour domine, règle et inspire en moi tout autre amour.

II. Science céleste ou vision béatifique. (1)

La
Ste-Huma-
nité de
N.-S. a
joui de la
vision
béatifique
dès
l'incarna-
tion, mieux
que le Ciel
entier ;

Puisque le Verbe, dit S. Jean, est la vraie Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, il a d'abord illuminé sa sainte Ame, au moment où elle sortit du néant, de la vision béatifique, bien mieux qu'aucun des Anges et des Saints glorifiés. Ou Notre-Seigneur, en effet, n'est pas Dieu, ou bien il n'a jamais été un seul moment inférieur à aucun des

(1) Dans la vision béatifique, l'âme sainte voit Dieu à travers Dieu lui-même. Dieu est à la fois *l'objet* principal qu'elle contemple et *l'idée* ou le *milieu* dans lequel elle le voit, et les créatures en lui.

Saints ou des Anges. Ce n'est pas assez dire, puisqu'il est Dieu, il a toujours été, même au premier instant, de bien loin supérieur à tous les Saints et à tous les Anges bienheureux ensemble. Quiconque hésiterait devant cette vérité n'aurait pas réfléchi à l'idée d'un Homme-Dieu, d'un homme qui n'est pas seulement semblable à Dieu, qui n'est pas seulement défié, mais qui en réalité et en vérité est Dieu, il n'aurait pas réfléchi à l'idée d'une nature humaine qui ne fait qu'une personne avec le Verbe. Verbe divin, Lumière éternelle, vous avez donc mis dans votre nature humaine, au moment où elle vint en ce monde et où vous l'avez prise sous votre personnalité, la plénitude de la vision, de l'amour et de la joie béatifiques. Cet océan de délices célestes se retirera pendant trente-trois ans au sommet de votre Ame, mais, dès l'incarnation, il était là. Oui, ô Vierge mille fois bénie ! en concevant le Verbe incarné vous avez conçu, et vous avez, pendant neuf mois, porté le Ciel en vous ; un ciel splendide, mille fois plus beau que celui des Anges et des Saints. Oui, dans ce petit et frêle Enfant que j'aime tant à contempler entre vos bras ou dans la Crèche, habite la plénitude de la science béatifique. Saint Enfant, quand je vois couler vos larmes et que j'écoute avec attendrissement vos vagissements, je n'oublie pas, je crois avec bonheur que vous avez toujours dans votre Ame une lumière et une joie immense.

parce
qu'elle est
unie per-
sonnelle-
ment au
Verbe ;

Et je crois que si l'on éteignait en elle ces splendeurs de la vision céleste, la joie et l'amour dont cette vision la transporte, on supprimerait du même coup le ciel des Anges et le ciel des Saints ;

parce
qu'elle est
la raison de
toute joie,
même
surnatu-

ralle, et la Source au moins après le péché de toute joie naturelle ; il y a plus, on supprimerait toute joie dans la Création. Car, depuis l'extase du Séraphin jusqu'aux petits plaisirs de l'enfant qui s'amuse ou de l'oiseau qui s'égaye et chante, tout bonheur a sa raison en vous. Dieu vous voyait quand il créait le monde et y répandait la vie et la joie ; il vous voyait quand il ouvrait le Ciel aux Anges, et nous n'y entrerons que par vos mérites. Et, après avoir été la raison de toute joie même naturelle, le principe de nos joies surnaturelles ici-bas, votre Humanité glorieuse sera la vie de l'Eglise triomphante.

J'admire et j'adore en elle dès le premier moment de l'Incarnation, le Flambeau qui communique la gloire à toute âme qui entre au Ciel, — le Soleil qui illumine la céleste Jérusalem, — la Source intarissable qui enivre de joie tous les Saints, et qui pourrait enivrer de torrents de volupté des millions de mondes, — l'Océan immense d'où dérive pour nous tout bonheur céleste. C'est l'enseignement unanime et certain des théologiens que la grâce en Jésus exista, dès l'origine, dans toute sa plénitude et n'est point allée comme en nous, croissant de jour en jour. Et il n'en fut pas autrement de la gloire : elle eut, tout de suite, sa perfection essentielle, bien que cette perfection ne parût point encore, et ne dût que plus tard se répandre dans la partie inférieure de son âme et transfigurer son corps : ainsi tous les trésors de la science et de la joie célestes étaient là, cachés, attendant pour éclater l'heure de sa glorieuse Résurrection et de sa bienheureuse Ascension.

parce qu'elle est plus aimée du Verbe Le Verbe se devait à lui-même de mettre en vous, Ame adorable de Jésus, tous ces trésors de science céleste ; mais quand il ne l'aurait pas fait pour son

honneur, et parce qu'il voyait en vous la source du bonheur des Saints, il l'eût fait par amour pour vous. Qui donc, en effet, approche de lui, qui donc lui est uni comme vous ? Vous êtes bien plus pour lui qu'une épouse tendrement aimée, puisque vous ne faites avec lui qu'une personne ; il vous chérit plus que toutes les créatures possibles. Au moment où, sortant du néant, vous vous êtes éveillée à l'existence, sur son sein, en même temps qu'il vous donna sa Sainteté infinie, il se fit votre Lumière, votre Vision, votre Idée, bien mieux qu'il ne le fera pour tous les Anges et tous les Saints ensemble. Et dans cette Idée infiniment splendide et riche, vous avez vu et vous verrez éternellement Dieu comme le Ciel entier ne le verra jamais, et, le voyant avec une clarté sans rivale, vous l'avez aimé comme le Ciel entier ne l'aime pas, et vous avez joui de lui comme le Ciel ne saurait en jouir. Et quel fut, dès le premier instant, quel est à jamais l'horizon de cette science céleste ?

I. — Dès lors cette science embrasse les profondeurs de Dieu ; sans doute, elle ne peut comprendre la Divinité, car une science finie, si parfaite qu'elle soit, ne saurait jamais égaler l'Infini ; mais, avec une évidence parfaite, elle contemple l'adorable mystère de la Sainte Trinité, la Vérité, la Beauté, la Vie, l'Amour de Dieu, dans leur source et dans leurs ineffables communications.

Quel fut
dès l'incarn-
nation,
quel est à
jamais
l'objet de
la vision
béatifique,
de N.-S. ?
— C'est
d'abord
Dieu.

Voir Dieu dans sa vie intime est chose si ravissante que cette vue produit dans le Père et le Verbe ce transport éternel, cet Amour infini, la Joie en personne, qui s'appelle l'Esprit-Saint. Communiquée à votre Ame, ô Jésus ! dans une mesure inouïe,

au moment de l'incarnation, cette vue divine l'enivre de bonheur et d'amour. Et cet amour prend aussitôt devant la Divinité toutes les formes et toutes les attitudes de l'anéantissement et de la tendresse. Dès lors votre cœur adore, admire, tressaille d'allégresse et de complaisances ineffables, comme il le fera plus tard dans le Saint Sacrement ou dans le Ciel; il se livre devant les perfections divines à toutes les effusions de la reconnaissance et de la prière, il leur rend des hommages dont nous n'avons pas même l'idée, que nous ne saurions nommer. Et ces adorations et ces tendresses qui glorifient infiniment Dieu, puisque ce sont les adorations et les tendresses du Verbe incarné, ne cesseront jamais; jamais elles ne languiront, pas même au moment de l'agonie de Gethsémani et du Calvaire.

C'est la
Création
naturelle.

II. — Votre Ame, dès lors encore, sans sortir ni se distraire de la Divinité, contemple en elle, et au point de vue divin, toutes les créatures. Sa vision claire et profonde au delà de toute expression, embrasse dans le Verbe le ciel et la terre, le temps et l'éternité, tous les Anges, toutes les âmes, toutes les réalités du passé, du présent, de l'avenir. Elle ne saurait, sans doute, atteindre toutes les possibilités des choses, car il lui faudrait pour cela comprendre la Toute-Puissance divine, qui est leur fondement et leur mesure; mais aucune existence, à quelque époque qu'elle appartienne, ne lui échappe; pas un astre dans le ciel, pas un grain de sable sur la terre ou au fond de l'océan, pas une pensée au fond de nos âmes. Une fleur vue avec la foi donnait un ravissement à S. Ignace; qu'eût-elle fait, vue en Dieu? Elle eût mis dans son âme une joie qu'il

n'aurait pu supporter sans mourir. Et vous, ô Sainte-Humanité ! vous voyiez non pas avec la foi ou seulement avec une science surnaturelle, mais dans le Verbe, c'est-à-dire dans la Lumière de Dieu, chaque créature comme si vous n'aviez eu qu'elle à contempler, et vous voyiez, dans chaque créature et dans toute la Création, éclater l'Amour divin qui les a faites, qui les soutient et les dirige, et la Bonté, et la Puissance et la Sagesse infinies. Et le bonheur que cette contemplation mettait en vous, le Ciel entier sans doute, ne pourrait le porter.

III. — Vous aviez, en même temps, dans l'essence divine, la vision intuitive d'une autre Création bien plus belle encore, sortie de vous et qui repose sur vous, adorable Humanité, la Création surnaturelle. De quel amour céleste vous l'aimiez et quelle joie elle vous donnait ! Votre main glorieuse, contemplée dans une lumière qui n'était pourtant pas la vision béatifique, ravit un jour Ste Thérèse au point de ne lui laisser qu'un dégoût profond pour les beautés de la terre ; combien devait vous ravir la vision divine des trésors cachés dans votre âme, la vision de la gloire future de votre corps, de l'ineffable pureté de Marie, de la sainteté des Apôtres, des Martyrs, des Vierges, de toutes les légions d'âmes justes qui devaient vous aimer sur la terre, et des légions angéliques, glorifiées parce qu'elles vous ont dès l'origine adorée avec amour.

C'est la
Création
surnatu-
relle.

IV. — Et vous vous voyiez vous-même, Verbe incarné, au sommet de cette double Création, comme le Chef de tous les Saints et le principe de toute sainteté et de toute gloire. Se voir l'un de vos élus dans le Ciel,

L'union
hypostati-
que.

aimant Dieu, jouissant de lui avec la certitude de ne jamais le perdre, aucune créature ne pouvait porter un pareil poids de bonheur et de gloire, si ses facultés n'étaient pas déifiées. Mais se voir le Saint des Saints, se voir Dieu, voir que par un acte d'un instant vous glorifiez plus votre Père que toutes les créatures possibles ne le feraient par une éternité d'amour ! Quand je songe à une pareille joie, je ne puis qu'adorer, admirer, me réjouir avec transport de votre bonheur qui me touche plus que le mien, tant je vous aime.

La Passion. V. — Le spectacle, en Dieu, de la Passion altérerait-il cette joie ? il n'a point troublé le bonheur des Anges et de la Divinité ; il ne troublait pas non plus celui de la Sainte-Humanité, et même il la ravissait. Oui, la vision, dans l'essence divine, de l'agonie qui l'attend au Jardin des Olives, la vision des outrages du Prétoire, de l'effusion de son sang sur le Calvaire, et de son sacrifice, mettait en elle une allégresse ineffable, car elle voyait en même temps germer dans son sang, sur la terre et au Ciel, la plus féconde moisson d'amour, de grâce, de gloire.

La
Rétemp-
tion

VI. — Ah ! si un spectacle avait pu la troubler, c'eût été le spectacle des péchés du monde ! Contemplé à un point de vue inférieur, il l'épouvantait et la torturait. Son ineffable sainteté lui donnait pour le mal une aversion, une horreur extrême, aussi semblable que possible à la haine et à l'horreur qu'en a la Divinité elle-même. Elle en souffrait au delà de tout ce que nous pouvons concevoir. Mais ces souffrances ne pouvaient altérer la joie dont la cime de son Ame était comblée. Et la vision du bien infini que la Providence devait tirer du péché ne pouvait que redoubler cette joie.

Elle voyait resplendir dans le temps et dans l'éternité comme une nouvelle et plus sublime révélation du caractère de Dieu, de sa bonté, de son ineffable amour pour les hommes, de sa miséricorde, et rejaillir sur toutes les perfections divines et sur elle-même une gloire tout à part, qu'elles n'auraient point connue sans le péché.

O mon adorable et bien-aimé Sauveur ! quels torrents de délices vous venaient de ces sources : la vue de Dieu, la double Création naturelle et surnaturelle, votre Divinité, votre Rédemption, et inondaient les sommets de votre âme, même à Bethléem, à Gethsémani, au Calvaire, vous seul pouvez le comprendre. L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur ne saurait soupçonner le Ciel que vous préparez aux grandes âmes de vos Saints, et même à ma pauvre petite âme, si elle vous est fidèle ; comment donc pourrais-je soupçonner le Ciel qui était dans votre Ame, même alors que vous viviez exilé parmi nous ! Et pourtant, bien que je ne puisse le concevoir, que ce Ciel m'intéresse ! Qu'il m'est utile et doux d'y réfléchir, parce que je vous aime et que je désire mieux vous connaître, et parce que mon ciel à moi ne peut être qu'un rayonnement du vôtre. Et puis je voudrais si bien songer davantage, quand je vous reçois par la sainte Communion, que je reçois et que je possède le Ciel dans mon âme !

III. Science angélique ou infuse.

La vision béatifique donnait à Dieu le Père un degré infini de gloire, et à l'âme de Jésus une immensité

La Vision
béatifique
explique

les joies
principales
de N.-S.
C'est la
Science
infuse
qui seule
peut
expliquer
son mérite,
ses
souffrances
intérieures
les plus
profondes.
Importance
de la
doctrine
de la
science
infuse.

de joie. Mais elle n'avait rien à voir avec ses souffrances et avec ses mérites, car la vision béatifique, nous le rappelions tout à l'heure, c'est le Ciel, et il n'y a pas de mérites ni de souffrances dans le Ciel ; je dois donc chercher l'explication des mérites et des souffrances de Notre-Seigneur dans une région inférieure de son Ame, c'est-à-dire tout d'abord dans la science angélique ou infuse (1).

La doctrine de la science infuse est en général peu connue, ou du moins on n'y réfléchit guère. Et pourtant qu'elle est belle, curieuse et utile pour la piété ! Du reste elle joue un rôle important dans le dogme et l'ascétisme catholique, dans la vie des Saints et en particulier dans l'Incarnation.

La science infuse n'est pas une science qui vienne comme notre science d'ici-bas par les sens ou la conscience et la raison ; elle n'est pas de création humaine ou angélique ; elle est de création divine, elle vient de Dieu lui-même. Ce seul mot nous permet déjà de soupçonner quelle peut être sa profondeur et sa perfection. Nous en jugerons moins mal en jetant un regard sur les Anges, les âmes séparées du corps, les damnés, les Saints.

Science
infuse
dans les
Anges,

Les Anges, en sortant du néant, reçurent de Dieu une science et des idées innées. A quel point cette science et ces idées étaient supérieures aux nôtres, nous pouvons l'entrevoir par la grandeur de leur faute. Elle ne dura qu'un instant, cette faute des anges révoltés, et pourtant elle fut si grave que la

(1) Par la science infuse l'âme connaît les créatures en elles-mêmes, à travers des idées naturelles, ou surnaturelles que Dieu met en elle. *L'objet* principal, ou du moins proportionné, de cette science est donc créé, et son *milieu* l'est également,

Rédemption n'a point été offerte pour en obtenir le pardon, et que le Sang du Fils de Dieu, versé jusqu'à la dernière goutte sur le Calvaire, en rachetant tous les hommes, n'a pas racheté un Ange. C'est donc qu'il y eut dans cet acte de révolte, prompt comme l'éclair, une profondeur de malice qui nous dépasse, parce qu'il fut fait dans une lumière et avec une connaissance de cause que nous ne soupçonnons pas.

Gardons-nous bien de croire que les Anges, étant si loin de nous par leur nature, leur science ne nous regarde guère; elle nous intéresse au contraire extrêmement, car dans quelques années nous la recevrons à notre tour, cette science aussi redoutable que sublime. Au moment où nous quitterons la terre pour entrer dans l'Eternité, elle sera mise en nous : « Lorsque je vois mourir quelqu'un, » disait Ste Catherine de Gènes, je songe à part « moi : Oh ! que de choses nouvelles, grandes et « extrêmes va voir cette âme ! » *

dans l'âme
qui se
sépare du
corps et
paraît
devant
Dieu,

Bientôt je les verrai tout autrement qu'ici-bas, ces choses nouvelles, grandes et extrêmes; la Sainteté, la Justice infinies, les grâces innombrables et si précieuses que j'ai reçues, mes fautes innombrables aussi, ma misère profonde, toute ma vie, sans en excepter un désir, une pensée, et l'Eternité. Bientôt, grand Dieu, je serai éclairé sur tout cela par une lumière splendide, dont je n'ai guère plus l'idée sur la terre, qu'un aveugle ne peut avoir l'idée des couleurs. Alors plus de distractions, plus d'oublis, plus d'illusions possibles.

* Vie et
Œuvres,
de
Bussièrres,
p. 121.

Cette science qui illumine l'âme au moment où elle paraît devant Dieu, est celle aussi qui éclaire le

dans les
enfants
morts sans
baptême,

pauvre enfant mort sans baptême, dans son séjour mystérieux ; car il n'a pu encore acquérir la science humaine, puisqu'il n'a pas vécu ; et la vision béatifique ne lui sera jamais donnée.

dans les
âmes du
Purga-
toire,

La vision béatifique sera donnée un jour aux saintes âmes du Purgatoire ; en attendant, elles n'ont que la science infuse, avec la foi. Et cette science leur révèle si fortement et la Sainteté ineffable de Dieu, et l'horrible laideur du plus petit péché, qu'elles se précipiteraient plutôt en mille enfers, dit Ste Catherine de Gênes, que de s'unir avec une seule tache vénielle au Dieu trois fois saint.

dans les
damnés,

D'où vient encore que pour les damnés, la perte de Dieu, dont ils prenaient si facilement leur parti dans cette vie, est, dans l'éternité, une peine *incomparablement plus grande* (1) que la peine du feu, pourtant si terrible ? Ah ! c'est qu'ils ne voient plus les choses avec la pauvre petite science qui s'acquiert ici-bas, et dont plusieurs d'entre eux étaient si fiers. D'autres idées, de création divine, ont été mises et resteront à jamais dans leur âme. Ces idées leur révèlent leur affreux malheur. Ils voient maintenant ce que c'est que d'avoir perdu le Ciel, perdu Dieu, et, avec Dieu, toute joie, tout bien.

notamment
au jour du
Jugement.

Comment, au dernier jour, les damnés, aussi bien que les Saints, pourront-ils dans un temps si court, connaître à fond l'histoire, non seulement du monde, mais de chaque homme et de chaque Ange ?

(1) C'est le mot de Suarez, dans lequel on entend l'Ecole. Cette doctrine est inexplicable, si l'on n'admet pas une science plus parfaite que notre science de la terre dans les damnés, qui n'ont d'ailleurs plus la foi.

C'est qu'une science, bien inférieure sans doute à la vision béatifique, mais de beaucoup supérieure à nos sciences d'ici-bas, leur révélera, avec une vivacité et une promptitude extrêmes, les grandes lignes et les plus petits détails de tout le passé. Cette science supérieure, ils l'ont reçue au sortir de cette vie. L'éclair éblouissant, qui dans la nuit jette un jour éclatant sur un profond abîme qu'on apercevait à peine, et sur les plus petits objets, change moins le point de vue des yeux que cette lumière divine ne change le point de vue de l'âme; et tandis que l'éclair matériel passe en un instant, l'éclair spirituel qui s'appelle la science infuse dure éternellement, et au dernier jour il illuminera la vie de tous les hommes, et il forcera les damnés à confesser que Dieu a été juste et ineffablement bon pour tous et même pour eux.

Si nous exceptons la Très-Sainte Vierge, à qui de graves théologiens attribuent la vision béatifique par exception et seulement à certains moments plus solennels de sa vie, les révélations les plus sublimes des Saints relèvent de la science infuse, non de la vision béatifique. Ce n'était pas en Dieu, mais dans des idées mises par Dieu en elles qu'une Ste Catherine de Sienne, une Ste Thérèse voyaient Notre-Seigneur.

dans les
Saints
pendant
leurs
visions.

Cette science répandue infuse par Dieu dans les Anges, dans les Saints, dans les âmes au moment où elles quittent la terre, et conservée par lui dans les damnés eux-mêmes, évidemment, Notre-Seigneur a dû l'avoir dès le premier instant, dans sa perfection.

à plus forte
raison dans
la Ste-Hu-
manité dès
l'incarna-
tion.

Et même cette science en lui était absolument.

La Science
infuse de
N.-S.
parfaite et
surnatu-
relle,

surnaturelle, car il ne suffisait pas que la Sainte-Humanité connût la Création par une science purement naturelle comme celle des Anges ; il lui fallait, pour satisfaire et mériter, connaître les choses surnaturelles, la Grâce, la Gloire, l'Incarnation, par des idées de même ordre, c'est-à-dire absolument surnaturelles ; il lui fallait même connaître la Création à ce point de vue supérieur, car on ne peut admettre en elle la foi qu'avaient les Anges et que nous avons nous-mêmes, puisqu'elle voyait Dieu intuitivement ; et d'ailleurs sa science purement humaine ne saurait expliquer son mérite. La science infuse de Jésus était donc divine, et parce qu'elle venait de Dieu, et parce qu'elle était une participation aux idées de Dieu ; et par conséquent aucune science naturelle, même angélique, si parfaite qu'on la suppose, ne saurait l'égaliser pour l'énergie, l'étendue et la profondeur.

universelle,

Il n'est pas étonnant, dès lors, qu'elle s'étendit à toutes les réalités créées. Elle embrassait sans effort l'univers tout entier, tous les secrets du ciel et de la terre, tous les secrets des cœurs, tous les temps. De Bethléem et de Nazareth, elle voyait, même quand le Divin Enfant dormait ou souriait, Gethsémani et son agonie, le prétoire et ses outrages, la colonne et ses tortures, le Calvaire et ses douleurs et sa mort affreuse. Elle voyait, dans un avenir plus lointain, les victoires et les joies, les épreuves et les tristesses de l'Eglise et de chaque âme ; elle voyait toutes les actions saintes, mais aussi toutes les tiédeurs, toutes les lâchetés, tous les crimes, tous les sacrilèges, tous les scandales ; elle voyait toutes les pensées qu'ont jamais eues, qu'auront jamais les Anges ou

les hommes ici-bas, dans le Purgatoire, dans l'Enfer ou dans le Ciel. Ni l'espace, ni le temps, ni l'éternité ne la limitaient ; elle ne s'arrêtait que devant l'infinité divine qu'elle connaissait clairement sans toutefois la comprendre, et devant le mystère de la Sainte Trinité, dont elle savait l'existence par ses effets, c'est-à-dire par la Grâce, la Gloire, l'Incarnation, sans pénétrer sa nature, qui est chose réservée à la vision béatifique.

Si la science infuse en Notre-Seigneur était absolument surnaturelle, nulle difficulté à ce qu'elle fût simultanée, comme la science de Dieu dont elle était une participation ; — et même elle devait l'être. Il est certain en effet, nous venons de le dire, qu'elle s'étendait aux innombrables pensées qui doivent se succéder dans l'esprit des Anges et des hommes pendant l'éternité, et une science successive ne saurait parcourir une série sans fin : c'est le raisonnement et la doctrine de très-graves théologiens.

Dans la contemplation de cet immense horizon des choses naturelles et surnaturelles, elle ne pouvait pas, dès les premiers jours de l'Incarnation, se servir de l'imagination, puisque l'imagination du Divin Enfant ne devait se développer qu'avec le temps ; mais lorsque ses facultés inférieures furent préparées, elle pouvait souvent se communiquer à elles ; c'est ainsi que pendant l'Agonie au Jardin des Oliviers, — et cette heure ne fut pas la seule, sans doute, — elle fit passer devant l'imagination de Notre-Seigneur les horribles tableaux de la colère divine se déchargeant sur lui, de la Passion, de tous les péchés du monde, et pénétra ses sens de dégoût, d'horreur et d'épouvante, à ce point

pouvant,
— après
quelque
temps du
moins, —
user de
l'imagina-
tion,

qu'une sueur de sang décollait de tout son corps.

et du
raisonne-
ment, mais
naturelle-
ment
affranchie
de l'un et
de l'autre ;

Elle ne put pas non plus user du raisonnement aussitôt après l'incarnation, car, comme l'enseigne le Docteur Angélique, la raison et la conscience expérimentale, ainsi que les sens, ne se développèrent que peu à peu dans l'Enfant Jésus, comme en nous. Mais quand ce développement fut accompli, la science infuse souvent se servait de la raison pour nous révéler à notre manière et suivant les lois de notre intelligence et de notre langage, tant d'adorables vérités contenues dans l'Evangile. Du reste ce n'est que pour s'accommoder à notre faiblesse et par amour pour nous qu'elle s'assujettissait au raisonnement ; elle en était naturellement affranchie ; elle n'avait pas besoin d'aller d'un objet à un autre ; elle voyait toutes choses d'une vue simultanée et n'était pas soumise aux intermittences, aux vicissitudes et aux progrès de notre pauvre science, non plus qu'à ses hésitations, à ses distractions, à ses oublis.

connaissant
les choses
en elles-
mêmes et à
fond.

Enfin, elle ne connaissait pas les choses par le dehors et superficiellement comme la science humaine, mais par le dedans et en elles-mêmes. Le péché, par exemple, est un abîme de désordre que nous ne pouvons qu'entrevoir et qu'elle pénétrait à fond.

Que cette doctrine est belle et raisonnable ! N'êtes-vous pas, en effet, dès le sein de votre Mère, ô Jésus ! le Roi de tous les Anges, le Pasteur de toutes les âmes, le Maître de toute créature ? N'êtes-vous pas le Juge infallible de toute action, de tout désir, de toute pensée ? Votre Humanité sainte n'est-elle pas la Réparatrice de toute faute, le Principe de toute grâce ; n'a-t-elle pas mérité tout ce qui se fera

jamais de bien ? Elle a donc dû tout connaître. Elle a dû connaître tout bien pour le mériter, tout péché pour en souffrir et pour l'expier. Et, par exemple, rien de ma vie n'échappait à sa vue : pas la moindre action sainte et pas la moindre faute. Mais il nous tarde de montrer les applications très-intéressantes, et même très-touchantes, de cette doctrine.

I. — Quand on l'a bien comprise, on ne peut s'étonner de ce que les Saints nous disent sur la profondeur et le caractère particulier de l'amour méritoire en Notre-Seigneur.

L'épreuve des Anges fidèles n'a consisté, c'est bien à croire, que dans un seul acte d'amour. Mais cet acte unique a été si parfait et le mérite en a été si grand qu'il les a élevés, pour la plupart sans doute, au-dessus des Saints qui ont passé une longue vie dans la prière et les austérités ; c'est qu'une lumière supérieure éclairait ces saints Anges, et que la générosité en eux répondit à la lumière. On ne saurait songer un instant, ô Jésus ! Roi des Anges, à comparer leur science à la vôtre ; et je sais d'ailleurs qu'en vous l'amour a toujours été égal à la lumière sublime qui le dirigeait.

Cet amour si profond, c'était votre Père d'abord qu'il embrassait, avec une tendresse et une énergie souveraines ; mais pas plus que votre science sur-naturelle, il ne s'affaiblissait à s'étendre ; et il chérissait chaque créature, chaque âme, mon âme en particulier, avec la même tendresse et la même intimité que s'il n'avait eu qu'elle à aimer. Elle peut s'approprier vos mystères, vos travaux et vos souffrances, comme si tout cela n'eût été que pour elle seule.

Cette
Science
infuse de la
Ste-Huma-
nité
explique
la
profondeur
de son
amour
méritoire,

et le
caractère
individuel
de cet
amour
immense

Elle peut s'approprier vos larmes comme si vous n'aviez pleuré que sur elle. Oui, ma pauvre âme était dans votre Cœur aussi bien que si elle y avait été seule, à Bethléem, à Nazareth, au Cénacle, sur la Croix. Et cet amour individuel, particulier, dont j'ai tant besoin, quand il me vient d'un Dieu et qu'il porte sur un misérable tel que moi ne me toucherait pas !

dès l'incarnation à notre égard, et plus spécialement à l'égard de la Très-Sainte Vierge et de Saint Joseph.

Grâce à cette science divine qui, depuis le moment de l'incarnation, a toujours tenu chacun de nous présent à votre âme, vous n'avez pas attendu des siècles ni même des années pour nous aimer. Vous nous avez aimés dès que votre cœur a commencé de battre. C'est tout de suite, à plus forte raison, que vous avez chéri ces deux âmes admirablement belles et saintes, entre lesquelles devait s'écouler votre Enfance, la Très-Sainte Vierge et Saint Joseph. Vous avez joui tout de suite parfaitement de leur pureté, de leur tendresse, de leur dévouement incomparable et vous y avez aussitôt répondu par un amour incomparable aussi ; et vous alliez, répandant d'heure en heure dans votre sainte Mère et dans votre bien-aimé Père nourricier, des trésors toujours nouveaux de lumière et de grâce, alors que votre science expérimentale était nulle encore, et que ni vos regards, ni vos sourires, ni vos caresses ne pouvaient leur dire votre reconnaissance et votre amour.

Elle explique la profondeur de ses souffrances intérieures,

II.— Si j'ai réfléchi à cette doctrine de la science infuse, je ne m'étonnerai pas non plus de ce que vos Saints nous disent de la continuité et de la profondeur de vos souffrances. Je sais en effet que la vue de quelques souillures vénielles suffit à martyriser

l'âme sainte qui souffre en Purgatoire, tant est parfaite sa connaissance de la Sainteté infinie, et du désordre qu'il y a dans le péché, si léger qu'il soit ; et cette connaissance évidemment n'est qu'une ombre auprès de votre science. Je puis donc me dire que je vous ai martyrisé, ô mon Sauveur ! rien que par ces indécidables et ces fautes légères, dont on fait trop souvent si bon marché ici-bas ; car vous étiez aussi attentif à chacune d'elles que si vous n'aviez eu qu'elle seule à contempler. C'est en effet le propre de cette science surnaturelle, comme de la science divine, de s'appliquer tout entière à chaque objet et par conséquent à chaque faute, sans que son attention à tout le reste en soit diminuée.

Et que dirai-je, si j'ai dans mon passé des fautes graves, et bien graves, et en grand nombre, à pleurer ? Quand les damnés et les démons ne souffriraient pas la peine du sens, ils seraient toujours horriblement malheureux ; la vue qu'ils ont de leurs péchés les torture bien plus que le feu éternel. Or, la science infuse des damnés et des démons eux-mêmes, qu'est-elle auprès de celle du Fils de Dieu ? L'Âme de Jésus voyait sans cesse tous les péchés mortels, tous les crimes que les hommes ont commis ou commettront jamais. Aussi, je ne m'étonne pas d'entendre des Saints nous dire que, sauf le désespoir et la perversité, elle a beaucoup plus souffert moralement que les damnés et les démons ne souffrent en Enfer. Les souffrances morales d'un Homme-Dieu ont dû dépasser toujours les souffrances des créatures.

Trop facilement l'on pense, ô Jésus ! que pendant votre enfance et votre jeunesse vous vous êtes pré-

paré à souffrir plutôt que vous n'avez souffert : erreur profonde. Si les mystères de la Sainte Enfance, médités superficiellement, ne semblent être que des mystères de joie, ils sont pour l'âme qui les pénètre, des mystères et des abîmes de souffrances.

Dès le moment de l'incarnation, ô mon Sauveur !
 et leur
 continuité ; votre croix, non pas la croix matérielle du Calvaire, mais la croix morale, beaucoup plus affreuse, de tous les péchés du monde dont vous répondiez, et pour lesquels vous deviez souffrir comme si vous les aviez commis, s'est dressée devant votre Ame si délicate et si sainte. Cette horrible vision sera toujours là désormais, devant elle, à Bethléem, à Nazareth, pendant votre ministère public, soit que vous dormiez, soit que vous travailliez, soit que vous parliez ; et pénétrera votre cœur de douleurs inexprimables, dont la sueur de sang ne doit être qu'un effet transitoire et un faible symbole.

la Passion
 soufferte à
 l'avance ;

Et vous avez ainsi pu souffrir votre Passion elle-même à l'avance, car avec la vision des péchés du monde, vous aviez toujours, par cette science supérieure qui ne sommeillait jamais même quand vos sens se reposaient, la vision de Gethsémani, de la trahison et du baiser de Judas, de la lâcheté de vos amis, des soufflets, des crachats, des dérisions, de la flagellation, de votre sang coulant le long de la voie douloureuse, de votre crucifiement, de l'abandon de votre Père, de votre mort. Ce spectacle, vu en Dieu et au point de vue de Dieu, par la science béatifique, vous ravissait ; vu en lui-même par la science infuse, il vous torturait. Ainsi, grâce à vos sciences diverses, vous viviez, même pendant votre enfance, de plusieurs vies à la fois, d'une vie

d'ineffable joie et d'une vie d'indicibles souffrances.

Et même les souffrances spéciales à l'Enfance de Notre-Seigneur ont pu, grâce encore à sa science ^{les} ^{souffrances} ^{spéciales à} ^{l'Enfance,} ^{aggravées ;} infuse, être fort aggravées, car tout ce que les enfants ne sentent que d'une manière latente, et dont ils ne souffrent qu'avec une conscience imparfaite, parce que leurs facultés sommeillent à moitié, même durant la veille, les atteintes du froid, de la faim, de la soif, de la fatigue, tout cela il le sentait au vif et jusqu'à la dernière délicatesse, sans aucune atténuation, car pour lui il n'y avait rien qui ne fût prévu, rien qui ne fût parfaitement remarqué ; il eut dès le premier moment de sa vie, et sans cesse, la pleine possession de lui-même.

Ainsi, je saisis bien mal les souffrances de l'enfance et de la jeunesse de Jésus si je n'avais pas compris qu'il eut tout de suite la plénitude de la science infuse surnaturelle. Et je ne saisis guère mieux sa Passion. La Passion a été atroce au point de vue des humiliations et des tortures sensibles. Et pourtant, quelque affreuse qu'elle m'apparaisse, si je ne vois que les douleurs extérieures, je la fausse autant que, si dans l'homme, voyant le corps, j'oubliais l'âme. Ces souffrances sensibles n'étaient que le symbole extrêmement saisissant d'un martyre intime et silencieux, incomparablement plus terrible, qui en était l'âme. Or, ce martyre intime, la science expérimentale ne l'explique pas, la science béatifique n'y est pour rien. La science infuse seule en peut être le principe. Par elle, l'âme de Jésus eut, dans la mort comme dans la vie, la vision redoutable, implacable, de tous les péchés du monde dont elle était chargée. Quand je crois entendre, ô mon Sauveur ! tomber

et l'élément
le plus
important
de la
Passion,
quand le
moment
en fut
venu.

sur votre chair virginale les coups affreux des fouets, quand je vois peser sur vos épaules une si lourde croix, je ne dois pas oublier qu'une croix infiniment plus lourde pèse sur votre cœur, que des coups infiniment plus douloureux flagellent votre âme ; ces coups, ce sont mes péchés, ce sont les péchés de tous les hommes, tous les péchés passés ou à venir, aussi bien que les péchés présents ; et, dans les péchés présents, dans la trahison de Judas, dans la haine infernale des Prêtres, dans les outrages des valets et des soldats, dans la lâcheté de Pilate, et dans le déicide, ce qui martyrise votre âme, bien plus cruellement que la flagellation et le crucifiement ne martyrisent vos sens, c'est l'offense divine.

Et ces souffrances qui viennent des hommes, et aussi des démons dont la Passion a été le temps par excellence, « ne sont qu'un songe et une peinture, « en comparaison des douleurs, de l'oppression, de « l'angoisse que souffre l'âme du Divin Jésus, sous « la main de Dieu qui le frappe.... Tout le reste « n'est qu'un faible préparatif : le grand coup du « sacrifice de Jésus-Christ, qui abat cette victime de « tous les pécheurs aux pieds de la Justice divine, « devait être frappé sur la Croix et venir d'une plus « grande puissance que celle des créatures *. » Le grand coup, c'est l'abandon du Père, c'est la désolation, l'agonie inexprimables dont il accable son Fils, c'est la justice et la colère divines se déchargeant sur les péchés du monde dont il s'est fait responsable. Nous nous arrêterons à loisir, plus tard, à ces souffrances ; nous voulons seulement aujourd'hui en indiquer la source, ainsi que la source des mérites de Notre-Seigneur.

* Bossuet
1^{er} Ser-
mon sur
le Vend.-
Saint ;
Vivès,
t. x, 18.

III. — Il est certain que Jésus a mérité dès le premier instant, lorsque, au sortir du néant, sa sainte Ame s'offrit à Dieu, par un acte d'amour, dont les actes d'amour des Anges fidèles et des Saints depuis les premiers jours du monde n'avaient été qu'une ombre, en lui disant : « Me voici, ô Dieu ! pour faire votre « volonté et pour être votre victime. » Il est également certain que Jésus n'a jamais cessé un moment de mériter, jusqu'à son dernier soupir. Ce mérite sans intermittence, comment l'expliquer ? La science béatifique qui ravissait le sommet de son âme n'y est pour rien, puisque, — il est bon de le redire, — il n'y a pas de mérite dans le Ciel, et que la vision béatifique, c'est le Ciel. Quant à la science acquise, elle n'existait pas encore ; et du reste, puisqu'elle est purement humaine, elle ne saurait expliquer le mérite surnaturel. Enfin, Jésus ne pouvait pas, comme nous, mériter par la foi, car il était le premier des Bienheureux, et la foi n'existe point dans les Bienheureux ; ils ne croient pas, ils voient, ils n'espèrent pas, ils possèdent le grand objet de la foi et de l'espérance : Dieu. C'est donc la science infuse, répandue au moment de l'incarnation dans l'âme de Notre-Seigneur qui va éclairer et rendre méritoires toutes ses actions et toutes ses souffrances. Le mérite des Saints est intermittent ; quand ils se reposent, leur foi et leur amour se reposent aussi, et leur mérite cesse dans la même mesure. Il n'en est pas ainsi du Divin Enfant ; même quand il dort, sa science et son Cœur veillent toujours. Son sommeil et ses actes les plus humbles ont un mérite immense. Oui, soit que la Très-Sainte Vierge le mette dans son berceau,

Elle explique la continuité du mérite de N.-S.,

et qu'il s'endorme, soit qu'elle le lève, l'habille, le lave ou l'allait, soit qu'il sourie ou qu'il pleure, tout acte est fait, toute souffrance est acceptée avec la plénitude de la lumière et de l'amour (1).

et son
étendue ;

Et l'on comprend même très-bien pourquoi un bon nombre de graves théologiens encore étendent le mérite du Verbe incarné à tous les actes qui, en nous, se passent à l'état latent et inconscient. Si, par sa science infuse, il voit de la Crèche tous les secrets des cœurs et des hommes et des Anges, il voit aussi tous les secrets de sa vie à lui. Il y aura de l'imprévu pour sa science acquise, il n'y en a point pour sa science infuse ; elle contemple et compte tous les mouvements que chaque instant amène dans l'organisme ou dans les sens. Si le cœur bat dans la poitrine de l'Enfant-Dieu, si le sang coule dans les veines d'un Dieu, — quelles choses sublimes nous énonçons-là tout simplement ! — cela n'est-il pas souverainement merveilleux et admirable, et digne au premier chef d'être méritoire ? Et quelle difficulté y pourrait-on trouver, lorsqu'on pense à cette science surnaturelle qui dans l'Enfant Jésus voit et remarque tout, et permet à la volonté de tout accepter ? Aussi, j'aime à croire, ô Jésus ! que chaque goutte de sang qui circule en vous et chaque respiration de votre poitrine endormie est, dans le trésor de votre mérite, un titre nouveau qui, à lui seul, suffirait à sauver le monde. A ce compte, oh ! quelles richesses accumulées en trente-trois ans, depuis le premier tressaillement de votre Cœur sur le cœur

(1) Nous donnons ici la doctrine de Contenson, *Theol. mentis et cordis*, Vivès, III, p. 126, et de beaucoup de très-graves théologiens.

de Marie jusqu'à son dernier battement sur la Croix !

IV. — On comprend encore pourquoi la prière méritoire de Notre-Seigneur n'eut jamais non plus d'intermittence. Pendant que son imagination, ses sens, sa science et ses facultés expérimentales se reposaient ou vauquaient au travail obscur de Nazareth, plus tard à la prédication, à la poursuite des âmes, à la formation de ses disciples, à la guérison des malades, sa science infuse veillait toujours, c'était la lampe divine et inextinguible qui éclairait sans cesse le sanctuaire de son âme. Et, de ce sanctuaire, s'élevait, sans cesse aussi, vers son Père, cette ineffable prière qui lui rendait un culte infiniment plus agréable que le culte de toutes les créatures, qui l'adorait, le remerciait, implorait pour les hommes le pardon et toute grâce.

V. — On ne sait comment exalter, quand on parle de la vie de Notre-Seigneur ici-bas, l'admirable perfection de ses vertus, la pureté et l'élévation de ses intentions, en toute souffrance, en toute action. Nos louanges, quoique bien humbles et bien indignes de lui, ne se comprennent parfaitement que si l'on réfléchit à la lumière qui éclairait son âme à chaque pas. Assurément les vues les plus sublimes des Anges fidèles, ou des Saints dans leurs actes les plus héroïques, sont bien basses auprès des vues de Jésus dans ses actes les plus ordinaires. Il voyait toujours, par sa science infuse, le motif le plus élevé, le plus parfait se présenter à lui, soit que tout enfant, il aidât sa Divine Mère à balayer la pauvre maison de Nazareth, soit que devenu plus grand et plus fort, il s'appliquât à tailler et à ajuster le bois avec

la
continuité
de sa prière
méritoire ;

la
perfection
de ses
vertus et
de ses actes
méritoires ;

Saint Joseph; et son cœur répondait toujours à ces vues, et il allait en toute chose au plus haut et au plus parfait, avec une générosité et un élan sans pareils.

la fécondité
de ses
mystères.

VI. — Oh ! comme la fécondité de vos mystères, ô mon Sauveur ! ressort aussi de cette doctrine ! Quel caractère touchant ils lui empruntent ! Je sais bien que vos mystères, par cela seul qu'ils sont les mystères d'un Dieu, sont infiniment féconds, qu'ils sont absolument inépuisables, que je puis me les approprier comme si j'étais seul au monde, qu'ils sont tout entiers à moi. Mais, ô Jésus ! vous-même me les avez appropriés. Votre Cœur, dans cette lumière supérieure à laquelle il répondait pleinement, a vu toute la portée de ces mystères, du côté de Dieu, du côté du monde, du côté de mon âme. Oui, mon âme était à Bethléem, à Nazareth, à Gethsémani, au Calvaire, partout, toujours présente à votre pensée. Et votre amour, tendre et profond au delà de tout ce que nous pouvons concevoir, dirigeait vers elle la plénitude des grâces que chacun de ces mystères renferme, et qui suffirait à faire des légions toujours nouvelles de Saints. Hélas ! et comment est-ce que je réponds à ces vues et à cet amour ?

Elle est
enfin la vie
de l'Eglise
sur la
terre

VII. — Enfin la science infuse de Notre-Seigneur est la vie de l'Eglise de la terre et même de l'Eglise souffrante, comme sa vision béatifique est la vie de l'Eglise du Ciel. L'Evangile, la prédication ou les Epîtres des Apôtres, les écrits des Docteurs et des Saints, l'enseignement infaillible de l'Eglise, jusqu'à la fin des siècles, ont leur origine dans cette science de Jésus. Connaissez-vous rien de plus magnifique que cette immense effusion de science divine qui se ré-

pand du Père dans le Verbe, du Verbe dans la Sainte-Humanité, et, par la Sainte-Humanité, illumine les Anges, illumine l'Eglise de la terre, les âmes du Purgatoire, les Saints dans leurs ravissements, et peut illuminer tous les peuples, tous les siècles, et chaque âme qui s'ouvre à ses rayons ?

Elle est bien à plaindre, l'âme chrétienne qui n'est pas avide de cette lumière ; car l'âme vit avant tout de lumière. Mais surtout, malheur à moi, votre prêtre, ô Jésus ! si je n'aime pas avec passion votre doctrine, si je ne me pénètre pas de cette lumière venue de votre âme, et que son origine seule devrait me rendre si chère, par la méditation, la prière, la lecture de l'Evangile et des écrits et de la vie de vos Saints.

Malheur à moi si je ne l'étudie pas toute ma vie, si je ne lui consacre pas la meilleure partie de mon esprit et de mon cœur. Vos Ecritures et votre Doctrine, ô Jésus ! c'est, — j'aime à me le redire, — comme une seconde Eucharistie ; et leur étude est pour moi comme une autre communion. Je vous trouve alors sous les saintes Lettres comme je vous ai reçu le matin sous les Espèces du pain et du vin ; et cette seconde communion n'est pas seulement pour mon âme un charme, une consolation, une force, elle est un de mes devoirs les plus graves et les plus indispensables, aussi grave, aussi indispensable que celui de la piété ou du zèle.

C'est avant tout pour répandre la vérité que le Verbe s'est incarné, c'est avant tout pour instruire et éclairer les âmes que Jésus a choisi et envoyé ses Apôtres et ses prêtres : « Allez, enseignez, » leur a-t-il dit ; et un pape, interprétant cette parole, a

nommé le prêtre, un « porte-lumière. » Oui, la vérité infiniment précieuse qui vient de l'âme du Divin Maître, doit rayonner par le prêtre. Malheur donc à moi si elle demeure captive, parce que je ne l'étudie pas, parce que je n'ai pas une sainte ardeur à la répandre.

IV. Science humaine.

L'intelligence humaine et les sens de N.-S., chef-d'œuvre de la Création.

Le monde admire le génie, et parfois un siècle entier se laisse dominer par un homme en qui ce don éclate. Mais notre admiration irait jusqu'à l'extase, s'il nous était donné de voir un Ange avec son intelligence et son activité prodigieuses. Toutefois, n'oublions pas que la création des esprits angéliques ou des génies humains n'est qu'un essai de la Sagesse et de la Puissance divines ; et que l'intelligence d'un Homme-Dieu est leur chef-d'œuvre. Parmi tous les esprits que Dieu a réalisés dans le passé ou réalisera dans l'avenir, aucun n'approche d'elle ; selon le mot profond de S. Denys, « même dans l'ordre naturel, Jésus était surnaturel ; » et c'en serait sans doute assez pour nous charmer pendant l'éternité que de jouir des trésors de sa magnifique intelligence ; avec le Sacré-Cœur, elle est la merveille de la Création. Elle reflète bien mieux qu'aucune autre créature l'Intelligence infinie, le Verbe auquel elle est unie. Son intuition est aussi profonde que vive, sa raison aussi prompte que ferme et sûre, son induction incomparablement pénétrante.

Et les sens et les organes qui la servent sont parfaits comme elle. Rien de plus exquis dans le monde matériel que les sens extérieurs du Divin Enfant : ses yeux pour voir, son ouïe pour entendre, sa chair

pour sentir et souffrir. Et les sens intérieurs ne sont pas moins exquis : sa mémoire ne connaîtra jamais ni la difficulté, ni le travail, ni l'oubli ; son imagination aura une beauté, une ampleur, une fécondité sans pareilles ; son éloquence sera un écho sublime du Verbe, l'Eloquence infinie, éternelle.

Il est bien difficile d'exagérer quand on parle des facultés d'un Homme-Dieu ; et trop souvent on s'en fait une idée diminuée et indigne.

Or, ces facultés si parfaites, évidemment, ne vont pas rester dans l'Enfant Jésus à l'état latent et atrophie ; elles se développeront comme les nôtres, mais bien plus vite et bien mieux que les nôtres. De là une science humaine qui dépassera promptement par sa profondeur, son étendue, sa certitude, celle des plus grands savants qu'ait vus et que doive voir le monde. Cette science, qui n'aura point besoin de faire des expériences, qui sera sans ombre, sans lacunes, comme sans hésitation, n'atteindra pas sans doute chaque être individuellement, mais pénétrera la nature de tous les êtres, de la matière, de la vie, de l'homme, et de Dieu par les créatures.

Développement
progressif
des facultés
et de la
science
humaines
de Jésus.

Cependant, comme l'enseigne le Docteur Angélique, il serait contre nature d'attribuer cette science parfaite à l'Enfant Jésus dès le premier instant, et de lui prêter dès lors des idées abstraites venues des choses, et le raisonnement sur ces idées. Il a, pour la science humaine comme pour la taille et la force corporelles, voulu se soumettre au progrès.

Sa conscience béatifique et infuse a été, dès le moment de l'incarnation en exercice ; mais sa conscience expérimentale ne s'est éveillée que peu à peu. Ses yeux n'ont pas tout de suite vu, son ouïe

n'a pas tout de suite entendu, son induction a tardé quelque temps à prendre son essor, son imagination ne s'est que peu à peu enrichie d'images, et son éloquence ne devait se développer qu'avec l'âge.

Bien que, en effet, le Corps du Divin Enfant ait été, dès le moment de l'incarnation, un chef-d'œuvre d'organisation, ses sens n'eurent pas aussitôt la disposition nécessaire, ni ne furent dans les conditions extérieures voulues pour servir l'intelligence et lui permettre d'agir; pour voir, pour entendre, et par là lui fournir des éléments sur lesquels elle pût travailler.

Nous nous tromperions grandement si nous pensions que cette théorie d'une connaissance et d'une science progressives en Notre-Seigneur est sans importance, sans grand intérêt pour la piété.

Ce qu'il
explique :
son
Enfance ;

I. — Celui qui ne l'a pas comprise fausse presque nécessairement en Jésus les mystères de l'Enfance. L'enfance alors n'est plus, pour ainsi dire, qu'un rôle joué par le Verbe incarné, tandis qu'elle est au fond une réalité adorable et extrêmement touchante. « Je suis tant homme que rien plus, » disait S. François de Sales; Jésus a été tant enfant que rien plus.

Oui, Jésus a eu, en même temps que cette vie supérieure dont nous avons parlé, sa vie vraiment enfantine; il a eu, lui le Créateur du monde, ses petites peines d'enfant et ses vagissements; il a eu ses petites joies, plus tard, sans doute aussi, il aura ses jeux; il a eu ses bégaiements. Oui, la langue du Verbe incarné ne s'est déliée que peu à peu, et un jour elle a enfin dit son premier mot : le nom de Dieu probablement, ou plutôt peut-être, puisqu'il était

Dieu, le nom de sa Mère. O heureuse Vierge, ô heureux Saint Joseph, qui avez vu cet attendrissant mystère, qui avez entendu ce premier mot !

Et ce n'est sans doute aussi qu'après un peu de temps, comme les autres enfants, que Jésus a commencé de sourire. Et c'est vous encore, ô divine Vierge ! qui avez recueilli ce premier sourire.

Et il n'a pas su non plus tout de suite se tenir et marcher. Lui, le Tout-Puissant, il n'a fait ses premiers pas qu'en chancelant comme nous ! Ce n'est qu'avec le temps qu'il a pu se passer de la main de sa divine Mère, qui le soutenait et le rassurait. Ineffables mystères qui devraient me charmer !

II. — Ce caractère progressif des facultés et des connaissances humaines du Divin Enfant explique plusieurs traits bien intéressants de son premier âge.

certain
traits de
son
Enfance ;

Nul doute qu'il n'ait eu le regard naïf, étonné et curieux des enfants ; et ce regard était en lui aussi sincère qu'en nous. C'est que tous les jours les sens et l'expérience lui apprenaient du nouveau.

Il a, de plus, comme nous le remarquons tout à l'heure, souri, ainsi que les autres enfants, à sa divine Mère, à Saint Joseph, à ceux qui le visitaient ; or, pourquoi les enfants sourient-ils ? parce que quelque charme inattendu se révèle à eux. Oh ! sans doute souvent le sourire du Divin Enfant devait venir de plus haut, je veux dire de la joie céleste ou angélique qui, du sommet de l'esprit, pouvait rayonner dans la partie inférieure et descendre même dans les sens. Mais, d'ordinaire, c'était, comme pour nous, la vue de quelque chose de nouveau et de charmant qui le faisait sourire ; c'était de mieux connaître sa sainte Mère et son bien-aimé Père nour-

ricier, d'éprouver leur amour et leurs soins exquis ; et il répondait comme savent répondre les enfants, par son divin sourire, en même temps que par son amour. O douce récompense pour Marie et Joseph !

L'Enfant Jésus a eu aussi, comme le chante l'Eglise dans une strophe sublime, ses pleurs et ses vagissements. Un Dieu qui pleure et qui crie, quel mystère !

Pourquoi pleurent les enfants ? parce qu'une nouvelle peine les attriste, une nouvelle souffrance se fait sentir à eux. Ainsi en était-il de l'Enfant Dieu. Souvent sans doute quelque chose des douleurs qui crucifiaient la partie rationnelle de son âme se communiquait à ses sens et faisait couler ses larmes ; mais d'ordinaire il pleurait, parce qu'un nouveau sujet de peine se présentait à ses yeux ; il criait, parce qu'une nouvelle souffrance pénétrait sa chair si délicate. Ces sujets de peine ou ces atteintes de la souffrance n'étaient pas nouvelles pour sa science supérieure, mais elles étaient nouvelles pour ses sens et pour sa science expérimentale. Il y avait ainsi en Jésus toute une série de joies, de peines, de souffrances et de larmes enfantines au-dessous des joies célestes qui ravissaient la cime de son esprit, et des douleurs profondes qui désolaient son âme à la vue des péchés du monde, de la Sainteté divine offensée, de la Justice infinie irritée contre les hommes et contre l'Agneau chargé de leurs crimes.

son
sommeil ; III. — Le sommeil de Jésus est un fait bien intéressant. Comment l'expliquer ? D'abord, n'oublions pas que le Verbe incarné n'a senti nos infirmités que parce qu'il l'a voulu et quand il l'a voulu. Le besoin de

sommeil, ainsi que la faim, la soif, la souffrance, la fatigue, ne pouvait l'atteindre que dans la mesure où il le permettait. En fait, par amour pour nous, il a voulu s'assujétir à toutes ces infirmités, et régulièrement à celle du sommeil. Or, lorsqu'il dormait dans la Crèche ou dans les bras de sa divine Mère, sur sa couche, sur le gazon ou sur la pierre, ou sur la poupe d'une barque, qu'est-ce qui se reposait en lui ? ce n'était pas sa science et son amour supérieurs ; l'action est en effet leur repos. Cette science et cet amour supérieurs étaient toujours en éveil, attentifs à Dieu, aux âmes. Ce qui se reposait en lui, c'étaient les sens extérieurs, l'imagination, le sens intime ; c'était la conscience expérimentale, et l'intelligence par le côté où elle raisonne ou se sert du corps ; c'était la science humaine et aussi l'amour humain qui lui répond. Ainsi Jésus a-t-il voulu sanctifier nos sommeils en dormant réellement, lui la Parole, lui la Pensée, l'Amour infatigables !

Si mon cœur ne peut pas comme le vôtre, ô mon bon Maître ! veiller et aimer toujours, du moins je veux qu'il s'endorme et s'éveille dans un acte d'amour fervent et parfait.

IV. — C'est aussi par ce côté de ses facultés que Notre-Seigneur vaquait aux occupations ordinaires^{ses occupations ordinaires ;} de chaque jour ; que tout enfant, il aidait la Très-Sainte Vierge dans le soin de la pauvre maison et de l'humble ménage de Nazareth ; que, adolescent ou jeune homme, il aidait Saint Joseph dans son métier de charpentier, et qu'il s'appliquait, ô ineffable mystère ! lui la Sagesse éternelle, à tailler et à ajuster du bois ! C'est en partie par là encore que, lors de

son ministère public, il entraînait si souvent en relations avec les âmes, tandis que sa science et son amour béatifiques et infus étaient toujours en contemplation et en adoration devant son Père.

ses
retraites
au désert
ou sur les
montagnes;

V. Pourquoi le voyons-nous encore se retirer au désert et sur les montagnes pour y trouver la solitude et s'y livrer à la prière? Il n'était pas besoin assurément que la partie supérieure de son âme se recueillît, puisqu'elle était toujours et partout en pleine activité et en plein recueillement; mais ses facultés, par leur côté inférieur et expérimental, devaient souvent s'occuper des créatures, pour former les Apôtres, enseigner les foules, guérir les malades. Aussi, comme, entre ses courses et ses travaux évangéliques, il aimait à les ramener à son Père; comme il aimait à s'isoler même de ses plus chers amis, pour être à lui tout entier!... De là ses retraites si fréquentes sur les montagnes ou au désert. Ses yeux, alors, se fermaient sur les créatures; les bruits du monde n'arrivaient plus à son oreille; et dans le recueillement de la Nature et le silence parfait de l'âme, ses sens extérieurs, son imagination, sa mémoire et la partie inférieure de son intelligence, tout se recueillait et s'unissait à la partie supérieure dans l'adoration de la Divinité, et la prière pour le salut du monde.

Moi, je n'ai pas comme vous, ô mon bon Maître! une science céleste ou angélique qui veille toujours devant Dieu; je n'ai que ma faible intelligence, et ma foi bien faible aussi, pour me le rappeler, lui parler, le prier. Ah! que du moins je sache me recueillir. Donnez-moi donc d'aimer la retraite, le silence des sens et la solitude, dans la mesure où le per-

met le zèle. Donnez-moi surtout de chérir le silence de l'âme ; donnez-moi, aux heures de la prière, de n'être, à votre exemple, occupé que de Dieu, d'être seul devant Dieu seul. Aussi bien, n'est-ce pas trop de toute ma pauvre intelligence et de tout mon cœur pour plaider auprès de votre Père la cause des âmes et pour m'occuper de vous, ô mon Sauveur souverainement aimable et adorable ! qui suffisez à occuper et à ravir l'attention et l'amour du Ciel.

VI. — Ce côté expérimental des facultés de Notre-Seigneur explique aussi les affections, les habitudes ^{ses} ~~humaines.~~ et les passions qui lui étaient communes avec nous. De très-graves théologiens n'hésitent point à lui attribuer l'amitié et l'affection humaines ; cette amitié et cette affection étaient sans doute divines, dans ce sens qu'elles étaient l'amitié et l'affection d'un Dieu, dans ce sens aussi qu'il les dirigeait vers la fin surnaturelle ; mais en soi, elles étaient humaines comme elles le sont en nous, sauf l'imperfection.

Qu'il est touchant de voir le Verbe incarné aimer Lazare d'une vraie et tendre amitié, qui lui fait verser des larmes sur sa mort ! Heureux Saint qui avez été, non pas seulement l'ami divin comme le sont tous les Saints, mais l'ami humain d'un Dieu !

O Ami divin de mon âme, donnez-lui de ne jamais souffrir en elle d'affection, d'amitié, qui ne soit avouée, bénie, inspirée par vous !

N'y avait-il pas encore dans le Cœur de Jésus un amour humain très-parfait pour sa Sainte Mère et pour Saint Joseph ? L'Enfant Jésus, tout en voyant par sa science surnaturelle leur rôle, leur grandeur, leur grâce et leur gloire sublimes, ne voyait-il pas

aussi par son expérience de chaque jour, en Marie une mère d'un dévouement exquis et qu'il chérissait avec tendresse, et dans Saint Joseph un vieillard admirablement bon et simple, digne de la plus affectueuse vénération, et qu'il aimait humainement plus et mieux que jamais enfant n'aima son père, en même temps qu'il l'aimait surnaturellement comme l'Ombre et le Représentant sur la terre de son Père éternel ?

Et en contemplant la Création par sa science expérimentale, en pénétrant ses merveilles plus profondément que ne feront jamais les poètes, les philosophes et les savants, la Sainte-Humanité n'était-elle pas ravie, dans la partie inférieure de ses facultés, de cette admiration et de cet amour que les hommes concevraient pour Dieu, dans l'état de nature parfaite, en même temps que l'amour surnaturel embrasait la partie supérieure de son âme (1) ?

ses vertus
acquises ;

VII. — Les vertus humaines et acquises, prudence, reconnaissance, patience, douceur, pour en nommer seulement quelques-unes, d'après S. Thomas, n'ont pas manqué à Jésus. Ce n'est pas que ses facultés eussent besoin d'être détournées de l'erreur et du mal par des habitudes. Elles n'étaient pas en effet, comme les nôtres, inclinées par le péché vers le désordre, mais elles n'eurent pas non plus, dès le premier instant, ce penchant pour le bien qu'elles contractent en nous par les vertus acquises. Et d'où leur vint donc ce penchant ? D'après

(1) Sur cette question difficile des différentes amours en Notre-Seigneur nous avons plus haut renvoyé surtout à Contenson *De Deo-Homine*, L. IX, Dissert. VI, C. II, Spec. III.

S. Thomas, il leur vint des actes de vertu qu'éclairait en Notre-Seigneur la science humaine.

J'admire, ô le plus condescendant et le plus encourageant des maîtres ! que n'ayant pu vous soumettre au progrès pour les vertus surnaturelles qui durent être en vous souverainement parfaites dès le moment de l'incarnation, vous ayez voulu vous y soumettre pour les vertus humaines.

VIII. — Et Notre-Seigneur n'a pas voulu non plus rester étranger à nos passions, en particulier à l'admiration, à l'enthousiasme, à la crainte. Seulement ces passions étaient en lui toujours dirigées vers la fin la plus sainte et inspirées par l'Esprit de Dieu.

Nous ne doutons pas qu'il n'ait eu la naïveté et les étonnements de l'enfance. Le Verbe Incarné, la Science infinie, voulant non seulement paraître, mais être réellement étonné, comme nous l'avons été dans notre premier âge, n'est-ce pas là encore un sublime et touchant mystère ?

Plus tard, l'Écriture sainte nous le montre admirant la foi de la Chananéenne et du Centurion. Oh ! les belles âmes qui méritèrent d'être admirées d'un Dieu ! Elle nous le montre aussi ému d'enthousiasme dans l'entretien avec Nicodème, après la conversion de la Samaritaine, ou à la pensée des mystères cachés aux orgueilleux et révélés aux humbles.

Oui, ô Jésus ! vous avez admiré, et de l'admiration la plus vraie, les merveilles que votre science humaine vous découvrait dans la Nature et en Dieu, et bien plus encore les merveilles de foi et de grâce que l'expérience vous montrait dans les âmes. Et vous vous êtes souvent abandonné à l'enthousiasme le plus sincère et le plus profond, à la pensée de

l'amour de Dieu pour le monde, ou à la vue de la moisson blanchissante ou des révélations faites à vos disciples et dans l'avenir aux âmes fidèles.

L'étonnement, l'admiration, l'enthousiasme supposent, il est bien vrai, qu'on est surpris par quelque chose de nouveau et de merveilleux. Il n'y avait point de surprise pour votre science supérieure, mais il y en avait pour vos facultés expérimentales, qui s'en allaient constatant au jour le jour les progrès de l'Evangile, et aussi, éprouvant au jour le jour, et acceptant avec amour les déceptions les plus cruelles.

Les âmes les plus pures sont les plus facilement émues par les belles choses, surtout par les choses divines. Mettez, ô Jésus ! dans mon âme la pureté la plus délicate, mettez-y les saintes admirations et les saints enthousiasmes pour tant de beautés ravissantes que vous pouvez me découvrir, en Dieu, dans ses œuvres, en vous, dans votre Eglise, dans vos Saints ; et faites aussi que jamais aucun étonnement, aucune déception ne puisse décourager ma confiance, ma prière et mon zèle.

la
crainte
propres-
ment dite ;

C'est toujours pour la même raison que le Docteur angélique n'hésite pas à mettre en Notre-Seigneur Jésus-Christ la crainte proprement dite, non pas seulement ce frémissement dont l'âme tressaille en présence d'un mal terrible, imminent, inévitable, qu'elle voit dans son ensemble et dans tous ses détails, mais l'effroi de l'inconnu ou, d'après l'expression de Bossuet, cette suspension cruelle d'une âme menacée de quelque mal affreux et qui n'en sait pas toutes les circonstances. Elle est alors tour-

mentée par ce qu'elle soupçonne autant que par ce qu'elle prévoit.

La science humaine de Notre-Seigneur par elle-même, et par les illuminations qui lui venaient de ses sciences supérieures, prévoyait bien la Passion et la mort atroce qui devait la couronner, mais elle ne voyait pas à l'avance tous les affreux détails de l'agonie au jardin des Oliviers, des outrages et des tortures du Prétoire, du crucifiement et de la mort. Beaucoup de ces tourments, — évidents pour la science béatifique et pour la science infuse, — pouvaient être inconnus ou incertains, pour la science humaine, qui devait en faire lentement, heure par heure, l'horrible expérience (1).

En nous, la raison a beau voir avec évidence le mal qui nous menace, la sensibilité ne s'en rend bien compte qu'en l'éprouvant. En attendant, elle frémit, elle est dans l'angoisse. Vous avez ainsi voulu laisser, ô Divin Jésus ! non seulement votre sensibilité, mais la partie inférieure de l'esprit, dans l'incertitude sur plusieurs circonstances terribles de votre Passion, et vous l'avez abandonnée à la peur : *Cæpit pavere*.

Quand je pense à ce mystère : un Dieu qui a peur ? est-ce que je pourrais ne pas accepter, comme une croix qui m'est due et qui m'est bonne, les craintes de la vie et celles de la mort ? O mon Dieu ! vous savez infiniment mieux que moi ce qu'il me faut de souffrances. Je frémis parfois en pensant à telle ou telle infirmité ou maladie, à telle ou telle manière de mourir. Mais, ô Jésus ! je veux mépriser ces craintes.

(1) C. f. *Salmantic*. Palmé, t. XV, p. 538.

Je veux, tous les jours et souvent chaque jour, m'abandonner à fond à votre Providence, pour souffrir tout ce que vous voudrez, pour tomber dans un état d'impuissance humiliante plus redouté que la mort, si vous le voulez ; pour subir le martyre si c'était votre bon plaisir, quoique je sois absolument indigne d'un pareil honneur ; ou pour mourir d'une mort lente, douloureuse, troublée par la crainte et l'angoisse, si vous le trouvez bon. Je vous demande seulement, et avec la plus entière confiance, la grâce de n'être jamais séparé de vous, de vous aimer toujours, et toujours davantage.

une partie
essentielle
et très-
importante
de la
Passion.

IX. — Enfin, il est évident que ce côté expérimental des facultés de Notre-Seigneur explique une partie extrêmement importante et saisissante de ses souffrances. On se tromperait grossièrement, si l'on voyait dans les tourments extérieurs, qui seront à jamais la méditation du chrétien, l'élément principal de la Passion, et si l'on oubliait le martyre intime qui en fut l'âme ; mais on se tromperait bien gravement aussi en pensant que les souffrances extérieures de Jésus ne furent pas réelles, profondes et comme immenses.

Personne n'a été doué aussi bien que lui pour la souffrance. La Très-Sainte Vierge ne saurait lui être comparée, même de loin. Sa chair si pure, ses sens si délicats avaient été organisés immédiatement par Dieu pour souffrir à l'excès. Et cette faculté de souffrir a été saturée de tourments. Dieu, — que c'est terrible et touchant à penser ! — a épuisé, et au delà de ce qu'elle pouvait naturellement porter, sa capacité incomparable de souffrance ; et nul doute que sans miracle Jésus ne fût mort plu-

sieurs fois. Au seul point de vue extérieur, nul n'a souffert comme lui.

O mon bon Maître ! vous êtes bien loin d'épuiser en moi la faculté de souffrir. Du moins, faites-moi la grâce d'accepter avec foi et amour l'humble croix qu'il peut plaire à votre Providence de faire peser sur mes sens et sur mon âme.

X. — Si cette doctrine de la science humaine de Jésus jette un grand jour sur sa vie et sa mort, elle contient en outre plusieurs grandes leçons que je veux recueillir.

Plusieurs
leçons
pratiques
qui
découlent
encore de
cette
doctrine.

Vous aviez, ô mon Maître ! par votre science acquise, d'admirables connaissances sur les mouvements des astres, sur les lois de la matière et de la vie, et sur l'homme. Vous auriez pu, en livrant au monde ces secrets dont il est si avide, étonner tous les siècles ; et je vous vois cacher tous ces trésors : vous vous taisez pendant trente ans, et quand vous parlez, ce n'est que pour enseigner aux hommes ce qu'il leur importe le plus de savoir. Et pour nous, il nous tarde tant de montrer ce que nous savons ! Apprenez-moi à me taire, à aimer d'être inconnu et tenu pour ce que je suis, misère, néant, péché. Et quand je parle, donnez-moi de ne le faire jamais que pour un but élevé, surnaturel.

Si vous avez voulu vous taire sur les choses profanes, est-ce, ô mon Dieu ! parce que vous avez méprisé les sciences humaines ? assurément non. Nous avons à cet égard votre pensée dans l'estime qu'en a toujours témoignée votre Eglise. N'aime-t-elle pas, ne veut-elle pas que nous aimions tout ce qui est vrai, tout ce qui est bien, tout ce qui est beau ? Et pourtant, ô Jésus ! vous semblez nous

dire, vous pensez évidemment que ceux-là sont particulièrement heureux, qui, par leur vocation sacerdotale ou religieuse, sont appelés à passer leur vie dans la méditation et l'étude des choses divines. La Création est admirable et mérite d'être étudiée et contemplée. Mais le monde surnaturel est infiniment plus intéressant, plus rempli de charmes pour l'esprit, de grâces pour l'âme. Oui, heureuses les âmes appelées à l'étudier, à le méditer ! Comme je vous bénis, ô Jésus ! d'avoir fait à mon intelligence, comme à mon cœur, une part si belle !

Il en est pourtant une plus belle encore. Il est une science plus précieuse, plus féconde que vous avez voulu apprendre, vous, ô Verbe incarné ! vous la Sagesse éternelle, et à laquelle vous vous êtes appliqué tous les jours de votre vie. Qu'est-ce donc que vous avez voulu ainsi étudier et connaître à fond, par expérience, qu'est-ce donc que vous avez voulu expérimenter, non pas quelquefois, mais chaque jour, à chaque heure ? Sont-ce les secrets de la Création ? est-ce la gloire, la richesse, la jouissance, le pouvoir ? Non ; c'est l'obéissance, la pauvreté, l'obscurité ; c'est l'humiliation, la souffrance, en un mot, c'est la croix. Savoir souffrir, savoir porter sa croix, savoir mourir, telle est la grande science que, par vos exemples et par vos paroles, vous nous avez dit d'étudier sans cesse. Il n'en est pas de plus pratique, de plus nécessaire, de plus féconde, pas même celle de la prière, pourtant si pratique et si nécessaire. Ah ! je veux l'apprendre à votre école, ô mon Maître adoré ! cette science de la croix. Et chaque fois qu'une souffrance, une peine, une humiliation se présente à moi, je veux

l'accueillir avec foi et amour en me disant : Cela a été bon pour Jésus, l'Innocence même, cela est bon pour moi, pauvre pécheur !

Combien les dons de l'intelligence et de la science sont précieux ! Il n'y a que les dons de la vertu et du cœur qui leur soient préférables. Le talent nous charme, le génie nous ravit, la science nous intéresse vivement et parfois nous enivre. Mais n'ai-je pas trop oublié, ô mon Dieu ! que le talent et le génie n'est qu'un rayonnement du foyer éternel de lumière qui est en vous, et que toutes nos sciences humaines ne sont rien auprès de votre science créée. A quel point ai-je aussi songé que tous les trésors de la science créée sont en vous, que les plus beaux génies sont inférieurs à votre intelligence humaine, que toutes leurs intuitions les plus profondes n'en égalent pas l'incomparable pénétration ; que les lumières angéliques ne sont pas comparables à votre science infuse et que la vision intuitive des Saints dérive de la vision intuitive de votre sainte Ame ?

L'idéal de l'intelligence et de la science en Jésus.

Mais si je dois m'intéresser beaucoup à votre science, ce n'est pas seulement à cause de son admirable beauté, c'est parce que cette étude m'introduit dans une étude meilleure encore, celle de votre Sacré Cœur, de votre amour, de vos souffrances, de vos vertus.... Comment pourrais-je étudier toutes ces merveilles, si je ne sais quelles lumières éclairaient votre amour et vos vertus, et produisaient dans votre cœur vos souffrances les plus terribles, c'est-à-dire vos souffrances morales ?

Il nous conduit à un idéal meilleur encore.

ÉLÉVATIONS DOGMATIQUES

SUR L'INCARNATION,

OU

JÉSUS INTIME.

VII

LE SACRÉ CŒUR.

I

Le Cœur de Jésus, ou son Amour.

« J'étais si rempli de sentiments
« d'amour, que j'appréhendais de
« prononcer ce seul nom *d'amour*,
« tant il me perce vivement le cœur
« et me consume. »

M. OLIER.

« Si nous savions comme Notre-
« Seigneur nous aime, nous mourrions
« de plaisir. »

LE CURÉ D'ARS, *Vie*, II, p. 561.

« Est-il quelque cœur assez mort,
« quelque esprit assez aveugle, quel-
« que intelligence assez basse pour
« contempler cet amour sans deve-
« nir meilleur ? »

P. FABER, *Le Créateur et la créature*,
p. 140.

« Suprême attrait, suprême Amour,
« si l'on ne vous ignorait pas tant,
« on vous aimerait davantage. »

Mgr GAY, *Elév.* 97.

LE CŒUR DE JÉSUS,

OU SON AMOUR.

SOMMAIRE.

Combien la dévotion au Cœur de Jésus est belle et touchante. — Quelques motifs secondaires de cette dévotion. — Motifs principaux :

1° Le Sacré Cœur est uni personnellement au Verbe ; — 2° Il est le Symbole de l'amour de Jésus... — Raisons providentielles de la dévotion au Sacré Cœur. — En quoi elle consiste au fond. — Deux considérations à méditer dans cette première Elévation : 1° Jésus est l'Amour idéal ; 2° Quels sont les caractères de son Amour ?

I.

Jésus, comme Dieu et comme homme, est l'Amour idéal, son nom propre est l'Amour.

I.

Jésus, comme Dieu, est l'Amour idéal.

1° Jésus, comme Dieu, est l'Amour parce qu'il est, comme Dieu, l'Être infini, — la plénitude de la

vie, — la plénitude de l'intelligence et de la science, — le Vrai, le Bien, le Beau parfait, — la Béatitude absolue, — la Bonté même, — la Miséricorde et la Patience infinies. — Même ses Attributs divins qui paraissent le plus étrangers à l'Amour, le supposent ou l'impliquent : l'Eternité, — l'Immensité, — la Toute-Puissance, — la Sagesse, — la Providence, — la Sainteté, — la Justice même. — 2° Le mystère de la Sainte Trinité nous révèle aussi l'Amour infini ou le Cœur divin de Jésus : — c'est l'Amour qui consomme la Trinité des Personnes ; — c'est l'Amour, autant que la nécessité, qui explique leur compénétration parfaite ou circumincession. — 3° L'Amour divin de Jésus prouvé par ses œuvres. L'extase, signe de l'amour, d'après le Docteur angélique. Quatre extases du Cœur divin de Jésus : — La création, — l'Incarnation, — la sanctification, — la glorification.

II.

Jésus, comme homme, est l'amour idéal.

1° L'amour créé de Jésus prouvé par son union avec nous. L'union, signe de l'amour, d'après S. Thomas. Quatre unions de la Sainte-Humanité avec notre âme : — L'Incarnation, — la Rédemption, — l'Eucharistie, — la présence de son Esprit en nous, et le contact continuuel de sa grâce. — 2° L'amour créé de Notre-Seigneur prouvé par ses titres : il s'appelle Jésus, — le Christ ; il est Prêtre, — Prophète, — Thaumaturge, — Bon Pasteur, — Roi, — Juge, — Rédempteur et Médiateur, — Père, — Ami, — Epoux.

II.

Caractères de l'amour de Jésus.

1° Amour bien ancien, sans commencement ou éternel dans le passé ; 2° amour sans fin ou éternel de soi dans l'avenir ; 3° amour sans intermittence et sans vicissitudes ou perpétuel ; 4° amour sans limite et sans exception ou universel, et pourtant, 5° sans partage, particulier, intime ; 6° amour sans réserve, absolument total ; 7° amour sans intérêt, sans calcul, parfaitement pur ; 8° amour sans mesure, excessif, passionné ; 9° amour qui n'est pas sujet à l'absence et nous est toujours, partout, présent.

Figures et titres sous lesquels, après la B. Marguerite-Marie, il doit nous être doux de vénérer et d'invoquer le Sacré Cœur.

LE CŒUR DE JÉSUS, OU SON AMOUR (1).

Il n'existe point, il ne se peut même concevoir de dévotion plus belle et plus touchante que la dévotion au Sacré Cœur; elle est en effet le culte rendu, non pas à la Puissance, à la Sainteté, à la Science... de Jésus, mais à son Amour, sous le symbole adorable de son Cœur de chair.

Combien la
dévotion
au Sacré
Cœur est
belle et
touchante

O mon Sauveur! dans votre Divinité, je contemple et j'adore avec bonheur votre Puissance qui m'a créé et me soutient, votre Immensité qui m'enveloppe et me pénètre, votre Science qui me connaît à fond, votre Providence qui me conduit, votre Justice qui me menace ou me châtie pour me contraindre à vous aimer, votre Sainteté qui me purifie.... Chacun de ces divins Attributs suffirait à dominer et à transformer ma vie sur la terre et à me ravir

(1) c. f. *De l'excellence de la Dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ*, par le P. de Galliffet; — *Dévotion pratique au Sacré Cœur de Jésus*, par le P. Croiset; — *Notions doctrinales et pratiques sur la Dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, par le P. de Franciosi; — *Théorie de la Dévotion au Sacré Cœur de Jésus* par M. Thomas; — *Les Gloires du Sacré Cœur* par le Card. Manning; — *Le Mandement du Card. Perraud à l'occasion du centenaire de la B. Marg.-Marie*; — *Commentarii in Culum SS. Cordis Jesu*, par le P. Bucceroni; — *De Verbo incarnato*, du Card. Franzelin.

pendant l'éternité ; mais ce que dans votre Divinité j'aime par-dessus tout à méditer, à admirer, à adorer, c'est votre Amour.

C'est encore un charme pour moi que de pénétrer dans votre très-sainte Ame, pour y étudier les trésors de votre Science et de votre Sainteté, votre Grâce, votre Gloire, vos Mystères ; mais ce qui, par-dessus tout, en elle, m'intéresse et me touche, c'est son Amour.

J'aime à contempler votre Corps sacré, je sais qu'il n'est rien en lui, jusqu'à la dernière fibre de sa chair très-pure, jusqu'à la dernière goutte de son sang très-précieux, qui ne soit adorable, puisqu'il n'est rien en lui qui ne soit uni substantiellement au Verbe et ne participe à sa personnalité, à sa dignité. Aussi combien j'aime à vénérer votre tête couronnée d'épines, votre face si belle, même sous les crachats, les blessures, le sang ; vos mains et vos pieds percés de clous, votre côté ouvert !... Mais, ce que je me plais par-dessus tout à considérer et à vénérer, c'est votre Cœur, signe de votre amour.

Je l'adore avant tout, ce Cœur sacré, parce qu'il est uni personnellement et immédiatement au Verbe, parce qu'il n'est pas le cœur d'un Ange ou le cœur d'un Saint, mais le Cœur d'un Dieu ; de telle sorte que chacun de ses battements, chaque goutte de sang qui circule en lui est adorable à l'égal du Fils de Dieu lui-même, la seconde Personne de la Sainte Trinité, à laquelle il appartient hypostatiquement.

Quelques
motifs
secondaires
de cette
dévotion.

Je l'adore aussi, parce qu'il est uni naturellement à votre Ame très-sainte, vivifié par elle ; parce qu'il a des harmonies admirables avec elle, parce qu'il a ressenti le contre-coup de ses douleurs, parce

qu'il a frémi de ses angoisses, de ses craintes, de ses épouvantes ; parce qu'il a tressailli de ses joies, de ses enthousiasmes ; cette union, ces harmonies et ces correspondances sont encore adorables, car elles sont, elles aussi, sous le domaine immédiat du Verbe.

J'adore votre Cœur, parce qu'il est le premier Vase sacré dans lequel a coulé le Précieux Sang, et parce qu'il reste au Ciel le Calice admirablement beau, « plus brillant que le soleil, transparent comme le cristal, » qui contient ce sang glorifié.

*B. Marg.-
Marie.*

Je l'adore comme le Réservoir où chaque jour plus de cent mille prêtres vont puiser par la consécration le Précieux Sang qui coule dans leur calice ; comme la Source dont la fécondité divine est telle qu'elle ne diminue pas d'une goutte tout en se versant tout entière dans chaque calice et dans chaque âme.

Mais surtout je l'adore comme le symbole divin de votre amour (1). Votre corps est le signe de

*Motifs
princi-*

(1) Signalons ici certaines idées sur lesquelles il n'est pas sage d'appuyer la dévotion au Sacré Cœur. Idée secondaire fautive : on a nommé le Cœur de Jésus le laboratoire du précieux sang ; d'après les physiologistes, le sang se forme et se régénère ailleurs qu'au cœur, le cœur n'en est que le moteur. Idée principale, au moins très-contestable : on a dit que le cœur était le siège des émotions et des affections sensibles ; mais les expériences des physiologistes semblent encore démontrer que le centre spécial de la sensibilité n'est pas au cœur. Les nerfs sensitifs, en effet, n'y aboutissent pas plus spécialement qu'aux mains, par exemple, ou au visage. Les seules raisons principales invoquées par les décrets des Congrégations ou des Papes, c'est 1° l'union hypostatique et immédiate du Cœur de chair de Notre-Seigneur avec le Verbe, union qui le rend adorable comme le Verbe lui-même ; c'est 2° que dans toutes les langues humaines et surtout dans la langue divine de l'Écriture et dans le langage traditionnel de l'Eglise, le cœur est le symbole de l'amour. L'objet immédiat et secondaire de la dévotion au Sacré Cœur est donc le Cœur de

paux : le
Sacré
Cœur est
uni
hypostati-
quement
au Verbe,
et il est le
symbole de
l'Amour de
Jésus.

Raisons
providen-
tielles de
cette
dévotion.

toutes les perfections de votre Ame et de votre Divinité. Votre Cœur est le signe de ce qu'il y a de plus aimable et de plus touchant dans l'une et dans l'autre, c'est-à-dire de votre Amour. Ainsi la dévotion au Sacré Cœur est-elle, au fond, le culte de l'Amour.

Admirable protestation que ce culte de l'Amour, contre l'odieuse hérésie du Jansénisme, qui a fait tant de mal aux âmes, par son Christ aux bras resserrés, au cœur étroit ; et qui, de plus, a déchainé tant de haines contre le Christ véritable et son Eglise.

Admirable protestation que ce culte de l'Amour, contre les misérables doctrines qui nient Dieu, ou, ce qui revient presque au même, nient l'Amour en Dieu.

Admirable appel à l'amour divin, fait par Notre-Seigneur aux âmes que sollicitent les jouissances matérielles et les doctrines abjectes, que ce culte de l'Amour. Voilà, nous dit Jésus, ce Cœur qui vous a tant aimés.... Venez à moi, vous tous que le travail épuise et que les peines accablent ; vous ne trouverez qu'en moi la vraie consolation en cette vie et, après votre mort, le bonheur éternel, car je suis l'Amour.

chair de Jésus considéré, non pas solitairement, mais dans son union avec le Verbe ; l'objet définitif et principal, c'est l'Amour de Jésus, que nous vénérons sous ce symbole ; ce sont aussi, nous le verrons plus tard, ses souffrances, ses vertus, ses mystères dont il est le mémorial. Ainsi, au premier plan, le Cœur de chair de Jésus ; et, au fond, et en passant par le cœur de chair, l'Amour incréé et créé de Jésus, ses souffrances, ses vertus, ses mystères, ses joies, ses infirmités, son sacrifice, son sacerdoce, etc. ; en un mot, tout ce qui en Notre-Seigneur est *affectif* : voilà l'objet de la dévotion au Sacré Cœur.

Admirable appel enfin à l'amour des hommes, que ce culte de l'Amour d'un Dieu souffrant et mourant pour eux.

Cet appel à l'amour, qui l'entendra, si ce n'est l'âme consacrée à Dieu, l'âme sacerdotale ? Alors que vont se répandant l'égoïsme, l'indifférence, la mort, les âmes fidèles doivent être plus que jamais brûlantes d'amour. Et pour être brûlant d'amour, il faut croire à l'Amour.

Ce qui fait qu'il y a des pécheurs qui reviennent à Dieu et d'autres qui en demeurent éloignés, c'est que les uns croient à sa Justice et que les autres n'y croient pas. Ce qui fait que parmi les amis de Dieu il y a des âmes héroïques et des âmes ordinaires, des âmes ferventes et des âmes tièdes, c'est que les unes croient à l'Amour de Jésus et que les autres n'y croient pas.

Si je crois profondément que Jésus est l'Amour et qu'il m'aime d'un amour immense, comment l'aimerais-je froidement ? Rien n'est provocateur comme l'amour, et l'Amour d'un Dieu est souverainement provocateur. C'est faute de réfléchir à l'Amour de Jésus que l'on reste médiocre. Aucune âme n'y pourrait tenir si elle y pensait. Et dans les moments où il passe là-dessus en nous des éclairs de foi, ne nous avouons-nous pas que les Saints et les Martyrs, seuls en ce monde, sont raisonnables ?

Je veux donc, ô Jésus ! méditer votre Amour. Je veux me convaincre que, comme Dieu et comme homme, vous êtes l'Amour idéal, que votre nom propre est l'Amour ; je veux réfléchir aux caractères de cet

Méditer,
vénérer
l'Amour de
Jésus et
ses
caractères
afin d'y

répondre, c'est en quoi surtout consiste la dévotion au Sacré Cœur, et telles sont les deux parties de cette élévation.

Amour divin et humain tout ensemble, et à la réponse par cet Amour réclame (1).

I

Jésus, et comme Dieu et comme homme, est l'Amour idéal ; son nom propre est l'Amour.

I. Jésus comme Dieu est l'Amour.

Jésus est Dieu. Comme Verbe, il a, d'une manière très-mystérieuse et en même temps très-spéciale et très-réelle, toutes les perfections de la Divinité.

Or, qu'est-ce que la Divinité ? La Divinité c'est l'Amour même : « *Deus Charitas est.* » * Il semble que la raison eût pu trouver cette adorable définition. Et pourtant les païens d'autrefois n'ont pas soupçonné, et les païens de nos jours méconnaissent cette vérité qui éblouit nos yeux. Bien que j'en sois très-convaicu, je veux, ô mon Sauveur ! la méditer, la goûter devant vous.

I. — Dans les saintes Ecritures vous vous êtes défini : *Celui qui est.* « *Ego sum qui sum.* » * l'Etre même. Vous êtes la plénitude, l'immensité, l'éternité de l'Etre. Mais l'être n'existe que pour s'épanouir. Et l'épanouissement de l'être, c'est l'amour ; et l'épanouissement de l'Etre parfait, c'est l'Amour parfait.

Jésus, comme Dieu est l'Amour même, parce que, comme Dieu, il est l'Etre infini.

* *Exod.*
III, 14.

(1) Méditer, vénérer, imiter l'Amour de Jésus, voilà, d'après Pie VI, le fond de la dévotion au Sacré Cœur. « *Substantia illius devotionis ab omni certe superstitiosa materialitate immunis revera spectat ut, symbolicâ Cordis imagine, immensam charitatem effusumque amorem divini Redemptoris nostri meditemur atque veneremur.* »

(PIE VI, *epist. ad Scyp. de Ricci.*)

Vous êtes donc la plénitude, l'immensité, l'éternité de l'Amour.

Et si vous êtes appelé, ô mon Dieu ! *Celui qui est*, nous pouvons bien vous nommer « Celui qui aime. » Rien en vous qui ne soit détrempé dans l'Amour infini. Que dis-je ? rien en vous qui ne soit l'Amour même. Etre et aimer, pour vous c'est la même chose.

Votre Cœur divin, ô Jésus ! est un ineffable Océan d'amour. *Mare ineffabile caritatis**, comme il est l'Océan infini de l'Etre, *Pelagus essentialis**. Les dimensions de votre amour sont celles de votre être : même profondeur, même plénitude, même perfection, même éternité, même immensité.

*S. Clem.
Rom.
S. Gregor.
Nazianz.*

Ainsi, le monde vit dans l'Amour. Il est plongé dans l'Amour, comme une éponge dans la mer, a dit S. Augustin : *Tanquam mare si esset ubique... haberet intra se spongiam....**

Mon âme, elle aussi, est toujours au sein de l'Amour infini ; c'est là qu'elle vit, c'est là qu'elle prie, qu'elle adore et qu'elle souffre.... Grand Dieu, si j'y pensais bien !

*Confess.
L. VII, c. 5.*

II. — Vous vous êtes encore nommé *la Vie même*. *Ego sum Vita* ;* vous êtes le Dieu vivant. J'admire l'activité des astres,... la vie des intelligences et des cœurs, l'élan, l'essor des âmes. Et vous êtes l'Activité éternelle, essentielle ; vous êtes l'élan infini, vous êtes l'essor immense. Et cette Activité se termine à l'Amour et se consomme dans l'Amour. Et cet élan, cet essor, est un élan, un essor d'Amour.

*Jésus,
plénitude
de la vie.
Evang.
Joan.
xiv, 6.*

Et vos œuvres, ô mon Dieu ! me disent, elles aussi, que vous êtes la Vie même et la vie d'amour. Qu'est-ce que la création ? Un élan d'amour hors

de vous-même. Qu'est-ce que l'Incarnation et la Rédemption ? un élan plus sublime encore d'amour. Et l'Eucharistie ? un suprême élan d'amour, par lequel vous allez porter l'Incarnation et la Rédemption dans chaque âme. Et qu'est-ce que l'Eglise de la terre ? une effusion admirable, dans le monde, de votre vie d'amour. Votre Eglise, c'est, pour ainsi dire, votre cœur développé. Et qu'est-ce enfin que le Ciel, qu'est-ce que cet amour béatifique qui anime et ravit les Saints ? Une splendide et éternelle révélation de l'ineffable Amour qui vous anime vous-même.

« J'ai vu, dans le sein de Dieu, s'élever un
« immense incendie ; l'essence divine brûlait dans
« des espaces sans fin ; c'était l'Amour qui la con-
« sumait. » *

• Abbé
Chantôme,
Office du
Saint-
Amour,
P. 6.

O Flamme éternelle de l'Amour divin, Foyer, Incendie infini, qui voudriez embraser le monde, comment mon âme peut-elle languir à votre contact et rester froide au milieu de vos ardeurs dévorantes ?

Jésus,
plénitude
de l'intel-
ligence et
de la
science.

III. — De grands théologiens ont pensé que l'intelligence est l'attribut premier de la Divinité. Toujours est-il qu'il y a en elle une intelligence infinie, une science parfaite. Et pourquoi une intelligence infinie ? pour aimer infiniment. Pourquoi une science parfaite ? pour produire l'amour parfait. Pourquoi une lumière infinie et éternelle ? pour produire un embrasement immense et sans fin.

O Jésus ! c'est un charme pour moi de songer à votre intelligence qui comprend tout, à votre science qui sait tout, à votre lumière qui nous environne et nous pénètre ; mais il m'est bien plus doux encore de penser que si votre science nous connaît si bien,

c'est pour nous aimer, que si votre lumière nous environne, c'est pour diriger votre Cœur, et que si votre connaissance nous est communiquée ici-bas par la foi et plus tard par la gloire, c'est afin que nous puissions jouir de votre amour et vous le rendre.

IV. — Et vous êtes encore, ô Jésus ! la Vérité même : *Ego sum Veritas*. * Vous êtes le Vrai, le Bien parfait ; vous êtes la Beauté infinie, la Splendeur éternelle et vivante de votre Père. Je vois les vérités créées exciter tant d'enthousiasme, je vois des biens finis éveiller des passions si vives ; quelles folles amours n'allument pas les beautés périssables ? Et la Vérité et le Bien parfaits qui sont en vous, qui sont vous-même, et votre Beauté toujours ancienne et toujours jeune enflamment aussi d'enthousiasme et d'amour les âmes qui vous connaissent mieux. Ste Angèle de Foligno « ne pouvait retenir les explosions « de joie excessive que le seul nom de Dieu faisait « naître dans son âme. Lorsque je suis, disait-elle, « sous l'action de ces ardeurs, je voudrais qu'on ne « prononçât pas le nom de Dieu devant moi, parce « que quand on le nomme, je languis d'amour, et ce « m'est un tourment. » * Telles sont les ardeurs des Saints pour vous, ô Vérité, ô Bien, ô Beauté ineffable ! Mais il y a des ardeurs que j'admire davantage, ce sont les vôtres, ce sont vos ardeurs éternelles, c'est l'amour infini que provoque en vous la contemplation de vos perfections ravissantes. Par cet amour, vous êtes « un Feu consumant. » Ce feu divin ne peut vous consumer vous-même ; mais faites qu'il consume mon âme et qu'il ne laisse en elle aucune ardeur qui ne soit pour vous ou en vous.

Jésus, le
Vrai, le
Bien, le
Beau
parfait.
• *Evang*
Joan.
xiv, 6.

• *Vie*
trad. des
Boll.
p. 17, 57.

Jésus, la
Béatitude
infinie.

V. — Vous êtes de plus la Béatitude infinie. Et ce qui fait et consomme le bonheur, évidemment c'est l'Amour. Aimer et posséder ce qu'on aime, voilà la joie. Ils le savent, les malheureux qui ne vous connaissent pas ; ils cherchent le bonheur dans la jouissance des biens misérables. Les Saints, au contraire, le mettent dans votre amour. Il n'est pas ailleurs pour vous-même. Votre béatitude, c'est le repos infini de votre cœur dans les biens parfaits qui sont en vous. Que je ne cherche aussi ma joie que dans votre amour, que votre Cœur soit ma seule volupté, mon seul trésor.

Jésus, la
Bonté
même.

VI. — Notre-Seigneur, comme Dieu, est la Bonté même. Car il est la Source de l'être qui ne demande qu'à s'épancher, le Foyer de la vie qui ne demande qu'à rayonner, le Trésor inépuisable et souverainement communicatif de tous les biens ; il est la Beauté ineffable qui veut charmer nos âmes ; il est la Paix et la Béatitude qui veut les pacifier et les ravir ; il est, en un mot, tout Bien pour se donner. Cette inclination adorable du Cœur divin de Jésus, dont j'admire quelque chose dans les créatures, s'appelle la Bonté. Et ce qui fait que sa Bonté infinie se communique en réalité, ce qui fait que cette Source divine s'épanche, que ce Foyer rayonne, que cette Beauté, dès ici-bas nous charme, que cette Béatitude nous console, en attendant qu'elle nous ravisse au Ciel, c'est l'Amour ; c'est l'Amour qui puise dans ce Trésor immense de tous les biens et de toutes les joies pour les répandre sur nous.

Jésus, la
Miséri-
corde
infinie.

VII. — Et d'où vient la Miséricorde divine, dont les saintes Ecritures, en maints endroits nous parlent d'une manière si touchante ? D'où vient cette tendre

compassion pour les pécheurs dans un Etre si grand, si majestueux et si saint? de l'amour qui semble redoubler, à mesure que l'homme devient plus misérable.

VIII. — Et la Patience de Dieu; cet attribut si étonnant dans un Etre qui déteste infiniment le péché, qu'est-elle encore? l'Amour, l'amour qui attend, qui espère contre l'espérance, qui contrebalance, si l'on ose dire, pour un temps la Sainteté suprême, qui tient en suspens la Justice infinie, qui multiplie les grâces plus encore que l'homme ne multiplie les fautes, et qui ne se retire que quand il se voit méprisé sans retour.

Ainsi l'Amour explique, accompagne ou consomme toutes les perfections divines. Même celles qui paraissent le plus étrangères à l'Amour impliquent l'Amour, viennent de l'Amour ou vont à l'Amour.

- « Par l'Amour, Dieu vit éternel. »
- « Par l'Amour, il se répand dans l'infini. »
- « Par l'Amour, il est fécond, il enfante, il crée ;
- « sans l'Amour, il resterait stérile. »
- « Par l'Amour, il est puissant, il attire, il re-
- « pousse et rien ne lui résiste. »
- « Par l'Amour, il est saint et juste ; sans l'Amour,
- « il souffrirait le mal et l'injustice. » (1)

Il m'est doux de songer que l'Amour est le principe ou le terme de tous les attributs divins.

J'aime à penser que, si ce n'est pas par l'amour que Dieu est éternel, c'est au moins pour l'amour, c'est pour s'aimer lui-même, et c'est aussi en fait,

(1) On suit ici la conception de S. Denis qui met l'Amour et la Bonté en tête de toutes les perfections divines : c. f. *Noms divins*, ch. IV et V.

Jésus, la
Patience
influe.

Même les
attributs
divins de
Jésus qui
semblent le
plus
étrangers
à l'Amour,
le
supposent
ou
l'impli-
quent.
Abbé
Chantôme,
op. cit.
p. 7.

Son
Eternité.

— sa Bonté l'a ainsi voulu, — pour nous aimer et pour nous permettre de l'aimer sans fin.

Son
Immensité.

Et si son amour ne fait pas son immensité, du moins fait-il qu'aucun être ne peut échapper à son amour. L'immensité de Dieu est une immensité d'amour, autant qu'une immensité d'intelligence et de substance ; sa présence est une présence d'amour.

L'Amour est donc la demeure, la patrie de notre âme ; elle naît, elle vit dans l'Amour.

Sa Toute-
Puissance.

Où va la puissance et la fécondité créatrice de Dieu ? à satisfaire son amour, en communiquant son être, sa vie, sa joie. La Toute-Puissance m'apparaît ainsi comme une forme de l'Amour produisant et soutenant le monde. Tu reposes donc, ô mon âme ! sur l'Amour, sur le Cœur divin de Jésus, bien mieux qu'un enfant sur le cœur de sa mère.

Sa
Sagesse.

Et sa Sagesse, dans ses rapports avec nous, où va-t-elle ? à lui révéler des objets et des moyens d'Amour.

Sa
Provi-
dence.

Et sa Providence, qu'est-elle, sinon son Amour qui s'occupe de tout ce qui nous touche, même d'un de nos cheveux, avec une attention et un intérêt extrême.

Sa
Sainteté.

Et sa Sainteté se confond avec son Amour infini du bien qui est en lui et du bien qui doit être en nous.

Sa
Justice.

Et sa Justice elle-même n'est pas autre chose que son Amour qui, après mille avances, définitivement méprisé, se retire et maudit.

Quelque élevées qu'elles paraissent, ces pensées sont des plus édifiantes que nous puissions méditer. Point de dévotion meilleure que la dévotion aux attributs de Dieu. « Il ne faudrait que s'appuyer fortement et solidement sur quelque une des perfec-

« tions de Dieu, comme sur sa bonté, sur sa prudence, sur sa vérité, sur son immensité etc., pour « devenir parfait en peu de temps. » * Que serait-ce si cette perfection de Dieu était l'Amour, et que toutes ses autres perfections lui fussent ramenées ; alors tout se transformerait pour l'âme : et le monde, et Dieu même.

Nous devons réfléchir un instant à l'adorable mystère de la Sainte Trinité, car il nous révèle encore mieux l'Amour infini : « Le culte le plus tendre et « le plus fécond en larmes est le culte rendu aux « insondables profondeurs de la Sainte Trinité. » * Cela surtout est vrai, si l'on contemple en elle le rôle de l'Amour.

Un amour immense, éternel, ardent, profond au delà de toute expression, de toute conception finie, en produisant l'Esprit-Saint, consomme ce mystère. Et l'on peut dire que le Père, Source de toute perfection, et son Fils unique, parfait comme lui, n'existent que pour s'aimer infiniment dans ce divin Esprit, qui est leur Soupir éternel d'amour, leur Baiser mutuel. Voilà ce qu'est l'Amour en Dieu, voilà quel est l'Amour incréé de Jésus. Voilà de quel amour je suis aimé, car Dieu n'a pas deux amours, un amour pour s'aimer lui-même, et un autre Amour pour m'aimer.

Les trois Personnes divines, en demeurant distinctes de la distinction la plus réelle, se compénètrent, vivent l'une dans l'autre, et chacune est aux autres un palais, un séjour, une société absolument

S. Vincent de Paul, Imit. p. 46.

Le Mystère de la Sainte Trinité nous révèle aussi l'amour divin de Jésus.

P. Faber, Bethléem, t. 1, p. 247.

cf. Bossuet, Panég. de S. Paul de la Croix, Vivès, t. xii, p. 187, 188.

C'est l'Amour qui consomme la Trinité des Personnes.

C'est l'Amour aussi bien que la nécessité qui

explique la
compéné-
tration
parfaite ou
circumin-
cession des
trois
Personnes
divines.

digne d'elles : c'est ce qu'on appelle la Circumin-
cession.

Et n'est-ce pas l'Amour, autant que la nature, qui met ainsi le Père dans le Fils, le Fils dans le Père, le Père et le Fils dans l'Esprit-Saint, et qui entraîne entre eux les colloques et les échanges ineffables de l'amitié infinie ? N'est-ce pas aussi cet Amour immense qui transporte les trois Personnes divines dans notre âme, et notre âme en elles ; car telle est notre sublime destinée : être habités par Dieu, habiter en Dieu. Dieu vit en nous, nous vivons en Dieu. C'est une sorte de compénétration, de circumincession de l'Amour infini de Jésus et de notre âme. *In illo die cognoscetis quia ego sum in Patre meo et vos in me et ego in vobis.**

· Evang.
Joan. XIV,
20.

C'est
l'Amour
autant que
la nécessité
qui
explique
leur unité
de nature,

Et l'Amour fait plus que de transporter le Père dans le Fils, le Fils dans le Père, l'un et l'autre dans l'Esprit-Saint ; il les unit de la manière la plus parfaite. C'est autant par amour que par nature, que toutes les perfections, sauf la personnalité, sont en commun entre le Père, le Fils et l'Esprit-Saint ; qu'ils ont même éternité, même immensité, même vérité, même beauté, même puissance....

L'Amour infini est leur lien. Il est aussi le lien, le trait d'union de nos âmes avec la Divinité. C'est grâce au Cœur divin de Jésus que nous pouvons avoir avec elle mêmes pensées, même volonté, même vie et un jour même bonheur.

L'Amour
divin de
Jésus,
prouvé par
ses œuvres.

L'extase,
effet et

Après avoir contemplé la Divinité de Notre-Seigneur descendons à ses œuvres, et nous y verrons encore éclater son Amour.

Dans un article de l'étude que le Docteur angélique consacre à l'amour, il en signale un effet et un

signe qui s'applique admirablement aux œuvres divines, c'est l'extase : *Utrum extasis sit effectus amoris.**

signe de l'amour.
• S. théol.
II, q. 2, a.
III.

Il y a quatre extases de l'Amour de Dieu : la création, l'incarnation, la sanctification et la glorification.

Quatre extases divines.

I. — Par la création, les perfections infinies sortent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes, elles se répandent dans l'univers. « Le saint Amour, pareil à un fleuve « profond, s'élance du Cœur de Dieu,... partout il « répand les flots d'une inépuisable vie ;... il inonde « le ciel et la terre.... Est-il une créature qui ne « l'ait vu passer ? Est-il un espace qu'il n'ait parcouru ? » Ainsi la création est-elle l'extase et le passage de l'Amour dans le temps, et l'histoire de la Création l'histoire de l'Amour.*

La création.

Dans la Création et dans son histoire, tous les autres attributs de Dieu sont au service de l'Amour ; sa Science s'emploie à réparer nos erreurs, sa Justice à corriger nos iniquités, sa Bonté et sa Miséricorde à nous consoler et à nous combler de biens, sa Toute-Puissance à nous soutenir et à nous protéger.

• C. f.
Histoire de l'Amour tirée de Livres saints, par Rosmini.

Est-ce que je me place à ce point de vue, pour apprécier tout dans la Création, pour expliquer l'origine, l'histoire, les destinées de toute chose ? Ai-je réfléchi à ces vérités aussi belles qu'évidentes ? « L'Amour éternel, au commencement, créa le ciel et « la terre ;... l'Amour éternel étendit le firmament ;... « l'Amour éternel creusa les mers, l'Amour éternel « lança le soleil dans les cieux ;... l'Amour éternel « remplit les eaux d'êtres vivants, et couvrit la « terre d'animaux bondissants.... Et l'Amour éter-

« nel n'a point abandonné son œuvre ; ses ailes
« sont toujours étendues sur le monde, pour y en-
« tretenir la chaleur et la vie. »

« C'est par lui que tout vit, se meut et respire ;
« sans lui l'univers périrait. » *

· *Abbé*
Chantôme,
ouvr. cité,
p. 52, 53.

Mais où l'Amour éternel s'est surtout révélé, c'est dans la création et dans l'histoire de l'homme. Dieu a voulu faire de son cœur un centre d'amour. Il a mis dans le reste du monde quelque chose de sa vérité, de sa beauté, de sa vie, mais dans notre cœur, il a voulu mettre quelque chose d'infiniment meilleur, son amour.

Que la création change d'aspect, quand on la considère ainsi, comme une révélation de l'Amour éternel ! Comme ma vie se transfigurera, si je m'accoutume à voir partout et toujours l'Amour de Dieu, dans cette nature qui m'environne, me porte, me charme, m'éclaire, me nourrit, ... dans les affections les dévouements même naturels qui me consolent, me soutiennent ; ... et si je me convaincs bien que, par toutes ces choses, Dieu ne se propose que de me prouver son amour et de provoquer le mien, et que tout en son nom me crie : « Mon fils, donne-moi ton cœur ! »

L'incarna-
tion.

II. — L'incarnation : autre extase infiniment plus admirable encore de l'Amour éternel. Ici, Dieu ne sort plus de lui-même seulement pour produire des êtres qui lui ressemblent. Mais il vient en personne prendre sa place dans sa Création ; il veut faire partie du monde créé par lui. Il sort de son éternité pour entrer dans le temps, se faire enfant d'un jour ; de son immensité pour se faire tout petit ; de son opulence et de sa béatitude infinie pour se faire pauvre

ouvrier et homme de douleurs. Et cette extase du Verbe est tellement complète que réellement et en toute vérité, Dieu est homme et l'homme est Dieu en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Un philosophe ancien a dit que, par la création, Dieu s'est transformé en Amour; que penser de l'Incarnation? et qu'est-ce que Jésus? C'est Dieu oubliant, abdiquant pour ainsi dire sa Puissance, sa Majesté, et ne gardant que son Amour. Et Jésus, c'est cet Amour fait homme, c'est cet Amour devenu enfant, c'est cet Amour enseignant le monde, puis souffrant et mourant pour nous. Jésus, c'est Dieu transformé en Amour, en Amour qui, non content de s'immoler pour les hommes, se fait leur aliment pour les transformer eux-mêmes en amour.

III. — La sanctification. Si tendre que soit l'amour d'une mère, elle ne peut entrer dans le cœur de son enfant, ni le mettre dans le sien. L'Amour de Dieu a vaincu ces impossibilités; la sanctification est sa troisième extase.

La sanctification.

Par elle la Sainte Trinité vient dans notre âme. Le Père, le Fils et l'Esprit-Saint demeurent en nous. Dieu unit sa vie à notre vie, si bien qu'on a pu dire que Dieu, par l'intermédiaire de la grâce et de la charité, se fait l'âme de notre âme, * le cœur de notre cœur; et nous pouvons ainsi répondre à son amour divin par un amour surnaturel: « Sortez, « sortez de vous-même, a dit Bossuet, sortez de « vous-même pour vivre en Dieu, pour demeurer « en Jésus: *Manete in me*; » * Demeurer en Jésus! comment cela peut-il se faire? par l'amour.

St. Augustin.

Evang. Joan. xv, 4.

IV. — La quatrième extase de l'amour divin est la glorification. Un Ange, pour illuminer un autre

La glorification.

Ange, n'entre pas en lui ; un homme de génie, pour communiquer sa science à ses disciples, ne pénètre pas dans leur esprit. Si étonnant que cela puisse paraître à la raison humaine, Dieu, pour nous communiquer sa science et son amour, entre en notre âme, dès cette vie d'une manière cachée, dans l'éternité d'une manière parfaite et sans voile. Le Verbe alors se répandra dans notre intelligence et sera la Lumière de ses yeux, l'Idée dans laquelle elle verra les profondeurs ravissantes de la Sainte Trinité. Et l'Amour même de Dieu sera à jamais dans notre cœur pour aimer en union avec nous. Et nous participerons à la Joie de Dieu.

Où se trouve sur la terre le comble de l'amour et du bonheur ? Nul doute que ce ne soit dans « ce transport de l'âme qui sort d'elle-même tout entière pour s'unir à Dieu, » * en un mot dans l'extase, dans cet état délicieux et sublime qui enlevait les Saints à la terre pour les ravir en Dieu ; leur bonheur alors ne venait que d'une vision créée. Que dire de l'extase béatifique, où le Verbe lui-même sera le Milieu qui nous montrera Dieu ?

C'est la loi de l'amour d'être extatique. Donnez une âme qui aime, elle sort, elle s'absente d'elle-même, pour s'unir à l'objet aimé.

Est-ce que ces prodiges de l'amour de Dieu que nous venons de méditer, ne nous arracheront pas à notre misérable moi et ne nous feront pas sortir de nos vues pour entrer dans les vues de Dieu, sortir de nos volontés pour entrer dans les vœux divins, et ne nous décideront pas à mettre notre amour et notre joie, non en nous et dans le créé, quel qu'il soit, mais en Dieu, dans le Cœur de Jésus.

Pour en venir là, ô mon Dieu ! je veux me mettre davantage au point de vue de l'Amour. Je veux voir votre Amour dans tous vos attributs et dans tous les Mystères de votre vie intime. Je veux voir votre Amour dans la Création ; je veux voir votre Amour dans les Mystères chrétiens, et comprendre enfin pratiquement que notre admirable Religion est la religion de l'Amour. Telle est la direction que vient donner à ma vie cette Dévotion que je n'ai point assez comprise jusqu'ici, la dévotion au Sacré Cœur ; elle vient m'inviter à chercher partout votre Amour infini et à me persuader que non seulement comme Dieu, mais comme homme, vous êtes l'amour parfait.

II. Jésus, comme homme, est l'amour idéal.

Même pendant sa vie mortelle, Notre-Seigneur renfermait en lui tous les trésors de l'amour comme de la science ; les trésors de l'amour divin sur lesquels nous venons de méditer, les trésors de l'amour humain, les trésors de l'amour angélique ou infus et les trésors de l'amour béatifique.

De l'amour humain, qui est naturellement divisible et restreint, nous ne dirons qu'un mot, parce qu'il n'intéresse chacun de nous que comme souvenir et comme leçon.

De très-graves théologiens n'hésitent point à mettre dans le Cœur de Jésus un véritable amour humain tel qu'il pouvait s'accorder avec sa sainteté parfaite ; il a par exemple aimé de l'amour filial le plus exquis et le plus profond la très-Sainte Vierge

et Saint Joseph ; il a chéri Lazare et S. Jean d'une amitié tendre et intime. Il a eu plus que personne l'amour de sa patrie, et il a pleuré sur elle amèrement.

Que nous apprend-il par cet amour humain ? Il nous apprend à aimer tout ce qui est vrai et bon ; il nous apprend à fonder nos affections, nos amitiés, nos intimités humaines sur la vertu et la pureté ; il nous apprend à les sanctifier par des motifs divins ; il nous apprend enfin à les sacrifier quand il le faut à la volonté de Dieu, à notre vocation. Ne le voyons-nous pas en effet, à douze ans, quitter pour quelques jours Marie et Joseph et les jeter par cet abandon dans de cruelles angoisses ; et, sur le Calvaire, se dépouiller du seul bien qui lui reste, de sa propriété la plus chère, sa très-sainte Mère qu'il lègue à S. Jean ?

Assurément cet amour humain de Jésus doit nous intéresser ; mais il nous importe beaucoup plus de considérer dans le Cœur de Jésus l'amour surnaturel, cet amour qui ne se divise pas, qui est à la fois universel et particulier, qui est à chacun de nous, que chacun de nous a tout entier comme nous le dit l'Eucharistie.

Cet amour surnaturel, c'est d'abord l'amour infus ou méritoire qui fut l'âme de toutes les actions et de toutes les souffrances que Jésus a endurées pour nous.

C'est aussi l'amour béatifique qui s'alluma dans son Cœur au foyer de l'Amour divin dès le moment de l'incarnation et par lequel il continue de nous aimer avec une tendresse ineffable au Tabernacle et du haut du Ciel.

1^o A quel point ce double amour fut-il parfait et profond, nous pouvons l'entrevoir en lui appliquant un signe de l'amour, que S. Thomas donne dans son étude sur cette passion : * *Utrum unio sit effectus amoris?* — *Utrum mutua inhæsiō sit effectus amoris?* Ce signe de l'amour, c'est l'union. L'amour se prouve par l'union. Or, je vois quatre unions de Jésus avec nous qui dénotent dans son Cœur un immense amour crée. Un mot qui contient à lui seul un abîme d'amour exprime admirablement ces unions, c'est le nom d'Emmanuel, Dieu avec nous.

L'union,
signe de
l'amour.

S. theol.
II, Q. 28,
art. I et II.

Quatre
unions de
Jésus,
comme
homme,
avec nous :

I. — Jésus est avec nous et comme Dieu et comme homme ; avec nous par amour créé non moins que par amour divin ; son Humanité est entrée dès l'incarnation dans toutes les dispositions du Verbe. C'est par amour, aussi bien que le Verbe, qu'elle demeure avec nous. D'elle aussi bien que du Verbe, on peut dire : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. » — Et c'est par amour encore qu'elle a, pour être plus parfaitement des nôtres, accepté de nous ressembler. Entre elle et nous, mêmes infirmités, mêmes faiblesses, mêmes travaux, mêmes souffrances, même mort. Que dis-je? elle a voulu aller à l'extrême de nos infirmités, sauf le péché, et de nos souffrances ; de telle sorte qu'il n'est pas un état, si pénible qu'on le suppose, dont je ne puisse dire : Jésus y a passé avant moi, et par amour pour moi.

l'Incarna-
tion.

Oui, Jésus, c'est bien Dieu avec moi, Dieu avec moi toujours. Voilà le compagnon de ma route, l'associé de ma pauvreté, de mes travaux, de mes souffrances, le consolateur de mes peines, la lumière

de mes doutes, le confident de mes ennuis, l'aliment de ma vie, la force de ma mort.

Est-ce là de l'amour et faut-il y répondre, et mettre mes délices à être auprès de lui, et mon ambition à lui ressembler ?

la Ré-
demption.

II. — Jésus, comme homme, n'est pas seulement avec nous, il est à nous. Au lieu de la gloire à laquelle elle avait droit, la Sainte-Humanité, en sortant du néant, accepta l'esclavage pour notre amour. Pour nous aussi, les infirmités de son enfance, pour nous ses travaux, sa parole, ses miracles. Pour nous, dans la Passion, elle se livra à toutes les angoisses, à tous les outrages, à tous les tourments, oui, pour nous, toutes ses souffrances, sa mort, son sacrifice. Jésus, en somme, a passé sur la terre comme un Etre qui ne sait et ne veut que se donner aux hommes. Ici-bas, il n'a pas réservé une goutte de son sang. Maintenant réserve-t-il une seule des grâces qu'il nous a méritées ? Se livrer pour nous, se livrer à nous, telle est l'unique loi que son amour s'est faite :

Galat.
II, 20.

Dilexit me et tradidit semetipsum pro me. * Est-ce là aussi l'unique loi que mon amour veuille suivre ? Est-ce que je veux me livrer à lui, sans réserve d'une goutte de mon sang, d'un désir de mon cœur ? Est-ce que je suis prêt à tout, même à la mort, pour son amour ?

l'Eucha-
ristie.

III. — Et ces unions et ce don de lui-même n'ont pas contenté son Cœur. Il veut en personne venir en moi : *Intrabo ad illum et cœnabo cum illo et ipse mecum.* * Il veut faire un festin dans mon âme. Quel sera l'aliment de ce festin ? sa chair, la chair d'un Dieu ! Quel en sera le breuvage ? son sang, le sang

Apoc.
III, 20.

d'un Dieu ! Jamais je n'aurais pu songer à un pareil excès d'amour. Jésus en personne, avec sa Divinité, son corps, son âme, tous ses mystères, toute sa grâce et toute sa gloire, vient en moi, passe en moi, s'unit à moi, plus parfaitement que l'aliment à celui qui s'en nourrit.

IV — Et non seulement il passe en moi, mais il y reste, et quand son Corps et son Sang, par l'altération des Espèces eucharistiques, ont disparu avec son Âme, sa Divinité ne se retire pas. Elle demeure en moi avec un rôle nouveau, un rôle tout spécial qu'elle n'avait pas avant la Communion ; elle y demeure pour continuer le rôle du Corps et du Sang de Notre-Seigneur, elle y demeure comme un aliment ; elle y demeure pour me transformer en elle, pour changer mes pensées si mobiles en ses pensées éternelles, mon amour si misérable en son amour céleste, mes mœurs humaines en ses mœurs divines.

Et si la Divinité demeure ainsi dans mon âme avec un rôle spécial, c'est la Sainte-Humanité qui a mérité cette merveille ; c'est elle aussi qui a été et qui reste, du haut du Ciel, l'instrument de cette union transformatrice.

Et cette adorable Humanité elle-même, si elle n'est plus là, dans mon cœur, par sa substance, je puis dire qu'elle y demeure encore par son amour, par son influence, par le contact continuuel de sa vertu, par les lumières et les grâces que sans cesse elle m'envoie du tabernacle et du Ciel.

Est-ce là de l'amour, encore une fois, et par toutes ces unions, Jésus mérite-t-il les titres qu'il me reste à méditer pour me bien convaincre qu'il est, comme homme, l'amour créé idéal.

La
présence de
sa Divinité
qui, en
vertu de la
commu-
nion, prend
un rôle
nouveau à
l'égard de
notre âme ;

et le
contact de
la grâce qui
émane de
sa Ste-Hu-
manité.

L'amour créé de Jésus, prouvé par ses titres. 2° L'amour créé de Jésus prouvé par ses titres. Est-il un seul des titres que l'on donne à Notre-Seigneur qui n'exprime l'amour ?

N.-S. s'appelle Jésus, Après Dieu et après l'Ange de l'Incarnation, le monde entier l'appelle Jésus. Ce nom, qui signifie tant de ravissantes choses, exprime surtout l'idée la plus touchante qu'il y ait au ciel et sur la terre, celle d'un amour, d'une bonté, d'une miséricorde, d'une tendresse ineffables.

Christ, Le monde entier l'appelle encore le Christ. Qu'exprime ce titre, sinon l'Oint par excellence, l'homme en qui l'Humanité a été consacrée par la Divinité, par la Personnalité du Verbe ? Mais, est-ce que cette consécration n'est pas une consécration d'amour ? N'est-ce pas l'amour qui a répandu sur elle la plénitude de la grâce et de la gloire, lesquelles du reste n'existent que pour l'amour.

Jésus est Prêtre, Dans l'incarnation Jésus a été ordonné Prêtre pour l'éternité, mais son Sacerdoce, qui dans l'ordre surnaturel a tout mérité et meut et dirige et consomme tout, n'est-il pas une fonction de sa grâce et par conséquent de son amour ? Et notre sacerdoce, à nous, qu'est-il lui-même qu'une effusion sublime de son amour, dans notre âme ?

Prophète, Les foules qui suivaient Notre-Seigneur l'appelaient le Prophète par excellence. Ce qu'il est venu annoncer, c'est le règne de l'amour qui devait succéder dans son Eglise au règne de la crainte.

Thaumaturge, Elles l'appelaient aussi le grand Thaumaturge : *Bene omnia fecit, et surdos fecit audire et mutos loqui.* * Or, de tous ses miracles, il n'en est pas un seul qui ne soit marqué au cachet de l'amour.

* S. Marc, VII, 37.

Il s'est nommé lui-même le Bon Pasteur, et tel est son amour à l'égard de ses brebis qu'il a donné sa vie pour elles, et que, pour le salut ou la perfection d'une seule d'entre elles, il eût versé tout son sang.

Bon
Pasteur,

Il s'est encore nommé Roi devant Pilate. Et il est en effet le Roi des rois. Et son empire est un empire d'amour. C'est par l'amour qu'il règne. Les peines même qu'il inflige ont pour premier but l'amour. Pourquoi les flammes du Purgatoire ? pour purifier l'amour. Et les flammes de l'Enfer sont une menace de l'Amour qui veut à tout prix se faire aimer, avant d'être un châtiment de l'Amour méprisé.

Roi,

Notre-Seigneur s'est proclamé le Souverain Juge, devant les juges qui le condamnaient à mort. Mais il est avant tout un Juge qui pardonne et qui absout, un Juge qui récompense ; il ne condamne que quand on a définitivement refusé de l'aimer. Et ce titre, qui au premier abord semble n'être qu'un titre de justice, est principalement un titre d'amour.

Juge,

Nous l'adorons encore comme notre Rédempteur, notre Sauveur, notre Médiateur ; mais sa rédemption et sa médiation n'est qu'une œuvre du suprême Amour ; c'est son Amour qui est le trait d'union du Ciel et de la terre ; c'est dans son Cœur que Dieu rencontre l'homme et lui pardonne et l'embrasse.

Rédemp-
teur,

Notre-Seigneur nous a appris à nommer son Père notre Père, mais il est notre Père lui-même et comme Dieu et comme homme. Quel Père s'est sacrifié comme lui ? Quelle mère, pour donner la vie à son enfant, a souffert autant que lui ? Et tandis que nos parents, après nous avoir donné l'existence, n'ont pas sur nous longtemps une influence vivifica-

Père,

trice, Jésus est, si nous le voulons, tous les jours notre nourriture, et sans cesse notre vie.

Ah ! si la paternité de votre Divinité et de votre Humanité envers mon âme, ô Jésus ! m'était mieux connue, quel changement s'opérerait dans ma vie ! Quelle serait ma tendresse pour vous ! Comme j'exploiterais le don de piété qui a été mis en moi par l'Esprit-Saint pour vous aimer d'un amour filial ! Comme je m'efforcerais de mettre plus de pureté dans mon amour, car un enfant qui aime son père par intérêt, pour les services qu'il reçoit de lui, aime-t-il comme on doit vous aimer ?

Un père est supérieur à son enfant. Jésus a voulu prendre à notre égard des titres qui supposent, entre lui, si grand et si saint, et nous, si petits et si misérables, l'égalité ; il s'est appelé l'Ami, l'Epoux de notre âme.

Ami, Les hommes prodiguent le nom d'ami. Souvent, parmi eux, ce nom ne veut rien dire, sinon qu'on n'est pas indifférent pour celui à qui on le donne. Mais de Jésus à notre âme, loin d'être une exagération, il n'est qu'une figure très-faible qui exprime, comme elle peut et de bien loin, une chose ineffable, l'amitié d'un Homme-Dieu ; c'est-à-dire d'abord une amitié incréée qui par son éternité, son intimité, les communications qu'elle entraîne, l'emporte autant sur les amitiés humaines que la Divinité l'emporte sur la créature ; c'est-à-dire encore une amitié créée tendre et profonde, qui dépasse autant ce qu'il y a de plus intime, de plus dévoué et de plus fidèle parmi les hommes et les Anges que la Sainte-Humanité est supérieure aux hommes et aux Anges.

Cette amitié, qui veut nécessairement la récipro-

cité, m'invite à aimer Jésus de l'amour la plus pur. Par cette amitié mon âme est le trésor de Jésus; comment Jésus ne serait-il pas mon Trésor, et mon Trésor unique, aimé pour lui seul? N'aimer un ami, un Ami comme Jésus que pour les services et les bienfaits qu'on en reçoit, ne serait-ce pas un odieux trafic?

Jésus enfin, et comme Dieu et comme homme, Epoux, est l'Epoux de l'âme. Et tout ce que ce nom peut exprimer parmi les hommes d'amour et de dévouement se trouve infiniment dépassé de Jésus à l'âme.

Entre Jésus et nous, a été contractée au baptême une union sublime qui ne fait pas de deux corps un seul corps, mais de deux esprits un seul esprit, de deux cœurs un seul cœur.

Et cette union, si nous le voulons, est absolument indissoluble; rien, pas même la mort, ne saurait la rompre; c'est pour jamais que Jésus se donne à nous.

Et cette union n'est pas moins féconde que sublime: ses fruits sont les œuvres surnaturelles et éternelles que notre âme produit, en union avec la Divinité et l'Humanité sainte de Notre-Seigneur; et ces fruits, elle peut les produire mille fois le jour.

Mais de Jésus à l'âme consacrée, à l'âme sacerdotale, combien l'union est plus profonde, plus parfaite, plus féconde! Jésus et le prêtre, ensemble, produisent l'Eucharistie; ensemble ils régénèrent les âmes, les purifient, les éclairent, leur ouvrent le Ciel.

Faites-moi comprendre, ô mon Dieu! quel mal horrible ce serait de trahir votre amour, quelle dérision c'est d'y répondre avec tiédeur. Faites-moi comprendre quelle fidélité de l'esprit et du cœur je

vous dois, combien je dois aimer à m'unir à vous par la contemplation, la prière, la communion. Faites-moi comprendre quelle pureté, quel désintéressement un Epoux tel que vous veut de l'âme. L'épouse qui aime son époux pour ses richesses, pour sa gloire, mérite-t-elle ce nom ? et que signifie son amour ? Mon Dieu, ce n'est pas pour le charme et l'honneur que mon âme y trouve, qu'elle veut vous aimer, c'est parce que vous êtes l'Amour même.

O vérité que je n'ai point assez remarquée, que je ne saurais assez méditer : Jésus est l'Amour ! Je n'y ai peut-être jamais bien réfléchi, et par là même je n'ai compris qu'imparfaitement la dévotion au Sacré Cœur.

La dévotion au Sacré Cœur n'est pas seulement le culte du sublime et touchant mystère de l'Incarnation, mais la partie la plus exquise de ce culte ; elle est la dévotion à ce qu'il y a de meilleur en Jésus où tout est si bon, elle est la dévotion à l'Amour et par conséquent elle est l'école de l'amour pur ; elle apprend à aimer Jésus parce que Jésus est l'Amour, et elle va mieux que beaucoup d'autres dévotions à mettre dans notre cœur et dans notre vie les caractères de l'amour de Jésus qu'il nous reste à méditer.

II

Caractères de l'Amour de Jésus.

I. *Jésus nous aime d'un amour bien ancien et même sans commencement, ou éternel dans le passé.*

Jésus nous aime d'un amour bien ancien, et I. — Un amour admirable a veillé sur nous dès notre naissance, l'amour maternel. Qu'il est doux à un bon cœur de se rappeler l'histoire de cette affec-

tion pure, tendre, constante et profonde entre toutes les affections humaines ! Mais il est plus doux encore de se rappeler l'histoire de l'amour de Jésus. L'amour maternel, si empressé qu'il ait été, n'est pas bien ancien, il n'existe que depuis quelques années ; l'amour de Jésus date de dix-neuf cents ans ; il remonte au Calvaire, à la Cène, à Nazareth, à Bethléem, au premier moment de l'Incarnation. En battant pour la première fois sur le cœur de Marie, c'est d'amour pour nous en même temps que pour son Père, que son cœur a tressailli. Du Calvaire, de Nazareth, du sein de Marie, l'amour de Jésus s'est porté avec tendresse vers ma pauvre âme. Comment songer à ce mystère sans me sentir pénétré d'amour ?

même sans
commen-
cement.

II. — Et là n'est pas encore le mystère le plus touchant : l'amour créé de Jésus a commencé. Il y a quelques milliers d'années, il n'existait pas encore. J'adore dans son Cœur un autre amour qui remonte à l'éternité. Quand le Verbe a commencé d'être, il a commencé de m'aimer. Mais si c'est un blasphème de parler de commencement pour son existence, c'en serait un aussi d'en parler pour son amour. Ainsi, c'est de toute éternité que l'Amour infini de Jésus s'est porté sur moi. A moi, aussi bien qu'à son peuple, s'adresse cette parole si touchante : Je t'ai aimé d'un amour éternel. *In charitate perpetua dilexite.* * Oui, de même que son Cœur humain s'est tourné vers moi dès le sein de Marie, son Cœur divin m'a embrassé dans son amour, dès son éternelle génération au sein de son Père.

* Jerem.
xxxI, 3.

Voilà donc de quel long amour, ô Jésus, vous m'avez aimé ! Et moi, y a-t-il longtemps que je vous

aime ? Après le long sommeil de l'enfance où votre Amour éternel, l'Esprit-Saint, reposait à l'état latent dans mon âme, on ne tarda pas à mettre sur mes lèvres votre nom si doux ; mais, est-ce que mon cœur passa dans ce mot ? Comment puis-je songer sans pleurer aux longs retards, sinon aux trahisons de mon amour ? L'humilité et les larmes, telle est la première réponse que votre amour si ancien, éternel, réclame.

Il en est une autre : c'est de vous aimer enfin tout de bon, c'est de ne pas perdre une heure, c'est de doubler par l'amour chaque jour que vous me donnez pour vous aimer. La vie s'avance, le temps de l'amour méritoire sera bientôt fini ; et je sais que c'est l'amour qui nous assignera notre place au Ciel, que mon amour éternel répondra à l'amour que j'aurai conçu pour vous pendant cette vie.

II. *Jésus nous aime d'un amour sans fin, ou éternel de soi dans l'avenir.*

Jésus nous
aime d'un
amour sans
fin.

I Joan.
iv, 10, 19.

Dieu nous a aimés le premier ; il a toutes les bonnes initiatives, surtout celle de l'amour : *Ipse prior dilexit nos.* * Il nous aime aussi le dernier, si nous avons le malheur de l'abandonner. Son amour est fidèle par-dessus tous les autres ; autant qu'il dépend de lui, il aime à jamais.

L'amour humain, même le plus sincère, n'est pas éternel, quoiqu'il en dise. Nos affections humaines, même les meilleures, ne durent pas bien longtemps ; la distance les affaiblit, le temps les use, les déceptions et les ingratitude les lassent, la mort les brise. Nous survivons à ceux que nous avons aimés

et nous les oublions, ou bien ils nous survivent et nous oublient.

Il n'en est pas ainsi de l'amour de Jésus ; il m'aimera, si je le veux, d'un amour divin tant qu'il sera Dieu ; il m'aimera avec son cœur humain tant qu'il sera homme, tant que son cœur humain touchera son Cœur divin, dans l'union hypostatique, et ce contact qui l'embrace ne finira jamais.

Et quelle réponse veut de mon cœur cet amour à jamais fidèle ? la prière, l'abandon et la sainteté de la vie. Impossible de mériter la persévérance finale de l'amour ; mais on peut l'assurer. Avant tout, la sainteté de la vie est pour cela nécessaire ; pourtant elle n'y suffit pas, il faut prier, prier tous les jours et se jeter avec confiance dans le Cœur de Jésus.

III. *L'Amour de Jésus est sans intermittences, sans vicissitudes ou perpétuel.*

I. — Qu'à cet égard, l'amour humain est infirme ! Pendant le sommeil, il peut rêver encore à l'objet aimé, mais ce n'est plus alors un véritable amour. Pendant la veille, que d'oublis, que de distractions, de variations, d'inconstances, de lassitudes ! Le cœur humain, à moins que Dieu n'y mette son amour, n'aime qu'à ses heures.

Jésus nous aime d'un amour sans intermittences et sans vicissitudes.

Il n'en est point ainsi du Cœur de Jésus. Jamais dans le passé, il n'a cessé un instant de penser à moi, et jamais, dans l'avenir, si je le veux, il ne m'abandonnera.

Son amour divin, son Cœur incréé ne saurait se

fatiguer ni se reposer ; l'activité la plus tendre et la plus vive est sa loi, son essence.

II. — Son amour surnaturel, infus, pendant sa vie ne m'a jamais oublié un seul instant.

Et depuis dix-neuf cents ans, son amour béatifique veille toujours sur moi. Jamais pendant ma vie, il ne se décourage ni ne se déconcerte ; il ne se lasse jamais et ne compte pas. Ste Gertrude avait pris le matin une résolution, et le soir n'était pas encore arrivé qu'elle y avait déjà manqué sept fois. Elle n'osait s'avancer, pour s'entretenir, comme d'ordinaire, avec son bon Maître. « Qu'y a-t-il donc, Gertrude ? — « Je vous ai déjà offensé sept fois ! » Et Notre-Seigneur lui fit cette adorable réponse : « Gertrude, j'oublie, je pardonne et je ne compte « pas. »

Et pourtant, ce qui n'est pas moins vrai, ce qui doit faire trembler, c'est que nous pouvons mettre obstacle à la grâce qui rayonne sans cesse du Cœur de Jésus ; ce soleil ne change pas, mais nous, nous pouvons changer ; une indécatesse peut en entraîner une autre, et notre cœur peut, à la fin, s'endurcir. « L'Amour de Jésus nous poursuit et nous « presse. Craignons qu'après nous avoir pardonné « sans compter, contraint par nos résistances, il ne « nous abandonne. » *

• B^{ne} Marguerite-Marie.

O Jésus ! je veux songer bien sérieusement qu'il n'est pas une heure de ma vie où votre Cœur ne soit près du mien, et ne lui offre la grâce la plus précieuse, la grâce de l'amour. Il ne tient pas à vous, mais à moi seul que je n'aime davantage, à chaque instant. A chaque instant, mon âme pourrait subir, si elle était bien recueillie et bien pure, les

touches toujours plus tendres et plus profondes de votre amour qui me presse, de votre cœur qui bat contre le mien : *Charitas Christi urget nos.* * II *Cor.*, v, 14.

IV. *L'Amour de Jésus est sans limites et sans exception ou universel.*

Pauvres affections que nos affections purement humaines ! Pour peu qu'elles s'étendent et se divisent elles deviennent insignifiantes ; elles ne sont vives et profondes que envers quelques personnes : la famille, les amis... Jésus aime d'un amour sans limites et sans exception.

Mais l'amour de Jésus ne perd rien à s'étendre, il ne se divise pas, chacun l'a tout entier.

Nous ne parlons pas ici de son affection, de son amitié humaine, dont quelques âmes privilégiées ont joui sur la terre, mais de son Amour divin et de son amour créé, infus ou béatifique.

Combien d'âmes ont été touchées par cette pensée : Dieu me voit ! Si les hommes songaient bien à cet autre vérité qui n'est pas moins certaine : Dieu m'aime ! en est-il un seul qui pourrait y rester insensible ?

I. — Oui, le Cœur divin de Jésus nous aime tous, d'abord de son amour infini. Cet amour infini ne distingue pas ; l'homme le plus pauvre, le plus délaissé, le plus misérable ou même le plus méchant, est chéri de Jésus « avec une tendresse immense. » Jésus, comme Dieu, « est pour lui un Père, une « Mère, une Nourrice, un Amant passionné, un tendre Epoux. » *

II. — Et son amour créé ne distingue pas non plus entre les âmes, sinon pour donner à quelques- * c. f. Bossuet, *Élev.* 1^{re} Sem. VII,

VIII, IX,
Vivès, t.
VII, p. 13.

unes des grâces plus spéciales encore. Nul n'est exclu de son Cœur humain, pas plus que de son Cœur divin ; il n'est personne au monde qui ne puisse dire, en regardant le Crucifix : Voilà à quel point il m'a aimé : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*

Il en est de l'amour de Jésus, comme de notre cœur : le cœur pousse le sang jusqu'aux extrémités du corps, et distribue la vie même aux membres les plus humbles. Ainsi les pulsations de l'amour divin et de l'amour créé de Jésus atteignent le monde entier, peuvent retentir dans toutes les âmes qui ne se ferment pas à elles. Le Cœur de Jésus bat d'un immense amour pour tous les hommes ; il bat pour les âmes saintes, pour les âmes ferventes, pour les âmes tièdes ; il bat pour les pécheurs, pour les infidèles, les hérétiques ; il bat pour les mourants et pour les âmes du Purgatoire ; il bat pour les âmes bienheureuses qu'il glorifie dans le Ciel.

Ainsi doit-il en être d'un cœur chrétien, surtout d'un cœur sacerdotal. Il doit être grand comme le monde. Son amour doit embrasser toute âme qui combat sur la terre ou qui souffre dans le Purgatoire.

Puisque chaque âme est aimée d'un amour divin infini et d'un amour surnaturel sans réserve par Jésus, puisqu'elle a été aimée jusqu'à la mort de la croix, elle mérite donc d'être aimée de moi d'un amour sans bornes aussi.

« Si tu savais, disait un jour Notre-Seigneur à
« Ste Catherine de Gênes, si tu savais combien
« j'aime une âme ! Mais ce serait la dernière chose
« que tu saurais au monde ; car de l'apprendre te

* c. f.
Mgr. Gay, « tuerait. » *

Voilà ce que vous avez révélé à cette grande et sainte âme, et voilà ce que la croix me dit assez déjà. Il y a bien d'autres motifs d'aimer les âmes, mais celui-là me suffit. Vous êtes mort pour elles ; je veux me dévouer pour elles ; d'abord pour celles que vous me confiez ou qui me sont particulièrement chères ; bien plus, je veux contribuer au salut de toutes les âmes qui sont encore en ce monde, au soulagement de toutes celles qui souffrent encore dans le Purgatoire. Pour elles, je veux vous offrir le calice de mes souffrances, de mes travaux, de ma vie et de ma mort, en union avec le calice de votre sang : *Pro nostrâ et totius mundi salute.*

*Vie et
Vert.
chrét. t.
III, p. 22.*

V. *Bien que universel, l'Amour de Jésus est cependant sans partage, particulier, intime.*

Jésus, avec son Cœur divin, avec son Cœur créé, nous a-t-il aimés « et nous aime-t-il un peu à notre manière et comme chacun de nous sent le besoin d'être aimé ? Nous a-t-il aimés et nous aime-t-il individuellement, particulièrement, intimement, tendrement, (dirai-je les mots qui me reviennent pour les avoir tant de fois entendus ?) nous aime-t-il un peu sensiblement, un peu passionnément, un peu *déraisonnablement* ? Et, s'il est en lui-même capable de pareilles amours, moi, pauvre petite créature perdue dans l'immense multitude des êtres, comme un brin d'herbe dans une prairie de cent lieues, puis-je en être l'objet ?... »

*Jésus nous
aime d'un
amour sans
partage,
particulier,
intime.*

I. — « Penser qu'un être tel que le Verbe s'abaîs- sera jusqu'à un être tel que moi, se liera d'amitié avec moi, aura même pour moi de l'amour, et

« un amour autorisant une union très-étroite, une
 « sorte de cœur-à-cœur et de vie à deux, cela peut
 « bien paraître une présomption voisine de la folie. »
 Et pourtant, rien n'est plus certain, et si je n'avais
 pas l'Incarnation et l'Eucharistie pour me le prouver,
 il me suffirait de songer que le Verbe est l'amour
 infini.

II. — « Et le Verbe empruntant un cœur de chair, il
 « est clair encore qu'il m'aime comme j'ai besoin
 « d'être aimé ; d'un amour saint comme lui, évidem-
 « ment, mais avec des surcroîts de dévouement et
 « de tendresse dont l'ineffable perfection de sa na-
 « ture humaine fait qu'il est seul capable.

Le Cœur de Jésus m'a aimé, comme s'il n'avait eu
 à aimer que moi à Bethléem, à Nazareth, au Cénacle,
 au Calvaire. Et c'est encore ainsi qu'il m'aime dans
 le Ciel et dans l'Eucharistie. N'est-il pas à moi tout
 entier dans la Communion, comme si j'étais seul au
 monde ?

« On connaît l'arbre à ses fruits, a dit Jésus ;
 « l'arbre, ici, c'est son Cœur, le fruit c'est l'Eucha-
 « ristie, c'est-à-dire la grâce et la gloire, le Calvaire
 « et le Ciel fondus en un par l'amour tout-puissant,
 « pour être offerts à Dieu en sacrifice et aux hom-
 « mes en aliment, offerts partout, offerts pour tous,
 « donnés à tous, donnés toujours... * », donnés à moi
 en particulier, donnés mille fois, sans que jamais le
 Cœur qui me les donne se lasse.

*Mgr. Gay,
 Fleurs de
 Doctrine et
 de Piété,
 p. 18, 19,
 20, 21.*

O Jésus ! vous êtes donc bien mon ami, mon ami
 intime. Entre vous et mon âme, l'intimité est telle
 qu'elle est une vive et vraie image de votre intimité
 éternelle avec votre Père et le Saint-Esprit. Je ne
 suis donc pas seul dans la vie ; nous sommes toujours

deux. Ah ! si je répondais à votre amour, si j'étais plus recueilli, plus détaché et plus oublieux de tout ce qui est créé, comme cette union deviendrait plus parfaite toujours ! O intimité de votre amour et du nôtre ! O pénétration de votre vie divine et de notre vie, qui dans les Saints était si profonde et qui entraînait entre eux et vous une familiarité si étonnante, soyez ma seule joie et ma seule ambition !

VI. *L'Amour de Jésus est sans réserve.*

I. — Son amour divin ne se divise pas ; puisque le Verbe m'aime « c'est toute l'essence divine qui m'aime... Toutes les infinies perfections de cet être à qui rien ne manque entrent nécessairement dans l'amour qu'il a pour moi. Ainsi, l'immensité m'aime, l'éternité m'aime, la puissance m'aime, la beauté m'aime, la bonté m'aime, la lumière, la vie, la sainteté, l'amour, la joie m'aime ; et ainsi jusqu'à l'infini. Je dis tout cela d'un seul mot, quand je dis que le Verbe m'aime, et je ne puis dire qu'il m'aime sans dire équivalement tout cela. » *

Jésus nous aime d'un amour sans réserve, absolument total.

Et ainsi, il m'aime du même amour dont il aime son Père et le Saint-Esprit, c'est-à-dire d'un amour infini.

Il m'aime du même amour divin dont il aime sa Sainte-Humanité et sa très-sainte Mère ; et mon âme croit ces choses, et peut-être elle languit !...

II. — Et l'amour créé de Jésus est total aussi et sans la moindre réserve. « Le Sacré Cœur, disait la B^{se} Marguerite-Marie, m'a été représenté comme un soleil brillant d'une éclatante lumière, dont les rayons ardents donnaient à-plomb sur

* Mgr. Gay
De la Vie
et des
Vertus
chrét.
t. III, p.
19, 20 et
44.

« mon cœur, qui se sentait d'abord embrasé d'un feu si ardent qu'il semblait m'aller réduire en cendres. » — Cela doit s'entendre de son Cœur humain comme de son Cœur divin. Il devrait brûler, réduire en cendres en nous tout mélange, tout alliage, tant est profond, ardent, parfait, l'amour créé dont il est animé. Si toutes les perfections de la Divinité entrent dans son amour increé, toutes les perfections de la Sainte-Humanité, toute sa grâce, toutes ses vertus, toute sa science, toute sa gloire entrent dans son amour créé.

Jésus ne m'a donc point aimé à moitié, ni comme homme ni comme Dieu; il ne m'a point marchandé ses travaux, ses souffrances, son sang. Me marchandait-il l'Eucharistie ? Son Corps, son Ame, sa Divinité, sa Grâce, sa Gloire, tout cela m'appartient sans réserve.

Il semble, selon la sublime pensée du Card. de Bérulle, qu'il ait voulu, dans l'Incarnation, et qu'il veuille, dans l'Eucharistie et toujours, égaler son appartenace à l'égard de mon âme, à son appartenace à l'égard de son Père, être infiniment à moi, comme il est infiniment à son Père. Rien n'est si bien à moi, si pleinement, si parfaitement, si absolument à moi que Jésus. « Ah ! si j'avais mille cœurs pour l'aimer, disait la B^{se} Marguerite-Marie, ce ne serait pas trop. » Mais je n'en ai qu'un, je veux le lui donner tout entier. « Son Cœur, disait-elle encore, ne vaut-il pas bien le nôtre, pour le moins ? Notre cœur est si petit qu'il ne peut contenir deux amours, et n'étant fait que pour le divin, il n'a pas de repos, lorsqu'on y fait quelque mélange. »

Je puis, il est bien vrai, et je dois aimer profondément les âmes, mais cet amour n'est pas un mélange, il ne fait, au contraire, que continuer l'amour de Jésus, car c'est en lui et pour lui que je veux les aimer.

Et à cet amour et à l'amour de Jésus, je ne veux mettre délibérément aucunes bornes. « Il n'y a rien en nous d'infini que le désir, » disait Ste Catherine de Gènes. Acceptez, ô Jésus, mon désir infini de vous aimer !

VII. *L'Amour de Jésus est sans intérêt, sans calcul, parfaitement pur.*

I. — Que manquait-il, ô Verbe divin, à votre gloire et à votre bonheur ? La gloire et le bonheur des Anges fidèles y ont-ils ajouté quelque chose ?

Jésus nous aime d'un amour sans intérêt, parfaitement pur.

Que manquait-il à votre amour ? Les perfections infinies de votre Père et de l'Esprit-Saint n'étaient-elles pas là de toute éternité pour le ravir ?

Pourquoi vous êtes-vous incarné ? Pourquoi la Croix, pourquoi l'Eucharistie ? Dans tous ces excès d'amour, que vous êtes-vous proposé ? Vous ne pouviez vous proposer une autre fin que vous. C'est une nécessité que tout aille à vous, le Bien suprême.

Vous ne vous êtes donc pas proposé un autre but que vous-même. Mais, selon l'admirable pensée du Docteur Angélique, en vous proposant vous-même comme fin de vos œuvres, vous vous êtes proposé de vous communiquer et d'une manière très-parfaite.

Vous avez eu en vue votre bonheur, mais c'est

pour nous en faire part ; vous avez eu en vue votre gloire ; mais c'est pour nous en couronner. Vous avez eu en vue votre Sagesse et votre Puissance, mais pour les faire éclater en notre faveur ; votre Beauté, mais pour nous en ravir, ... votre Richesse, mais pour nous en enrichir. Vous avez eu en vue votre Vie, mais pour en animer nos âmes.... Vous avez eu en vue votre Humanité, puisqu'elle fait partie de votre Personne, et qu'elle devient par là même avec vous, ô Verbe divin ! la fin de toutes choses, mais c'est pour nous la livrer jusqu'à la mort de la croix ; c'est pour qu'elle soit, avec votre Divinité, notre aliment ici-bas, notre ravissement dans le Ciel.

Voilà le gain que vous vous êtes proposé : vous donner jusqu'à des excès dont un Dieu seul est capable, vous donner, non pas seulement aux Anges si purs, mais aux hommes souillés, mais à moi, à qui ma misère fait pitié, à qui mes péchés font horreur !

II. — Et votre amour créé, ô Jésus ! a été comme votre amour infini, sans intérêt et sans calcul ; vos Saints n'en ont imité que de bien loin la pureté absolue.

Jamais, dans votre très-Sainte-Humanité le moindre retour sur elle-même. Pour l'amour de votre Père et pour le nôtre, elle a renoncé à la joie, à la gloire qui lui revenaient de droit et qui lui furent offertes. Pour notre amour encore, elle s'est sacrifiée, elle s'est immolée ; elle se prodigue dans l'Eucharistie, et du haut du Ciel par mille grâces qui rayonnent sans cesse de votre Cœur.

Qu'a-t-elle à gagner à m'aimer, si ce n'est de me rendre heureux ? Elle serait souverainement heu-

reuse sans moi, mais moi, que deviendrais-je sans son amour ?

O Jésus ! quoique ce soit mon devoir et mon bonheur de vous aimer, ce n'est pourtant pas pour cela que je vous aime. Je vous aime parce que vous êtes l'Amour ineffablement pur.

« Ce qui me porte à vous aimer, ô mon Dieu !
 « Ce n'est point le Ciel que vous m'avez promis ;
 « ce qui me porte à vouloir ne plus vous offenser
 « jamais, ce n'est point l'Enfer tant redouté.

« Ce qui me touche, ô mon Dieu ! c'est vous-même.
 « Ce qui me touche, c'est de vous voir cloué à cette
 « croix, et indignement bafoué ; ce qui me touche,
 « c'est de voir votre Corps tout ensanglanté ; ce qui
 « me touche, ce sont les angoisses de votre mort.

« Voilà ce qui me touche ; de telle sorte que, n'y
 « eut-il pas de Ciel, je vous aimerais encore ; et n'y
 « eut-il pas d'Enfer, je vous craindrais toujours.

« Pour que je vous aime, ô mon Dieu ! vous n'avez
 « rien à me donner ; car, lors même que je n'atten-
 « drai pas de vous tout ce que j'en attends, je vous
 « aimerais encore autant que je vous aime ! » *

• *Ste Thé-
rèse.*

O Jésus ! je veux vous aimer et non pas jouir de votre amour ; c'est vous que je désire et non pas vos consolations, c'est vous que je cherche et non la paix de la conscience. Je veux vous aimer parce que vous êtes l'Amour. Je veux vous aimer, si tel est votre bon plaisir, dans les dégoûts, dans les désolations, dans les angoisses du cœur qui ne sait plus s'il aime, dans les angoisses de la volonté qui semble parfois ne plus savoir si elle veut, ni ce qu'elle veut. Dans ces tourments intimes plus cruels que les croix extérieures : « A l'exemple de ton

« Sauveur qui, sur la Croix, se rejette lui-même
 « d'un dernier effort entre les mains de son Père
 « qui le repousse, ainsi obstine-toi, ô chrétien,
 « obstine-toi saintement, quoique délaissé, quoique
 « abandonné, à te rejeter avec confiance entre les
 « mains de ton Dieu, oui, même entre ces mains
 « qui te frappent, oui, même entre ces mains qui
 « te foudroient, oui, même entre ces mains qui
 « te repoussent pour t'attirer davantage. Si ton
 « cœur ne suffit pas pour faire un tel sacrifice,
 « prends le Cœur d'un Dieu incarné, d'un Dieu
 « accablé, d'un Dieu délaissé ; et de toute la force de
 « de ce Cœur divin, perds-toi dans l'abîme du saint
 « Amour. Ah ! cette perte, c'est ton salut et cette
 « mort, c'est ta vie. »

* Bossuet,
Vivès, t.
 xi, p. 160.

VIII. *L'Amour de Jésus est sans mesure, excessif, passionné.*

Jésus nous
 aime d'un
 amour sans
 mesure,
 excessif,
 passionné.

I. — L'amour humain serait-il seul passionné ?
 N'y a-t-il pas en Dieu d'une manière éminente, élevées à l'infini, ces ardeurs que nous admirons par exemple dans l'amour maternel et qui font, qu'une mère ne recule devant rien quand la vie de son enfant est en jeu ?

« O Jésus, l'amour vous a rendu fou ! » s'écriait Ste Magdeleine de Pazzi. C'est là une parole bien hardie, mais combien vraie et belle ! O Verbe éternel, l'amour vous a aveuglé, l'amour vous a fait commettre cette folie divine de vous abaisser jusqu'à nous, d'épouser notre nature qui ne vous est pas seulement étrangère, mais qui est à l'extrême opposé de vous, car vous êtes l'Infini et elle est le néant ;

vous êtes le Pur Esprit par excellence, tandis qu'elle est au plus bas degré de l'échelle des êtres, elle est matérielle. Quelle mésalliance! Tout allait à vous empêcher de vous faire homme, de vous incarner, votre Puissance, votre Majesté, votre Sainteté.... L'Amour vous a fait franchir ces espaces infinis. L'Amour vous a fait prendre un corps. L'Amour vous a conduit à la Croix.

En songeant à ces vérités sublimes, comme je devrais comprendre ces grandes âmes qui vous aiment sans mesure, jusqu'à la folie de la croix. La folie ici, c'est la sagesse, car si tel a été pour vous, ô Verbe! l'attrait de l'humanité déchue, quel doit être l'attrait de votre Divinité pour nous.

II. — Et vous, ô Sainte-Humanité! avez-vous aussi aimé avec passion? Votre cœur humain « a-t-il « éprouvé dans son amour pour Dieu ces étreintes « cruelles, ce martyre de la douleur, ces angoisses et « ces peines indéfinissables qui sont le tourment des « cœurs passionnés?... A-t-il connu dans son amour « pour nous les sollicitudes poignantes, les amertumes du zèle et les épouvantes et les brisements « d'une affection froissée, et cette jalousie déchirante « d'un cœur qui craint de n'être pas aimé de ceux « qu'il aime, et cette autre, plus déchirante encore, « d'un cœur qui craint d'être aimé plus qu'il « n'aime?...

« Oui, vous avez connu, souffert tous ces mystères; vous nous avez aimés avec passion, vous nous avez aimés dans la douleur; et la douleur qui vous a rendu triste jusqu'à la mort, au jardin de l'Agonie, a brisé votre Cœur sur la Croix. »

« Faut-il s'étonner maintenant que tant de cœurs

* c. f.
Mgr. Bau-
dry : *Le*
Cœur de
Jésus, p.
470, 471.

« blessés de la blessure que l'amour creusa dans votre
« Cœur, vous aimez aussi avec passion, avec excès,
« avec folie. » *

IX. *L'Amour de Jésus n'est pas sujet à l'absence ;
il nous est toujours présent et partout.*

Jésus nous
aime d'un
amour qui
n'est point
comme le
notre sujet
à l'absence.

I. — La dévotion à la présence de Dieu nous met dans la vérité ; elle nous tient en présence de sa Majesté, de la Puissance, de la Sainteté infinies. La dévotion au Sacré Cœur nous met plus parfaitement encore dans le vrai ; elle nous tient en présence de l'Amour. Elle vient nous dire que la Puissance et la Sagesse divines de Jésus nous aiment, que sa Sainteté divine nous chérit et veut nous purifier et nous transformer, que son Immensité est une immensité d'amour. Le Cœur divin de Jésus n'est pas loin de moi, il m'environne bien plus parfaitement que cet univers dans lequel j'ai ma place ; je repose sur lui mieux que sur la terre qui me porte ; il éclaire mon âme bien mieux que la lumière n'éclaire mes yeux ; il me vivifie et m'échauffe bien mieux que le soleil ; c'est en lui que je respire bien mieux que dans l'atmosphère ; mon âme en est pénétrée bien plus parfaitement que l'éponge plongée dans l'Océan n'est pénétrée par les eaux. Où me faudrait-il aller si j'étais assez insensé pour vouloir fuir son amour ? en Enfer. Encore le damné n'est-il pas peut-être sans ressentir l'influence du Cœur de Jésus : il lui doit, d'après de grands théologiens, d'être puni moins rigoureusement qu'il ne le mérite.

Mais je ne veux pas fuir votre amour, ô Jésus ! je veux songer, au contraire, que je suis toujours

sous ses ardeurs ; je veux songer que votre Cœur bat toujours sur le mien. Point de pensée plus saisissante, plus vraie, plus touchante que celle-là : je vis dans votre Amour, dans votre Cœur infini.

II. — Et votre Cœur créé, votre amour surnaturel n'est jamais non plus loin de moi. Sans doute votre Corps et votre Ame ne sont pas substantiellement en moi à toute heure, mais seulement à l'heure de la sainte Communion et de l'action de grâces, et pourtant, je puis dire que votre Cœur humain est toujours près du mien, qu'il me touche toujours par son amour, par son influence sanctifiante, par les grâces qu'il m'envoie.

Oh ! qu'heureuse sera mon âme quand elle sera bien persuadée de ces vérités, quand elle croira qu'il n'y a point de distance entre votre Cœur et le mien, point d'obstacle à son influence, sinon mes rai-sis-tances, que c'est dans votre Cœur que je repose, que je m'éveille, que je prie, que je travaille, que je dois vivre, souffrir et mourir.

Je crois, ô Jésus ! ces vérités, mais donnez-moi de les croire d'une foi plus vive. Donnez-moi de croire, ô Jésus ! que vous êtes l'Amour même, de croire à votre amour prévenant, constant, tendre, profond au delà de toute expression, fidèle, invincible, éternel, toujours présent, toujours attentif, très-pur, et en même temps, passionné et excessif ; et de travailler à mettre mon cœur d'accord avec le vôtre. Voilà à quoi nous invite cette grande et si douce dévotion à votre Sacré Cœur, ou plutôt, c'est en cela qu'elle consiste.

Figures et
titres sous
lesquels il
doit nous
être doux
d'invoquer
le Sacré
Cœur.

O Amour de mon Créateur, de mon Sauveur, de mon Juge, de mon Pasteur, de mon Maître, de mon Roi, de mon Père, de l'Epoux de mon âme, je crois en vous, c'est vous que j'admire et que j'aime sous l'emblème du SacréCœur entouré de gerbes de flammes.

Amour de Jésus, soyez la Demeure (1) de mon âme, où mon cœur se rencontre avec tous ceux que j'aime.

Amour de Jésus, soyez la délicieuse Retraite où mon âme tâche sans cesse de rentrer.

Amour de Jésus, soyez l'Oratoire où j'aime à unir ma prière à la vôtre et à celle de l'Eglise.

Cœur de Jésus, soyez l'Autel sur lequel vous imolez tout mon être avec le vôtre.

Amour de Jésus, soyez pour moi l'Arbre de vie dont les fruits donnent la vie éternelle.

Amour de Jésus, soyez le Parterre divin qui charme mes yeux.

Amour de Jésus, soyez le Canal céleste par où me viennent de plus en plus abondamment les grâces divines.

Amour de Jésus, soyez la Source féconde et inaltérable où mon âme cherche son seul rafraîchissement.

Amour de Jésus, soyez l'Atmosphère que mon cœur veut seule respirer et hors de laquelle il ne peut vivre.

Amour de Jésus, soyez la Lumière plus douce à mon âme que le jour ne l'est à mes yeux.

(1) Les titres qui suivent sont pris dans les Œuvres de la B^{se} Marguerite-Marie.

Amour de Jésus, soyez le Soleil qui embrase mon cœur.

Amour de Jésus, soyez le Centre autour duquel gravitent sans cesse mes pensées et mes affections.

Amour de Jésus, Fournaise d'amour, brûlez et épurez-moi dans vos flammes.

Amour de Jésus, soyez l'Océan où mon âme aime à se sentir plongée pour s'ouvrir à vous, vous livrer tous ses vides, toutes ses puissances, comme l'éponge plongée dans la mer se laisse pénétrer par l'eau qui l'environne.

Amour de Jésus, soyez la Barque qui me porte et où je n'ai rien à craindre de la tempête.

Amour de Jésus, soyez le Pilote qui me dirige infailliblement vers la patrie.

Amour de Jésus, soyez le Port où j'aime à me réfugier.

Amour de Jésus, soyez l'Asile où je vais chercher abri et paix et sécurité contre toutes les tentations.

Amour de Jésus, soyez le seul Trésor de mon cœur, sa seule volupté.

Amour de Jésus, soyez le Livre que mon âme aime le plus à méditer.

Amour de Jésus, soyez le Divin Remède à tous mes maux.

Amour de Jésus, soyez le Divin Purgatoire où s'épure mon amour.

Amour de Jésus, soyez mon Ciel de Repos, le Divin Paradis où mon âme trouve la seule vraie joie ici-bas et où elle trouvera la joie éternelle dans l'autre vie.

Cœur de Jésus, Abîme immense d'amour, de joie, de richesse, de miséricorde, d'humilité, de pureté,

de paix, de lumière, c'est en vous que mon âme, abîme d'ingratitude, de pauvreté et de misère, d'orgueil, de trouble, de ténèbres, se jette et veut se perdre à jamais.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ÉLÉVATIONS DOGMATIQUES

SUR L'INCARNATION,

OU

JÉSUS INTIME.

TABLE DU TOME PREMIER.

	PRÉFACE.	1
I.	L'Incarnation, mystère d'Union	29
II.	Jésus, Homme-Dieu	53
III.	Jésus, Homme-Verbe	99
IV.	Le Corps de Jésus	139
V.	L'Ame de Jésus, ou sa sainteté	195
VI.	L'Intelligence de Jésus, ou sa science.	245
VII.	Le Cœur de Jésus, ou son Amour.	299

